LESAGE

GIL BLAS

EDITION LUTETIA

3 1761 03574 7013

Department of
French

Department of French
UNIVERSITY COLLEGE, TORONTO

HISTOIRE
DE
GIL BLAS DE SANTILLANE

TOME DEUXIÈME

L'auteur de Gil Blas au café.

GIL BLAS

PAR LESAGE

INTRODUCTION PAR
ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION
LUTETIA

TOME DEUXIÈME

Paris
Nelson, Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Londres, Édimbourg et New-York

ÉDITION LUTETIA

Publiée sous la direction de

ÉMILE FAGUET

de l'Académie française

LIBRARY
OCT 24 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1997
G5
1850
t. 2
cop. 3

864540

TABLE

LIVRE VII

CHAPITRES — PAGES

I. Des amours de Gil Blas et de la dame Lorença Séphora 15

II. Ce que devint Gil Blas après sa sortie du château de Leyva, et des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours 24

III. Gil Blas devient le favori de l'archevêque de Grenade, et le canal de ses grâces 31

IV. L'archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, et de quelle façon il en sort 38

V. Du parti que prit Gil Blas après que l'archevêque lui eut donné son congé. Par quel hasard il rencontra le licencié qui lui avait tant d'obligation, et quelles marques de reconnaissance il en reçut . 42

VI. Gil Blas va voir jouer les comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jeta la vue d'une actrice, et de ce qu'il en arriva 45

VII. Histoire de Laure 53

VIII. De l'accueil que les comédiens de Grenade firent à Gil Blas, et d'une nouvelle reconnaissance qui se fit dans les foyers de la comédie 69

IX. Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, et ce qui se passa entre eux 73

CHAPITRES PAGES

X. De la commission que le marquis de Marialva donna à Gil Blas, et comment ce fidèle secrétaire s'en acquitta 76

XI. De la nouvelle que Gil Blas apprit, et qui fut un coup de foudre pour lui 81

XII. Gil Blas va loger dans un hôtel garni. Il y fait connaissance avec le capitaine Chinchilla. Quel homme c'était que cet officier, et quelle affaire l'avait amené à Madrid 84

XIII. Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice. Grande joie de part et d'autre. Où ils allèrent tous deux, et de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble 93

XIV. Fabrice place Gil Blas auprès du comte Galiano, seigneur sicilien 104

XV. Des emplois que le comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas 109

XVI. De l'accident qui arriva au singe du comte Galiano; du chagrin qu'en eut ce seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, et quelle fut la suite de sa maladie 116

LIVRE VIII

I. Gil Blas fait une bonne connaissance, et trouve un poste qui le console de l'ingratitude du comte Galiano. Histoire de don Valerio de Luna 127

II. Gil Blas est présenté au duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ses secrétaires; ce ministre le fait travailler, et est content de son travail . 134

III. Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, et de la conduite qu'elle l'oblige à tenir . 139

CHAPITRES PAGES

IV. Gil Blas gagne la faveur du duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important . . 144

V. Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'honneur et de misère 147

VI. Comment Gil Blas fit connaître sa misère au duc de Lerme, et de quelle façon en usa ce ministre avec lui 151

VII. Du bon usage qu'il fit de ses quinze cents ducats ; de la première affaire dont il se mêla, et quel profit il lui en revint 157

VIII. Histoire de don Roger de Rada 160

IX. Par quels moyens Gil Blas fit en peu de temps une fortune considérable, et des grands airs qu'il se donna 171

X. Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la cour. De la commission dont le chargea le comte de Lemos, et de l'intrigue dans laquelle ce seigneur et lui s'engagèrent. 179

XI. De la visite secrète et des présents que le prince d'Espagne fit à Catalina 188

XII. Qui était Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, et quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos . . 194

XIII. Gil Blas continue de faire le seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille : quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice . 197

LIVRE IX

I. Scipion veut marier Gil Blas, et lui propose la fille d'un riche et fameux orfèvre. Des démarches qui se firent en conséquence . . . 205

CHAPITRES PAGES

II. Par quel hasard Gil Blas se ressouvint de don Alphonse de Leyva, et du service qu'il lui rendit par vanité 210

III. Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, et du grand événement qui les rendit inutiles 213

IV. Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, et de quelle manière il apprit la cause de sa prison 215

V. Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir, et du bruit qui le réveilla . . 220

VI. Histoire de don Gaston de Cogollos et de doña Helena de Galisteo 224

VII. Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, et lui apprend bien des nouvelles . . . 245

VIII. Du premier voyage que Scipion fit à Madrid : quels en furent le motif et le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie . . . 249

IX. Scipion retourne à Madrid. Comment et à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la tour de Ségovie, et quelle conversation ils eurent ensemble 254

X. Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, et de quel événement cette rencontre fut suivie. . 258

LIVRE X

I. Gil Blas part pour les Asturies ; il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado, son ancien maître. Il rencontre par hasard le seigneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital . 267

CHAPITRES PAGES

II. Gil Blas continue son voyage, et arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parents. Mort de son père ; suite de cette mort . 276

III. Gil Blas prend la route du royaume de Valence, et arrive enfin à Lirias. Description de son château, comment il y fut reçu, et quelles gens il y trouva 286

IV. Il part pour Valence, et va voir les seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, et du bon accueil que lui fit Séraphine . . . 292

V. Gil Blas va à la comédie, où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence 297

VI. Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnaître ; quel homme c'était que ce religieux. . . 302

VII. Gil Blas retourne à son château de Lirias ; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, et de la réforme qu'ils firent dans leur domestique . 309

VIII. Des amours de Gil Blas et de la belle Antonia . 313

IX. Noces de Gil Blas et de la belle Antonia ; de quelle façon elles se firent, quelles personnes y assistèrent, et de quelles réjouissances elles furent suivies 319

X. Suite du mariage de Gil Blas et de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion . . 326

XI. Suite de l'histoire de Scipion 354

XII. Fin de l'histoire de Scipion 367

LIVRE XI

I. De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, et du triste accident qui la troubla. Des changements qui arrivèrent à la cour, et qui furent cause que Santillane y retourna . . 391

CHAPITRES PAGES

II. Gil Blas se rend à Madrid ; il paraît à la cour ; le roi le reconnait, et le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation . . 396

III. De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il était d'abandonner la cour, et du service important que Joseph Navarro lui rendit . 402

IV. Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès . . 405

V. De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, et de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna 408

VI. De l'usage que Gil Blas fit de ces trois cents pistoles, et des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler . 413

VII. Par quel hasard, dans quel endroit et dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, et de l'entretien qu'ils eurent ensemble . . . 418

VIII. Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, et de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane . 422

IX. Comment et à qui le comte-duc maria sa fille unique ; et des fruits amers que ce mariage produisit 426

X. Gil Blas rencontre par hasard le poète Nuñez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du prince. Du malheureux succès de cette pièce, et du bonheur étonnant dont il fut suivi . . 429

XI. Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle Espagne . . . 433

XII. Don Alphonse de Leyva vient à Madrid ; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, et de la joie qui la suivit 436

CHAPITRES PAGES

XIII. Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos et don André de Tordésillas ; où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston et de doña Helena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordésillas 440

XIV. Santillane va chez le poète Nuñez. Quelles personnes il y trouva, et quels discours y furent tenus 448

LIVRE XII

I. Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolède. Du motif et du succès de son voyage 455

II. Santillane rend compte de sa commission au ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, et de son début à la cour 465

III. Lucrèce fait grand bruit à la cour, et joue devant le roi, qui en devient amoureux. Suite de cet amour 468

IV. Du nouvel emploi que donna le ministre à Santillane 474

V. Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, et nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur, et lui donne toutes sortes de maîtres 477

VI. Scipion revient de la Nouvelle Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, et à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui . . 480

VII. Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, et de l'avis important que Nuñez donna à Santillane 483

CHAPITRES PAGES

VIII. Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'était point faux. Du voyage que le roi fit à Saragosse 486

IX. De la révolution du Portugal, et de la disgrâce du comte-duc 490

X. De l'inquiétude et des soins qui troublèrent d'abord le repos du comte-duc, et de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans sa retraite 493

XI. Le comte-duc devient tout à coup triste et rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, et de la suite fâcheuse qu'elle eut 496

XII. De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du comte-duc, et du parti que prit Santillane 500

XIII. Du retour de Gil Blas dans son château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine, sa filleule, nubile ; et de quelle dame il devint amoureux . 503

XIV. Du double mariage qui fut fait à Lirias, et qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane . 508

LIVRE SEPTIÈME

CHAPITRE PREMIER

Des amours de Gil Blas et de la dame Lorença Séphora.

J'ALLAI donc à Xelva porter au bon Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai franchement que je fus tenté sur la route de m'approprier cet argent, pour commencer mon intendance sous d'heureux auspices. Je pouvais faire ce coup impunément ; je n'avais qu'à voyager cinq ou six jours, et m'en retourner ensuite comme si je me fusse acquitté de ma commission. Don Alphonse et son père étaient trop prévenus en ma faveur pour soupçonner ma fidélité. Tout me favorisait. Je ne succombai pourtant point à la tentation ; je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur : ce qui n'était pas peu louable dans un jeune homme qui avait fréquenté de grands fripons. Bien des personnes qui ne voient que d'honnêtes gens ne sont pas si scrupuleuses ; celles surtout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation pourraient en dire des nouvelles.

Après avoir fait la restitution au marchand, qui ne s'y était nullement attendu, je revins au château de Leyva. Le comte de Polan n'y était plus ; il avait repris le chemin de Tolède avec Julie et don Fernand. Je trouvai mon nouveau maître plus épris que jamais de sa Séraphine, sa Séraphine en-

chantée de lui, et don César charmé de les posséder tous deux. Je m'attachai à gagner l'amitié de ce tendre père, et j'y réussis. Je devins l'intendant de la maison : c'était moi qui réglais tout ; je recevais l'argent des fermiers, je faisais la dépense, et j'avais sur les valets un empire despotique : mais contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusais point de mon pouvoir. Je ne chassais pas les domestiques qui me déplaisaient, ni n'exigeais pas des autres qu'ils me fussent entièrement dévoués. S'ils s'adressaient directement à don César ou à son fils pour leur demander des grâces, bien loin de les traverser, je parlais en leur faveur. D'ailleurs les marques d'affection que mes deux maîtres me donnaient à toute heure m'inspiraient un zèle pur pour leur service. Je n'avais en vue que leur intérêt : aucun tour de passe-passe dans mon administration ; j'étais un intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'applaudissais du bonheur de ma condition, l'Amour, comme s'il eût été jaloux de ce que la fortune faisait pour moi, voulut aussi que j'eusse quelques grâces à lui rendre : il fit naître dans le cœur de la dame Lorença Séphora, première femme de Séraphine, une inclination violente pour M. l'intendant. Ma conquête, pour dire les choses en fidèle historien, frisait la cinquantaine. Cependant un air de fraîcheur, un visage agréable et deux beaux yeux dont elle savait habilement se servir, pouvaient la faire encore passer pour une espèce de bonne fortune. Je lui aurais souhaité seulement un teint plus vermeil, car elle était fort pâle ; ce que je ne manquai pas d'attribuer à l'austérité de célibat.

La dame m'agaça longtemps par des regards où son amour était peint ; mais au lieu de répondre

à ses œillades, je fis d'abord semblant de ne pas m'apercevoir de son dessein. Par là je lui parus un galant tout neuf ; ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux avec un jeune homme qu'elle croyait moins éclairé qu'il ne l'était, dès le premier entretien que nous eûmes ensemble, elle me déclara ses sentiments en termes formels, afin que je n'en ignorasse. Elle s'y prit en femme qui avait de l'école : elle feignit d'être déconcertée en me parlant ; et, après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle voulait me dire, elle se cacha le visage, pour me faire croire qu'elle avait honte de me laisser voir sa faiblesse. Il fallut bien me rendre ; et, quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je me montrai fort sensible à ses marques d'affection. J'affectai même d'être pressant, et je fis si bien le passionné, que je m'attirai des reproches. Lorença me reprit avec tant de douceur, qu'en me recommandant d'avoir de la retenue, elle ne paraissait pas fâchée que j'en eusse manqué. J'aurais poussé les choses encore plus loin, si l'objet aimé n'eût pas craint de me donner mauvaise opinion de sa vertu en m'accordant une victoire trop facile. Ainsi nous nous séparâmes jusqu'à une nouvelle entrevue, Séphora persuadée que sa fausse résistance la faisait passer pour une vestale dans mon esprit, et moi plein de la douce espérance de mettre bientôt cette aventure à fin.

Mes affaires étaient dans cette heureuse disposition, lorsqu'un laquais de don César m'apprit une nouvelle qui modéra ma joie. Ce garçon était un de ces domestiques curieux qui s'appliquent à découvrir ce qui se passe dans une maison. Comme il me faisait assidûment sa cour, et qu'il me ré-

galait de quelque nouveauté tous les jours, il me vint dire un matin qu'il avait fait une plaisante découverte ; qu'il voulait m'en faire part, à condition que je garderais le secret, attendu que cela regardait la dame Lorença Séphora, dont il craignait, disait-il, de s'attirer le ressentiment. J'avais trop envie d'apprendre ce qu'il avait à me dire, pour ne lui pas promettre d'être discret ; mais, sans paraître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai le plus froidement qu'il me fut possible ce que c'était que la découverte dont il me faisait fête. « Lorença, me dit-il, fait secrètement entrer tous les soirs dans son appartement le chirurgien du village, qui est un jeune homme des mieux bâtis ; et le drôle y demeure assez longtemps. Je veux croire, ajouta-t-il d'un air malin, que cela peut fort bien être innocent ; mais vous conviendrez qu'un garçon qui se glisse mystérieusement dans la chambre d'une fille dispose à mal juger d'elle. »

Quoique ce rapport me fit autant de peine que si j'eusse été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connaître ; je me contraignis jusqu'à rire de cette nouvelle, qui me perçait l'âme. Mais je me dédommageai de cette contrainte dès que je me vis sans témoin. Je pestai, je jurai ; je rêvai au parti que je prendrais. Tantôt, méprisant Lorença, je me proposais de l'abandonner sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette ; et tantôt, m'imaginant qu'il y allait de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je formais le dessein de l'appeler en duel. Cette dernière résolution prévalut. Je me mis en embuscade sur le soir, et je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement

de ma duègne. Il fallait cela pour entretenir ma fureur, qui se serait peut-être ralentie. Je sortis du château, et m'allai poster sur le chemin par où le galant devait s'en retourner. Je l'attendais de pied ferme, et chaque moment irritait l'envie que j'avais de me battre. Enfin mon ennemi parut. Je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre ; mais je ne sais comment diable cela se fit, je me sentis tout à coup saisir, comme un héros d'Homère, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme, qui me sembla fort et vigoureux, et je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisait sur moi son effet ; néanmoins, par point d'honneur ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissaient encore, et malgré la nature qui s'opiniâtrait à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le chirurgien et de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. « Qu'y a-t-il donc, seigneur Gil Blas ? s'écria-t-il. Pourquoi ces démonstrations de chevalier errant ? Vous voulez rire apparemment. — Non, monsieur le barbier, lui répondis-je, non : rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la dame que vous venez de voir en secret au château. — Par saint Côme, reprit le chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure ! Vive Dieu ! les apparences sont bien trompeuses. » A ces mots, m'imaginant qu'il n'avait pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. « A d'autres, interrompis-

je, mon ami ! à d'autres ! Ne pensez pas que je me paye d'une simple négative. — Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler, pour prévenir le malheur qui arriverait à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connaissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous alarment. Ayez donc désormais l'esprit en repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, et que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler ; je ne suis pas homme à refuser le collet. » En disant ces paroles il tira sa longue rapière, qui me fit frémir, et se mit en garde d'un air qui ne me promettait rien de bon. « C'est assez, lui dis-je en rengainant mon épée ; je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison : après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous ! » A ce discours, qui lui fit assez connaître que je n'étais pas si méchant que j'avais paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, et ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée. J'éludai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier ; ce que je fis avec tant de soin et d'affectation, qu'elle s'en aperçut. Étonnée d'un si grand changement, elle en voulut savoir la cause ; et, trouvant enfin le moyen de me parler

à l'écart : « Monsieur l'intendant, me dit-elle, apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards. Au lieu de chercher comme auparavant l'occasion de m'entretenir, vous prenez soin de m'éviter. Il est vrai que j'ai fait les avances ; mais vous y avez répondu. Rappelez-vous, s'il vous plaît, la conversation particulière que nous avons eue ensemble : vous y étiez tout de feu ; vous êtes à présent tout de glace. Qu'est-ce que cela signifie ? » La question n'était pas peu délicate pour un homme naturel. Aussi je fus fort embarrassé. Je ne me souviens plus de la réponse que je fis à la dame ; je me souviens seulement qu'elle lui déplut infiniment. Séphora, quoique à son air doux et modeste on l'eût prise pour un agneau, était un tigre quand la colère la dominait. « Je croyais, me dit-elle en me lançant un regard plein de dépit et de rage, je croyais faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en lui découvrant des sentiments que de nobles cavaliers feraient gloire d'exciter. Je suis bien punie de m'être indignement abaissée jusqu'à un malheureux aventurier. »

Elle n'en demeura pas là ; j'en aurais été quitte à trop bon marché. Sa langue, cédant à la fureur, me donna cent épithètes qui enchérissaient les unes sur les autres. Je sais bien que j'aurais dû les recevoir de sang-froid, et faire réflexion qu'en dédaignant le triomphe d'une vertu que j'avais tentée, je commettais un crime que les femmes ne pardonnent point. Mais j'étais trop vif pour souffrir des injures dont un homme sensé n'aurait fait que rire à ma place, et la patience m'échappa. « Madame, lui dis-je, ne méprisons personne ! Si ces nobles cavaliers dont vous parlez vous avaient

vu le dos, je suis sûr qu'ils borneraient là leur curiosité. » Je n'eus pas sitôt lancé ce trait, que la furieuse duègne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, et j'évitai par une prompte fuite une grêle de coups qui seraient tombés sur moi.

Je rendais grâces au ciel de me voir hors de ce mauvais pas, et je m'imaginais n'avoir plus rien à craindre, puisque la dame s'était vengée. Il me semblait que, pour son honneur, elle devait taire l'aventure : effectivement, quinze jours s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler. Je commençais moi-même à l'oublier, quand j'appris que Séphora était malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la dame. Je pensai que, ne pouvant vaincre un amour si mal payé, cette malheureuse amante y avait succombé. Je me représentais avec douleur que j'étais la cause de sa maladie, et je plaignais du moins la duègne, si je ne pouvais l'aimer. Que je jugeais mal d'elle ! Sa tendresse, changée en haine, ne songeait alors qu'à me nuire.

Un matin que j'étais avec don Alphonse, je trouvai ce jeune cavalier triste et rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avait. « Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine faible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajouta-t-il en remarquant que je l'écoutais avec surprise ; cependant rien n'est plus véritable. J'ignore quel sujet vous avez pu donner à la dame Lorença de vous haïr ; mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux à un point que, si vous ne sortez au plus vite de ce château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séra-

phine, à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice et sans ingratitude. Mais, enfin, c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora, qui l'a élevée. C'est pour elle une mère que cette gouvernante, dont elle croirait avoir le trépas à se reprocher si elle n'avait la faiblesse de la satisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentiments là-dessus. Périssent toutes les duègnes d'Espagne avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je regarde plutôt comme un frère que comme un domestique ! »

Lorsque don Alphonse eut ainsi parlé, je lui dis : « Seigneur, je suis né pour être le jouet de la fortune. J'avais compté qu'elle cesserait de me persécuter chez vous, où tout me promettait des jours heureux et tranquilles. Il faut pourtant me résoudre à m'en bannir, quelque agrément que j'y trouve. — Non, non, s'écria le généreux fils de don César ; laissez-moi faire entendre raison à Séraphine. Il ne sera pas dit que vous aurez été sacrifié aux caprices d'une duègne, pour qui d'ailleurs on n'a que trop de considération. — Vous ne ferez, lui répliquai-je, seigneur, qu'aigrir Séraphine en résistant à ses volontés. J'aime mieux me retirer que de m'exposer, par un plus long séjour ici, à mettre la division entre deux époux si parfaits. Ce serait un malheur dont je ne me consolerais de ma vie. »

Don Alphonse me défendit de prendre ce parti ; et je le vis si ferme dans le dessein de me soutenir, qu'indubitablement Lorença en aurait eu le démenti si j'eusse voulu tenir bon : ce que j'aurais

fait si je n'eusse écouté que mon ressentiment. Il y avait des moments où, piqué contre la duègne, j'étais tenté de ne la point ménager ; mais quand je venais à considérer qu'en révélant sa honte ce serait poignarder une pauvre créature dont je causais tout le malheur, et que deux maux sans remède conduisaient visiblement au tombeau, je ne me sentais plus que de la compassion pour elle. Je jugeai, puisque j'étais un mortel si dangereux, que je devais en conscience rétablir par ma retraite la tranquillité dans le château ; ce que j'exécutai dès le lendemain avant le jour, sans dire adieu à mes deux maîtres, de peur qu'ils ne s'opposassent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laisser dans ma chambre un écrit qui contenait un compte exact que je leur rendais de mon administration.

CHAPITRE II

Ce que devint Gil Blas après sa sortie du château de Leyva, et des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.

J'ÉTAIS monté sur un bon cheval qui m'appartenait, et je portais dans ma valise deux cents pistoles, dont la meilleure partie venait des bandits tués et des trois mille ducats volés à Samuel Simon ; car don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avais touché, avait restitué cette somme entière de ses propres deniers. Ainsi, regardant mes effets comme un bien devenu légitime par cette restitution, j'en jouissais sans scrupule. Je possédais donc un fonds qui ne me permettait pas de m'embarrasser de l'avenir, outre la con-

fiance qu'on a toujours en son mérite à l'âge que j'avais. D'ailleurs, Tolède m'offrait un asile agréable. Je ne doutais point que le comte de Polan ne se fît un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs, et de lui donner un logement dans sa maison. Mais j'envisageais ce seigneur comme mon pis-aller ; et je résolus, avant que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager dans les royaumes de Murcie et de Grenade, que j'avais particulièrement envie de voir. Dans ce dessein je pris le chemin d'Almansa, d'où, poursuivant ma route, j'allai de ville en ville jusqu'à celle de Grenade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise aventure. Il semblait que la Fortune, satisfaite de tant de tours qu'elle m'avait joués, voulût enfin me laisser en repos. Mais la traîtresse m'en préparait bien d'autres, comme on le verra dans la suite.

Une des premières personnes que je rencontrai dans les rues de Grenade fut le seigneur don Fernand de Leyva, gendre, ainsi que don Alphonse, du comte de Polan. Nous fûmes également surpris l'un et l'autre de nous trouver là. « Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville ! Qui vous amène ici ? — Seigneur, lui dis-je, si vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le serez bien davantage quand vous saurez pourquoi j'ai quitté le service du seigneur don César et de son fils. » Alors je lui contai tout ce qui s'était passé entre Séphora et moi, sans lui rien déguiser. Il en rit de bon cœur ; puis, reprenant son sérieux : « Mon ami, me dit-il, je vous offre ma médiation dans cette affaire. Je vais écrire à ma belle-sœur... — Non, non, seigneur, interrompis-je, ne lui écrivez point, je vous prie ! Je ne suis pas sorti du château de

Leyva pour y retourner. Faites, s'il vous plaît, un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un secrétaire ou d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. — Très volontiers, répondit-il ; je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade pour voir une vieille tante malade : j'y serai encore trois semaines, après quoi je partirai pour me rendre à mon château de Lorqui, où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il en me montrant un hôtel qui était à cent pas de nous. Venez me trouver dans quelques jours ; je vous aurai peut-être déjà déterré un poste convenable. »

Effectivement, dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit : « Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudrait avoir près de lui un homme qui eût de la littérature, et une bonne main pour mettre au net ses écrits ; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies, et il en fait encore tous les jours qu'il prononce avec applaudissement. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, et il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part ; vous jugerez, par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement. »

La condition me parut telle que je la pouvais désirer. Ainsi, m'étant préparé de mon mieux à paraître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitais les faiseurs de romans, je ferais une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade ; je m'étendrais sur la structure du bâtiment ; je vanterais la richesse des meubles ; je

parlerais des statues et des tableaux qui y étaient ; je ne ferais pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentaient : mais je me contenterai de dire qu'il égalait en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartements un peuple d'ecclésiastiques et de gens d'épée, dont la plupart étaient des officiers de monseigneur, ses aumoniers, ses gentilshommes, ses écuyers ou ses valets de chambre. Les laïques avaient tous des habits superbes ; on les aurait plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étaient fiers, et faisaient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, et de m'en moquer en moi-même. « Parbleu ! disais-je, ces gens-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir ; car enfin s'ils le sentaient, il me semble qu'ils auraient des manières moins orgueilleuses. » Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenait à la porte du cabinet de l'archevêque, pour l'ouvrir et la fermer quand il le fallait. Je lui demandai civilement s'il n'y avait pas moyen de parler à monseigneur. « Attendez, me dit-il d'un air sec ; Sa Grandeur va sortir pour aller entendre la messe ; elle vous donnera en passant un moment d'audience. » Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des officiers ; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me répondre une syllabe ; après quoi ils se regardèrent les uns les autres, en souriant avec orgueil de la liberté que j'avais prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étais pas encore

bien remis de ma confusion, quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent, pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat était dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avait par-dessus le marché les jambes fort tournées en dedans, et il était si chauve, qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière ; ce qui l'obligeait d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvais l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un. Nous autres personnes du commun, nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança vers moi d'abord, et me demanda d'un ton de voix plein de douceur ce que je souhaitais. Je lui dis que j'étais le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avait parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage. « Ah ! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge ! Je vous retiens à mon service ; vous êtes une bonne acquisition pour moi. Vous n'avez qu'à demeurer ici. » A ces mots il s'appuya sur deux écuyers, et sortit après avoir écouté des ecclésiastiques qui avaient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avaient dédaigné ma conversation vinrent la rechercher. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal de l'archevêché. Ils avaient en-

tendu les paroles que leur maître m'avait dites, et ils mouraient d'envie de savoir sur quel pied j'allais être auprès de lui ; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leurs mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avait dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis pas mal à ses questions ; il vit que je connaissais assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique : c'est où je l'attendais. Il me trouva là-dessus ferré à glace. « Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. » J'en tirai de ma poche une feuille que j'avais apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. « Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon ; c'est un vrai présent qu'il m'a fait. »

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques seigneurs grenadins qui venaient dîner avec l'archevêque. Je les laissai ensemble, et me retirai parmi les officiers, qui me prodiguèrent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut temps ; et s'ils m'observèrent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avait dans l'extérieur des ecclésiastiques ! Ils me parurent de saints personnages, tant le lieu où j'étais tenait mon esprit en respect ! Il ne me vint pas seulement en pensée que c'était de la fausse monnaie, comme si l'on n'en pouvait pas voir chez les princes de l'Église !

J'étais assis auprès d'un vieux valet de chambre, nommé Melchior de la Ronda. Il prenait soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avait pour moi m'en donna pour lui, et ma politesse le charma. « Seigneur cavalier, me dit-il tout bas après le dîner, je voudrais bien avoir une conversation particulière avec vous. » En même temps il me mena dans un endroit du palais où personne ne pouvait nous entendre ; et là il me tint ce discours : « Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine, en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une maison où les vrais et les faux dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudrait un temps infini pour connaître le terrain. Je vais vous épargner une si longue et si désagréable étude, en vous découvrant les caractères des uns et des autres. Après cela vous pourrez facilement vous conduire.

« Je commencerai, poursuivit-il, par monseigneur. C'est un prélat fort pieux qui s'occupe sans cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a depuis vingt années quitté la cour, pour s'abandonner entièrement au zèle qu'il a pour son troupeau. C'est un savant personnage, un grand orateur : il met tout son plaisir à prêcher, et ses auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait ; mais, outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me siérait mal d'éplucher les défauts d'une personne dont je mange le pain. S'il m'était permis de reprendre quelque chose dans mon maître, je blâmerais sa sévérité. Au lieu d'avoir de l'indulgence pour les faibles ecclésiastiques, il les punit

avec trop de rigueur. Il persécute surtout sans miséricorde ceux qui, comptant sur leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement, au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut qui lui est commun avec bien des personnes de qualité : quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services, et il les laissera vieillir dans sa maison sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux : il ne s'aviserait jamais de lui-même de leur faire le moindre bien. »

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son maître. Il me dit après cela ce qu'il pensait des ecclésiastiques avec qui nous avions dîné. Il m'en fit des portraits qui ne s'accordaient guère avec leur maintien. Il ne me les donna pas à la vérité pour de malhonnêtes gens, mais seulement pour d'assez mauvais prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns, dont il me vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces messieurs. Dès le soir même, en soupant, je me parai comme eux d'un dehors sage. Cela ne coûte rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

CHAPITRE III

Gil Blas devient le favori de l'archevêque de Grenade, et le canal de ses grâces.

J'AVAIS été dans l'après-dînée chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé, après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on

m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas ; je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. « Père éternel ! s'écria-t-il avec transport lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de plus correct ? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué ? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ? Cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. — Oh ! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur braveraient ma censure. » Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point ; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même ; et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général, il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avaient le plus frappé. J'eus

le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. « Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment ! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne. » En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : « Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort ; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime ; et pour te le prouver, je te fais mon confident. »

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir. « Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies ; elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main ; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de remplir d'ambitieux les ermitages, et d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins, je t'avouerai ma faiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement ; c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve

mes ouvrages également forts et délicats ; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

« Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle : quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus ; mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connais bon ; je m'en rapporterai à ton jugement. — Grâce au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximenès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. — Point de flatterie, interrompit-il, mon ami ! Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère ; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt : si par malheur pour toi il me revenait qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion. »

Le patron cessa de parler en cet endroit pour

entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitait. Depuis ce moment-là il n'eut plus rien de caché pour moi ; je devins son favori. Tous les domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en aperçurent pas sans envie. C'était une chose à voir que la manière dont les gentilshommes et les écuyers vivaient alors avec le confident de monseigneur : ils n'avaient pas honte de faire des bassesses pour captiver ma bienveillance ; je ne pouvais croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service, sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'archevêque, à ma prière, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une compagnie, et le mit en état de faire figure dans les troupes. Il en envoya un autre au Mexique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir, et j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par là que, si le prélat ne prévenait pas, du moins il refusait rarement ce qu'on lui demandait.

Mais ce que je fis pour un prêtre me paraît mériter un détail. Un jour certain licencié appelé Louis Garcias, homme jeune encore et de très bonne mine, me fut présenté par notre maître d'hôtel, qui me dit : « Seigneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête ecclésiastique. Il a été aumônier chez des religieuses. La médisance n'a point épargné sa vertu. On l'a noirci dans l'esprit de monseigneur, qui l'a interdit, et qui par malheur est si prévenu contre lui, qu'il ne veut écouter aucune sollicitation en sa faveur. Nous avons inutilement employé les premières personnes de Grenade pour le faire réhabiliter : notre maître est inflexible.

« Messieurs, leur dis-je, voilà une affaire bien gâtée.

Il vaudrait mieux qu'on n'eût point sollicité pour le seigneur licencié. On lui a rendu un mauvais office en voulant le servir. Je connais monseigneur : les prières et les recommandations ne font qu'aggraver dans son esprit la faute d'un ecclésiastique ; il n'y a pas longtemps que je le lui ai ouï dire à lui-même. « Plus, disait-il, un prêtre qui est tombé dans l'irrégularité engage de personnes à me parler pour lui, plus il augmente le scandale, et plus j'ai de sévérité. — Cela est fâcheux, reprit le maître d'hôtel ; et mon ami serait bien embarrassé s'il n'avait pas une bonne main. Heureusement il écrit à ravir, et il se tire d'intrigue par ce talent. » Je fus curieux de voir si l'écriture qu'on me vantait valait mieux que la mienne. Le licencié, qui en avait sur lui, m'en montra une page, que j'admirai ; il semblait que ce fût un exemple de maître écrivain. En considérant une si belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laisser ce papier, en lui disant que j'en pourrais faire quelque chose qui lui serait utile ; que je ne m'expliquais pas dans ce moment, mais que le lendemain je lui en dirais davantage. Le licencié, à qui le maître d'hôtel avait apparemment fait l'éloge de mon esprit, se retira aussi content que s'il eût déjà été remis dans ses fonctions.

« J'avais véritablement envie qu'il le fût ; et, dès le jour même, j'y travaillai de la manière que je vais le dire. J'étais seul avec l'archevêque ; je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon patron en parut charmé. Alors, profitant de l'occasion : « Monseigneur, lui dis-je, puisque vous ne voulez pas faire imprimer vos homélies, je souhaiterais du moins qu'elles fussent écrites comme cela. —

« Je suis satisfait de ton écriture, me répondit

le prélat ; mais je t'avoue que je ne serais pas fâché d'avoir de cette main-là une copie de mes ouvrages. — Votre Grandeur, lui répliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint si bien est un licencié de ma connaissance. Il sera d'autant plus ravi de vous faire ce plaisir, qu'il pourra par ce moyen intéresser votre clémence à le tirer de la triste situation où il a le malheur de se trouver présentement. » Le prélat ne manqua pas de demander comment se nommait ce licencié. « Il s'appelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il est au désespoir de s'être attiré votre disgrâce. — Ce Garcias, interrompit-il, a, si je ne me trompe, été aumônier dans un couvent de filles. Il a encouru les censures ecclésiastiques. Je me souviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui. Ses mœurs ne sont pas fort bonnes. — Monseigneur, interrompis-je à mon tour, je n'entreprendrai point de le justifier ; mais je sais qu'il a des ennemis. Il prétend que les auteurs des mémoires que vous avez vus se sont plus attachés à lui rendre de mauvais offices qu'à dire la vérité. — Cela peut être, reprit l'archevêque : il y a dans le monde des esprits bien dangereux. D'ailleurs je veux que sa conduite n'ait pas toujours été irréprochable : il peut s'en être repenti ; enfin, à tout péché miséricorde. Amène-moi ce licencié ; je lève l'interdiction. »

C'est ainsi que les hommes les plus sévères rabattent de leur sévérité quand leur plus cher intérêt s'y oppose. L'archevêque accorda sans peine au vain plaisir d'avoir ses œuvres bien écrites ce qu'il avait refusé aux plus puissantes sollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au maître d'hôtel, qui la fit savoir à son ami Garcias. Ce licencié, dès le jour suivant, vint me faire des re-

mercîments proportionnés à la grâce obtenue. Je le présentai à mon maître, qui se contenta de lui faire une légère réprimande, et lui donna des homélies à mettre au net. Garcias s'en acquitta si bien, qu'il fut rétabli dans son ministère. Il obtint même la cure de Gabie, gros bourg aux environs de Grenade ; ce qui prouve bien que les bénéfices ne se donnent pas toujours à la vertu.

CHAPITRE IV

L'archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, et de quelle façon il en sort.

TANDIS que je rendais ainsi service aux uns et aux autres, don Fernand de Leyva se disposait à quitter Grenade. J'allai voir ce seigneur avant son départ pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avait procuré. Je lui en parus si satisfait, qu'il me dit : « Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon oncle l'archevêque. — Je suis charmé de ce grand prélat, lui répondis-je, et je dois l'être. Outre que c'est un seigneur fort aimable, il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnaître. Il ne m'en fallait pas moins pour me consoler de n'être plus auprès du seigneur don César et de son fils. — Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes peut-être pas séparés pour jamais ; la fortune pourra quelque jour vous rassembler. » Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai ; et je sentis dans ce moment-là que j'aimais tant don Alphonse, que j'aurais volontiers abandonné l'archevêque

et les belles espérances qu'il m'avait données pour retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avait éloigné. Don Fernand s'aperçut des mouvements qui m'agitaient, et m'en sut si bon gré, qu'il m'embrassa en me disant que toute sa famille prendrait toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal ; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait, tantôt il s'élevait trop haut ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : « Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. — Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait ; vous

seriez biffé de son testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo. »

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose ; je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque ? — Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer : il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : « Monsieur Gil Blas, cette

pièce n'est donc pas de votre goût? — Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer? « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme! Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. »

CHAPITRE V

Du parti que prit Gil Blas après que l'archevêque lui eut donné son congé. Par quel hasard il rencontra le licencié qui lui avait tant d'obligation, et quelles marques de reconnaissance il en reçut.

Je sortis du cabinet en maudissant le caprice, ou, pour mieux dire, la faiblesse de l'archevêque, et plus en colère contre lui qu'affligé d'avoir perdu ses bonnes grâces. Je doutai même quelque temps si j'irais toucher mes cent ducats ; mais, après y avoir bien réfléchi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôterait pas le droit de donner un ridicule à mon prélat ; à quoi je me promettais bien de ne pas manquer toutes les fois qu'on mettrait devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au trésorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venait de se passer entre son maître et moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda, pour lui dire un éternel adieu. Il m'aimait trop pour n'être pas sensible à mon malheur. Pendant que je lui en faisais le récit, je remarquais que la douleur s'imprimait sur son visage. Malgré tout le respect qu'il devait à l'archevêque, il ne put s'empêcher de le blâmer ; mais comme dans la colère où j'étais je jurai que le prélat me le payerait, et que je réjouirais toute la ville à ses dépens, le sage Melchior me dit : « Croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours respecter les personnes de qualité, quelque sujet qu'ils aient de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de fort plats sei-

gneurs qui ne méritent guère qu'on ait de la considération pour eux ; mais ils peuvent nuire, il faut les craindre. »

Je remerciai le vieux valet de chambre du bon conseil qu'il me donnait, et je lui promis d'en profiter. Après cela il me dit : « Si vous allez à Madrid, voyez-y Joseph Navarro, mon neveu. Il est chef d'office chez le seigneur don Baltazar de Zuniga, et j'ose vous dire que c'est un garçon digne de votre amitié. Il est franc, vif, officieux, prévenant ; je souhaite que vous fassiez connaissance ensemble. » Je lui répondis que je ne manquerais pas d'aller voir ce Joseph Navarro sitôt que je serais à Madrid, où je comptais bien de retourner. Ensuite je sortis du palais épiscopal, pour n'y remettre jamais le pied. Si j'eusse encore eu mon cheval, je serais peut-être parti sur-le-champ pour Tolède ; mais je l'avais vendu dans le temps de ma faveur, croyant que je n'en aurais plus besoin. Je pris le parti de louer une chambre garnie, faisant mon plan de demeurer encore un mois à Grenade, et de me rendre après cela auprès du comte de Polan.

Comme l'heure du dîner approchait, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avait pas quelque auberge dans le voisinage. Elle me répondit qu'il y en avait une excellente à deux pas de sa maison, que l'on y était bien servi, et qu'il y allait quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner, et je m'y rendis bientôt. J'entrai dans une grande salle qui ressemblait assez à un réfectoire. Dix à douze hommes, assis à une longue table couverte d'une nappe malpropre, s'y entretenaient en mangeant chacun sa petite portion. L'on m'apporta la mienne, qui dans un autre temps sans doute m'aurait fait regretter la table que je venais de perdre. Mais

j'étais alors si piqué contre l'archevêque, que la frugalité de mon auberge me paraissait préférable à la bonne chère qu'on faisait chez lui. Je blâmais l'abondance des mets dans les repas ; et, raisonnant en docteur de Valladolid : « Malheur, disais-je, à ceux qui fréquentent ces tables pernicieuses où il faut sans cesse être en garde contre la sensualité, de peur de trop charger son estomac ! Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez ? » Je louais, dans ma mauvaise humeur, des aphorismes que j'avais jusqu'alors fort négligés.

Dans le temps que j'expédiais mon ordinaire, sans craindre de passer les bornes de la tempérance, le licencié Louis Garcias, devenu curé de Gabie de la manière que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la salle. Du moment qu'il m'aperçut il vint me saluer d'un air empressé, ou plutôt en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joie excessive. Il me serra entre ses bras, et je fus obligé d'essuyer un très long compliment sur le service que je lui avais rendu. Il me fatiguait à force de se montrer reconnaissant. Il se plaça près de moi en me disant : « Oh ! vive Dieu ! mon cher patron, puisque ma bonne fortune veut que je vous rencontre, nous ne nous séparerons pas sans boire. Mais, comme il n'y a pas de bon vin dans cette auberge, je vous mènerai, s'il vous plaît, après notre petit dîner, dans un endroit où je vous régalerai d'une bouteille de Lucène des plus secs, et d'un muscat de Foncaral exquis. Il faut que nous fassions cette débauche : ne me refusez pas, je vous prie, cette satisfaction. Que n'ai-je le bonheur de vous posséder quelques jours seulement dans mon presbytère de Gabie ! vous

y seriez reçu comme un généreux Mécène à qui je dois la vie aisée et tranquille que j'y mène. »

Pendant qu'il me tenait ce discours, on lui apporta sa portion. Il se mit à manger, sans pourtant cesser de me dire par intervalles quelque chose de flatteur. Je saisis ce temps-là pour parler à mon tour ; et comme il n'oublia pas de me demander des nouvelles de son ami le maître d'hôtel, je ne lui fis pas un mystère de ma sortie de l'archevêché. Je lui contai même jusqu'aux moindres circonstances de ma disgrâce, qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venait de me dire, qui ne se serait pas attendu à l'entendre, pénétré d'une douleur reconnaissante, déclamer contre l'archevêque ? Mais c'est à quoi il ne pensait nullement ; au contraire, il devint froid et rêveur, acheva de dîner sans me dire une parole ; puis, se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé et disparut. L'ingrat, ne me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnait jusqu'à la peine de me cacher ses sentiments. Je ne fis que rire de son ingratitude, et, le regardant avec tout le mépris qu'il méritait, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu : « Holà ho ! sage aumônier de religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucène dont vous m'avez fait fête ! »

CHAPITRE VI

Gil Blas va voir jouer les comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jeta la vue d'une actrice, et de ce qu'il en arriva.

Garcias n'était pas hors de la salle, qu'il y entra deux cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent

s'asseoir auprès de moi. Ils commencèrent à s'entretenir des comédiens de la troupe de Grenade, et d'une comédie nouvelle qu'on jouait alors. Cette pièce, suivant leur discours, faisait grand bruit dans la ville. Il me prit envie de l'aller voir représenter dès ce jour-là. Je n'avais point été à la comédie depuis que j'étais à Grenade. Comme j'avais presque toujours demeuré à l'archevêché, où ce spectacle était frappé d'anathème, je n'avais eu garde de me donner ce plaisir-là. Les homélies avaient fait tout mon amusement.

Je me rendis donc dans la salle des comédiens lorsqu'il en fut temps, et j'y trouvai une nombreuse assemblée. J'entendis faire autour de moi des dissertations sur la pièce avant qu'elle commençât, et je remarquai que tout le monde se mêlait d'en juger. L'un se déclarait pour, l'autre contre. « A-t-on jamais vu un ouvrage mieux écrit ? disait-on à ma droite. — Le pitoyable style ! s'écriait-on à ma gauche. » En vérité, s'il y a bien de mauvais auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais critiques. Et quand je pense au dégoût que les poètes dramatiques ont à essuyer, je m'étonne qu'il y en ait d'assez hardis pour braver l'ignorance de la multitude, et la censure dangereuse des demi-savants, qui corrompent quelquefois le jugement du public.

Enfin le *gracioso* se présenta pour ouvrir la scène. Dès qu'il parut, il excita un battement de mains général ; ce qui me fit connaître que c'était un de ces acteurs gâtés à qui le parterre pardonne tout. Effectivement ce comédien ne disait pas un mot, ne faisait pas un geste sans s'attirer des applaudissements. On lui marquait trop le plaisir qu'on prenait à le voir : aussi en abusait-il. Je

m'aperçus qu'il s'oubliait quelquefois sur la scène, et mettait à une trop forte épreuve la prévention où l'on était en sa faveur. Si on l'eût sifflé au lieu de l'applaudir, on lui aurait souvent rendu justice.

On battit aussi des mains à la vue de quelques autres acteurs, et particulièrement d'une actrice qui faisait un rôle de suivante. Je m'attachai à la considérer ; et il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut ma surprise quand je reconnus en elle Laure, ma chère Laure, que je croyais encore à Madrid auprès d'Arsénie. Je ne pouvais douter que ce ne fût elle. a taille, ses traits, le son de sa voix. tout m'assurait que je ne me trompais point. Cependant, comme si je me fusse défié du rapport de mes yeux et de mes oreilles, je demandai son nom à un cavalier qui était à côté de moi. — Hé ! de quel pays venez-vous ? me dit-il. Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puisque vous ne connaissez pas la belle Estelle. »

La ressemblance était trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure, en changeant d'état, avait aussi changé de nom ; et, curieux de savoir ses affaires, car le public n'ignore guère celles des personnes de théâtre, je m'informai du même homme si cette Estelle avait quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avait à Grenade un grand seigneur portugais, nommé le marquis de Marialva, qui faisait beaucoup de dépense pour elle. Il m'en aurait dit davantage, si je n'eusse pas craint de le fatiguer de mes questions. J'étais plus occupé de la nouvelle que ce cavalier venait de m'apprendre, que de la comédie ; et qui m'eût demandé le sujet de

la pièce quand je sortis m'aurait fort embarrassé. Je ne faisais que rêver à Laure, à Estelle, et je me promettais bien d'aller chez cette actrice le jour suivant. Je n'étais pas sans inquiétude sur la réception qu'elle me ferait : j'avais lieu de penser que ma vue ne lui ferait pas grand plaisir dans la situation brillante où étaient ses affaires ; je jugeais même qu'une si bonne comédienne, pour se venger d'un homme dont certainement elle avait sujet d'être mécontente, pourrait bien faire semblant de ne le pas connaître. Tout cela ne me rebuta point. Après un léger repas (car on n'en faisait pas d'autres dans mon auberge), je me retirai dans ma chambre, très impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, et je me levai à la pointe du jour. Mais comme il me sembla que la maîtresse d'un grand seigneur ne devait pas être visible de si bon matin, avant que d'aller chez elle je passai trois ou quatre heures à me parer, à me faire raser, poudrer et parfumer. Je voulais me présenter devant elle dans un état qui ne lui donnât pas lieu de rougir en me revoyant. Je sortis sur les dix heures, et me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'hôtel des comédiens. Elle logeait dans une grande maison, où elle occupait le premier appartement. Je dis à une femme de chambre qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme souhaitait de parler à la dame Estelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, et j'entendis aussitôt sa maîtresse qui lui dit, d'un ton de voix fort élevé : « Qui est-ce jeune homme ? Que me veut-il ? Qu'on le fasse entrer. »

Je jugeai par là que j'avais mal pris mon temps ; que son amant portugais était à sa toilette, et

qu'elle ne parlait si haut que pour lui persuader qu'elle n'était pas fille à recevoir des messages suspects. Ce que je pensais était véritable ; le marquis de Marialva passait avec elle presque toutes les matinées. Ainsi je m'attendais à un mauvais compliment, lorsque cette originale actrice, me voyant paraître, accourut à moi les bras ouverts, en s'écriant, comme par enthousiasme : « Ah ! mon frère, est-ce vous que je vois ? » A ces mots elle m'embrassa à plusieurs reprises ; puis, se tournant vers le Portugais : « Seigneur, lui dit-elle, pardonnez si en votre présence je cède à la force du sang. Après trois ans d'absence, je ne puis revoir un frère que j'aime tendrement, sans lui donner des marques de mon amitié. Eh bien ! mon cher Gil Blas, continua-t-elle en m'apostrophant de nouveau, dites-moi des nouvelles de la famille : dans quel état l'avez-vous laissée ? »

Ce discours m'embarrassa d'abord ; mais j'y démêlai bientôt les intentions de Laure ; et, secondant son artifice, je lui répondis, d'un air accommodé à la scène que nous allions jouer tous deux : « Grâce au ciel, ma sœur, nos parents sont en bonne santé. — Je ne doute pas, reprit-elle, que vous ne soyez étonné de me voir comédienne à Grenade ; mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Il y a trois années, comme vous savez, que mon père crut m'établir avantageusement en me donnant au capitaine don Antonio Cœllo, qui m'amena des Asturies à Madrid, où il avait pris naissance. Six mois après que nous y fûmes arrivés, il eut une affaire d'honneur qu'il s'attira par son humeur violente. Il tua un cavalier qui s'était avisé de faire quelque attention à moi. Le cavalier appartenait à des personnes de qualité qui avaient

beaucoup de crédit. Mon mari, qui n'en avait guère, se sauva en Catalogne avec tout ce qui se trouva au logis de pierreries et d'argent comptant. Il s'embarque à Barcelone, passe en Italie, se met au service des Vénitiens, et perd enfin la vie dans la Morée, en combattant contre les Turcs. Pendant ce temps-là, une terre que nous avions pour tout bien fut confisquée, et je devins une douairière des plus minces. A quoi me résoudre dans une si fâcheuse extrémité ? Une jeune veuve qui a de l'honneur se trouve bien embarrassée. Il n'y avait pas moyen de m'en retourner dans les Asturies. Qu'y aurais-je fait ? Je n'aurais reçu de ma famille que des condoléances pour toute consolation. D'un autre côté, j'avais été trop bien élevée pour être capable de me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer ? Je me suis faite comédienne pour conserver ma réputation. »

Il me prit une si forte envie de rire lorsque j'entendis Laure finir ainsi son roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en vins pourtant à bout, et même je lui dis d'un air grave : « Ma sœur, j'approuve votre conduite, et je suis bien aise de vous retrouver à Grenade si honnêtement établie. »

Le marquis de Marialva, qui n'avait pas perdu un mot de tous ces discours, prit au pied de la lettre ce qu'il plut à la veuve de don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien : il me demanda si j'avais quelque emploi à Grenade ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirais ; mais, ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étais entré à l'archevêché, et de quelle façon j'en étais sorti ; ce qui divertit infiniment le seigneur

portugais. Il est vrai que, malgré la promesse faite à Melchior, je m'égayai un peu aux dépens de l'archevêque. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Laure, qui s'imaginait que je composais une fable à son exemple, faisait des éclats de rire qu'elle n'aurait pas faits si elle eût su que je ne mentais point.

Après avoir achevé mon récit, que je finis par la chambre que j'avais louée, on vint avertir qu'on avait servi. Je voulus aussitôt me retirer pour aller dîner à mon auberge ; mais Laure m'arrêta. « Quel est votre dessein, mon frère ? me dit-elle. Vous dînerez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus longtemps dans une chambre garnie. Je prétends que vous mangiez dans ma maison, et que vous y logiez. Faites apporter vos hardes ce soir ; il y a ici un lit pour vous. »

Le seigneur portugais, à qui peut-être cette hospitalité ne faisait pas plaisir, prit alors la parole, et dit à Laure : « Non, Estelle, vous n'êtes pas logée ici assez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frère, ajouta-t-il, me paraît un joli garçon ; et l'avantage qu'il a de vous toucher de si près m'intéresse pour lui. Je veux le prendre à mon service. Ce sera celui de mes secrétaires que je chérirai le plus ; j'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi : j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cents ducats d'appointements ; et si dans la suite j'ai sujet, comme je l'espère, d'être content de lui, je le mettrai en état de se consoler d'avoir été trop sincère avec son archevêque. »

Les remercîments que je fis là-dessus au marquis furent suivis de ceux de Laure, qui enchérirent

sur les miens. « Ne parlons plus de cela, interrompit-il, c'est une affaire finie. » En achevant ces paroles, il salua sa princesse de théâtre, et sortit. Elle me fit aussitôt passer dans un cabinet, où, se voyant seule avec moi : « J'étoufferais, s'écria-t-elle, si je résistais plus longtemps à l'envie que j'ai de rire. » Alors elle se renversa dans un fauteuil; et, se tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple ; et, quand nous nous en fûmes bien donné : « Avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante comédie ! Mais je ne m'attendais pas au dénoûment. J'avais dessein seulement de te ménager une table et un logement ; et pour te les offrir avec bienséance, je t'ai fait passer pour mon frère. Je suis ravie que le hasard t'ait présenté un si bon poste. Le marquis de Marialva est un seigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre que moi, poursuivit-elle, n'aurait peut-être pas reçu si gracieusement un homme qui quitte ses amis sans leur dire adieu. Mais je suis de ces bonnes pâtes de filles qui revoient toujours avec plaisir un fripon qu'elles ont aimé. »

Je demeurai d'accord de bonne foi de mon impolitesse, et je lui en demandai pardon. Après quoi elle me conduisit dans une salle à manger très propre. Nous nous mîmes à table ; et, comme nous avions pour témoins une femme de chambre et un laquais, nous nous traitâmes de frère et de sœur. Lorsque nous eûmes dîné, nous repassâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là, mon incomparable Laure, se livrant à toute sa gaieté naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'était arrivé depuis notre sépara-

tion. Je lui en fis un fidèle rapport ; et, quand j'eus satisfait sa curiosité, elle contenta la mienne, en me faisant le récit de son histoire dans ces termes :

CHAPITRE VII

Histoire de Laure.

« Je vais te conter, le plus succinctement qu'il me sera possible, par quel hasard j'ai embrassé la profession comique.

« Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands événements. Arsénie, ma maîtresse, plus fatiguée que dégoûtée du monde, abjura le théâtre, et m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venait d'acheter auprès de Zamora, en monnaies étrangères. Nous eûmes bientôt fait des connaissances dans cette ville-là. Nous y allions assez souvent ; nous y passions un jour ou deux. Nous venions ensuite nous renfermer dans notre château.

« Dans un de ces petits voyages, don Félix Maldonado, fils unique du corrégidor, me vit par hasard, et je lui plus. Il chercha l'occasion de me parler sans témoins ; et, pour ne te rien celer, je contribuai un peu à la lui faire trouver. Le cavalier n'avait pas vingt ans ; il était beau comme l'Amour même, fait à peindre, et plus séduisant encore par ses manières galantes et généreuses que par sa figure. Il m'offrit de si bonne grâce et avec tant d'instances un gros brillant qu'il avait au doigt, que je ne pus me défendre de l'accepter. Je ne me sentais pas d'aise d'avoir un galant si aimable. Mais quelle imprudence aux grisettes de s'attacher aux enfants

de famille dont les pères ont de l'autorité ! Le corrégidor, le plus sévère de ses pareils, averti de notre intelligence, se hâta d'en prévenir les suites. Il me fit enlever par une troupe d'alguazils qui me menèrent, malgré mes cris, à l'hôpital de la Pitié.

« Là, sans autre forme de procès, la supérieure me fit ôter ma bague et mes habits, et revêtir d'une longue robe de serge grise, ceinte par le milieu d'une large courroie de cuir noir, d'où pendait un rosaire à gros grains qui me descendait jusqu'aux talons. On me conduisit après cela dans une salle, où je trouvai un vieux moine de je ne sais quel ordre, qui se mit à me prêcher la pénitence, à peu près comme la dame Léonarde t'exhorta, dans le souterrain, à la patience. Il me dit que j'avais bien de l'obligation aux personnes qui me faisaient enfermer; qu'elles m'avaient rendu un grand service en me retirant des filets du démon, dans lesquels j'étais malheureusement engagée. J'avouerai franchement mon ingratitude : bien loin de me sentir redevable à ceux qui m'avaient fait ce plaisir-là, je les chargeais d'imprécations.

« Je passai huit jours à me désoler; mais le neuvième (car je comptais jusqu'aux minutes), mon sort parut vouloir changer de face. En traversant une petite cour, je rencontrai l'économe de la maison, personnage à qui tout était soumis ; la supérieure même lui obéissait. Il ne rendait compte de son économat qu'au corrégidor, de qui seul il dépendait, et qui avait une entière confiance en lui. Il se nommait Pedro Zendono ; et le bourg de Salsedon, en Biscaye, l'avait vu naître. Représente-toi un grand homme pâle et décharné, une figure à servir de modèle pour peindre le bon larron. A peine paraissait-il regarder les sœurs. Tu n'as jamais vu

de face si hypocrite, quoique tu aies demeuré à l'archevêché.

« Je rencontrai donc, poursuivit-elle, le seigneur Zendono, qui m'arrêta en me disant : Consolez-vous, ma fille, je suis touché de vos malheurs. » Il n'en dit pas davantage, et il continua son chemin, me laissant faire les commentaires qu'il me plairait sur un texte si laconique. Comme je le croyais un homme de bien, je m'imaginai bonnement qu'il s'était donné la peine d'examiner pourquoi j'avais été enfermée ; et que, ne me trouvant pas assez coupable pour mériter d'être traitée avec tant d'indignité, il voulait me servir auprès du corrégidor. Je ne connaissais pas le Biscayen ; il avait bien d'autres intentions. Il roulait dans son esprit un projet de voyage, dont il me fit confidence quelques jours après. « Ma chère Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'est vouloir me perdre ; mais je ne suis plus à moi, et je ne veux vivre que pour vous. La situation où je vous vois me perce l'âme. Je prétends dès demain vous tirer de votre prison, et vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre libérateur. »

« Je pensai m'évanouir de joie à ces paroles de Zendono, qui, jugeant par mes remercîments que je ne demandais pas mieux que de me sauver, eut l'audace, le jour suivant, de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le rapporter. Il dit à la supérieure qu'il avait ordre de me mener au corrégidor, qui était à une maison de plaisance à deux lieues de la ville ; et il me fit effrontément monter avec lui dans une chaise de poste tirée par deux bonnes mules qu'il avait achetées exprès. Nous n'avions pour tout domestique qu'un valet

qui conduisait la chaise, et qui était entièrement dévoué à l'économe. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginais, mais vers les frontières de Portugal, où nous arrivâmes en moins de temps qu'il n'en fallait au corrégidor de Zamora pour apprendre notre fuite et mettre ses lévriers sur nos traces.

« Avant que d'entrer dans Bragance, le Biscayen me fit prendre un habit de cavalier, dont il avait eu la précaution de se pourvoir ; et, me comptant embarquée avec lui, il me dit, dans une hôtellerie où nous allâmes loger : « Belle Laure, ne me sachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre patrie, comme deux criminels à qui l'Espagne ne doit point accorder d'asile. Mais, ajouta-t-il, nous pouvons nous mettre à couvert de son ressentiment dans ce royaume étranger, quoiqu'il soit maintenant soumis à la domination espagnole. Nous y serons du moins plus en sûreté que dans notre pays. Laissez-vous persuader, mon ange ; suivez un homme qui vous adore. Allons nous établir à Coïmbre. Là, je me ferai espion du Saint-office ; et, à l'ombre de ce tribunal redoutable, nous verrons impunément couler nos jours dans de tranquilles plaisirs. »

« Une proposition si vive me fit connaître que j'avais affaire à un chevalier qui n'aimait pas à servir de conducteur aux infantes pour la gloire de la chevalerie. Je compris qu'il comptait beaucoup sur ma reconnaissance, et plus encore sur ma misère. Cependant, quoique ces deux choses me parlassent en sa faveur, je rejetai fièrement ce qu'il me proposait. Il est vrai que, de mon côté, j'avais deux fortes raisons pour me

montrer si réservée : je ne me sentais point de goût pour lui, et je ne le croyais pas riche. Mais lorsque, revenant à la charge, il s'offrit de m'épouser au préalable, et qu'il me fit voir réellement que son économat l'avait mis en fonds pour longtemps, je ne le cèle pas, je commençai à l'écouter. Je fus éblouie de l'or et des pierreries qu'il étala devant moi, et j'éprouvai que l'intérêt sait faire des métamorphoses aussi bien que l'amour. Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yeux. Son grand corps sec prit la forme d'une taille fine ; son teint pâle me parut d'un beau blanc ; je donnai un nom favorable jusqu'à son air hypocrite. Alors j'acceptai sans répugnance sa main devant le ciel, qu'il prit à témoin de notre engagement. Après cela, il n'eut plus de contradiction à essuyer de ma part. Nous nous remîmes à voyager ; et Coïmbre vit bientôt dans ses murs un nouveau ménage.

« Mon mari m'acheta des habits de femme assez propres, et me fit présent de plusieurs diamants, parmi lesquels je reconnus celui de don Félix Maldonado. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner d'où venaient toutes les pierres précieuses que j'avais vues, et pour être persuadée que je n'avais pas épousé un rigide observateur du septième article du décalogue. Mais, me considérant comme la cause première de ses tours de mains, je les lui pardonnais. Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre. Sans cela, qu'il m'eût paru un méchant homme !

« Je fus assez contente de lui pendant deux ou trois mois. Il avait toujours des manières galantes, et semblait m'aimer tendrement. Néanmoins les marques d'amitié qu'il me donnait n'étaient que de fausses apparences : le fourbe me trompait, et

me préparait le traitement que toute fille séduite par un malhonnête homme doit attendre de lui. Un matin, à mon retour de la messe, je ne trouvai plus au logis que les murailles ; les meubles, et jusques à mes hardes, tout avait été emporté. Zendono et son fidèle valet avaient si bien pris leurs mesures, qu'en moins d'une heure le dépouillement entier de la maison avait été fait et parfait ; de manière qu'avec le seul habit dont j'étais vêtue, et la bague de don Félix qu'heureusement j'avais au doigt, je me vis, comme une autre Ariane, abandonnée par un ingrat. Mais je t'assure que je ne m'amusai point à faire des élégies sur mon infortune. Je bénis plutôt le ciel de m'avoir délivrée d'un scélérat qui ne pouvait manquer de tomber tôt ou tard entre les mains de la justice. Je regardai le temps que nous avions passé ensemble comme un temps perdu, que je ne tarderais guère à réparer. Si j'eusse voulu demeurer en Portugal et m'attacher à quelque femme de condition, j'en aurais trouvé de reste ; mais, soit que j'aimasse mon pays, soit que je fusse entraînée par la force de mon étoile qui m'y préparait une meilleure fortune, je ne songeais plus qu'à revoir l'Espagne. Je m'adressai à un joaillier, qui me compta la valeur de mon brillant en espèces d'or, et je partis avec une vieille dame espagnole qui allait à Séville dans une chaise roulante.

« Cette dame, qui s'appelait Dorothée, revenait de voir une de ses parentes établie à Coïmbre, et s'en retournait à Séville, où elle faisait sa résidence. Il se trouva tant de sympathie entre elle et moi, que nous nous attachâmes l'une à l'autre dès la première journée ; et notre liaison se fortifia si bien sur la route, que la dame ne voulut point, à notre

arrivée, que je logeasse ailleurs que dans sa maison. Je n'eus pas sujet de me repentir d'avoir fait une pareille connaissance. Je n'ai jamais vu de femme d'un meilleur caractère. On jugeait encore, à ses traits et à la vivacité de ses yeux, qu'elle devait avoir fait racler bien des guitares. Aussi était-elle veuve de plusieurs maris de noble race, et vivait honorablement de ses douaires.

« Entre autres excellentes qualités, elle avait celle d'être très compatissante aux malheurs des filles. Quand je lui fis confidence des miens, elle entra si chaudement dans mes intérêts, qu'elle donna mille malédictions à Zendono. « Les chiens d'hommes ! dit-elle d'un ton à faire juger qu'elle avait rencontré en son chemin quelque économe ; les misérables ! il y a comme cela dans le monde des fripons qui se font un jeu de tromper les femmes. Ce qui me console, ma chère enfant, continua-t-elle, c'est que, suivant votre récit, vous n'êtes nullement liée au parjure Biscayen. Si votre mariage avec lui est assez bon pour vous servir d'excuse, en récompense il est assez mauvais pour vous permettre d'en contracter un meilleur quand vous en trouverez l'occasion. »

« Je sortais tous les jours avec Dorothée pour aller à l'église, ou bien en visites d'amis ; c'était le moyen d'avoir bientôt quelque aventure. Je m'attirai les regards de plusieurs cavaliers. Il y en eut qui voulurent sonder le gué. Ils firent parler à ma vieille hôtesse ; mais les uns n'avaient pas de quoi fournir aux frais d'un établissement, et les autres n'avaient pas encore pris la robe virile ; ce qui suffisait pour m'ôter toute envie de les écouter. J'en savais les conséquences. Un jour il nous vint en fantaisie, à Dorothée et à moi, d'aller voir

jouer les comédiens de Séville. Ils avaient affiché qu'ils représenteraient *la famosa comedia, el Embaxador de sí mismo*, composée par Lope de Vega Carpio.

« Parmi les actrices qui parurent sur la scène, je démêlai une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse réjouie que tu as vue femme de chambre de Florimonde, et avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsénie. Je savais bien que Phénice était hors de Madrid depuis plus de deux ans ; mais j'ignorais qu'elle fût comédienne. J'avais une impatience de l'embrasser qui me fit trouver la pièce fort longue. C'était peut-être aussi la faute de ceux qui la représentaient, et qui ne jouaient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser. Car pour moi, qui suis une rieuse, je t'avouerai qu'un acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

« Enfin le moment que j'attendais étant arrivé, c'est-à-dire la fin de *la famosa comedia*, nous allâmes, ma veuve et moi, derrière le théâtre, où nous aperçûmes Phénice qui faisait la tout aimable, et écoutait en minaudant le doux ramage d'un jeune oiseau qui s'était apparemment laissé prendre à la glu de sa déclamation. Sitôt qu'elle m'eut remarquée, elle le quitta d'un air gracieux, vint à moi les bras ouverts, et me fit toutes les amitiés imaginables : de mon côté, je l'embrassai de tout mon cœur. Nous nous témoignâmes mutuellement la joie que nous avions de nous revoir : mais le temps et le lieu ne nous permettant pas de nous répandre en de longs discours, nous remîmes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

« Le plaisir de parler est une des plus vives passions

des femmes, et particulièrement la mienne. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avais d'envie d'être aux prises avec Phénice, et de lui faire questions sur questions. Dieu sait si je fus paresseuse à me lever pour me rendre où elle m'avait enseigné qu'elle demeurait! Elle était logée avec toute la troupe dans un grand hôtel garni. Une servante que je rencontrai en entrant, et que je priai de me conduire à l'appartement de Phénice, me fit monter à un corridor, le long duquel régnaient dix à douze petites chambres séparées seulement par des cloisons de sapin, et occupees par la bande joyeuse. Ma conductrice frappa à une porte que Phénice, à qui la langue démangeait autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le temps de nous asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre. Nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes et les réponses se succédaient avec une volubilité surprenante.

« Après avoir raconté nos aventures de part et d'autre, et nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulais prendre; « car enfin, me dit-elle, il faut bien faire quelque chose : il n'est pas permis à une personne de ton âge d'être inutile dans la société ». Je lui répondis que j'avais résolu, en attendant mieux, de me placer auprès de quelque fille de qualité. « Fi donc! s'écria mon amie, tu n'y penses pas. Est-il possible, ma mignonne, que tu ne sois pas encore dégoûtée de la servitude? N'es-tu pas lasse de te voir soumise aux volontés des autres, de respecter leurs caprices, de t'entendre gronder, en un mot d'être esclave? Que n'embrasses-tu plutôt, à mon exemple, la vie comique? Rien n'est plus convenable aux personnes d'esprit qui

manquent de bien et de naissance. C'est un état qui tient un milieu entre la noblesse et la bourgeoisie, une condition libre et affranchie des bienséances les plus incommodes de la vie civile. Nos revenus nous sont payés en espèces par le public, qui en possède le fonds. Nous vivons toujours dans la joie, et dépensons notre argent comme nous le gagnons.

« Le théâtre, poursuivit-elle, est favorable surtout aux femmes. Dans le temps que je demeurais chez Florimonde (j'en rougis quand j'y pense), j'étais réduite à écouter les gagistes de la troupe du prince ; pas un honnête homme ne faisait attention à ma figure. D'où vient cela ? C'est que je n'étais point en vue. Le plus beau tableau qui n'est pas dans son jour ne frappe point. Mais depuis que je suis sur mon piédestal, c'est-à-dire sur la scène, quel changement ! Je vois à mes trousses la plus brillante jeunesse des villes par où nous passons. Une comédienne a donc beaucoup d'agrément dans son métier. Si elle est sage, je veux dire que si elle ne favorise qu'un amant à la fois, cela lui fait tout l'honneur du monde. On loue sa retenue ; et, lorsqu'elle change de galant, on la regarde comme une véritable veuve qui se remarie. Encore voit-on celle-ci avec mépris, quand elle convole en troisièmes noces ; on dirait qu'elle blesse la délicatesse des hommes : au lieu que l'autre semble devenir plus précieuse à mesure qu'elle grossit le nombre de ses favoris. Après cent galanteries, c'est un ragoût de seigneur.

« — A qui dites-vous cela ? interrompis-je en cet endroit. Pensez-vous que j'ignore ces avantages ? Je me les suis souvent représentés, et, je ne t'en fais pas mystère, ils ne flattent que trop une fille de

mon caractère. Je me sens même de l'inclination pour la comédie ; mais cela ne suffit pas. Il faut du talent, et je n'en ai point. J'ai quelquefois voulu réciter des tirades de pièces devant Arsénie ; elle n'a pas été contente de moi : cela m'a dégoûtée du métier. — Tu n'es pas difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne sais-tu pas que ces grandes actrices-là sont ordinairement jalouses ? Elles craignent, malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des sujets qui les effacent. Enfin je ne m'en rapporterais pas là-dessus à Arsénie ; elle n'a pas été sincère. Je te dirai, moi, sans flatterie, que tu es née pour le théâtre. Tu as du naturel, l'action libre et pleine de grâces, le son de la voix doux, une bonne poitrine, et avec cela un minois ! Ah ! friponne, que tu charmeras de cavaliers si tu te fais comédienne ! »

« Elle me tint encore d'autres discours séduisants, et me fit déclamer quelques vers, seulement pour me faire juger moi-même de la belle disposition que j'avais à débiter du comique. Lorsqu'elle m'eut entendue, ce fut bien autre chose. Elle me donna de grands applaudissements, et me mit au-dessus de toutes les actrices de Madrid. Après cela, je n'aurais pas été excusable de douter de mon mérite. Arsénie demeura atteinte et convaincue de jalousie et de mauvaise foi. Il me fallut convenir que j'étais un sujet tout admirable. Deux comédiens qui arrivèrent dans le moment, et devant qui Phénice m'obligea de répéter les vers que j'avais déjà récités, tombèrent dans une espèce d'extase, d'où ils ne sortirent que pour me combler de louanges. Sérieusement, quand ils se seraient défiés tous trois à qui me louerait davantage, ils n'auraient pas employé d'expressions plus hyperboliques. Ma

modestie ne fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valais quelque chose, et voilà mon esprit tourné du côté de la comédie.

« Oh çà, ma chère, dis-je à Phénice, c'en est fait ; je veux suivre ton conseil et entrer dans ta troupe, si elle l'a pour agréable. » A ces paroles, mon amie, transportée de joie, m'embrassa, et ses deux camarades ne me parurent pas moins ravis qu'elle de me voir ces sentiments. Nous convînmes que le jour suivant je me rendrais au théâtre dans la matinée, et ferais voir à la troupe assemblée le même échantillon que je venais de montrer de mon talent. Si j'avais fait concevoir une opinion avantageuse de moi chez Phénice, tous les comédiens en jugèrent encore plus favorablement lorsque j'eus dit en leur présence une vingtaine de vers seulement. Ils me reçurent volontiers dans leur compagnie ; après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus brillant, j'employai tout ce qui me restait d'argent de ma bague, et, si je n'en eus pas assez pour me mettre superbement, du moins je trouvai l'art de suppléer à la magnificence par un goût tout galant.

« Je parus enfin sur la scène pour la première fois. Quels battements de mains ! quels éloges ! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudrait avoir été temoin du bruit que je fis dans Séville, pour y ajouter foi. Je devins l'entretien de toute la ville, qui, pendant trois semaines entières, vint en foule à la comédie ; de sorte que la troupe rappela par cette nouveauté le public, qui commençait à l'abandonner. Je débutai donc d'une manière qui charma tout le monde. Or, débuter ainsi c'était comme si j'eusse fait afficher

que j'étais à donner au plus offrant et dernier enchérisseur. Vingt cavaliers de toutes sortes d'âges et de conditions s'offrirent à l'envi de prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurais choisi le plus jeune et le plus joli ; mais nous ne devons, nous autres, consulter que l'intérêt et l'ambition lorsqu'il s'agit de nous établir : c'est une règle de théâtre. C'est pourquoi don Ambrosio de Nisana, homme déjà vieux et mal fait, mais riche, généreux, et l'un des plus puissants seigneurs d'Andalousie, eut la préférence. Il est vrai que je la lui fis bien acheter. Il me loua une belle maison, la meubla très magnifiquement, me donna un bon cuisinier, deux laquais, une femme de chambre, et mille ducats par mois à dépenser. Il faut ajouter à cela de riches habits, avec une assez grande quantité de pierreries. Jamais Arsénie n'avait été dans un état plus brillant. Quel changement dans ma fortune ! Mon esprit ne put le soutenir. Je me parus tout à coup à moi-même une autre personne. Je ne m'étonne plus s'il y a des filles qui oublient en peu de temps le néant et la misère d'où un caprice de seigneur les a tirées. Je t'en fais un aveu sincère : les applaudissements du public, les discours flatteurs que j'entendais de toutes parts, et la passion de don Ambrosio, m'inspirèrent une vanité qui alla jusqu'à l'extravagance. Je regardai mon talent comme un titre de noblesse. Je pris les airs d'une femme de qualité ; et, devenant aussi avare de regards agaçants que j'en avais jusqu'alors été prodigue, je résolus de n'arrêter ma vue que sur des ducs, des comtes et des marquis.

« Le seigneur de Nisana venait souper chez moi tous les soirs avec quelques-uns de ses amis. De mon côté, j'avais soin d'assembler les plus amusan-

tes de nos comédiennes, et nous passions une bonne partie de la nuit à rire et à boire. Je m'accommodais fort d'une vie si agréable ; mais elle ne dura que six mois. Les seigneurs sont sujets à changer ; sans cela, ils seraient trop aimables. Don Ambrosio me quitta pour une jeune coquette grenadine qui venait d'arriver à Séville avec des grâces, et le talent de les mettre à profit. Je n'en fus pourtant affligée que vingt-quatre heures. Je choisis pour remplir sa place un cavalier de vingt-deux ans, don Louis d'Alcacer, à qui peu d'Espagnols pouvaient être comparés pour la bonne mine.

« Tu me demanderas sans doute, et tu auras raison, pourquoi je pris pour amant un si jeune seigneur, moi qui savais que le commerce de cette sorte de galant est dangereux. Mais, outre que don Louis n'avait plus ni père ni mère, et qu'il jouissait déjà de son bien, je te dirai que ces commerces ne sont à craindre que pour les filles d'une condition servile, ou pour de malheureuses aventurières. Les femmes de notre profession sont des personnes titrées : nous ne sommes point responsables des effets que produisent nos charmes ; tant pis pour les familles dont nous plumons les héritiers.

« Nous nous attachâmes si fortement l'un à l'autre, d'Alcacer et moi, que jamais aucun amour n'a, je crois, égalé celui dont nous nous laissâmes enflammer tous deux. Nous nous aimions avec tant de fureur, qu'il semblait qu'on eût jeté un sort sur nous. Ceux qui savaient notre intelligence nous croyaient les plus heureux amants du monde ; et nous en étions peut-être les plus malheureux. Si don Louis avait une figure tout aimable, il était en même temps si jaloux, qu'il me désolait à chaque instant par d'injustes soupçons. Il ne me servait de

rien, pour m'accommoder à sa faiblesse, de me contraindre jusqu'à n'oser envisager un homme ; sa défiance, ingénieuse à me trouver des crimes, rendait ma contrainte inutile. Si j'étais sur la scène, je lui semblais, en jouant, lancer des œillades agaçantes sur quelques jeunes cavaliers, et il m'accablait de reproches ; en un mot nos plus tendres entretiens étaient toujours mêlés de querelles. Il n'y eut pas moyen d'y résister ; la patience nous échappa de part et d'autre, et nous rompîmes à l'amiable. Croiras-tu bien que le dernier jour de notre commerce en fut le plus charmant pour nous ? Tous deux également fatigués des maux que nous avions soufferts, nous ne fîmes éclater que de la joie dans nos adieux. Nous étions comme deux misérables captifs qui recouvrent leur liberté après un rude esclavage.

« Depuis cette aventure je suis bien en garde contre l'amour. Je ne veux plus d'attachement qui trouble mon repos. Il ne nous sied point, à nous, de soupirer comme les autres. Nous ne devons pas sentir en particulier une passion dont nous faisons voir en public le ridicule.

« Je donnais pendant ce temps-là de l'occupation à la renommée ; elle répandait partout que j'étais une actrice inimitable. Sur la foi de cette déesse, les comédiens de Grenade m'écrivirent pour me proposer d'entrer dans leur troupe ; et, pour me faire connaître que la proposition n'était pas à rejeter, ils m'envoyèrent un état de leurs frais journaliers et de leurs abonnements, par lequel il me parut que c'était un parti avantageux pour moi. Aussi je l'acceptai, quoique dans le fond je fusse fâchée de quitter Phénice et Dorothée, que j'aimais autant qu'une femme est capable d'en aimer d'au-

tres. Je laissai la première à Séville, occupée à fondre la vaisselle d'un petit marchand orfèvre qui voulait par vanité avoir une comédienne pour maîtresse. J'ai oublié de te dire qu'en m'attachant au théâtre, je changeai par fantaisie le nom de Laure en celui d'Estelle ; et c'est sous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

« Je n'y débutai pas moins heureusement qu'à Séville, et je me vis bientôt environnée de soupirants. Mais, n'en voulant favoriser aucun qu'à bonnes enseignes, je gardai avec eux une retenue qui leur jeta de la poudre aux yeux. Néanmoins, de peur d'être la dupe d'une conduite qui ne menait à rien, et qui ne m'était pas naturelle, j'allais me déterminer à écouter un jeune oydor, de race bourgeoise qui fait le seigneur en vertu de sa charge, d'une bonne table et d'un équipage, quand je vis pour la première fois le marquis de Marialva. Ce seigneur portugais, qui voyage en Espagne par curiosité, passant par Grenade, s'y arrêta. Il vint à la comédie. Je ne jouais point ce jour-là. Il regarda fort attentivement les actrices qui s'offrirent à ses yeux. Il en trouva une à son gré. Il fit connaissance avec elle dès le lendemain ; et il était près de passer bail, lorsque je parus sur le théâtre. Ma vue et mes minauderies firent tout à coup tourner la girouette ; mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité : comme je n'ignorais pas que ma camarade eût plu à ce seigneur, je n'épargnai rien pour le lui souffler, et j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je sais bien qu'elle m'en veut du mal ; mais je n'y saurais que faire. Elle devrait songer que c'est une chose si naturelle aux femmes, que les meilleures amies ne s'en font pas le moindre scrupule. »

CHAPITRE VIII

De l'accueil que les comédiens de Grenade firent à Gil Blas, et d'une nouvelle reconnaissance qui se fit dans les foyers de la comédie.

Dans le moment que Laure achevait de raconter son histoire, il arriva une vieille comédienne de ses voisines, qui venait la prendre en passant pour aller à la comédie. Cette vénérable héroïne de théâtre eût été propre à jouer le personnage de la déesse Cotys. Ma sœur ne manqua pas de présenter son frère à cette figure surannée, et là-dessus grands compliments de part et d'autre.

Je les laissai toutes deux, en disant à la veuve de l'économe que je la rejoindrais au théâtre, aussitôt que j'aurais fait porter mes hardes chez le marquis de Marialva, dont elle m'enseigna la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avais louée, d'où, après avoir satisfait mon hôtesse, je me rendis, avec un homme chargé de ma valise, à un grand hôtel garni où mon nouveau maître était logé. Je rencontrai à la porte son intendant, qui me demanda si je n'étais point le frère de la dame Estelle. Je répondis qu'oui. « Soyez donc le bienvenu, reprit-il, seigneur cavalier. Le marquis de Marialva, dont j'ai l'honneur d'être intendant, m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre ; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en apprendre le chemin. » Il me fit monter tout au haut de la maison, et entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire et deux chaises la remplissaient. C'était là mon appartement. « Vous ne serez pas ici fort au large, me dit mon conducteur ; mais, en récompense, je vous promets qu'à

Lisbonne vous serez superbement logé. » J'enfermai ma valise dans l'armoire dont j'emportai la clef, et je demandai à quelle heure on soupait. Il me fut répondu à cela que le seigneur portugais ne faisait pas d'ordinaire chez lui, et qu'il donnait à chaque domestique une certaine somme par mois pour se nourrir. Je fis encore d'autres questions, et j'appris que les gens du marquis étaient d'heureux fainéants. Après un entretien assez court, je quittai l'intendant pour aller trouver Laure, en m'occupant agréablement du présage que je concevais de ma nouvelle condition.

Sitôt que j'arrivai à la porte de la comédie, et que je me dis frère d'Estelle, tout me fut ouvert. Vous eussiez vu les gardes s'empresser à me faire un passage, comme si j'eusse été un des plus considérables seigneurs de Grenade. Tous les gagistes, receveurs de marques et de contremarques, que je rencontrai sur mon chemin, me firent de profondes révérences. Mais ce que je voudrais pouvoir bien peindre au lecteur, c'est la réception sérieuse que l'on me fit comiquement dans les foyers, où je trouvai la troupe tout habillée et prête à commencer. Les comédiens et les comédiennes, à qui Laure me présenta, vinrent fondre sur moi. Les hommes m'accablèrent d'embrassades ; et les femmes à leur tour, appliquant leurs visages enluminés sur le mien, le couvrirent de rouge et de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire compliment, ils se mirent tous ensemble à me parler. Je ne pouvais suffire à leur répondre ; mais ma sœur vint à mon secours, et sa langue exercée ne me laissa en reste avec personne.

Je n'en fus pas quitte pour les accolades des acteurs et des actrices. Il me fallut essuyer les

civilités du décorateur, des violons, du souffleur, du moucheur et du sous-moucheur de chandelles, enfin de tous les valets de théâtre, qui, sur le bruit de mon arrivée, accoururent pour me considérer. Il semblait que tous ces gens-là fussent des enfants trouvés qui n'avaient jamais vu de frère.

Cependant on commença la pièce. Alors quelques gentilshommes qui étaient dans les foyers coururent se placer pour l'entendre ; et moi, en enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des acteurs qui n'étaient pas sur la scène. Il y en avait un parmi ces derniers qu'on appela devant moi Melchior. Ce nom me frappa. Je considérai avec attention le personnage qui le portait et il me sembla que je l'avais vu quelque part. Je me le remis enfin et le reconnus pour ce Melchior Zapata, ce pauvre comédien de campagne qui, comme je l'ai dit dans le premier volume de mon histoire, trempait des croûtes de pain dans une fontaine.

Je le pris aussitôt en particulier, et je lui dis : « Je suis bien trompé, si vous n'êtes pas ce seigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de déjeuner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid et Ségovie. J'étais avec un garçon barbier. Nous portions quelques provisions que nous joignîmes aux vôtres, et nous fîmes tous trois un petit repas qui fut assaisonné de mille agréables discours. » Zapata se mit à rêver quelques moments ; ensuite il me répondit : « Vous me parlez d'une chose que j'ai peu de peine à me rappeler. Je revenais alors de débuter à Madrid, et je retournais à Zamora. Je me souviens même que j'étais fort mal dans mes affaires. — Je m'en souviens bien aussi, lui répliquai-je ; à telles enseignes que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de comédie. Je n'ai pas oublié non

plus que vous vous plaigniez dans ce temps-là d'avoir une femme trop sage. — Oh ! je ne m'en plains plus à présent, dit avec précipitation Zapata. Vive Dieu ! la commère s'est bien corrigée de cela : aussi en ai-je le pourpoint mieux doublé. »

J'allais le féliciter sur ce que sa femme était devenue raisonnable lorsqu'il fut obligé de me quitter pour paraître sur la scène. Curieux de connaître sa femme, je m'approchai d'un comédien pour le prier de me la montrer ; ce qu'il fit en me disant : « Vous la voyez, c'est Narcissa, la plus jolie de nos dames après votre sœur. » Je jugeai que cette actrice devait être celle en faveur de qui le marquis de Marialva s'était déclaré avant que d'avoir vu son Estelle, et ma conjecture ne fut que trop vraie. A la fin de la pièce je conduisis Laure à son domicile, où j'aperçus en arrivant plusieurs cuisiniers qui préparaient un grand repas. « Tu peux souper ici, me dit-elle. — Je n'en ferai rien, lui répondis-je ; le marquis sera peut-être bien aise d'être seul avec vous. — Oh ! que non, reprit-elle ; il va venir avec deux de ses amis et un de nos messieurs ; il ne tiendra qu'à toi de faire le sixième. Tu sais bien que chez les comédiennes les secrétaires ont le privilège de manger avec leurs maîtres. — Il est vrai, lui dis-je ; mais ce serait de trop bonne heure me mettre sur le pied de ces secrétaires favoris. Il faut auparavant que je fasse quelque commission de confident, pour mériter ce droit honorifique. » En parlant ainsi, je sortis de chez Laure, et gagnai mon auberge, où je comptais d'aller tous les jours, puisque mon maître n'avait point de ménage.

CHAPITRE IX

Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, et ce qui se passa entre eux.

Je remarquai dans la salle une espèce de vieux moine vêtu de bure grise, qui soupait tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui ; je le saluai fort civilement, et il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance, que je commençai à expédier avec beaucoup d'appétit. Pendant que je mangeais sans dire mot, je regardais souvent ce personnage, dont je trouvais toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole : « Père, nous serions-nous vus par hasard ailleurs qu'ici ? Vous m'observez comme un homme qui ne vous serait pas entièrement inconnu. »

Il me répondit gravement : « Si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'aventures qui sont marquées dans les traits de votre visage. — A ce que je vois, lui dis-je d'un air railleur, votre révérence donne dans la métoposcopie ? — Je pourrais me vanter de la posséder, répondit le moine, et d'avoir fait des prédictions que la suite n'a pas démenties. Je ne sais pas moins la chiromancie, et j'ose dire que mes oracles sont infaillibles quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage. »

Quoique ce vieillard eût toute l'apparence d'un homme sage, je le trouvai si fou, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, et continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa

vue dans la salle, et s'être assuré que personne ne nous écoutait : « Je ne m'étonne pas de vous voir si prévenu contre deux sciences qui passent aujourd'hui pour frivoles; l'étude longue et pénible qu'elles demandent décourage tous les savants, qui y renoncent, et qui les décrient, de dépit de n'avoir pu les acquérir. Pour moi, je ne me suis point rebuté de l'obscurité qui les enveloppe, non plus que des difficultés qui se succèdent sans cesse dans la recherche des secrets chimiques, et dans l'art merveilleux de transmuer les métaux en or.

« Mais je ne pense pas, poursuivit-il en se reprenant, que je parle à un jeune cavalier, à qui mes discours doivent en effet paraître des rêveries. Un échantillon de mon savoir-faire vous disposera mieux que tout ce que je pourrais dire à juger de moi plus favorablement. » A ces mots il tira de sa poche une fiole remplie d'une liqueur vermeille. Ensuite il me dit : « Voici un élixir que j'ai composé ce matin des sucs de certaines plantes distillées à l'alambic ; car j'ai employé presque toute ma vie, comme Démocrite, à trouver les propriétés des simples et des minéraux. Vous allez éprouver sa vertu. Le vin que nous buvons à notre souper est très mauvais ; il va devenir excellent. » En même temps, il mit deux gouttes de son élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui se boivent en Espagne.

Le merveilleux frappe l'imagination ; et, quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. Charmé d'un si beau secret, et persuadé qu'il fallait être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai plein d'admiration : « O mon père! pardonnez-moi, de grâce, si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends justice présente-

ment. Je n'ai pas besoin d'en voir davantage pour être assuré que vous feriez, si vous vouliez, tout à l'heure un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serais heureux si je possédais cette admirable science ! — Le ciel vous préserve de l'avoir jamais ! interrompit le vieillard en poussant un profond soupir. Vous ne savez pas, mon fils, ce que vous souhaitez. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude ; je crains d'être découvert, et qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de tous mes travaux. Dans cette appréhension, je mène une vie errante, déguisé tantôt en prêtre ou en moine, et tantôt en cavalier ou en paysan. Est-ce donc un avantage de savoir faire de l'or à ce prix-là? et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquillement ?

— Ce discours me paraît fort sensé, dis-je alors au philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoûtez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver. — Très volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déjà fait des observations sur vos traits ; voyons à présent votre main. » Je la lui présentai avec une confiance qui ne me fera guère d'honneur dans l'esprit de quelques lecteurs, qui peut-être à ma place en auraient fait autant. Il l'examina fort attentivement, et dit ensuite avec enthousiasme : « Ah ! que de passages de la douleur à la joie, et de la joie à la douleur ! Quelle succession bizarre de disgrâces et de prospérités ! Mais vous avez déjà éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guère de mal-

heurs à essuyer, et un seigneur vous fera une agréable destinée qui ne sera point sujette au changement. »

Après m'avoir assuré que je pouvais compter sur cette prédiction, il me dit adieu, et sortit de l'auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venais d'entendre. Je ne doutais point que le marquis de Marialva ne fût le seigneur en question ; et, par conséquent, rien ne me paraissait plus possible que l'accomplissement de la prédiction. Mais, quand je n'y aurais pas vu la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au faux moine une entière créance, tant il s'était acquis, par son élixir, d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'était prédit, je résolus de m'attacher au marquis plus que je n'avais fait à aucun de mes maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre hôtel avec une gaieté que je ne puis exprimer : jamais femme n'est sortie si contente de chez une devineresse.

CHAPITRE X

De la commission que le marquis de Marialva donna à Gil Blas, et comment ce fidèle secrétaire s'en acquitta.

Le marquis n'était pas encore revenu de chez sa comédienne, et je trouvai dans son appartement ses valets de chambre qui jouaient à la prime en attendant son retour. Je fis connaissance avec eux ; et nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit que notre maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, et me dit d'un air de bonté qui me fit juger qu'il revenait très satisfait de sa

soirée : « Comment donc, Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché ? » Je répondis que j'avais voulu savoir auparavant s'il n'avait rien à m'ordonner. « J'aurai peut-être, reprit-il, une commission à vous donner demain matin ; mais il sera temps alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous reposer, et souvenez-vous que je vous dispense de m'attendre le soir ; je n'ai besoin que de mes valets de chambre. »

Après cet avertissement, qui dans le fond me faisait plaisir, puisqu'il m'épargnait la sujétion que j'aurais quelquefois désagréablement sentie, je laissaile marquis dans son appartement, et me retirai à mon galetas. Je me mis au lit. Mais, ne pouvant dormir, je m'avisai de suivre le conseil que nous donne Pythagore de rappeler le soir ce que nous avons fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions ou pour nous blâmer de nos mauvaises.

Je ne me sentais pas la conscience assez nette pour être content de moi ; aussi je me reprochai d'avoir appuyé l'imposture de Laure. J'avais beau me dire, pour m'excuser, que je n'avais pu honnêtement donner un démenti à une fille qui n'avait en vue que de me faire plaisir, et qu'en quelque façon je m'étais trouvé dans la nécessité de me rendre complice de la supercherie ; peu satisfait de cette excuse, je répondais que je ne devais donc pas pousser les choses plus loin, et qu'il fallait que je fusse bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un seigneur dont je payais si mal la confiance. Enfin, après un sévère examen, je tombai d'accord avec moi-même que si je n'étais pas un fripon, il ne s'en fallait guère.

De là passant aux conséquences, je me repré-

sentai que je jouais gros jeu en trompant un homme de condition qui, pour mes péchés peut-être, ne tarderait guère à découvrir la fourberie. Une si judicieuse réflexion jeta quelque terreur dans mon esprit ; mais des idées de plaisir et d'intérêt l'eurent bientôt dissipée. D'ailleurs la prophétie de l'homme à l'élixir aurait suffi pour me rassurer. Je me livrai donc à des images tout agréables. Je me mis à faire des règles d'arithmétique, à compter en moi-même la somme que feraient mes gages au bout de dix années de service. J'ajoutais à cela les gratifications que je recevrais de mon maître ; et, les mesurant à son humeur libérale, ou plutôt à mes désirs, j'avais une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne mettait point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à peu m'assoupit, et je m'endormis en bâtissant des châteaux en Espagne.

Je me levai le lendemain sur les huit heures, pour aller recevoir les ordres de mon patron ; mais comme j'ouvrais ma porte pour sortir, je fus tout étonné de le voir paraître devant moi en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il était tout seul. « Gil Blas, me dit-il, hier au soir, en quittant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin ; mais une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contre-temps, et assurez-la que je souperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en me mettant entre les mains une bourse, avec une petite boîte de chagrin enrichie de pierreries, portez-lui mon portrait, et gardez cette bourse, où il y a cinquante pistoles que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déjà pour vous. » Je pris d'une main

le portrait, et de l'autre la bourse, que je méritais si peu. Je courus sur-le-champ chez Laure, en disant dans l'excès de la joie qui me transportait : « Bon, la prédiction s'accomplit à vue d'œil. Quel bonheur d'être frère d'une fille belle et galante ! C'est dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à cela que de profit et d'agrément. »

Laure, contre l'ordinaire des personnes de sa profession, avait coutume de se lever matin. Je la surpris à sa toilette, où, en attendant son Portugais, elle joignait à sa beauté naturelle tous les charmes auxiliaires que l'art des coquettes pouvait lui prêter. « Aimable Estelle, lui dis-je en entrant, l'aimant des étrangers, je puis, à l'heure qu'il est, manger avec mon maître, puisqu'il m'a honoré d'une commission qui me donne cette prérogative, et dont je viens m'acquitter. Il n'aura pas le plaisir de vous entretenir ce matin, comme il se l'était proposé ; mais pour vous en consoler, il soupera ce soir avec vous ; et il vous envoie son portrait, qui me paraît avoir quelque chose encore de plus consolant. »

Je lui remis aussitôt la boîte, qui, par le vif éclat des brillants dont elle était garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit ; et l'ayant fermée, après avoir considéré la peinture par manière d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, et me dit en souriant : « Voilà des copies que les femmes de théâtre aiment mieux que les originaux. »

Je lui appris ensuite que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avait gratifié d'une bourse de cinquante pistoles. « Je t'en fais mon compliment, me dit-elle ; ce seigneur commence par où même il est rare que les autres finissent. — C'est

à vous, mon adorable, lui répondis-je, que je dois ce présent ; le marquis ne me l'a fait qu'à cause de la fraternité. — Je voudrais, répliqua-t-elle, qu'il t'en fît de semblables chaque jour. Je ne puis te dire jusqu'à quel point tu m'es cher. Dès le premier instant que je t'ai vu, je me suis attachée à toi par un lien si fort, que le temps n'a pu le rompre. Lorsque je te perdis à Madrid, je ne désespérai pas de te retrouver ; et hier, en te revoyant, je te reçus comme un homme qui revenait à moi nécessairement. En un mot, mon ami, le ciel nous a destinés l'un pour l'autre. Tu seras mon mari, mais il faut nous enrichir auparavant. La prudence demande que nous commencions par là. Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise. »

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle voulait bien prendre pour moi, et nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai, pour aller rendre compte à mon maître de la manière dont on avait reçu son présent. Quoique Laure ne m'eût point donné d'instruction là-dessus, je ne laissai pas de composer en chemin un beau compliment que je me proposais de faire de sa part ; mais ce fut autant de bien perdu ; car, lorsque j'arrivai à l'hôtel, on me dit que le marquis venait de sortir ; et il était décidé que je ne le reverrais plus, ainsi qu'on le peut lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI

De la nouvelle que Gil Blas apprit, et qui fut un coup de foudre pour lui.

Je me rendis à mon auberge, où, rencontrant deux hommes d'une agréable conversation, je dînai et demeurai à table avec eux jusqu'à l'heure de la comédie. Alors nous nous séparâmes. Ils allèrent à leurs affaires, et moi je pris le chemin du théâtre. Il faut remarquer en passant que j'avais tout sujet d'être de belle humeur : la joie avait régné dans l'entretien que je venais d'avoir avec ces cavaliers, la face de ma fortune était des plus riantes ; et pourtant je me laissais aller à la tristesse, sans pouvoir m'en défendre. Qu'on dise après cela qu'on ne pressent point les malheurs qui nous menacent !

Comme j'entrais dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi, et me dit tout bas de le suivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'hôtel, et me tint ce discours : « Seigneur cavalier, je me fais un devoir de vous donner un avis très important. Vous savez que le marquis de Marialva s'était d'abord senti du goût pour Narcissa, mon épouse ; il avait même déjà pris jour pour venir manger de mon aloyau, lorsque l'artificieuse Estelle trouva moyen de rompre la partie, et d'attirer chez elle ce seigneur portugais. Vous jugez bien qu'une comédienne ne perd pas une si bonne proie sans dépit. Ma femme a cela sur le cœur, et il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger ; et, par malheur pour vous, elle en a une belle occasion. Hier, si vous vous en souvenez, tous nos gagistes accoururent pour vous voir. Le

sous-moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la troupe qu'il vous reconnaissait, et que vous n'étiez rien moins que le frère d'Estelle.

« Ce bruit, ajouta Melchior, est venu aujourd'hui aux oreilles de Narcissa, qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur ; et ce gagiste le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arsénie dans le temps qu'Estelle, sous le nom de Laure, la servait à Madrid. Mon épouse, charmée de cette découverte, en fera part au marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la comédie ; réglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frère d'Estelle, je vous conseille en ami, et à cause de notre ancienne connaissance, de pourvoir à votre sûreté. Narcissa, qui ne demande qu'une victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par une prompte fuite quelque sinistre accident. »

Il y aurait eu du superflu à m'en dire davantage. Je rends grâce de cet avertissement à l'histrion, qui vit bien, à mon air effrayé, que je n'étais pas homme à donner un démenti au sous-moucheur de chandelles ; comme, en effet, je ne me sentais nullement d'humeur à porter jusque-là l'effronterie. Je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure, de peur qu'elle ne voulût m'engager à payer d'audace. Je concevais bien qu'elle était assez bonne comédienne pour se tirer d'un si mauvais pas ; mais je ne voyais qu'un châtiment infaillible pour moi, et je n'étais pas assez amoureux pour le braver. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes dieux pénates, je veux dire avec mes hardes. Je disparus de l'hôtel en un clin d'œil, et je fis en moins de rien enlever et transporter ma valise chez un muletier qui devait, le jour suivant, partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurais souhaité d'être déjà

chez le comte de Polan, dont la maison me paraissait le seul asile qui fût sûr pour moi. Mais je n'y étais pas encore ; et je ne pouvais sans inquiétude penser au temps qui me restait à passer dans une ville où j'appréhendais qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon auberge, quoique je fusse aussi troublé qu'un débiteur qui sait qu'il y a des alguazils à ses trousses. Ce que je mangeai ce soir-là ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac. Misérable jouet de la crainte, j'examinais toutes les personnes qui entraient dans la salle ; et quand par malheur il y venait des gens de mauvaise mine (ce qui n'est pas rare dans ces endroits-là), je frissonnais de peur. Après avoir soupé dans de continuelles alarmes, je me levai de table, et m'en retournai chez mon muletier, où je me jetai sur de la paille fraîche jusqu'à l'heure du départ.

On peut dire que ma patience fut bien exercée pendant ce temps-là ; mille désagréables pensées vinrent m'assaillir. Si quelquefois je m'assoupissais, je voyais le marquis furieux qui meurtrissait de coups le beau visage de Laure, et brisait tout chez elle ; ou bien je l'entendais ordonner à ses domestiques de me faire mourir sous le bâton. Je me réveillais là-dessus en sursaut ; et le réveil, qui est ordinairement si doux après un songe affreux, me devenait plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le muletier me retira d'une si grande peine, en venant m'avertir que ses mules étaient prêtes. Je fus aussitôt sur pied, et grâce au ciel je partis radicalement guéri de Laure et de la chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenait sa tranquillité. Je

commençai à m'entretenir avec le muletier ; je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, et je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubeda, où nous allâmes coucher la première journée ; et la quatrième nous arrivâmes à Tolède. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du comte de Polan, et je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffrirait pas que je fusse logé ailleurs que chez lui. Mais je comptais sans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le concierge, qui me dit que son maître était parti la veille pour le château de Leyva, d'où on lui avait mandé que Séraphine était dangereusement malade.

Je ne m'étais point attendu à l'absence du comte : elle diminua la joie que j'avais d'être à Tolède, et fut cause que je pris un autre dessein. Me voyant si près de Madrid, je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrais me pousser à la cour, où un génie supérieur, à ce que j'avais ouï dire, n'était pas absolument nécessaire pour s'avancer. Dès le lendemain, je me servis de la commodité d'un cheval de retour, pour me conduire à cette capitale de l'Espagne. La fortune m'y conduisait, pour me faire jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'avait déjà fait faire.

CHAPITRE XII

Gil Blas va loger dans un hôtel garni. Il y fait connaissance avec le capitaine Chinchilla. Quel homme c'était que cet officier, et quelle affaire l'avait amené à Madrid.

D'ABORD que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un hôtel garni où demeurait entre autres

personnes un vieux capitaine qui des extrémités de la Castille nouvelle était venu solliciter à la cour une pension, qu'il croyait n'avoir que trop méritée. Il s'appelait don Annibal de Chinchilla. Ce ne fut pas sans étonnement que je le vis pour la première fois. C'était un homme de soixante ans, d'une taille gigantesque, et d'une maigreur extraordinaire. Il portait une épaisse moustache qui s'élevait en serpentant des deux côtés jusqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquait un bras et une jambe, il avait la place d'un œil couverte d'un large emplâtre de taffetas vert, et son visage en plusieurs endroits paraissait balafré. A cela près, il était fait comme un autre. De plus, il ne manquait pas d'esprit, et moins encore de gravité. Il poussait la morale jusqu'au scrupule, et se piquait surtout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je sus bientôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelles occasions il avait laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, et une jambe dans les Pays-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles et de sièges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échappa aucun trait de fanfaron, pas un mot à sa louange ; quoi que je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restait de lui-même, pour se dédommager de la perte de l'autre. Les officiers qui reviennent de la guerre sains et saufs ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit que ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était d'avoir dissipé des biens considérables dans ses campagnes, de sorte qu'il n'avait plus que cent ducats de rente ; ce qui suffisait à peine pour entretenir sa moustache, payer son logement et faire écrire ses placets. « Car enfin, seigneur cavalier,

ajouta-t-il en haussant les épaules, j'en présente, Dieu merci, tous les jours, sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier ministre et moi, et que c'est à qui de nous deux se lassera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir. J'ai aussi l'honneur d'en présenter souvent au roi; mais le curé ne chante pas mieux que son vicaire; et pendant ce temps-là mon château de Chinchilla tombe en ruine, faute de réparations.

— Il ne faut désespérer de rien, dis-je alors au capitaine; vous n'ignorez pas que les grâces de la cour se font ordinairement un peu attendre; vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines et vos travaux.—Je ne dois pas me flatter de cette espérance, répondit don Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des secrétaires du ministre; et, si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. — Et que vous a-t-il donc dit, repris-je, seigneur officier? Est-ce que l'état où vous êtes ne lui a pas paru digne d'une récompense?—Vous en allez juger, repartit Chinchilla. Ce secrétaire m'a dit tout net: Seigneur gentilhomme, ne vantez pas tant votre zèle et votre fidélité; vous n'avez fait que votre devoir en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paye assez, et doit suffire principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez. Si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grâce à la bonté du roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses sujets qui ont bien servi l'État. Vous voyez par là, poursuivit le capitaine, que j'en dois encore de reste, et que j'ai bien la mine de m'en retourner comme je suis venu. »

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon ; je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, et à le conjurer d'y prendre tout l'argent qu'il voudrait. Mais il n'était pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très délicat là-dessus, il me remercia fièrement de ma bonne volonté. Ensuite il me dit que, pour n'être à charge à personne, il s'était accoutumé peu à peu à vivre avec tant de sobriété, que le moindre aliment suffisait pour sa subsistance ; ce qui n'était que trop véritable. Il ne vivait que de ciboules et d'oignons. Aussi n'avait-il que la peau et les os. Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais repas, il s'enfermait ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui, à force de prières, que nous dînerions et souperions ensemble ; et, trompant sa fierté par une ingénieuse compassion, je me fis apporter beaucoup plus de viande et de vin qu'il n'en fallait pour moi. Je l'excitai à boire et à manger. Il voulut d'abord faire des façons, mais enfin il se rendit à mes instances. Après quoi, devenant insensiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net et à vider ma bouteille.

Lorsqu'il eut bu quatre ou cinq coups, et réconcilié son estomac avec une bonne nourriture : « En vérité, me dit-il d'un air gai, vous êtes bien séduisant, seigneur Gil Blas ; vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Vous avez des manières engageantes, et qui m'ôtent jusqu'à la crainte d'abuser de votre humeur bienfaisante. » Mon capitaine me parut alors si défait de sa honte, que si j'eusse voulu saisir ce moment-là pour le presser encore

d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'aurait pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve ; je me contentai de l'avoir fait mon commensal, et de prendre la peine non seulement d'écrire ses placets, mais de les composer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avais appris à tourner une phrase ; j'étais devenu une espèce d'auteur. Le vieil officier, de son côté, se piquait de savoir bien coucher par écrit. De sorte que, travaillant tous deux par émulation, nous faisions des morceaux d'éloquence dignes des plus célèbres régents de Salamanque. Mais nous avions beau l'un et l'autre épuiser notre esprit à semer des fleurs de rhétorique dans ces placets, c'était, comme on dit, semer sur le sable. Quelque tour que nous prissions pour faire valoir les services de don Annibal, la cour n'y avait aucun égard ; ce qui n'engageait pas ce vieil invalide à faire l'éloge des officiers, qui se ruinent à la guerre. Dans sa mauvaise humeur, il maudissait son étoile, et donnait au diable Naples, la Lombardie et les Pays-Bas.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe un poète produit par le duc d'Albe, ayant récité devant le roi un sonnet sur la naissance d'une infante, fut gratifié d'une pension de cinq cents ducats. Je crois que le capitaine mutilé en serait devenu fou, si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. « Qu'avez-vous ? lui dis-je en le voyant hors de lui-même. Il n'y a rien là-dedans qui doive vous révolter. Depuis un temps immémorial les poètes ne sont-ils pas en possession de rendre les princes tributaires de leurs muses ? Il n'est point de tête couronnée qui n'ait quelques-uns de ces messieurs pour pensionnaires. Et, entre nous, ces sortes de pensions, étant rarement ignorées de l'avenir,

consacrent la libéralité des rois, au lieu que les autres qu'ils font sont souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de récompenses, combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connaissance ! Mais la postérité la plus reculée saura, comme nous, que Virgile a reçu de cet empereur plus de deux cent mille écus de bienfaits. »

Quelque chose que je pusse dire à don Annibal, le fruit du sonnet lui demeura sur l'estomac comme un plomb ; et, ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant, pour jouer de son reste, présenter encore un placet au duc de Lerme. Nous allâmes pour cet effet tous deux chez ce premier ministre. Nous y rencontrâmes un jeune homme qui, après avoir salué le capitaine, lui dit d'un air affectueux : « Mon cher et ancien maître, est-ce vous que je vois ? Quelle affaire vous amène chez monseigneur ? Si vous avez besoin d'une personne qui ait du crédit, ne m'épargnez pas ; je vous offre mes services. — Comment donc, Pédrille, lui répondit l'officier, à vous entendre il semble que vous occupiez quelque poste important dans cette maison ? — Du moins, répliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête *hidalgo* comme vous. — Cela étant, reprit le capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. — Je vous l'accorde, repartit Pédrille. Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, et je promets de vous faire tirer pied ou aile du premier ministre. »

Nous n'eûmes pas sitôt mis au fait ce garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeurait don Annibal ; puis, nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant,

il disparut sans nous instruire de ce qu'il prétendait faire, ni même nous dire s'il était domestique du duc de Lerme. Je fus curieux de savoir ce que c'était que ce Pédrille, qui me paraissait si éveillé. « C'est un garçon, me dit le capitaine, qui me servait il y a quelques années, et qui, me voyant dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui sais point mauvais gré de cela ; il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, et qui est intrigant comme tous les diables. Mais, malgré tout son savoir-faire, je ne compte pas beaucoup sur le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. — Peut-être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il appartenait, par exemple, à quelqu'un des principaux officiers du duc, il pourrait vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue et par cabale chez les grands ; qu'ils ont des domestiques favoris qui les gouvernent, et que ceux-ci, à leur tour, sont gouvernés par leurs valets. »

Le lendemain, dans la matinée, nous vîmes arriver Pédrille à notre hôtel. « Messieurs, nous dit-il, si je ne m'expliquai pas hier sur les moyens que j'avais de servir le capitaine de Chinchilla, c'est que nous n'étions pas dans un endroit qui me permît de vous faire une pareille confidence. De plus, j'étais bien aise de sonder le gué avant que de m'ouvrir à vous. Sachez donc que je suis le laquais de confiance du seigneur don Rodrigue de Calderone, premier secrétaire du duc de Lerme. Mon maître, qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec un rossignol d'Aragon, qu'il tient en cage dans le quartier de la cour. C'est une jeune fille d'Albarazin, des plus jolies. Elle a de l'esprit, et chante à ravir ; aussi se nomme-t-elle la señora Sirena. Comme je

lui porte tous les matins un billet doux, je viens de la voir. Je lui ai proposé de faire passer le seigneur don Annibal pour son oncle, et d'engager par cette supposition son galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit qu'elle y envisage, elle sera charmée qu'on la croie nièce d'un brave gentilhomme. »

Le seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à se rendre complice d'une espiéglerie, et encore plus à souffrir qu'une aventurière le déshonorât en se disant de sa famille. Il n'en était pas seulement blessé par rapport à lui ; il voyait pour ainsi dire là-dedans une ignominie rétroactive pour ses aïeux. Cette délicatesse parut hors de saison à Pédrille, qui en fut choqué. « Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là ? Voilà comme vous êtes faits, vous autres nobles à chaumière ! vous avez une vanité ridicule. Seigneur cavalier, poursuivit-il en m'adressant la parole, n'admirez-vous pas les scrupules qu'il se fait ? Vive Dieu ! c'est bien à la cour qu'il y faut regarder de si près ! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper. »

J'applaudis à ce que dit Pédrille ; et nous haranguâmes si bien tous deux le capitaine, que nous le fîmes malgré lui devenir oncle de Sirena. Quand nous eûmes gagné cela sur son orgueil (ce qui ne nous fut pas aisé), nous nous mîmes tous trois à faire pour le ministre un nouveau placet, qui fut revu, augmenté et corrigé. Je l'écrivis ensuite proprement, et Pédrille le porta à l'Aragonaise, qui dès le soir même en chargea le seigneur don Rodrigue, à qui elle parla de façon que ce secrétaire, la croyant véritablement nièce du capitaine, promit de s'em-

ployer pour lui. Peu de jours après, nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant. « Bonne nouvelle ! dit-il à Chinchilla. Le roi fera une distribution de commanderies, de bénéfices et de pensions, où vous ne serez pas oublié ; c'est de quoi je suis chargé de vous assurer. Mais j'ai ordre de vous demander en même temps quel présent vous prétendez faire à Sirena. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien ; je préfère à tout l'or du monde le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien maître. Il n'en est pas de même de notre nymphe d'Albarazin : elle est un peu juive lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain ; elle a ce petit défaut-là, elle prendrait l'argent de son propre père : jugez si elle refusera celui d'un oncle supposé.

— Elle n'a qu'à dire ce qu'elle exige de moi, répondit don Annibal. Si elle veut tous les ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets ; et cela doit lui suffire, quand il s'agirait de tous les revenus de Sa Majesté Catholique. — Je me fierais bien à votre parole, moi, répliqua le mercure de don Rodrigue ; je sais bien qu'elle vaut le jeu : mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ailleurs elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez, une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. — Eh ! où diable veut-elle que je les prenne ? interrompit brusquement l'officier ; me croit-elle un contador-mayor ? Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. — Pardonnez-moi, repartit Pédrille : elle sait bien que vous êtes plus gueux que Job; après ce que je lui ai dit, elle ne saurait l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine ; je suis un homme fertile en expédients. Je connais un vieux coquin d'oydor

qui se plaît à prêter ses espèces à dix pour cent. Vous lui ferez par-devant notaire un transport, avec garantie de la première année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnaîtrez avoir reçue de lui, et que vous toucherez en effet, à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre château de Chinchilla tel qu'il est : vous n'aurez point de dispute là-dessus. »

Le capitaine protesta qu'il accepterait ces conditions s'il était assez heureux pour avoir quelque part aux grâces qui seraient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cents pistoles sur une commanderie. Aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il donna toutes les sûretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, et s'en retourna dans la Castille nouvelle avec quelques pistoles de reste.

CHAPITRE XIII

Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice. Grande joie de part et d'autre. Où ils allèrent tous deux, et de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.

Je m'étais fait une habitude d'aller tous les matins chez le roi, où je passais deux ou trois heures entières à voir entrer et sortir les grands, qui me paraissaient là sans cet éclat dont ils sont ailleurs environnés.

Un jour que je me promenais et me carrais dans les appartements, y faisant, comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'aperçus Fabrice que j'avais laissé à Valladolid, au service d'un administrateur d'hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il

s'entretenait familièrement avec le duc de Medina Sidonia et le marquis de Sainte-Croix. Ces deux seigneurs, à ce qu'il me semblait, prenaient plaisir à l'entendre. Avec cela, il était vêtu aussi proprement qu'un noble cavalier.

« Ne me tromperais-je point? disais-je en moi-même ; est-ce bien là le fils du barbier Nuñez ? C'est peut-être quelque jeune courtisan qui lui ressemble. » Je ne demeurai pas longtemps dans le doute. Les seigneurs s'en allèrent ; j'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main ; et, après m'avoir fait percer la foule avec lui pour sortir des appartements : « Mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid ? es-tu encore en condition ? as-tu quelque charge à la cour ? dans quel état sont tes affaires ? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. — Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je ; et nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des aventures. — Tu as raison, reprit-il ; nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles ; je vis content, et suis heureux, puisque je crois l'être. »

J'acceptai le parti, et me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeurait. Nous traversâmes une cour, où il y avait d'un côté un grand escalier qui conduisait à des appartements superbes ; et de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avait été vanté. Il consistait en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en était fait quatre,

séparées par des cloisons de sapin. La première servait d'antichambre à la seconde, où il couchait : il faisait son cabinet de la troisième, et sa cuisine de la dernière. La chambre et l'antichambre étaient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie, et les meubles répondaient à la tapisserie. C'était un grand lit de brocart tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soie de Grenade de la même couleur, une table à pieds dorés, couverte d'un cuir qui paraissait avoir été rouge, et bordée d'une crépine de faux or devenu noir par le laps de temps, avec une armoire d'ébène ornée de figures grossièrement sculptées. Il avait pour bureau, dans son cabinet, une petite table ; et sa bibliothèque était composée de quelques livres, avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyait sur des ais disposés par étage le long du mur. Sa cuisine, qui ne déparait pas le reste, contenait de la poterie et d'autres ustensiles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son appartement, me dit : « Que penses-tu de mon ménage et de mon logement ? N'en es-tu pas enchanté ? — Oui, ma foi, lui répondis-je en souriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid, pour y être si bien nippé. Tu as sans doute quelque commission ? — Le ciel m'en préserve ! répliqua-t-il. Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre dont j'ai fait quatre pièces, que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choses qui me font plaisir, et je ne sens pas la nécessité. — Parle-moi plus clairement, interrompis-je : tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais. — Eh bien ! me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu auteur,

je me suis jeté dans le bel esprit ; j'écris en vers et en prose ; je suis au poil et à la plume.

— Toi, favori d'Apollon ! m'écriai-je en riant ; voilà ce que je n'aurais jamais deviné ; je serais moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des poètes ? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, et qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. — Hé fi ! s'écria-t-il à son tour. Tu me parles de ces misérables auteurs dont les ouvrages sont le rebut des libraires et des comédiens. Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables écrivains ? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde ; et je puis dire sans vanité que je suis du nombre de ceux-ci. — Je n'en doute pas, lui dis-je : tu es un garçon plein d'esprit ; ce que tu composes ne doit pas être mauvais. Je ne suis en peine que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre ; cela me paraît digne de ma curiosité.

— Ton étonnement est juste, reprit Nuñez. J'étais si content de mon état chez le seigneur Manuel Ordonnez, que je n'en souhaitais pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu, comme celui de Plaute, au-dessus de la servitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouaient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas le diable, elle eut un fort grand succès. Je jugeai par là que le public était une bonne vache à lait qui se laissait aisément traire. Cette réflexion, et la fureur de faire de nouvelles pièces, me détachèrent de l'hôpital. L'amour de la poésie m'ôta celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des beaux esprits, pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'adminis-

trateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avait d'affection pour moi : « Fabrice, me dit-il, pourquoi veux-tu me quitter ? t'aurais-je donné, sans y penser, quelque sujet de mécontentement ? — Non, lui répondis-je, seigneur ; vous êtes le meilleur de tous les maîtres, et je suis pénétré de vos bontés : mais vous savez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit. — Quelle folie ! me répliqua ce bon bourgeois. Tu as déjà pris racine à l'hôpital ; tu es du bois dont on fait les économes, et quelquefois même les administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises. Tant pis pour toi, mon enfant. »

« L'administrateur, voyant qu'il combattait inutilement mon dessein, me paya mes gages, et me fit présent d'une cinquantaine de ducats pour reconnaître mes services. De manière qu'avec cela et ce que je pouvais avoir grapillé dans les petites commissions dont on avait chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement ; ce que je ne manquai pas de faire, quoique les écrivains de notre nation ne se piquent guère de propreté. Je connus bientôt *Lope de Vega Carpio, Miguel de Cervantes Saavedra*, et les autres fameux auteurs ; mais, préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon précepteur un jeune bachelier cordouan, l'incomparable *don Luis de Gongora*, le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant ; il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il a de particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réussir dans toutes sortes de poésies. Il excelle principalement dans les pièces satiriques : voilà son fort. Ce n'est

pas, comme Lucilius, un fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon ; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

— Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce bachelier, et je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite-là n'ait bien des envieux. — Tous les auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enflure, dit l'un, les pointes, les métaphores et les transpositions. Ses vers, dit un autre, ont l'obscurité de ceux que les prêtres saliens chantaient dans leurs processions et que personne n'entendait. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des sonnets ou des romances, tantôt des comédies, des dizains et des létrilles, comme s'il avait follement entrepris d'effacer les meilleurs écrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalousie ne font que s'émousser contre une muse chérie des grands et de la multitude.

« C'est donc sous un si habile maître que j'ai fait mon apprentissage, et j'ose dire sans vanité qu'il y paraît. J'ai si bien pris son esprit, que je compose déjà des morceaux abstraits qu'il avouerait. Je vais, à son exemple, débiter ma marchandise dans les grandes maisons, où l'on me reçoit à merveille, et où j'ai affaire à des gens qui ne sont pas fort difficiles. Il est vrai que j'ai le débit séduisant ; ce qui ne nuit pas à mes compositions. Enfin je suis aimé de plusieurs seigneurs, et je vis surtout avec le duc de Medina Sidonia, comme Horace vivait avec Mecenas. Voilà, poursuivit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'est à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits ! »

Alors je pris la parole, et, supprimant toute

circonstance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandait. Après cela il fut question de dîner. Il tira de son armoire d'ébène des serviettes, du pain, un reste d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, et nous nous mîmes à table avec toute la gaieté de deux amis qui se rencontrent après une longue séparation. « Tu vois, me dit-il, ma vie libre et indépendante. Si je voulais suivre l'exemple de mes confrères, j'irais tous les jours manger chez les personnes de qualité ; mais, outre que l'amour du travail me retient souvent au logis, je suis un petit Aristippe. Je m'accommode également du grand monde et de la retraite, de l'abondance et de la frugalité. »

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire et le fromage, je lui témoignai que je serais bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussitôt il chercha parmi ses papiers un sonnet, qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en aperçut. « Ce sonnet, me dit-il, ne te paraît pas fort clair, n'est-ce pas ? » Je lui avouai que j'y aurais voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. « Si ce sonnet, reprit-il, n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami ! Les sonnets, les odes et les autres ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodent pas du simple et du naturel ; c'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. Il suffit que le poète croie s'y entendre. — Tu te moques de moi, interrompis-je. Il faut du bon sens et de la clarté dans toutes les poésies, de quelque nature qu'elles soient ; et, si ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabats

bien. C'est un poète qui ne peut tout au plus tromper que son siècle. Voyons présentement de ta prose. »

Nuñez me fit voir une préface qu'il prétendait, disait-il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avait sous la presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensais. « Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux galimatias, et il y a dans ta préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du public, des phrases entortillées, pour ainsi dire. En un mot, ton style est singulier. Les livres de nos bons et anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela. — Pauvre ignorant ! s'écria Fabrice, tu ne sais pas que tout *prosateur* qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate affecte cette singularité de style, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir ; et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega, de Cervantes, et de tous les autres beaux esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction ; nous avons dans notre cabale jusqu'à des théologiens.

« Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable ; et, le préjugé à part, nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela était fort bon à Athènes et à Rome, où tout le monde était confondu ; et c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître

de langue. Mais à Madrid nous avons un bon et un mauvais usage, et nos courtisans s'expriment autrement que nos bourgeois. Tu peux m'en croire. Enfin notre style nouveau l'emporte sur celui de nos antagonistes. Je veux par un seul trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diraient, par exemple, tout uniment : *Les intermèdes* embellissent *une comédie ;* et nous, nous disons plus joliment : *Les intermèdes* font beauté *dans une comédie.* Remarque bien ce *font beauté.* En sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon? »

J'interrompis mon novateur par un éclat de rire. « Va, Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. — Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel. *Allez,* poursuivit-il en m'appliquant ces paroles de l'archevêque de Grenade, *allez trouver mon trésorier, qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas ; je vous souhaite un peu plus de goût.* » Je renouvelai mes ris à cette saillie ; et Fabrice, me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ses écrits, ne perdit rien de sa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre seconde bouteille ; après quoi, nous nous levâmes de table tous deux assez bien conditionnés. Nous sortîmes dans le dessein de nous aller promener au Prado ; mais, en passant devant la porte d'un marchand de liqueurs, il nous prit fantaisie d'entrer chez lui.

Il y avait ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux salles séparées des cavaliers qui s'amusaient différemment. Dans l'une on jouait à la prime et aux échecs, et dans l'autre dix à douze personnes étaient fort attentives à

écouter deux beaux esprits de profession qui disputaient. Nous n'eûmes pas besoin de nous approcher d'eux pour entendre qu'une proposition de métaphysique faisait le sujet de leur dispute ; car ils parlaient avec tant de chaleur et d'emportement, qu'ils avaient l'air de deux possédés. Je m'imagine que si on leur eût mis sous le nez l'anneau d'Éléazar, on aurait vu sortir des démons par leurs narines. « Hé ! bon Dieu, dis-je à mon compagnon, quelle vivacité ! quels poumons ! Ces disputeurs étaient nés pour être des crieurs publics. La plupart des hommes sont déplacés. — Oui, vraiment, répondit-il : ces gens-ci sont apparemment de la race de Novius, ce banquier romain dont la voix s'élevait au-dessus du bruit des charretiers. Mais, ajouta-t-il, ce qui me dégoûterait le plus de leurs discours, c'est qu'on en a les oreilles infructueusement étourdies. » Nous nous éloignâmes de ces métaphysiciens bruyants, et par là je fis avorter une migraine qui commençait à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre salle, d'où, en buvant des liqueurs rafraîchissantes, nous nous mîmes à examiner les cavaliers qui entraient et ceux qui sortaient. Nuñez les connaissait presque tous. « Vive Dieu ! s'écria-t-il, la dispute de nos philosophes ne finira pas sitôt ; voici des troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont se mettre de la partie. Mais, vois-tu ces deux originaux qui sortent ? Ce petit personnage basané, sec, et dont les cheveux plats et longs lui descendent par égale portion par devant et par derrière, s'appelle don Julien de Villanuno. C'est un jeune oydor qui tranche du petit-maître. Nous allâmes, un de mes amis et moi, dîner chez lui l'autre jour. Nous le surprîmes dans une occupa-

tion assez singulière. Il se divertissait dans son cabinet à jeter et à se faire apporter par un grand lévrier les sacs d'un procès dont il est rapporteur, et que le chien déchirait à belles dents. Ce licencié qui l'accompagne, cette face rubiconde, se nomme don Chérubin Tonto. C'est un chanoine de l'église de Tolède, le plus imbécile mortel qu'il y ait au monde. Cependant, à son air riant et spirituel, vous lui donneriez beaucoup d'esprit. Il a des yeux brillants, avec un rire fin et malicieux. On dirait qu'il pense très finement. Lit-on devant lui un ouvrage délicat, il l'écoute avec une attention que vous croyez pleine d'intelligence, et toutefois il n'y comprend rien. Il était du repas chez l'oydor. On y dit mille jolies choses, une infinité de bons mots. Don Chérubin ne parla pas ; mais il applaudissait avec des grimaces et des démonstrations qui paraissaient supérieures aux saillies mêmes qui nous échappaient.

—Connais-tu, dis-je à Nuñez, ces deux malpeignés qui, les coudes appuyés sur une table, s'entretiennent tout bas dans ce coin, en se soufflant au nez leurs haleines ? — Non, me répondit-il ; ces visages-là me sont inconnus. Mais, selon toutes les apparences, ce sont des politiques de cafés qui censurent le gouvernement. Considère ce gentil cavalier qui siffle en se promenant dans cette salle, et en se soutenant tantôt sur un pied et tantôt sur un autre. C'est don Augustin Moreto, un jeune poète qui n'est pas né sans talent, mais que les flatteurs et les ignorants ont rendu presque fou. L'homme que tu vois qu'il aborde est un de ses confrères qui fait de la prose rimée, et que Diane a aussi frappé.

« Encore des auteurs ! s'écria-t-il en me montrant deux hommes d'épée qui entraient. Il semble qu'ils

se soient tous donné le mot pour venir ici passer en revue devant toi. Tu vois don Bernard Deslenguado et don Sébastien de Villa Viciosa. Le premier est un esprit plein de fiel, un auteur né sous l'étoile de Saturne, un auteur malfaisant qui se plaît à haïr tout le monde, et qui n'est aimé de personne. Pour don Sébastien, c'est un garçon de bonne foi, un auteur qui ne veut rien avoir sur la conscience. Il a depuis peu mis au théâtre une pièce qui a eu une réussite extraordinaire, et il la fait imprimer, pour n'abuser pas plus longtemps de l'estime du public. »

Le charitable élève de Gongora se préparait à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux, lorsqu'un gentilhomme du duc de Medina Sidonia vint l'interrompre en lui disant : « Seigneur don Fabricio, je vous cherchais pour vous avertir que monsieur le duc voudrait bien vous parler. Il vous attend chez lui. » Nuñez, qui savait qu'on ne peut satisfaire assez tôt un grand seigneur qui souhaite quelque chose, me quitta dans le moment même pour aller trouver son Mecenas, me laissant fort étonné de l'avoir entendu traiter de don, et de le voir ainsi devenu noble, en dépit de maître Chrysostome le barbier, son père.

CHAPITRE XIV

Fabrice place Gil Blas auprès du comte Galiano, seigneur sicilien.

J'AVAIS trop d'envie de revoir Fabrice, pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. « Je donne

le bonjour, dis-je en entrant, au seigneur don Fabricio, la fleur ou plutôt le champignon de la noblesse asturienne. » A ces paroles, il se mit à rire. « Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de don? — Oui, mon gentilhomme, lui répondis-je; et vous me permettrez de vous dire qu'hier, en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes le meilleur. — D'accord, répliqua-t-il; mais en vérité, si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connais les Espagnols; ils ne font aucun cas d'un honnête homme, s'il a le malheur de manquer de bien et de naissance. Je te dirai de plus que je vois tant de gens (et Dieu sait quelles sortes de gens) qui se font appeler don François, don Gabriel, don Pèdre, ou don comme tu voudras, qu'il faut convenir que la noblesse est une chose bien commune, et qu'un roturier qui a du mérite lui fait honneur quand il veut bien s'y agréger.

« Mais changeons de matière, ajouta-t-il. Hier au soir, au souper du duc de Medina Sidonia, où, entre autres convives, était le comte Galiano, grand seigneur sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'amour-propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-dessus, je la régalai de l'histoire des homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, et qu'on en a donné de toutes les façons à ton archevêque; ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi, car on t'a plaint; et le comte Galiano, après m'avoir fait force questions sur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il fallait, m'a chargé de te mener chez lui. J'allais te chercher tout à l'heure pour t'y conduire. Il veut apparemment te proposer

d'être un de ses secrétaires. Je ne te conseille pas de rejeter ce parti : tu seras parfaitement bien chez ce seigneur ; il est riche, et fait à Madrid une dépense d'ambassadeur. On dit qu'il est venu à la cour pour conférer avec le duc de Lerme sur des biens royaux que ce ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin, le comte Galiano, quoique Sicilien, paraît généreux, plein de droiture et de franchise. Tu ne saurais mieux faire que de t'attacher à ce seigneur-là. C'est lui probablement qui doit t'enrichir, suivant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

— J'avais résolu, dis-je à Nuñez, de battre un peu le pavé, et de me donner du bon temps avant de me remettre à servir ; mais tu me parles du comte sicilien d'une manière qui me fait changer de résolution. Je voudrais déjà être auprès de lui. — Tu y seras bientôt, reprit-il, ou je suis fort trompé. » Nous sortîmes en même temps tous deux pour aller chez le comte, qui occupait la maison de don Sanche d'Avila son ami, qui était alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour je ne sais combien de pages et de laquais qui portaient une livrée aussi riche que galante ; et dans l'antichambre plusieurs écuyers, gentilshommes et autres officiers. Ils avaient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces si baroques, que je crus voir une troupe de singes vêtus à l'espagnole. Il faut avouer qu'il y a des mines d'hommes et de femmes pour qui l'art ne peut rien.

On annonça don Fabricio, qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le suivis. Le comte en robe de chambre était assis sur un sopha, et prenait son chocolat. Nous le saluâmes avec toutes les démonstrations d'un profond

respect ; et il nous fit de son côté une inclination de tête, accompagnée de regards si gracieux, que je me sentis d'abord gagner l'âme. Effet admirable, et pourtant ordinaire, que fait sur nous l'accueil favorable des grands ! Il faut qu'ils nous reçoivent bien mal, quand ils nous déplaisent.

Après avoir pris son chocolat, il s'amusa quelque temps à badiner avec un gros singe qu'il avait auprès de lui, et qu'il appelait Cupidon. Je ne sais pourquoi on avait donné le nom de ce dieu à cet animal, si ce n'est à cause qu'il en avait toute la malice ; car il ne lui ressemblait nullement d'ailleurs. Il ne laissait pas, tel qu'il était, de faire les délices de son maître, qui était si charmé de ses gentillesses, qu'il le tenait sans cesse dans ses bras. Nuñez et moi, quoique peu divertis des gambades du singe, nous fîmes semblant d'en être enchantés. Cela plut fort au Sicilien, qui suspendit le plaisir qu'il prenait à ce passe-temps, pour me dire : « Mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes secrétaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cents pistoles tous les ans. Il suffit que don Fabricio vous présente et réponde de vous. — Oui, seigneur, s'écria Nuñez, je suis plus hardi que Platon, qui n'osait répondre d'un de ses amis qu'il envoyait à Denis le Tyran. Je ne crains pas de m'attirer des reproches. »

Je remerciai par une révérence le poète des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis m'adressant au patron, je l'assurai de mon zèle et de ma fidélité. Ce seigneur ne vit pas plus tôt que sa proposition m'était agréable, qu'il fit appeler son intendant, à qui il parla tout bas ; ensuite il me dit : « Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je prétends vous employer. Vous n'avez en atten-

dant qu'à suivre mon homme d'affaires ; il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. » J'obéis, laissant Fabrice avec le comte et Cupidon.

L'intendant, qui était un Messinois des plus fins, me conduisit à son appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le tailleur qui avait habillé toute la maison, et lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux officiers. Le tailleur prit ma mesure, et se retira. « Pour votre logement, me dit le Messinois, je sais une chambre qui vous conviendra. Eh ! avez-vous déjeuné ? » poursuivit-il. Je répondis que non. « Ah ! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous ? Vous êtes ici dans une maison où il n'y a qu'à dire ce qu'on souhaite pour l'avoir. Venez, je vais vous mener dans un endroit où, grâces au ciel, rien ne manque. »

A ces mots il me fit descendre à l'office, où nous trouvâmes le maître d'hôtel, qui était un Napolitain qui valait bien un Messinois. On pouvait dire de lui et de l'intendant : Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean. Cet honnête maître d'hôtel était avec cinq ou six de ses amis qui s'empiffraient de jambons, de langues de bœuf et d'autres viandes salées qui les obligeaient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces vivants, et les aidâmes à fesser les meilleurs vins de monsieur le comte. Pendant que ces choses se passaient à l'office, il s'en passait d'autres à la cuisine. Le cuisinier régalait aussi trois ou quatre bourgeois de sa connaissance qui n'épargnaient pas plus que nous le vin, et qui se remplissaient l'estomac de pâtés de lapins et de perdrix : il n'y avait pas jusqu'aux marmitons qui ne se donnassent

au cœur joie de tout ce qu'ils pouvaient escamoter. Je me crus dans une maison abandonnée au pillage ; cependant ce n'était rien que cela. Je ne voyais que des bagatelles, en comparaison de ce que je ne voyais pas.

CHAPITRE XV

Des emplois que le comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.

Je sortis pour aller chercher mes hardes, et les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le comte était à table avec plusieurs seigneurs et le poète Nuñez, lequel d'un air aisé se faisait servir et se mêlait à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disait pas un mot qui ne fît plaisir à la compagnie. Vive l'esprit ! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi je dînai avec les officiers, qui furent traités, à peu de chose près, comme le patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition. « Eh bien ! me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un comte sicilien dont tu ne connais pas le caractère ! A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut juger de rien, et tu dois te défier de ton étoile, dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires et un intendant ; quels services veut-il donc que tu lui rendes ? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter le caducée. A la bonne heure : on ne saurait être sur un meilleur pied chez un

seigneur pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnêtes services on ne marche que pas à pas, et encore n'arrive-t-on pas toujours à son but. »

Tandis que je faisais de si belles réflexions, un laquais vint me dire que tous les cavaliers qui avaient dîné à l'hôtel venaient de sortir pour s'en retourner chez eux, et que monsieur le comte me demandait. Je volai aussitôt à son appartement, où je le trouvai couché sur un sopha, et prêt à faire la *sieste* avec son singe, qui était à côté de lui.

« Approchez, Gil Blas, me dit-il, prenez un siège et m'écoutez. » Je fis ce qu'il m'ordonnait, et il me parla dans ces termes : « Don Fabricio m'a dit qu'entre autres bonnes qualités vous aviez celle de vous attacher à vos maîtres, et que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné qui épouse mes intérêts, et mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche, à la vérité ; mais ma dépense va tous les ans fort au delà de mes revenus. Et pourquoi ? c'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon maître d'hôtel et mon intendant de s'entendre ensemble ; et si je ne me trompe point, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que, si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon ? Il faut donc que je me contente de les faire observer l'un et l'autre par un homme qui aura droit d'inspection sur leur conduite ; et c'est vous que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien,

soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très avantageusement. »

Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya ; et dès le soir même, devant tous les domestiques, je fus proclamé surintendant de la maison. Le Messinois et le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parce que je leur paraissais un gaillard de bonne composition, et qu'ils comptaient qu'en partageant avec moi le gâteau, ils iraient toujours leur train. Mais ils se trouvèrent bien sots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étais un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au maître d'hôtel un état des provisions. Je visitai la cave. Je pris connaissance de tout ce qu'il y avait dans l'office, je vis dire de l'argenterie et du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du patron, à user d'épargne dans la dépense ; et je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirais ce seigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrais faire chez lui.

Je n'en demeurai pas là. Je voulus avoir un espion pour découvrir s'il y avait de l'intelligence entre eux. Je jetai les yeux sur un marmiton qui, s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passait au logis ; que le maître d'hôtel et l'intendant étaient d'accord ensemble, et brûlaient la chandelle par les deux bouts ; qu'ils détournaient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetait pour la maison; que le Napolitain avait soin d'une dame qui demeurait vis-à-vis le collège de Saint-Thomas, et que le Messinois en entretenait une autre à la

porte du Soleil ; que ces deux messieurs faisaient porter tous les matins, chez leurs nymphes, toutes sortes de provisions ; que le cuisinier, de son côté, envoyait de bons plats à une veuve qu'il connaissait dans le voisinage, et qu'en faveur des services qu'il rendait aux deux autres, à qui il était tout dévoué, il disposait comme eux des vins de la cave ; enfin, que ces trois domestiques étaient cause qu'il se faisait une dépense horrible chez M. le comte. « Si vous doutez de mon rapport, ajouta le marmiton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin sur les sept heures auprès du collège de Saint-Thomas ; vous me verrez chargé d'une hotte qui changera votre doute en certitude. — Tu es donc, lui dis-je, commissionnaire de ces galants pourvoyeurs ? — Je suis, répondit-il, employé par le maître d'hôtel, et un de mes camarades fait les messages de l'intendant. »

Ce rapport me parut valoir la peine d'être vérifié. J'eus la curiosité le lendemain de me rendre à l'heure marquée auprès du collège de Saint-Thomas. Je n'attendis pas longtemps mon espion. Je le vis bientôt arriver avec une grande hotte toute pleine de viande de boucherie, de volaille et de gibier. Je fis l'inventaire des pièces, et j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal que j'allai montrer à mon maître, après avoir dit au fouille-au-pot qu'il pouvait, comme à son ordinaire, s'acquitter de sa commission.

Le seigneur sicilien, qui était fort vif de son naturel, voulut, dans son premier mouvement, chasser le Napolitain et le Messinois ; mais, après y avoir fait réflexion, il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma charge de surintendant fut supprimée peu de

temps après sa création, et franchement je n'y eus point de regret. Ce n'était, à proprement parler, qu'un emploi honorable d'espion, qu'un poste qui n'avait rien de solide ; au lieu qu'en devenant M. l'intendant, je me voyais maître du coffre-fort, et c'est là le principal. C'est toujours ce domestique-là qui tient le premier rang dans une grande maison ; et il y a tant de petits bénéfices attachés à son administration, qu'il s'enrichirait infailliblement, quand même il serait honnête homme.

Mon Napolitain, qui n'était pas au bout de ses finesses, remarquant que j'avais un zèle brutal, et que je me mettais sur le pied de voir tous les matins les viandes qu'il achetait et d'en tenir registre, cessa d'en détourner ; mais le bourreau continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruse, augmentant le profit qu'il tirait de la desserte de la table, qui lui appartenait de droit, il se mit en état d'envoyer du moins de la viande cuite à sa mignonne, s'il ne pouvait plus lui en fournir de crue. Le diable n'y perdait rien, et le comte n'était guère plus avancé d'avoir le phénix des intendants. L'abondance excessive que je vis alors régner dans les repas me fit deviner ce nouveau tour ; et j'y mis bon ordre aussitôt en retranchant le superflu de chaque service : ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y aperçut point un air d'épargne. On eût dit que c'était toujours la même profusion ; et néanmoins, par cette économie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voilà ce que le patron demandait, il voulait ménager sans paraître moins magnifique. Son avarice était subordonnée à son ostentation.

Je n'en demeurai point là ; je réformai un autre

abus : trouvant que le vin allait bien vite, je soupçonnai qu'il y avait encore de la tricherie de ce côté-là. Effectivement, s'il y avait, par exemple, douze cavaliers à la table du seigneur, il se buvait cinquante et quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Cela m'étonnait ; je consultai là-dessus mon oracle, c'est-à-dire mon marmiton, avec qui j'avais des entretiens secrets, et qui me rapportait fidèlement tout ce qui se disait et se faisait dans la cuisine, où il n'était suspect à personne. Il m'apprit que le dégât dont je me plaignais venait d'une nouvelle ligue faite entre le maître d'hôtel, le cuisinier et les laquais qui versaient à boire ; que ceux-ci remportaient les bouteilles à demi pleines, qui se partageaient ensuite entre les confédérés. Je parlai aux laquais ; je les menaçai de les mettre à la porte s'ils s'avisaient de récidiver, et il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon maître, que j'avais grand soin d'informer des moindres choses que je faisais pour son bien, me comblait de louanges, et prenait de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le marmiton qui me rendait de si bons offices, je le fis aide de cuisine. C'est ainsi que dans les bonnes maisons un fidèle domestique fait son chemin.

Le Napolitain enrageait de me rencontrer partout ; et ce qui le mortifiait cruellement, c'étaient les contradictions qu'il avait à essuyer de ma part toutes les fois qu'il s'agissait de me rendre ses comptes ; car, pour mieux lui rogner les ongles, je me donnais la peine d'aller dans les marchés pour savoir le prix des denrées. De sorte que je le voyais venir après cela ; et, comme il ne manquait pas de vouloir ferrer la mule, je le relançais

vigoureusement. J'étais bien persuadé qu'il me maudissait cent fois le jour ; mais le sujet de ses malédictions m'empêchait de craindre qu'elles ne fussent exaucées. Je ne sais comment il pouvait résister à mes persécutions, et ne pas quitter le service du seigneur sicilien. Sans doute que, malgré tout cela, il y trouvait son compte.

Fabrice, que je voyais de temps en temps, et à qui je contais toutes mes prouesses d'intendant jusqu'alors inouïes, était plus disposé à blâmer ma conduite qu'à l'approuver. « Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton désintéressement soit bien récompensé ! Mais, entre nous, si tu n'étais pas si roide avec le maître d'hôtel, je crois que tu n'en ferais pas plus mal. — Hé quoi ! lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément, dans un état de dépense, à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, et tu veux que je lui passe cet article ? — Pourquoi non ? répliqua-t-il froidement : il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, et il fera les choses dans les règles. Sur ma foi, notre ami, continua-t-il en branlant la tête, pour un homme d'esprit, vous vous y prenez bien mal ; vous êtes un vrai gâte-maison, et vous avez bien la mine de servir longtemps, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez. Apprenez que la fortune ressemble à ces coquettes vives et légères qui échappent aux galants qui ne les brusquent pas. »

Je ne fis que rire des discours de Nuñez ; il en rit lui-même à son tour, et voulut me persuader qu'il ne me les avait pas tenus sérieusement. Il avait honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle et zélé. Je ne me dementis

point, et j'ose dire qu'en quatre mois, par mon épargne, je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.

CHAPITRE XVI

De l'accident qui arriva au singe du comte Galiano; du chagrin qu'en eut ce seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, et quelle fut la suite de sa maladie.

Au bout de ce temps-là, le repos qui régnait à l'hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paraîtra qu'une bagatelle au lecteur, et qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les domestiques, et surtout pour moi. Cupidon, ce singe dont j'ai parlé, cet animal si chéri du patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal, qu'il tomba dans la cour, et se démit une jambe. Le comte ne sut pas sitôt ce malheur, qu'il poussa des cris comme une femme ; et dans l'excès de sa douleur, s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallut qu'il ne fît maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre négligence, et à nous apostropher sans ménager les termes. Il envoya chercher sur-le-champ les chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures et dislocations des os. Ils visitèrent la jambe du blessé, la lui remirent, et la bandèrent. Mais, quoiqu'ils assurassent tous que ce n'était rien, cela n'empêcha pas que mon maître ne retînt un d'entre eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurais tort de passer sous silence les peines et les inquiétudes qu'eut le seigneur sicilien pendant

tout ce temps-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittait point son cher Cupidon ? Il était présent quand on le pansait, et la nuit il se levait deux ou trois fois pour le voir. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est qu'il fallait que tous les domestiques, et moi principalement, nous fussions toujours sur pied pour être prêts à courir où l'on jugerait à propos de nous envoyer pour le service du singe. En un mot, nous n'eûmes aucun repos dans l'hôtel, jusqu'à ce que la maudite bête, ne se ressentant plus de sa chute, se remit à faire ses bonds et ses culbutes ordinaires. Après cela refuserons-nous d'ajouter foi au rapport de Suétone, lorsqu'il dit que Caligula aimait tant son cheval, qu'il lui donna une maison richement meublée avec des officiers pour le servir, et qu'il en voulait même faire un consul ? Mon patron n'était pas moins charmé de son singe ; il en aurait volontiers fait un corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avais enchéri sur tous les valets pour mieux faire ma cour au seigneur ; et je m'étais donné de si grands mouvements pour son Cupidon, que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, et mon mal devint tel, que je perdis toute connaissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie et la mort. Je sais seulement que ma jeunesse lutta si bien contre la fièvre, et peut-être contre les remèdes qu'on me donna, que je repris enfin mes sens. Le premier usage que j'en fis fut de m'apercevoir que j'étais dans une autre chambre que la mienne. Je voulus savoir pourquoi ; je le demandai à une vieille femme qui me gardait : mais elle me répondit qu'il ne fallait pas que je parlasse, que le médecin l'avait expressément défendu. Quand on se porte bien, on se moque ordinairement

de ses docteurs ; est-on malade, on se soumet docilement à leurs ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'eusse de m'entretenir avec ma garde. Je faisais des réflexions là-dessus, lorsqu'il entra deux manières de petits-maîtres fort lestes. Ils avaient des habits de velours, avec de très beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étaient des seigneurs amis de mon maître, lesquels par considération pour lui me venaient voir. Dans cette pensée je fis un effort pour me mettre à mon séant, et j'ôtai par respect mon bonnet ; mais ma garde me recoucha tout de mon long, en me disant que ces seigneurs étaient mon médecin et mon apothicaire.

Le docteur s'approcha de moi, me tâta le pouls, observa mon visage ; et, remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un air de triomphe, comme s'il y eût mis beaucoup du sien, et dit qu'il ne fallait plus qu'une médecine pour achever son ouvrage ; qu'après cela il pourrait se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'apothicaire une ordonnance qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, et en faisant des grimaces dont je ne pouvais m'empêcher de rire, malgré l'état où j'étais. Ensuite, il me salua de la tête fort cavalièrement, et sortit plus occupé de sa figure que des drogues qu'il avait ordonnées.

Après son départ, l'apothicaire, qui n'était pas venu chez moi pour rien, se prépara, on juge bien à quoi faire. Soit qu'il craignît que la vieille ne s'en acquittât pas adroitement, soit pour mieux faire valoir la marchandise, il voulut opérer lui-même ; mais avec toute son adresse, je ne sais comment cela

se fit, l'opération fut à peine achevée, que, rendant à l'opérant ce qu'il m'avait donné, je mis son habit de velours dans un bel état. Il regarda cet accident comme un malheur attaché à la pharmacie. Il prit une serviette, s'essuya sans dire un mot, et s'en alla bien résolu de me faire payer le dégraisseur, à qui sans doute il fut obligé d'envoyer son habit.

Il revint le lendemain matin vêtu plus modestement, quoiqu'il n'eût rien à risquer ce jour-là, m'apporter la médecine que le docteur avait ordonnée la veille. Outre que je me sentais mieux de moment en moment, j'avais tant d'aversion, depuis le jour précédent, pour les médecins et les apothicaires, que je maudissais jusqu'aux universités où ces messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette disposition, je déclarai en jurant que je ne voulais plus de remèdes, et que je donnais au diable Hippocrate et sa séquelle. L'apothicaire, qui ne se souciait nullement de ce que je ferais de sa composition, pourvu qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, et se retira sans me dire une syllabe.

Je fis sur-le-champ jeter par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étais si fort prévenu, que j'aurais cru être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de désobéissance j'en ajoutai un autre ; je rompis le silence, et dis d'un ton ferme à ma garde que je prétendais absolument qu'elle m'apprît des nouvelles de mon maître. La vieille, qui appréhendait d'exciter en moi une émotion dangereuse en me satisfaisant, ou qui peut-être aussi ne m'obstinait que pour irriter mon mal, hésitait à me parler ; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin : « Seigneur cavalier, vous n'avez plus d'autre maître que vous-

même. Le comte Galiano s'en est retourné en Sicile. »

Je ne pouvais croire ce que j'entendais ; il n'y avait pourtant rien de plus véritable. Ce seigneur, dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avait eu la bonté de me faire transporter avec mes petits effets dans une chambre garnie, où il m'avait abandonné sans façon à la Providence et aux soins d'une garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la cour qui l'obligeait à repasser en Sicile, il était parti avec tant de précipitation qu'il n'avait plus songé à moi, soit qu'il me comptât déjà parmi les morts, soit que les personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire.

Ma garde me fit ce détail, et m'apprit que c'était elle qui avait été chercher un médecin et un apothicaire, afin que je ne périsse pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu, mon établissement avantageux en Sicile ! adieu, mes plus douces espérances ! « Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un pape, examinez-vous bien, et vous verrez qu'il y aura toujours de votre faute. » N'en déplaise à ce saint-père, je ne vois pas comment dans cette occasion je contribuai à mon infortune.

Lorsque je vis évanouir les flatteuses chimères dont je m'étais rempli la tête, la première chose dont je m'embarrassai l'esprit fut ma valise, que je fis apporter sur mon lit pour la visiter. Je soupirai en m'apercevant qu'elle était ouverte. « Hélas ! ma chère valise, m'écriai-je, mon unique consolation ! vous avez été, à ce que je vois, à la merci des mains étrangères. — Non, non, seigneur Gil Blas, me dit alors la vieille, rassurez-vous ; on ne vous

a rien volé. J'ai conservé votre malle comme mon honneur. »

J'y trouvai l'habit que j'avais en entrant au service du comte ; mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois m'avait fait faire. Mon maître n'avait pas jugé à propos de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'était approprié. Toutes mes autres hardes y étaient, et même une grande bourse de cuir qui renfermait mes espèces ; je les comptai deux fois, ne pouvant croire la première qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cent soixante qu'il y avait dedans avant ma maladie. « Que signifie ceci, ma bonne mère ? dis-je à ma garde. Voilà mes finances bien diminuées. — Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, et je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup ; il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajouta cette bonne ménagère en tirant de sa poche un paquet de papiers, voici un état de dépense qui est juste comme l'or, et qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal à propos. »

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenait bien quinze ou vingt pages. Miséricorde, que de volaille achetée pendant que j'avais été sans connaissance ! Il fallait qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondaient à celui-là. On ne saurait dire combien elle avait dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balais, *et cætera*. Cependant, quelque enflé que fût son mémoire, toute la somme allait à peine à trente pistoles, et par conséquent il devait y en avoir encore cent quatre-vingts de reste. Je lui représentai cela ; mais la vieille, d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avait dans

la bourse que quatre-vingts pistoles, lorsque le maître d'hôtel du comte lui avait confié ma valise. « Que dites-vous, ma bonne ? interrompis-je avec précipitation. C'est le maître d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains ? — Sans doute, répondit-elle, c'est lui ; à telles enseignes qu'en me les donnant il me dit : « Tenez, bonne mère, quand le seigneur Gil Blas sera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement ; il y a dans cette valise de quoi en faire les frais. »

« Ah ! maudit Napolitain ! m'écriai-je alors. Je ne suis plus en peine de savoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez raflé pour récompenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. » Après cette apostrophe, je rendis grâces au ciel de ce que le fripon n'avait pas tout emporté. Quelque sujet pourtant que j'eusse d'accuser le maître d'hôtel de m'avoir volé, je ne laissai pas de penser que ma garde pouvait fort bien être la voleuse. Mes soupçons tombaient tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre ; mais c'était toujours la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille ; je ne la chicanai pas même sur les articles de son beau mémoire. Je n'aurais rien gagné à cela, et il faut bien que chacun fasse son métier. Je bornai mon ressentiment à la payer, et à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en sortant de chez moi elle alla donner avis à l'apothicaire qu'elle venait de me quitter, et que je me portais assez bien pour prendre la clef des champs sans compter avec lui ; car un moment après je le vis arriver tout essoufflé. Il me présenta son mémoire, dans lequel, sous des noms qui m'étaient inconnus, quoique j'eusse été médecin, il avait écrit tous les prétendus remèdes qu'il m'avait fournis dans le temps que j'étais sans

sentiment. On pouvait appeler ce mémoire-là de vraies parties d'apothicaire. Aussi nous eûmes une dispute lorsqu'il fut question du payement. Je prétendais qu'il rabattît la moitié de la somme qu'il demandait. Il jura qu'il n'en rabattrait pas même une obole. Considérant toutefois qu'il avait affaire à un jeune homme qui dès ce jour-là pouvait s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrais, c'est-à-dire de trois fois au delà de ce que valaient ses drogues, que de s'exposer à perdre tout. Je lui lâchai des espèces à mon grand regret, et il se retira bien vengé du petit chagrin que je lui avais causé le jour du lavement.

Le médecin parut presque aussitôt ; car ces animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre. J'escomptai ses visites qui avaient été très fréquentes, et je le renvoyai content. Mais avant que de me quitter, pour me prouver qu'il avait bien gagné son argent, il me détailla les inconvénients mortels qu'il avait prévenus dans ma maladie. Ce qu'il fit en fort beaux termes et d'un air agréable ; mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les ministres des Parques. Je me trompais ; il entra un chirurgien que je n'avais vu de ma vie. Il me salua fort civilement, et me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avais couru ; ce qu'il attribuait, disait-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avait faites, et aux ventouses qu'il avait eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aile. Il me fallut aussi cracher au bassin du chirurgien. Après tant d'évacuations, ma bourse se trouva si débile, qu'on pouvait dire que c'était un corps confisqué, tant il y restait peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étais, chez mes derniers maîtres, trop affectionné aux commodités de la vie ; je ne pouvais plus, comme autrefois, envisager l'indigence en philosophe cynique. J'avouerai pourtant que j'avais tort de me laisser aller à la tristesse, après avoir tant de fois éprouvé que la fortune ne m'avait pas plus tôt renversé qu'elle me relevait ; je n'aurais dû regarder l'état fâcheux où j'étais que comme une occasion prochaine de prospérité.

LIVRE HUITIÈME

CHAPITRE PREMIER

Gil Blas fait une bonne connaissance, et trouve un poste qui le console de l'ingratitude du comte Galiano. Histoire de don Valerio de Luna.

J'ÉTAIS si surpris de n'avoir point entendu parler de Nuñez pendant tout ce temps-là, que je jugeai qu'il devait être à la campagne. Je sortis pour aller chez lui dès que je pus marcher, et j'appris en effet qu'il était depuis trois semaines en Andalousie avec le duc de Medina Sidonia.

Un matin, à mon réveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit ; et me ressouvenant que je lui avais promis à Grenade d'aller voir son neveu, si jamais je retournais à Madrid, je m'avisai de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'informai de l'hôtel de don Baltazar de Zuniga, et je m'y rendis. Je demandai le seigneur Joseph Navarro, qui parut un moment après. Je le saluai, et il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'eusse décliné mon nom. Je ne pouvais concilier cet accueil glacé avec le portrait qu'on m'avait fait de ce chef d'office. J'allais me retirer, dans la résolution de ne lui pas faire une seconde visite, lorsque, prenant tout à coup un air ouvert et riant, il me dit avec beaucoup de vivacité : « Ah ! seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi, de grâce, la réception que je viens de vous

faire. Ma mémoire a trahi la disposition où je suis à votre égard. J'avais oublié votre nom, et je ne pensais plus à ce cavalier dont il est fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade il y a plus de quatre mois.

« Que je vous embrasse ! ajouta-t-il en se jetant à mon cou avec transport. Mon oncle Melchior, que j'aime et que j'honore comme mon propre père, me mande que si par hasard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferais à son fils, et d'employer, s'il le faut, pour vous, mon crédit et celui de mes amis. Il me fait l'éloge de votre cœur et de votre esprit dans des termes qui m'intéresseraient à vous servir, quand sa recommandation ne m'y engagerait pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentiments qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié ; ne me refusez pas la vôtre. »

Je répondis avec la reconnaissance que je devais à la politesse de Joseph ; et tous deux, en gens vifs et sincères, nous formâmes à l'heure même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas sitôt fait, qu'il me dit : « Je me charge du soin de vous placer ; et en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre auberge. » L'offre flattait trop un convalescent mal en espèces et accoutumé aux bons morceaux, pour être rejetée. Je l'acceptai, et je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avais déjà une face de bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faisait là ses orges à merveille. Mais

comment ne les aurait-il pas faites? Il avait trois cordes à son arc : il était à la fois sommelier, chef d'office et maître d'hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'intendant du logis et lui s'accordaient fort bien ensemble.

J'étais parfaitement rétabli, lorsque mon ami Joseph, me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga pour y dîner, selon ma coutume, vint au-devant de moi, et me dit d'un air gai : « Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer. Vous saurez que le duc de Lerme, premier ministre de la couronne d'Espagne, pour se donner entièrement à l'administration des affaires de l'État, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus don Diègue de Monteser, et il fait faire la dépense de sa maison par don Rodrigue de Calderone. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité absolue, et sans dépendre l'un de l'autre. Don Diègue a d'ordinaire sous lui deux intendants qui font la recette ; et, comme j'ai appris ce matin qu'il en avait chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le seigneur de Monteser, qui me connaît, et dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée, sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs et de votre capacité. Nous irons chez lui cette après-dînée. »

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très gracieusement, et installé dans l'emploi de l'intendant qui avait été congédié. Cet emploi consistait à visiter nos fermes, à y faire faire les réparations, à toucher l'argent des fermiers ; en un mot, je me mêlais des biens de la campagne, et tous les mois je rendais mes comptes à don Diègue,

qui, malgré tout le bien que mon chef d'office lui avait dit de moi, les épluchait avec beaucoup d'attention. C'était ce que je demandais. Quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon dernier maître, j'avais résolu de la conserver toujours.

Un jour nous apprîmes que le feu avait pris au château de Lerme, et que plus de la moitié était réduite en cendres. Je me transportai aussitôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation, que Monteser fit voir au duc de Lerme. Ce ministre, malgré le chagrin qu'il avait d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation, et ne put s'empêcher de demander qui en était auteur. Don Diègue ne se contenta pas de le lui dire ; il lui parla de moi si avantageusement, que Son Excellence s'en ressouvint six mois après, à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, et sans laquelle peut-être je n'aurais jamais été employé à la cour. La voici.

Il demeurait alors dans la rue des Infantes une vieille dame appelée Inésile de Cantarilla. On ne savait pas certainement de quelle naissance elle était. Les uns la disaient fille d'un faiseur de luths, et les autres d'un commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Quoi qu'il en soit, c'était une personne prodigieuse. La nature lui avait donné le privilège singulier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie, qui durait encore après quinze lustres accomplis. Elle avait été l'idole des seigneurs de la vieille cour, et elle se voyait adorée de ceux de la nouvelle. Le temps, qui n'épargne pas la beauté, s'exerçait en vain sur la sienne ; il la flétrissait sans lui ôter le pouvoir de

plaire. Un air de noblesse, un esprit enchanteur et des grâces naturelles lui faisaient faire des passions jusque dans sa vieillesse.

Un cavalier de vingt-cinq ans, don Valerio de Luna, un des secrétaires du duc de Lerme, voyait Inésile ; il en devint amoureux. Il se déclara, fit le passionné, et poursuivit sa proie avec toute la fureur que l'amour et la jeunesse sont capables d'inspirer. La dame, qui avait ses raisons pour ne vouloir pas se rendre à ses désirs, ne savait que faire pour les modérer. Elle crut pourtant un jour en avoir trouvé le moyen : elle fit passer le jeune homme dans son cabinet ; et là, lui montrant une pendule qui était sur une table : « Voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il est ! Il y a aujourd'hui soixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. En bonne foi, me siérait-il d'avoir des galanteries à mon âge ? Rentrez en vous-même, mon enfant ; étouffez des sentiments qui ne conviennent ni à vous ni à moi. » A ce discours sensé, le cavalier, qui ne reconnaissait plus l'autorité de la raison, répondit à la dame avec toute l'impétuosité d'un homme possédé des mouvements qui l'agitaient : « Cruelle Inésile, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses ? Pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux ? Ne vous flattez pas d'une si fausse espérance. Que vous soyez telle que je vous vois, ou qu'un charme trompe ma vue, je ne cesserai point de vous aimer. — Eh bien ! reprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins, ma maison désormais ne sera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis, et vous défends de paraître jamais devant moi. »

Vous croyez peut-être, après cela, que don

Valerio, déconcerté de ce qu'il venait d'entendre, fit une honnête retraite. Au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amants le même effet que le vin dans les ivrognes. Le cavalier pria, gémit ; et, passant tout à coup des prières aux emportements, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvait obtenir autrement. Mais la dame, le repoussant avec courage, lui dit d'un air irrité : « Arrêtez, téméraire ; je vais mettre un frein à votre folle ardeur. Apprenez que vous êtes mon fils. »

Don Valerio fut étourdi de ces paroles ; il suspendit sa violence. Mais, s'imaginant qu'Inésile ne parlait ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit : « Vous inventez cette fable pour vous dérober à mes désirs. — Non, non, interrompit-elle, je vous révèle un mystère que je vous aurais toujours caché, si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-six ans que j'aimais don Pèdre de Luna, votre père, qui était alors gouverneur de Ségovie ; vous devîntes le fruit de nos amours : il vous reconnut, vous fit élever avec soin ; et, outre qu'il n'avait point d'autre enfant, vos bonnes qualités le déterminèrent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai pas abandonné : sitôt que je vous ai vu entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi, pour vous inspirer ces manières polies qui sont si nécessaires à un galant homme, et que les femmes seules peuvent donner aux jeunes cavaliers. J'ai plus fait : j'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le premier ministre. Enfin, je me suis intéressée pour vous comme je le devais pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous

pouvez épurer vos sentiments et ne regarder en moi qu'une mère, je ne vous bannis point de ma présence, et j'aurai pour vous toute la tendresse que j'ai eue jusqu'ici. Mais, si vous n'êtes pas capable de cet effort que la nature et la raison exigent de vous, fuyez dès ce moment, et me délivrez de l'horreur de vous voir. »

Inésile parla de cette sorte. Pendant ce temps-là don Valerio gardait un morne silence : on eût dit qu'il rappelait sa vertu, et qu'il allait se vaincre lui-même. C'est à quoi il ne pensait nullement. Il méditait un autre dessein, et préparait à sa mère un spectacle bien différent. Ne pouvant se consoler de l'obstacle qui s'opposait à son bonheur, il céda lâchement à son désespoir. Il tira son épée, et se l'enfonça dans le sein. Il se punit comme un autre Œdipe, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, et qu'au contraire le Castillan se perça de douleur de ne le pouvoir commettre.

Le malheureux don Valerio ne mourut pas sur-le-champ du coup qu'il s'était porté. Il eut le temps de se reconnaître, et de demander pardon au ciel de s'être lui-même ôté la vie. Comme il laissa par sa mort un poste de secrétaire vacant chez le duc de Lerme, ce ministre, qui n'avait pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avait fait de moi, me choisit pour remplacer ce jeune homme.

CHAPITRE II

Gil Blas est présenté au duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ses secrétaires ; ce ministre le fait travailler, et est content de son travail.

Ce fut Monteser qui m'annonça cette agréable nouvelle, et me dit : « Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous succédiez à don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner : le premier, c'est de paraître tellement attaché à Son Excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué ; et le second, c'est de bien faire votre cour au seigneur don Rodrigue de Calderone : car cet homme-là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de temps ; c'est une chose dont j'ose hardiment vous répondre.

— Seigneur, dis-je à don Diègue après lui avoir rendu grâces de ses bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractère est don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un assez mauvais sujet ; mais je me défie des portraits que le peuple fait des personnes qui sont en place à la cour, quoiqu'il en juge sainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du seigneur Calderone. — Vous me demandez une chose délicate, répondit le surintendant avec un souris malin. Je dirais à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très honnête gentilhomme, et qu'on

n'en saurait dire que du bien ; mais je veux avoir de la franchise avec vous. Outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je vous dois parler à cœur ouvert de don Rodrigue, puisque je vous ai conseillé de le bien ménager ; autrement ce ne serait vous obliger qu'à demi.

« Vous saurez donc, poursuivit-il, que, de simple domestique qu'il était de Son Excellence lorsqu'elle ne portait encore que le nom de don François de Sandoval, il est parvenu par degrés au poste de premier secrétaire. On n'a jamais vu d'homme plus fier. Il ne répond guère aux politesses qu'on lui fait, à moins que de fortes raisons ne l'y obligent. En un mot, il se regarde comme un collègue du duc de Lerme ; et, dans le fond, on dirait qu'il partage avec lui l'autorité de premier ministre, puisqu'il fait donner des charges et des gouvernements à qui bon lui semble. Le public en murmure souvent, mais c'est de quoi il ne se met guère en peine : pourvu qu'il tire des paraguantes d'une affaire, il se soucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien, par ce que je viens de vous dire, ajouta don Diègue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. — Oh ! qu'oui, lui dis-je ; laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connaît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien maladroit pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Monteser, je vais vous présenter tout à l'heure au duc de Lerme. »

Nous allâmes dans le moment chez ce ministre, que nous trouvâmes dans une grande salle, occupé à donner audience. Il y avait là plus de monde que chez le roi. Je vis des commandeurs et des chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrava qui solli-

citaient des gouvernements et des vice-royautés ; des évêques qui, ne se portant pas bien dans leurs diocèses, voulaient, seulement pour changer d'air, devenir archevêques ; et de bons pères de Saint-Dominique et de Saint-François qui demandaient humblement des évêchés. Je remarquai aussi des officiers réformés qui faisaient le même rôle qu'y avait fait ci-devant le capitaine Chinchilla, c'est-à-dire qui se morfondaient dans l'attente d'une pension. Si le duc ne satisfaisait pas leurs désirs, il recevait du moins leurs placets d'un air affable ; et je m'aperçus qu'il répondait fort poliment aux personnes qui lui parlaient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces suppliants. Alors don Diègue lui dit : « Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont Votre Excellence a fait choix pour remplir la place de don Valerio. » A ces mots le duc jeta les yeux sur moi, en disant obligeamment que je l'avais déjà méritée par les services que je lui avais rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. D'abord il voulut savoir qui j'étais, et la vie que j'avais menée jusque-là. Il exigea même de moi là-dessus une narration sincère. Quel détail c'était me demander ! De mentir devant un premier ministre d'Espagne, il n'y avait pas d'apparence. D'une autre part, j'avais tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvais me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras ? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle aurait fait peur toute nue. Mais il ne laissa pas de la démêler malgré tout mon art. « Monsieur de Santillane, me dit-il en souriant à la

fin de mon récit, à ce que je vois, vous avez été tant soit peu *picaro*. — Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, Votre Excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité, je lui ai obéi. — Je t'en sais bon gré, répliqua-t-il. Va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché : je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendraient de grands fripons si la fortune les mettait aux mêmes épreuves !

« Ami Santillane, continua le ministre, ne te souviens plus du passé ; songe que tu es présentement au roi, et que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre ; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. » A ces mots, le duc me mena dans un petit cabinet qui joignait le sien, et où il y avait sur des tablettes une vingtaine de registres in-folio fort épais. « C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces registres que tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes et principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient, par ordre alphabétique, l'histoire abrégée de tous les gentilshommes d'un royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux et leurs ancêtres ont rendus à l'État, aussi bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs, en un mot de toutes leurs bonnes et mauvaises qualités ; en sorte que, lorsqu'ils viennent demander des grâces à la cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour savoir exactement toutes ces choses, j'ai partout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer, et de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoient ; mais, comme ces mémoires sont diffus et remplis de façons de parler provinciales, il

faut les rédiger et en polir la diction, parce que le roi se fait lire quelquefois ces registres. C'est à ce travail, qui demande un style net et concis, que je veux t'employer dès ce moment même. »

En parlant ainsi, il tira d'un grand portefeuille plein de papiers un mémoire qu'il me mit entre les mains ; puis il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non seulement farci de termes barbares, mais même trop passionné. C'était pourtant un moine de la ville de Solsonne qui l'avait composé. Sa Révérence, en affectant le style d'un homme de bien, y déchirait impitoyablement une bonne famille catalane, et Dieu sait s'il disait la vérité ! Je crus lire un libelle diffamatoire, et je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela ; je craignais de me rendre complice d'une calomnie : néanmoins, tout neuf que j'étais à la cour, je passai outre, aux périls et fortune de l'âme du bon religieux ; et, mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avait, je commençai à déshonorer en belles phrases castillanes deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avais déjà fait quatre ou cinq pages, quand le duc, impatient de savoir comment je m'y prenais, revint, et me dit : « Santillane, montre-moi ce que tu as fait ; je suis curieux de le voir. » En même temps, jetant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content, que j'en fus surpris. « Tout prévenu que j'étais en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirais, je trouve encore ton style léger et enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume,

et tu me consoles de la perte de ton prédécesseur.» Le ministre n'aurait pas borné là mon éloge, si le comte de Lemos, son neveu, ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son Excellence l'embrassa plusieurs fois, et le reçut d'une manière qui me fit connaître qu'elle l'aimait tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille, dont je parlerai dans la suite, et dont le duc était alors plus occupé que de celles du roi.

Pendant qu'ils étaient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je savais que les secrétaires et les commis quittaient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaisait, je laissai là mon chef-d'œuvre, et sortis pour me rendre, non chez Monteser, parce qu'il m'avait payé mes appointements et que j'avais pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire ne me convenait plus. *Songe que tu es présentement au roi :* ces paroles que le duc m'avait dites s'offraient sans cesse à ma mémoire, et devenaient des semences d'ambition qui germaient d'instant en instant dans mon esprit.

CHAPITRE III

Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, et de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'eus grand soin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étais un secrétaire du premier ministre ; et, en cette qualité, je ne savais que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avais

peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, et je lui dis de me donner ce qu'il lui plairait. Il me régala bien, et l'on me servit avec des marques de considération qui me faisaient encore plus de plaisir que la bonne chère. Quand il fut question de payer, je jetai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avait de reste à me rendre. Après quoi je sortis de chez le traiteur en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avait à vingt pas de là un grand hôtel garni, où logeaient d'ordinaire des seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq ou six pièces bien meublées. Il semblait que j'eusse déjà deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela, je retournai au travail, et je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avais commencé le matin. Il y avait dans un cabinet voisin du mien deux autres secrétaires ; mais ceux-ci ne faisaient que mettre au net ce que le duc leur portait lui-même à copier. Je fis connaissance avec eux dès ce soir-là même en nous retirant ; et, pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon traiteur, où j'ordonnai les meilleures viandes pour la saison, avec les vins les plus délicats et les plus estimés en Espagne.

Nous nous mîmes à table, et nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gaieté que d'esprit ; car, pour rendre justice à mes convives, je m'aperçus bientôt qu'ils ne devaient pas à leur génie les places qu'ils remplissaient dans leur bureau. Ils se connaissaient, à la vérité, en belles lettres rondes et bâtardes ; mais ils n'avaient pas la moindre teinture de celles qu'on enseigne dans les universités.

En récompense ils entendaient à merveille leurs petits intérêts, et ils me firent connaître qu'ils n'étaient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le premier ministre, qu'ils ne se plaignissent de leur condition. « Il y a, disait l'un, déjà cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas nos appointements ; et, qui pis est, nos appointements ne sont pas réglés. Nous ne savons sur quel pied nous sommes. — Pour moi, disait l'autre, je voudrais avoir reçu vingt coups d'étrivières pour appointements, et qu'on me laissât la liberté de prendre un parti ailleurs ; car je n'oserais me retirer de moi-même ni demander mon congé, après les choses secrètes que j'ai écrites. Je pourrais bien aller voir la tour de Ségovie ou le château d'Alicante.

— Comment faites-vous donc pour vivre? leur dis-je. Vous avez du bien apparemment ? » Ils me répondirent qu'ils en avaient fort peu, mais qu'heureusement pour eux ils étaient logés chez une honnête veuve qui leur faisait crédit, et les nourrissait pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaissèrent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'aurait pas sans doute plus d'attention pour moi que pour les autres ; que, par conséquent, je ne devais pas être si charmé de mon poste ; qu'il était moins solide que je ne l'avais cru, et qu'enfin je ne pouvais assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guérirent de la rage de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces secrétaires, à souhaiter la fin du repas ; et lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes confrères et moi, parce que je ne les pressai pas de boire

davantage. Ils s'en allèrent chez leur veuve, et je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageais pour lors d'avoir loué, et que je me promettais bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit, mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le roi généreusement. Je m'en tins là-dessus aux conseils de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à don Rodrigue de Calderone. J'étais dans une disposition très propre à paraître devant un homme si fier ; car je sentais que j'avais besoin de lui. Je me rendis donc chez ce secrétaire.

Son logement communiquait à celui du duc de Lerme, et l'égalait en magnificence. On aurait eu de la peine à distinguer par les ameublements le maître du valet. Je me fis annoncer comme successeur de don Valerio, ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fît attendre plus d'une heure dans l'antichambre. « Monsieur le nouveau secrétaire, me disais-je pendant ce temps-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez bien le marmot, avant que vous le fassiez croquer aux autres. »

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, et m'avançai vers don Rodrigue, qui, venant d'écrire un billet doux à sa charmante Sirène, le donnait à Pédrille dans ce moment-là. Je n'avais pas paru devant l'archevêque de Grenade, ni devant le comte Galiano, ni même devant le premier ministre, si respectueusement que je me présentai aux yeux du seigneur de Calderone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, et lui demandant sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étaient pleins de soumission. Ma bassesse aurait tourné

contre moi dans l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manières rampantes, et me dit d'un air même assez honnête qu'il ne laisserait échapper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zèle des sentiments favorables qu'il me marquait, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite, de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'avais interrompu dans ses importantes occupations. Sitôt que j'eus fait une si indigne démarche, je me retirai plein de confusion, et je gagnai mon bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avait chargé de faire. Le duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail qu'il l'avait été du commencement, et il me dit : « Voilà qui est bien. Écris toi-même, le mieux que tu pourras, cette histoire abrégée sur le registre de Catalogne. Après quoi, tu prendras dans le portefeuille un autre mémoire, que tu rédigeras de la même manière. » J'eus une assez longue conversation avec Son Excellence, dont l'air doux et familier me charmait. Quelle différence il y avait d'elle à Calderone ! C'étaient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une auberge où l'on mangeait à juste prix, et je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances et mes souplesses produiraient. J'avais de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce temps-là pour travailler aux dépens de qui il appartiendrait, me proposant (les plus courtes folies étant les meilleures) d'abandonner après cela la cour et son clinquant, si je n'en recevais aucun salaire. Je fis donc ainsi mon

plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone : mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisais pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour ; et je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les moments d'entretien que j'avais avec le duc.

CHAPITRE IV

Gil Blas gagne la faveur du duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

QUOIQUE monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paraître et disparaître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à Son Excellence, qu'elle me dit une après-dînée : Écoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, et j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidèle, plein d'intelligence et de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance en la donnant à un pareil sujet. » Je me jetai à ses genoux, lorsque j'eus entendu ces paroles ; et, après avoir baisé respectueusement une de ses mains qu'il me tendait pour me relever, je lui répondis : «Est-il bien possible que Votre Excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur ? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets ! Mais il n'y a qu'un homme dont je redoute la haine : c'est don Rodrigue de Calderone.

— Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le duc. Je connais Calderone ; il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses senti-

ments sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. » Je compris par là que le seigneur don Rodrigue était un fin matois ; qu'il s'était emparé de l'esprit de Son Excellence, et que je ne pouvais trop garder de mesures avec lui.

« Pour commencer, poursuivit le duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit, pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déjà longtemps que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, et que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernements, des vicerovautés et des bénéfices. Je règne, si j'ose le dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin. Mais je voudrais la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer ; et, pour cet effet, je souhaiterais d'avoir pour successeur au ministère le comte de Lemos, mon neveu. »

Le ministre, en cet endroit de son discours, remarquant que j'étais extrêmement surpris de ce que j'entendais, me dit : « Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfère mon neveu au duc d'Uzède, mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, et que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi, qui en veut faire son favori ; et c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore : c'est un bonheur

dont on est si jaloux qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un rival, quelque uni qu'on soit avec lui par le sang ou par l'amitié.

«Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déjà tenté de détruire le duc d'Uzède dans l'esprit du roi ; et, comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le comte de Lemos, de son côté, s'insinue dans les bonnes grâces du prince d'Espagne. Étant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure ; et, outre qu'il a de l'esprit, je sais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagème, j'opposerai mon neveu à mon fils. Je ferai naître entre ces cousins une division qui les obligera tous deux à rechercher mon appui, et le besoin qu'ils auront de moi me les rendra soumis l'un et l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il ; ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrètement au comte de Lemos, et qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire savoir. »

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. « Enfin, disais-je, me voici sous la gouttière ; une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme qui gouverne la monarchie d'Espagne ne soit pas bientôt comblé de richesses. » Plein d'une si douce espérance, je voyais d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

CHAPITRE V

Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'honneur et de misère.

On s'aperçut bientôt à la cour de l'affection que le ministre avait pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement en me chargeant de son portefeuille, qu'il avait coutume de porter lui-même lorsqu'il allait au conseil. Cette nouveauté, me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, et fut cause que je reçus de l'eau bénite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, et ils m'invitèrent à souper chez leur veuve, moins par représailles que dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisait fête de toutes parts. Le fier don Rodrigue même changea de manières avec moi. Il ne m'appela plus que *seigneur de Santillane*, lui qui jusqu'alors ne m'avait traité que de *vous*, sans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accablait de civilités, surtout lorsqu'il jugeait que notre patron pouvait le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avait pas affaire à un sot. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment que j'avais plus de haine pour lui : un vieux courtisan ne s'en serait pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnais aussi le duc mon seigneur lorsqu'il allait chez le roi, et il y allait ordinairement trois fois le jour. Il entrait le matin dans la chambre de Sa Majesté lorsqu'elle était éveillée. Il se mettait à genoux au chevet de son lit, l'entretenait des choses qu'elle avait à faire dans la journée, et lui dictait celles qu'elle avait à dire. Ensuite il

se retirait. Il y retournait aussitôt qu'elle avait dîné, non pour lui parler d'affaires ; il ne lui tenait alors que des discours réjouissants. Il la régalait de toutes les aventures plaisantes qui arrivaient dans Madrid, et dont il était toujours le premier instruit par des personnes pensionnées pour cet effet. Et enfin, le soir, il revoyait le roi pour la troisième fois, lui rendait compte, comme il lui plaisait, de ce qu'il avait fait ce jour-là, et lui demandait, par manière d'acquit, ses ordres pour le lendemain. Tandis qu'il était avec le roi, je me tenais dans l'antichambre, où je voyais des personnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma conversation, et s'applaudir de ce que je voulais bien me prêter à la leur. Comment aurais-je pu, après cela, ne me pas croire un homme de conséquence ? Il y a bien des gens à la cour qui ont encore pour moins cette opinion-là d'eux.

Un jour j'eus un plus grand sujet de vanité. Le roi, à qui le duc avait parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son Excellence me fit prendre le registre de Catalogne, me mena devant ce monarque, et me dit de lire le premier mémoire que j'avais rédigé. Si la présence du prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bientôt ; et je fis la lecture de mon ouvrage, que Sa Majesté n'entendit pas sans plaisir. Elle eut la bonté de témoigner qu'elle était contente de moi, et de recommander même à son ministre d'avoir soin de ma fortune. Cela ne diminua rien de l'orgueil que j'avais déjà ; et l'entretien que j'eus peu de jours après avec le comte de Lemos acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce seigneur, de la part de son oncle, chez le prince d'Espagne ; et je lui présentai une lettre de créance, par laquelle le duc lui mandait qu'il pouvait s'ouvrir à moi comme à un homme qui avait une entière connaissance de leur dessein, et qui était choisi pour être leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux, et là ce jeune seigneur me tint ce discours : « Puisque vous avez la confiance du duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, et je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous saurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le prince d'Espagne me distingue de tous les seigneurs qui sont attachés à sa personne, et qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particulière avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir, par l'avarice du roi, hors d'état de suivre les mouvements de son cœur généreux, et même de faire une dépense convenable à un prince. Sur cela je n'ai pas manqué de le plaindre, et, profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse ; et je suis bien sûr de captiver sa bienveillance si je lui tiens parole. Allez dire, ajouta-t-il, toutes ces circonstances à mon oncle, et revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus. »

Je quittai le comte de Lemos dès qu'il m'eut parlé de cette sorte, et je rejoignis le duc de Lerme, qui, sur mon rapport, envoya demander à Calderone mille pistoles, dont on me chargea le soir, et que j'allai remettre au comte, en disant en moi-

même : « Ho ! ho ! je vois bien à présent quel est l'infaillible moyen qu'a le ministre pour réussir dans son entreprise. Il a, parbleu, raison ; et, selon toutes les apparences, ces prodigalités ne le ruineront point. Je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles : mais, après tout, n'est-il pas juste que ce soit le père qui entretienne le fils ? » Le comte de Lemos, lorsque je me séparai de lui, me dit tout bas : « Adieu, notre cher confident ! Le prince d'Espagne aime un peu les dames ; il faudra que nous ayons, vous et moi, au premier jour, une conférence là-dessus : je prévois que j'aurai bientôt besoin de votre ministère. » Je m'en retournai en rêvant à ces mots, qui n'étaient nullement ambigus, et qui me remplissaient de joie. « Comment diable, disais-je, me voilà prêt à devenir le mercure de l'héritier de la monarchie ! » Je n'examinais point si cela était bon ou mauvais ; la qualité du galant étourdissait ma morale. Quelle gloire pour moi d'être ministre des plaisirs d'un grand prince ! « Oh ! tout beau, monsieur Gil Blas, me dira-t-on : il ne s'agissait pour vous que d'être ministre en second. — J'en demeure d'accord : mais, dans le fond, ces deux postes font autant d'honneur l'un que l'autre ; le profit seul en est différent. »

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim ! Il y avait plus de deux mois que je m'étais défait de mon magnifique appartement, et que j'occupais une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortais de bon matin et que je n'y rentrais que la nuit pour y

coucher, je prenais patience. J'étais toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc. J'y jouais un rôle de seigneur. Mais, quand j'étais retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissait ; et il ne restait que le pauvre Gil Blas, sans argent, et, qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étais trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connaissais personne qui pût m'aider que don Navarro, que j'avais trop négligé depuis que j'étais à la cour, pour oser m'adresser à lui. J'avais été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avais plus que celles dont je ne pouvais absolument me passer. Je n'allais plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisais-je donc pour subsister ? Je vais vous le dire. Tous les matins, dans nos bureaux, on nous apportait pour déjeuner un petit pain et un doigt de vin ; c'était tout ce que le ministre nous faisait donner. Je ne mangeais que cela dans la journée, et le soir le plus souvent je me couchais sans souper.

Telle était la situation d'un homme qui brillait à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir au duc de Lerme, si j'en trouvais l'occasion. Par bonheur, elle s'offrit à l'Escurial, où le roi et le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

CHAPITRE VI

Comment Gil Blas fit connaître sa misère au duc de Lerme, et de quelle façon en usa ce ministre avec lui.

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait tout le monde, de manière que je ne sentais point

là où le bât me blessait. Je couchais dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau ; et lui, il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois nous ne parlions que de bagatelles, car Son Excellence ne les haïssait pas.

Il y avait plus d'une heure que je la réjouissais par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. « Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. — Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay ou dans un autre auteur fabuliste. » Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

« Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand vizir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie, sans en être accablé. Il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale en

la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un vizir fidèle au prince. Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le vizir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire : « Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. — Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. — Eh! comment cela? reprit Atalmuc. — C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répéterai mot pour mot ce que je leur aurai entendu dire. »

« Le vizir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : « Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. — Cela n'est pas possible, s'écria le ministre persan. Eh! que disent-ils de nous? — Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : « Le voilà lui-même, ce grand vizir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans cesse à sa conservation ! Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui ! — Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement ! ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachemirien ! Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner

quelque jour un emploi considérable ; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand vizir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, et, content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à la pauvreté. »

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Âtalmuc, et si ce grand vizir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. « Non, monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question ; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. — Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux ; il y a des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller ; mon devoir m'appelle auprès de lui. » A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas sans me parler davantage, et très mal affecté, à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté; après quoi, j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient, car ils étaient aussi du voyage. « Qu'avez-vous, seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant. Vous êtes bien ému ! Vous serait-il arrivé quelque désagréable accident ? »

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue, pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le

récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. « Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monseigneur quelquefois prend les choses de travers. — Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa ! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par Son Éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. — Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal ; mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se serait consolé d'être congédié s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs : mais, en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil, et conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier. »

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu ; et, ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. « Hélas ! disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable qui a déplu au ministre ? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable ; peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de

donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc ; je devais même me laisser mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté. »

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout ; ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement : le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'État, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. « Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance... » Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : « O ciel ! voici le cardinal Spinosa ; la voiture est prête pour Ségovie. » La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle, que j'interrompis le ministre, et, me jetant à ses pieds : « Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très humblement Votre Excellence de me pardonner ma hardiesse ; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère. »

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait. « Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute ! Quoiqu'en me découvrant tes besoins ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais pas mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivais. Mais, pour commencer

à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année ; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur. »

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur ; mais je ne pus passer si subitement de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi pour voir si je serais bien sensible à ce changement ; qu'il jugeait par là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

CHAPITRE VII

Du bon usage qu'il fit de ses quinze cents ducats ; de la première affaire dont il se mêla, et quel profit il lui en revint.

Le roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au trésor royal, où je touchai sur-le-champ la somme contenue dans mon ordonnance. Il est rare que la tête ne tourne pas à un gueux qui passe subitement de la misère à l'opulence. Je changeai tout

à coup avec la fortune. Je n'écoutai plus que mon ambition et ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux secrétaires qui ne savaient pas encore la langue des oiseaux, et je louai pour la seconde fois mon bel appartement, qui par bonheur ne se trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux tailleur qui habillait presque tous les petits-maîtres. Il prit ma mesure, et me mena chez un marchand où il leva cinq aunes de drap qu'il fallait, disait-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'espagnole ! juste ciel !... Mais n'épiloguons pas là-dessus ; les tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge dont j'avais grand besoin, des bas de soie, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai Vincent Forero, mon hôte, de m'en donner un de sa main. La plupart des étrangers qui venaient loger chez lui avaient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets espagnols, ce qui ne manquait pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvaient hors de condition. Le premier qui se présenta était un garçon d'une mine si douce et si dévote, que je n'en voulus point ; je crus voir Ambroise de Lamela. « Je n'aime pas, dis-je à Forero, les valets qui ont un air si vertueux ; j'y ai été attrapé. »

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paraissait fort éveillé, plus hardi qu'un page de cour, et avec cela un peu fripon. Il me plut. Je lui fis des questions : il y répondit avec esprit ; il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un sujet qui me convenait ; je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir ; je

m'aperçus bientôt que j'avais fait une admirable acquisition. Comme le duc m'avait permis de lui parler en faveur des personnes à qui je voudrais rendre service, et que j'étais dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me fallait un chien de chasse pour découvrir le gibier, c'est-à-dire un drôle qui eût de l'industrie, et fût propre à déterrer et à m'amener des gens qui auraient des grâces à demander au premier ministre. C'était justement le fort de Scipion : ainsi se nommait mon laquais. Il sortait de chez doña Anna de Guevara, nourrice du prince d'Espagne, où il avait bien exercé ce talent-là, cette dame étant de celles qui, se voyant du crédit à la cour, aiment à le mettre à profit.

Aussitôt que je fis savoir à Scipion que je pouvais obtenir des grâces du roi, il se mit en campagne, et dès le même jour il me dit : « Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune gentilhomme grenadin, appelé don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du duc de Lerme, et il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avait envie de s'adresser à don Rodrigue de Calderone, dont on lui a vanté le pouvoir ; mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce secrétaire vendait ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marque de reconnaissance ; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse et désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de manière que vous verrez demain matin ce gentilhomme à votre lever. — Comment donc, lui dis-je, monsieur Scipion, vous avez déjà fait bien de la besogne ! Je m'aperçois

que vous n'êtes pas neuf en matière d'intrigues. Je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. — C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il : j'aime à faire circuler les espèces ; je ne thésaurise point. »

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. « Seigneur cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux savoir l'affaire d'honneur qui vous amène à la cour ; car elle pourrait être telle, que je n'oserais parler pour vous au premier ministre. Faites-m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidèle, et soyez persuadé que j'entrerai vivement dans vos intérêts, si un galant homme peut les épouser. — Très volontiers, me répondit le jeune Grenadin ; je vais vous conter sincèrement mon histoire. En même temps il m'en fit le récit de cette sorte.

CHAPITRE VIII

Histoire de don Roger de Rada.

« Don Anastasio de Rada, gentilhomme grenadin, vivait heureux dans la ville d'Antequerre avec doña Estephania, son épouse, qui joignait à une vertu solide un esprit doux et une extrême beauté. Si elle aimait tendrement son mari, elle en était aimée éperdument. Il était de son naturel fort porté à la jalousie ; et quoiqu'il n'eût aucun sujet de douter de la fidélité de sa femme, il ne laissait pas d'avoir de l'inquiétude. Il appréhendait que quelque secret ennemi de son repos n'attentât à son honneur. Il se défiait de tous ses amis, excepté de don Huberto de Hordalès, qui venait librement

dans sa maison en qualité de cousin d'Estéphanie, et qui était le seul homme dont il dût se défier.

« Effectivement don Huberto devint amoureux de sa cousine, et osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissait, ni à l'amitié particulière que don Anastasio avait pour lui. La dame, qui était prudente, au lieu de faire un éclat qui aurait eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui représenta jusqu'à quel point il était coupable de vouloir la séduire et déshonorer son mari, et lui dit fort sérieusement qu'il ne devait point se flatter de l'espérance d'y réussir.

« Cette modération ne servit qu'à enflammer davantage le cavalier, qui, s'imaginant qu'il fallait pousser à bout une femme de ce caractère-là, commença d'avoir avec elle des manières peu respectueuses, et eut l'audace un jour de la presser de satisfaire ses désirs. Elle le repoussa d'un air sévère, et le menaça de faire punir sa témérité par don Anastasio. Le galant, effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'amour ; et, sur la foi de cette promesse, Estéphanie lui pardonna le passé.

« Don Huberto, qui naturellement était un très méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connaissait don Anastasio pour un jaloux susceptible de toutes les impressions qu'il voudrait lui donner. Il n'eut besoin que de cette connaissance pour former le dessein le plus noir dont un scélérat puisse être capable. Un soir qu'il se promenait seul avec ce faible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : « Mon cher ami, je ne puis vivre plus longtemps sans vous révéler un secret que je n'aurais garde de vous découvrir, si votre honneur ne vous était pas plus cher que votre repos. Votre

délicatesse et la mienne en matière d'offenses ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de surprise. Je vais vous frapper par l'endroit le plus sensible.

« — Je vous entends, interrompit don Anastasio déjà tout troublé; votre cousine m'est infidèle. — Je ne la reconnais plus pour ma cousine, reprit Hordalès d'un air emporté; je la désavoue et elle est indigne de vous avoir pour mari. — C'est trop me faire languir, s'écria don Anastasio : parlez, qu'a fait Estéphanie ? — Elle vous a trahi, repartit don Huberto. Vous avez un rival qu'elle écoute en secret, mais que je ne puis vous nommer : car l'adultère, à la faveur d'une épaisse nuit, s'est dérobé aux yeux qui l'observaient. Tout ce que je sais, c'est qu'on vous trompe : c'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

« Il est inutile, continua-t-il en remarquant que ses discours faisaient l'effet qu'il en attendait, il est inutile de vous en dire davantage. Je m'aperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on ose payer votre amour, et que vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y opposerai point. N'examinez pas quelle est la victime que vous allez frapper; montrez à toute la ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à votre honneur. »

« Le traître animait ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente ; et il lui peignit avec de si vives couleurs l'infamie dont il demeurerait couvert s'il laissait l'affront impuni, qu'il le mit enfin en fureur. Voilà don Anastasio qui perd le

jugement ; il semble que les Furies l'agitent. Il retourne chez lui dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse. Elle était prête à se mettre au lit quand il arriva. Il se contraignit d'abord, et attendit que les domestiques fussent retirés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colère céleste, ni par le déshonneur qui allait rejaillir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devait avoir d'un enfant de six mois que sa femme portait dans ses flancs, il s'approcha de sa victime, et lui dit d'un ton furieux : « Il faut périr, misérable ! et tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laisse pour prier le ciel de te pardonner l'outrage que tu m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton âme comme tu as perdu ton honneur. »

« En disant cela il tira son poignard. Son action et son discours épouvantèrent Estéphanie, qui, se jetant à ses genoux, lui dit, les mains jointes et tout éperdue : « Qu'avez-vous, seigneur ? Quel sujet de mécontentement ai-je eu le malheur de vous donner, pour vous porter à cette extrémité ? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse ? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèle, vous êtes dans l'erreur.

« Non, non, reprit brusquement le jaloux ; je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto... — Ah ! seigneur, interrompit-elle avec précipitation, vous devez vous défier de don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. — Taisez-vous, infâme que vous êtes ! répliqua don Anastasio. En voulant me prévenir contre Hordalès, vous justifiez mes soup-

çons au lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parce qu'il est instruit de votre mauvaise conduite. Vous voudriez bien affaiblir son témoignage ; mais cet artifice est inutile, et redouble l'envie que j'ai de vous punir. — Mon cher époux, reprit l'innocente Estéphanie en pleurant amèrement, craignez votre aveugle colère. Si vous en suivez les mouvements, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous consoler quand vous en aurez reconnu l'injustice. Au nom de Dieu, calmez vos transports ! Donnez-vous du moins le temps d'éclaircir vos soupçons ; vous rendrez plus de justice à une femme qui n'a rien à se reprocher. »

« Tout autre que don Anastasio aurait été touché de ces paroles, et encore plus de l'affliction de la personne qui venait de les prononcer ; mais le cruel, loin d'en paraître attendri, dit à la dame, une seconde fois, de se recommander promptement à Dieu, et leva même le bras pour la frapper. « Arrête, barbare ! lui cria-t-elle. Si l'amour que tu as eu pour moi est entièrement éteint, si les marques de tendresse que je t'ai prodiguées sont effacées de ton souvenir, si mes larmes ne sauraient te détourner de ton exécrable dessein, respecte ton propre sang ; n'arme pas ta main furieuse contre un innocent qui n'a point encore vu la lumière ! Tu ne peux devenir son bourreau sans offenser le ciel et la terre. Pour moi, je te pardonne ma mort ; mais, n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait ! »

« Quelque déterminé que fût don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourrait lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affreuses que ces derniers mots présentèrent à son

esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahît son ressentiment, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restait, et plongea son poignard dans le côté droit de sa femme. Elle tomba dans le moment. Il la crut morte ; il sortit aussitôt de sa maison, et disparut d'Antequerre.

« Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avait reçu, qu'elle demeura quelques instants à terre comme une personne sans vie. Ensuite, reprenant ses esprits, elle fit des plaintes et des lamentations qui attirèrent auprès d'elle une vieille femme qui la servait. Dès que cette bonne vieille vit sa maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris qui dissipèrent le sommeil des autres domestiques, et même des plus proches voisins. La chambre fut bientôt remplie de monde. On appela des chirurgiens. Ils visitèrent la plaie, et n'en eurent pas mauvaise opinion. Ils ne se trompèrent point dans leur conjecture ; ils guérirent même en assez peu de temps Estéphanie, qui accoucha fort heureusement d'un fils trois mois après cette cruelle aventure : et c'est ce fils, seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi : je suis le fruit de ce triste enfantement.

« Quoique la médisance n'épargne guère la vertu des femmes, elle respecta pourtant celle de ma mère ; et cette scène sanglante ne passa dans la ville que pour le transport d'un mari jaloux. Il est vrai que mon père y était connu pour un homme violent, et fort sujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalès jugea bien que sa parente le soupçonnait d'avoir troublé par des fables l'esprit de don Anastasio ; et, satisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il cessa de la voir. De peur d'ennuyer Votre Seigneurie, je ne m'étendrai point sur l'éduca-

tion qu'on m'a donnée. Je dirai seulement que ma mère s'est principalement attachée à me faire apprendre l'escrime, et que j'ai longtemps fait des armes dans les plus célèbres salles de Grenade et de Séville. Elle attendait avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de don Huberto, pour m'instruire du sujet qu'elle avait de se plaindre de lui ; et, me voyant enfin dans ma dix-huitième année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paraître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mère en cet état sur un fils qui a du courage et du sentiment ? J'allai sur-le-champ trouver Hordalès ; je l'attirai dans un endroit écarté, où, après un long combat, je le perçai de trois coups d'épée, et le jetai sur le carreau.

« Don Huberto, se sentant mortellement blessé, attacha sur moi ses derniers regards, et me dit qu'il recevait la mort que je lui donnais comme une juste punition du crime qu'il avait commis contre l'honneur de ma mère. Il confessa que c'était pour se venger de ses rigueurs qu'il s'était résolu à la perdre. Puis il expira en demandant pardon de sa faute au ciel, à don Anastasio, à Estéphanie et à moi. Je ne jugeai point à propos de retourner au logis pour informer ma mère de cet événement ; j'en laissai le soin à la renommée. Je passai les montagnes, et me rendis à la ville de Malaga, où je m'embarquai avec un armateur qui sortait du port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur ; il consentit volontiers que je me joignisse aux enfants de bonne volonté qu'il avait sur son bord.

« Nous ne tardâmes guère à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes, aux environs de l'île d'Albouran, un corsaire de Melilla qui re-

tournait vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment espagnol qu'il avait pris à la hauteur de Carthagène, et qui était richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Africain, et nous nous rendîmes maîtres de ses deux vaisseaux, où il y avait quatre-vingts chrétiens qu'il emmenait esclaves en Barbarie. Alors, profitant d'un vent qui s'éleva, et qui nous était favorable pour gagner la côte de Grenade, nous arrivâmes en peu de temps à Punta de Helena.

« Comme nous demandions aux esclaves que nous avions délivrés de quel endroit ils étaient, je fis cette question à un homme de très bonne mine, et qui pouvait bien avoir cinquante ans. Il me répondit en soupirant qu'il était d'Antequerre. Je me sentis ému de sa réponse sans savoir pourquoi ; et mon émotion, dont il s'aperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. « Je suis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille ? — Hélas ! me répondit-il, vous renouvelez ma douleur en exigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le séjour d'Antequerre, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-être vous-même que trop entendu parler de moi. Je me nomme don Anastasio de Rada. — Juste ciel ! m'écriai-je, dois-je croire ce que j'entends ? Quoi ! vous seriez don Anastasio ? serait-ce mon père que je verrais ? — Que dites-vous, jeune homme ? s'écria-t-il à son tour, en me considérant avec surprise. Serait-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui était encore dans les flancs de sa mère quand je la sacrifiai à ma fureur ? — Oui, mon père, lui dis-je ; c'est moi que la vertueuse Estéphanie a mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang. »

« Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles pour se jeter à mon cou. Il me serra entre ses bras, et nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre nos soupirs et nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvements qu'une pareille reconnaissance ne pouvait manquer d'exciter en nous, mon père leva les yeux au ciel, pour le remercier d'avoir sauvé la vie à Estéphanie ; mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre grâces mal à propos, il m'adressa la parole et me demanda de quelle manière on avait reconnu l'innocence de sa femme. « Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous désabuse. Sachez que c'est don Huberto qui vous a trompé. » En même temps je lui contai toute la perfidie de ce parent, quelle vengeance j'en avais tirée, et ce qu'il m'avait avoué en mourant.

« Mon père fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré sa liberté qu'à celui d'entendre les nouvelles que je lui annonçais. Il recommença, dans l'excès de la joie qui le transportait, à m'embrasser tendrement. Il ne pouvait se lasser de me témoigner combien il était content de moi. « Allons, mon fils, me dit-il, prenons vite le chemin d'Antequerre ! Je brûle d'impatience de me jeter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connaître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur. »

« J'avais trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étaient si chères, pour en retarder le doux moment. Je quittai l'armateur ; et, de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux mules, mon père

ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir sur la route de me raconter ses aventures, que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le prince d'Ithaque au récit de celles du roi son père. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antequerre, et nous fîmes halte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrètement au logis, nous n'entrâmes dans la ville qu'au milieu de la nuit.

« Je vous laisse à imaginer la surprise où fut ma mère de revoir un mari qu'elle croyait avoir perdu pour jamais ; et la manière, pour ainsi dire, miraculeuse dont il lui était rendu devenait encore pour elle un autre sujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de sa barbarie avec des marques si vives de repentir, qu'elle ne put se défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un assassin, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le ciel l'avait soumise, tant le nom d'époux est sacré pour une femme qui a de la vertu ! Estéphanie avait été si en peine de moi, qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en ressentit pas toutefois une joie pure. Une sœur de Hordalès procédait criminellement contre le meurtrier de son frère ; elle me faisait chercher partout : de sorte que ma mère, ne me voyant pas en sûreté dans notre maison, n'était pas sans inquiétude. Cela m'obligea dès cette nuit-là même de partir pour la cour, où je viens, seigneur, solliciter ma grâce, que j'espère obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au premier ministre et m'appuyer de tout votre crédit. »

Le vaillant fils de don Anastasio finit là son récit ; après quoi je lui dis d'un air important : « C'est assez, seigneur don Roger ; le cas me paraît graciable. Je

me charge de détailler votre affaire à Son Excellence, dont j'ose vous promettre la protection. » Le Grenadin, sur cela, se répandit en remercîments qui ne m'auraient fait qu'entrer par une oreille et sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnaissance suivrait de près le service que je lui rendrais. Mais, d'abord qu'il eut touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même je contai cette histoire au duc qui, m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit : « Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la cour ; Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquille : vous n'avez rien fait qui ne soit excusable ; et c'est particulièrement aux gentilshommes qui vengent leur honneur offensé que Sa Majesté aime à faire grâce. Il faut, pour la forme, vous mettre en prison; mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas longtemps. Vous avez dans Santillane un bon ami qui se chargera du reste ; il hâtera votre élargissement. »

Don Roger fit une profonde révérence au ministre, sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grâce furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse et sa Pénélope ; au lieu que, s'il n'eût pas eu de protecteur et d'argent, il n'en aurait peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai pourtant de ce service rendu que cent pistoles. Ce n'était point là un grand coup de filet ; mais je n'étais pas encore un Calderone pour mépriser les petits.

CHAPITRE IX

Par quels moyens Gil Blas fit en peu de temps une fortune considérable, et des grands airs qu'il se donna.

CETTE affaire me mit en goût, et dix pistoles que je donnai à Scipion, pour son droit de courtage, l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talents là-dessus ; on aurait pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'était enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avait contrefait un ouvrage d'un de ses confrères, et son édition avait été saisie. Pour trois cents ducats je lui fis avoir mainlevée de ses exemplaires, et lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le premier ministre, Son Excellence voulut bien, à ma prière, interposer son autorité. Après l'imprimeur, il me passa par les mains un négociant ; et voici de quoi il s'agissait. Un vaisseau portugais avait été pris par un corsaire de Barbarie, et repris ensuite par un armateur de Cadix. Les deux tiers des marchandises dont il était chargé appartenaient à un marchand de Lisbonne, qui, les ayant inutilement revendiquées, venait à la cour d'Espagne chercher un protecteur qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, et il rattrapa ses effets moyennant la somme de quatre cents pistoles dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un lecteur qui me crie en cet endroit : « Courage, monsieur de Santillane ! Mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin ; poussez votre fortune. » — Oh ! que je n'y

manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Écoutons-le. « Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux opérateur. Il demande un privilège pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous autres, c'est-à-dire qu'il soit défendu aux personnes de sa profession de s'établir dans les lieux où il sera. Par reconnaissance il comptera deux cents pistoles à celui qui lui remettra le privilège expédié. » Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur : « Allez, mon ami, je ferai votre affaire. » Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des patentes qui lui permettaient de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne.

J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant ; mais outre que je me sentais plus avide à mesure que je devenais plus riche, j'avais obtenu de Son Excellence si facilement les quatre grâces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'était le gouvernement de la ville de Vera, sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrava qui m'en offrait mille pistoles. Le ministre se prit à rire en me voyant si âpre à la curée. « Vive Dieu ! ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez ! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Écoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près ; mais quand vous voudrez des gouvernements ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit ; vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sauriez vous imaginer,

continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste ; car, malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Réglez-vous sur cela. »

Mon maître, par ce discours, m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étais auparavant. J'aurais alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitaient obtenir des grâces de la cour n'avaient qu'à s'adresser à moi. J'allais d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchais qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrava eut le gouvernement de Vera pour ses mille pistoles ; et j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de Saint-Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de chevalerie, je convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes par d'excellentes lettres de noblesse. Je voulus aussi que le clergé se ressentît de mes bienfaits. Je conférai de petits bénéfices, des canonicats, et quelques dignités ecclésiastiques. A l'égard des évêchés et des archevêchés, c'était don Rodrigue de Calderone qui en était le collateur. Il nommait encore aux magistratures, aux commanderies et aux vice-royautés ; ce qui suppose que les grandes places n'étaient pas mieux remplies que les petites : car les sujets que nous choisissions pour occuper les postes dont nous faisions un si honnête trafic n'étaient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus réglés. Nous savions bien que, dans Madrid, les railleurs

s'égayaient là-dessus à nos dépens ; mais nous ressemblions aux avares, qui se consolent des huées du peuple en revoyant leur or.

Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, et en état d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident de premier ministre. Je louai un hôtel entier que je fis meubler proprement. J'achetai le carrosse d'un *escribano* qui se l'était donné par ostentation, et qui cherchait à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais ; et, comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire et mon intendant. Mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restait de jugement. Je n'étais guère moins fou que les disciples de Porcius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du cumin ils s'étaient rendus aussi pâles que leur maître, s'imaginaient être aussi savants que lui ; peu s'en fallait que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je passerais pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards, ce qui me flattait infiniment.

Ajoutez à cela qu'à l'exemple de Son Excellence, qui tenait table ouverte, je résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile cuisinier, et il m'en trouva un qui était comparable peut-être à celui du Romain Nomentanus, de friande mémoire. Je remplis ma cave de vins délicieux ; et, après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir

compagnie. Il venait souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux commis du bureau du ministre, qui prenaient fièrement la qualité de secrétaires d'État. Je leur faisais très bonne chère, et les renvoyais toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion (car tel maître tel valet) avait aussi sa table dans l'office, où il régalait à mes dépens les personnes de sa connaissance. Mais outre que j'aimais ce garçon-là, comme il contribuait à me faire gagner du bien, il me paraissait en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs, je regardais ces dissipations en jeune homme, je ne voyais pas le tort qu'elles me faisaient ; je ne considérais que l'honneur qui m'en revenait. Une autre raison encore m'empêchait d'y prendre garde : les bénéfices et les emplois ne cessaient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyais mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la Fortune.

Il ne manquait plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutais pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie ; et, pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonyme, par lequel je lui mandais qu'un seigneur sicilien de ses amis l'attendait à souper : je lui marquais le jour, l'heure et le lieu où il fallait qu'il se trouvât. Le rendez-vous était chez moi. Nuñez y vint, et fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étais le seigneur étranger qui l'avait invité à souper. « Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel ! J'ai un équipage, une bonne table, et de plus un coffre-fort. — Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence ? Que je me sais bon gré de t'avoir placé auprès du comte Galiano ! Je te disais bien que

c'était un seigneur généreux, et qu'il ne tarderait guère à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajouta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avais donné de lâcher un peu la bride au maître d'hôtel ; je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant cette prudente conduite que les intendants deviennent si gras dans les grandes maisons. »

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentait de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnaissance dont ce seigneur avait payé mes services. Mais m'apercevant que mon poète, pendant que je lui faisais ce détail, chantait en lui-même la palinodie, je lui dis : « Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le comte n'en eût pas mal usé avec moi, je l'aurais suivi en Sicile, où je le servirais encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serais pas confident du duc de Lerme. »

Nuñez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instants sans pouvoir proférer une parole. Puis, rompant tout à coup le silence : « L'ai-je bien entendu ? me dit-il. Quoi ! vous avez la confiance du premier ministre ? — Je la partage, lui répondis-je, avec don Rodrigue de Calderone ; et, selon toutes les apparences, j'irai loin. — En vérité, seigneur de Santillane, répliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talents vous réunissez en vous ! ou plutôt, pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'*outil universel*, c'est-à-dire vous êtes propre à tout. Au reste, seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la

prospérité de Votre Seigneurie. — Oh ! que diable ! interrompis-je, monsieur Nuñez, trêve de seigneur et de seigneurie ! Bannissons ces termes-là, et vivons toujours ensemble familièrement. — Tu as raison, reprit-il ; je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche ; mais, ajouta-t-il, je t'avouerai ma faiblesse : en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui ; par bonheur mon éblouissement se passe, et je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas. »

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq commis qui arrivèrent. « Messieurs, leur dis-je en leur montrant Nuñez, vous souperez avec le seigneur don Fabricio, qui fait des vers dignes du roi Numa, et qui écrit en prose comme on n'écrit point. » Par malheur je parlais à des gens qui faisaient si peu de cas de la poésie, que le poète en pâlit. A peine daignèrent-ils jeter les yeux sur lui. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très spirituelles, ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poétique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, et disparut. Nos commis ne s'aperçurent pas de sa retraite, et se mirent à table sans même s'informer de ce qu'il était devenu.

Comme j'achevais de m'habiller le lendemain matin, et me disposais à sortir, le poète des Asturies entra dans ma chambre. « Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai hier au soir rompu en visière à tes commis ; mais, franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant et empesé ! Je ne comprends pas comment toi, qui as l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui t'en

amener de plus légers.—Tu me feras plaisir, lui répondis-je, et je m'en fie à ton goût là-dessus. — Tu as raison, répliqua-t-il. Je te promets des génies supérieurs et des plus amusants. Je vais de ce pas chez un marchand de liqueurs, où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai, de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs ; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissants.»

A ces paroles il me quitta ; et le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassaient ceux de la Grèce et de l'Italie ; et leurs ouvrages, disait-il, méritaient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces messieurs très poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetés ; car la nation des auteurs est un peu vaine et glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il savait quelle sorte de gens je devais ce jour-là régaler, il avait fait renforcer les services.

Enfin nous nous mîmes à table fort gaiement. Mes poètes commencèrent à s'entretenir d'eux-mêmes et à se louer. Celui-ci, d'un air fier, citait les grands seigneurs et les femmes de qualité dont sa muse faisait les délices ; celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venait de faire de deux sujets, disait modestement que c'était lui qu'elle aurait dû choisir. Il n'y avait pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de vers et de prose. Ils se mettent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scène tragique, et un autre lit la critique d'une comédie. Un quatrième,

voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses confrères, qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement ; de là naît une dispute dans laquelle tous les beaux esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent ; ils en viennent aux invectives : passe encore pour cela ; mais ces furieux se lèvent de table, et se battent à coups de poing. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais et moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nuñez, sur la parole de qui je m'étais fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure. « Eh bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos convives ? Par ma foi, vous m'avez amené là de vilaines gens ! Je m'en tiens à mes commis ; ne me parlez plus d'auteurs. — Je n'ai garde, répondit-il, de t'en présenter d'autres ; tu viens de voir les plus raisonnables. »

CHAPITRE X

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la cour. De la commission dont le chargea le comte de Lemos, et de l'intrigue dans laquelle ce seigneur et lui s'engagèrent.

Lorsque je fus connu pour un homme chéri du duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins, mon antichambre se trouvait pleine de monde, et je donnais mes audiences à mon lever.

Il venait chez moi deux sortes de gens : les uns pour m'engager, en payant, à demander des grâces au ministre, et les autres pour m'exciter par des supplications à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitaient. Les premiers étaient sûrs d'être écoutés et bien servis ; à l'égard des seconds, je m'en débarrassais sur-le-champ par des défaites, ou bien je les amusais si longtemps que je leur faisais perdre patience. Avant que je fusse à la cour, j'étais compatissant et charitable de mon naturel ; mais on n'a plus là de faiblesse humaine, et j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis ; je me dépouillai de toute affection pour eux. La manière dont j'en usai avec Joseph Navarro, dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro, à qui j'avais tant d'obligation, et qui, pour tout dire en un mot, était la cause première de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avait coutume de faire quand il me voyait, il me pria de demander pour un de ses amis certain emploi au duc de Lerme, en me disant que le cavalier pour lequel il me sollicitait était un garçon fort aimable et d'un grand mérite, mais qu'il avait besoin d'un poste pour subsister. « Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon et obligeant comme je vous connais, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche ; son indigence est un titre pour mériter votre appui : je suis sûr que vous me savez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante.» C'était me dire nettement qu'on attendait de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût guère

de mon goût, je ne laissai pas de paraître fort disposé à faire ce qu'on désirait. « Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnaissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous souhaitez qu'il ait, comptez là-dessus ; ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne. »

Sur cette assurance, Joseph s'en alla très satisfait de moi ; néanmoins la personne qu'il m'avait recommandée n'eut pas le poste en question. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats, que je mis dans mon coffre-fort. Je préférai cette somme aux remercîments que m'aurait faits mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié quand nous nous revîmes : « Ah ! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu ; il a fait donner l'emploi que vous savez. Je suis au désespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre. »

Joseph me crut de bonne foi, et nous nous quittâmes plus amis que jamais ; mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité, car il ne revint plus chez moi. Au lieu de sentir quelques remords d'en avoir usé de la sorte avec un ami véritable, et à qui j'avais tant d'obligation, j'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avait rendus me pesaient, il me semblait que, dans la passe où j'étais alors à la cour, il ne me convenait plus de fréquenter des maîtres d'hôtels.

Il y a longtemps que je n'ai parlé du comte de Lemos ; venons présentement à ce seigneur. Je le voyais quelquefois ; je lui avais porté mille

pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, et je lui en portai mille autres encore par ordre du duc son oncle, de l'argent que j'avais à Son Excellence. Le comte de Lemos ce jour-là voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il était enfin parvenu à son but, et qu'il possédait entièrement les bonnes grâces du prince d'Espagne, dont il était l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable, et à laquelle il m'avait déjà préparé. « Ami Santillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez rien pour découvrir quelque jeune beauté qui soit digne d'amuser ce prince galant. Vous avez de l'esprit ; je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez ; et, quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir. » Je promis au comte de ne rien négliger pour bien m'acquitter de cet emploi, qui ne doit pas être fort difficile à exercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avais pas un grand usage de ces sortes de recherches ; mais je ne doutais point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appelai, et lui dis en particulier : « Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la fortune je sens qu'il me manque quelque chose? — Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il sans me donner le temps d'achever ce que je voulais lui dire ; vous avez besoin d'une nymphe agréable, pour vous dissiper un peu et vous égayer. Et, en effet, il est étonnant que vous n'en ayez pas dans le printemps de vos jours, pendant que de graves barbons ne sauraient s'en passer. — J'admire ta pénétration, repris-je en souriant. Oui, mon ami, c'est

une maîtresse qu'il me faut, et je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je suis très délicat sur la matière : je te demande une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs. — Ce que vous souhaitez, repartit Scipion en souriant, est un peu rare. Cependant nous sommes, Dieu merci, dans une ville où il y a de tout ; et j'espère que j'aurai bientôt trouvé votre fait. »

Véritablement trois jours après il me dit : « J'ai découvert un trésor. Une jeune dame nommée Catalina, de bonne famille et d'une beauté ravissante, demeure, sous la conduite de sa tante, dans une petite maison, où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien, qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une soubrette que je connais, et qui vient de m'assurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourrait s'ouvrir à un galant riche et libéral, pourvu qu'il voulût bien, de peur de scandale, n'entrer chez elles que la nuit, et sans faire aucun éclat. Là-dessus, je vous ai peint comme un cavalier qui méritait de trouver l'huis ouvert, et j'ai prié la soubrette de vous proposer aux deux dames. Elle m'a promis de le faire, et de me rapporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus. — Cela est bon, lui répondis-je ; mais je crains que la femme de chambre, à qui tu viens de parler, ne t'en ait fait accroire. — Non, non, répliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder : j'ai déjà interrogé les voisins ; et je conclus de tout ce qu'ils m'ont dit que la señora Catalina est telle que vous pouvez la désirer, c'est-à-dire une Danaé chez laquelle il vous sera permis d'aller faire le Jupiter, à la faveur d'une grêle de pistoles que vous y laisserez tomber. »

Tout prévenu que j'étais contre ces sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-là, et, comme la femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses maîtresses, je m'y glissai entre onze heures et minuit. La soubrette me reçut sans lumière, et me prit par la main pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai les deux dames galamment habillées et assises sur des carreaux de satin. Aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles se levèrent et me saluèrent d'une manière toute gracieuse ; je crus voir deux personnes de qualité. La tante, qu'on appelait la señora Mencia, quoique belle encore, ne s'attira pas mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvait regarder que la nièce, qui me parut une déesse. A l'examiner pourtant à la rigueur, on aurait pu dire que ce n'était pas une beauté parfaite ; mais elle avait des grâces, avec un air piquant et voluptueux qui ne permettait guère aux yeux des hommes de remarquer ses défauts.

Aussi sa vue troubla mes sens. J'oubliais que je ne venais là que pour faire l'office de procureur ; je parlai en mon propre et privé nom, et tins tous les discours d'un homme passionné. La petite fille, à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avait, tant elle me paraissait aimable, acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençais à ne me plus posséder, lorsque la tante, pour modérer mes transports, prit la parole, et me dit : « Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge que l'on m'a fait de Votre Seigneurie, je vous ai permis d'entrer chez moi, sans affecter, par des façons, de vous faire valoir cette

faveur : mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé ; j'ai jusqu'ici élevé ma nièce dans la retraite, et vous êtes, pour ainsi dire, le premier cavalier aux regards de qui je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre épouse, je serai ravie qu'elle ait cet honneur : voyez si elle vous convient à ce prix-là ; vous ne l'aurez point à meilleur marché. »

Ce coup tiré à bout portant effaroucha l'Amour, qui m'allait décocher une flèche. Pour parler sans métaphore, un mariage proposé si crûment me fit rentrer en moi-même : je redevins tout à coup l'agent fidèle du comte de Lemos ; et, changeant de ton, je répondis à la señora Mencia : « Madame, votre franchise me plaît, et je veux l'imiter. Quelque figure que je fasse à la cour, je ne vaux pas l'incomparable Catalina ; j'ai pour elle en main un parti plus brillant, je lui destine le prince d'Espagne. — Il suffisait de refuser ma nièce, reprit la tante froidement : ce refus, ce me semble, était assez désobligeant ; il n'était pas nécessaire de l'accompagner d'un trait railleur. — Je ne raille point, madame, m'écriai-je ; rien n'est plus sérieux : j'ai ordre de chercher une personne qui mérite d'être honorée des visites secrètes du prince d'Espagne ; je la trouve dans votre maison ; je vous marque à la craie. »

La señora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles ; et je m'aperçus qu'elles ne lui déplurent point. Néanmoins, croyant devoir faire la réservée, elle me répliqua de cette manière : « Quand je prendrais au pied de la lettre ce que vous me dites, apprenez que je ne suis pas d'un caractère à m'applaudir de l'infâme honneur de voir ma nièce maîtresse d'un prince. Ma vertu se révolte contre

l'idée... — Que vous êtes bonne, interrompis-je, avec votre vertu ! Vous pensez comme une sotte bourgeoise. Vous moquez-vous de considérer ces choses-là dans un point de vue moral ? C'est leur ôter tout ce qu'elles ont de beau ; il faut les regarder d'un œil charmé. Envisagez l'héritier de la monarchie aux pieds de l'heureuse Catalina ; représentez-vous qu'il l'adore et la comble de présents, et songez enfin qu'il naîtra d'elle peut-être un héros qui rendra le nom de sa mère immortel avec le sien. »

Quoique la tante ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je proposais, elle feignit de ne savoir à quoi se résoudre ; et Catalina, qui aurait déjà voulu tenir le prince d'Espagne, affecta une grande indifférence : ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'enfin la señora Mencia, me voyant rebuté et prêt à lever le siège, battit la chamade, et nous dressâmes une capitulation qui contenait les deux articles suivants : *primo*, que si le prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui ferait des agréments de Catalina, prenait feu et se déterminait à lui faire une visite nocturne, j'aurais soin d'en informer les dames, comme aussi de la nuit qui serait choisie pour cet effet ; *secundo*, que le prince ne pourrait s'introduire chez lesdites dames qu'en galant ordinaire, et accompagné seulement de moi et de son mercure en chef.

Après cette convention, la tante et la nièce me firent toutes les amitiés du monde ; elles prirent avec moi un air de familiarité, à la faveur duquel je hasardai quelques accolades qui ne furent pas trop mal reçues ; et lorsque nous nous séparâmes, elles m'embrassèrent d'elles-mêmes, en me faisant

toutes les caresses imaginables. C'est une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle il se forme une liaison entre les courtiers de galanterie et les femmes qui ont besoin d'eux. On aurait dit, en me voyant sortir de là si favorisé, que j'eusse été plus heureux que je ne l'étais.

Le comte de Lemos sentit une extrême joie quand je lui annonçai que j'avais fait une découverte telle qu'il la pouvait souhaiter. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnèrent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante, et il m'avoua que j'avais fort bien rencontré. Il dit aux dames qu'il ne doutait nullement que le prince d'Espagne ne fût fort satisfait de la maîtresse que je lui avais choisie, et qu'elle de son côté aurait sujet d'être contente d'un tel amant ; que ce jeune prince était généreux, plein de douceur et de bonté : enfin il les assura que dans quelques jours il le leur amènerait de la façon qu'elles le désiraient, c'est-à-dire sans suite et sans bruit. Ce seigneur prit là-dessus congé d'elles, et je me retirai avec lui. Nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, et qui nous attendait au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, en me chargeant d'instruire le lendemain son oncle de cette aventure ébauchée, et de le prier de sa part de lui envoyer un millier de pistoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas le jour suivant d'aller rendre au duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'était passé. Je ne lui cachai qu'une chose. Je ne lui parlai point de Scipion ; je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina : car on se fait honneur de tout auprès des grands.

Je m'attirai par là des compliments à mi-sucre.

« Monsieur Gil Blas, me dit le ministre d'un air railleur, je suis ravi qu'avec tous vos autres talents vous ayez encore celui de déterrer les beautés obligeantes ! Quand j'en voudrai quelques-unes, vous trouverez bon que je m'adresse à vous. — Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je vous remercie de la préférence ; mais vous me permettrez de vous dire que je me ferais un scrupule de procurer ces sortes de plaisirs à Votre Excellence. Il y a si longtemps que le seigneur don Rodrigue est en possession de cet emploi-là, qu'il y aurait de l'injustice à l'en dépouiller. » Le duc sourit de ma réponse ; puis, changeant de discours, il me demanda si son neveu n'avait pas besoin d'argent pour cette équipée. « Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille pistoles. — Eh bien ! reprit le ministre, tu n'as qu'à les lui porter ; dis-lui qu'il ne les ménage point, et qu'il applaudisse à toutes les dépenses que le prince souhaitera de faire. »

CHAPITRE XI

De la visite secrète et des présents que le prince d'Espagne fit à Catalina.

J'ALLAI porter à l'heure même cinq cents doubles pistoles au comte de Lemos. « Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce seigneur. J'ai parlé au prince ; il a mordu à la grappe ; il brûle d'impatience de voir Catalina. Dès la nuit prochaine il veut se dérober secrètement de son palais pour se rendre chez elle, c'est une chose résolue ; nos mesures sont déjà prises pour cela. Avertissez-en les dames, et leur donnez l'argent que vous m'apportez ; il est

bon de leur faire connaître que ce n'est point un amant ordinaire qu'elles ont à recevoir : d'ailleurs les bienfaits des princes doivent devancer leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher ; il faudra de plus que votre carrosse (car je juge à propos de nous en servir) nous attende à minuit aux environs du palais. »

Je me rendis aussitôt chez les dames. Je ne vis point Catalina ; on me dit qu'elle reposait. Je ne parlai qu'à la señora Mencia. « Madame, lui dis-je, excusez-moi, de grâce, si je parais dans votre maison pendant le jour ; mais je ne puis faire autrement ; il faut bien que je vous avertisse que le prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit ; et voici, ajoutai-je en lui mettant entre les mains un sac où étaient les espèces, voici une offrande qu'il envoie au temple de Cythère pour s'en rendre les divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagée dans une mauvaise affaire. — Je vous en suis redevable, répondit-elle ; mais apprenez-moi, seigneur de Santillane, si le prince aime la musique. — Il l'aime, repris-je, à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché délicatement. — Tant mieux ! s'écria-t-elle toute transportée de joie ; vous me charmez en me disant cela, car ma nièce a un gosier de rossignol et joue du luth à ravir : elle danse même parfaitement. — Vive Dieu ! m'écriai-je à mon tour, voilà bien des perfections, ma tante : il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune ; un seul de ces talents lui suffit pour cela. »

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher, et je rejoignis le

comte de Lemos, qui me dit que le prince, pour se défaire plus tôt de tout le monde, allait feindre une légère indisposition, et même se mettre au lit pour mieux persuader qu'il était malade ; mais qu'il se relèverait une heure après, et gagnerait par une porte secrète un escalier dérobé qui conduisait dans les cours.

Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avaient concerté tous deux, il me posta dans un endroit par où il m'assura qu'ils passeraient. J'y gardai si longtemps le mulet, que je commençai à croire que notre galant avait pris par un autre chemin, ou perdu l'envie de voir Catalina, comme si les princes perdaient ces sortes de fantaisies avant que de les avoir satisfaites ! Enfin je m'imaginais qu'on m'avait oublié, quand il parut deux hommes qui m'abordèrent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendais, je les menai à mon carrosse, dans lequel ils montèrent l'un et l'autre ; pour moi, je me mis auprès du cocher pour lui servir de guide, et je le fis arrêter à cinquante pas de chez les dames. Je donnai la main au prince d'Espagne et à son compagnon, pour les aider à descendre, et nous marchâmes vers la maison où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre approche, et se referma dès que nous fûmes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans les mêmes ténèbres où je m'étais trouvé la première fois, quoiqu'on eût pourtant par distinction attaché une petite lampe à un mur. La lumière qu'elle répandait était si sombre, que nous l'apercevions seulement sans en être éclairés. Tout cela ne servait qu'à rendre l'aventure plus agréable à son héros, qui fut vivement frappé de la vue des dames lorsqu'elles le reçurent dans la salle, où la clarté

d'un grand nombre de bougies compensait l'obscurité qui régnait dans la cour. La tante et la nièce étaient dans un déshabillé galant, où il y avait une intelligence de coquetterie qui ne les laissait pas regarder impunément. Notre prince se serait fort bien contenté de la señora Mencia, s'il n'eût pas eu à choisir ; mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raison, eurent la préférence.

« Eh bien ! mon prince, lui dit le comte de Lemos, pouvions-nous vous procurer le plaisir de voir deux personnes plus jolies ? — Je les trouve toutes deux ravissantes, répondit le prince ; et je n'ai garde de remporter d'ici mon cœur, puisqu'il n'échapperait point à la tante, si la nièce le pouvait manquer. »

Après un compliment si gracieux pour une tante, il dit mille choses flatteuses à Catalina, qui lui répondit très spirituellement. Comme il est permis aux honnêtes gens qui font le personnage que je faisais dans cette occasion, de se mêler à l'entretien des amants, pourvu que ce soit pour attiser le feu, je dis au galant que sa nymphe chantait et jouait du luth à merveille. Il fut ravi d'apprendre qu'elle eût ces talents ; il la pressa de lui en montrer un échantillon. Elle se rendit de bonne grâce à ses instances, prit un luth tout accordé, joua quelques airs tendres, et chanta d'une manière si touchante, que le prince se laissa tomber à ses genoux, tout transporté d'amour et de plaisir. Mais finissons là ce tableau, et disons seulement que, dans la douce ivresse où l'héritier de la monarchie espagnole était plongé, les heures s'écoulèrent comme des moments, et qu'il nous fallut l'arracher de cette dangereuse maison, à cause du jour qui s'approchait. Messieurs les entrepreneurs le ramenèrent promptement au

palais, et le remirent dans son appartement. Ils se retirèrent ensuite chez eux, aussi contents de l'avoir appareillé avec une aventurière que s'ils eussent fait son mariage avec une princesse.

Je contai le lendemain matin cette aventure au duc de Lerme, car il voulait tout savoir. Dans le temps que je lui en achevais le récit, le comte de Lemos arriva, et nous dit : « Le prince d'Espagne est si occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent et de s'y attacher. Il voudrait lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le sou. Il s'est adressé à moi. — Mon cher Lemos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout à l'heure cette somme-là. Je sais bien que je vous incommode, que je vous épuise ; aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte ; et si jamais je me vois en état de reconnaître d'une autre manière que par le sentiment tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. — Mon prince, lui ai-je répondu en le quittant sur-le-champ, j'ai des amis et du crédit ; je vais vous chercher ce que vous souhaitez. »

« Il n'est pas difficile de le satisfaire, dit alors le duc à son neveu. Santillane va vous porter cet argent ; ou bien, si vous voulez, il achètera lui-même les pierreries, car il s'y connaît parfaitement, et surtout en rubis. N'est-il pas vrai, Gil Blas ? ajouta-t-il en me regardant d'un air malin. — Que vous êtes malicieux, monseigneur ! lui répondis-je. Je vois bien que vous avez envie de faire rire monsieur le comte à mes dépens. » Cela ne manqua pas d'arriver. Le neveu demanda quel mystère il y avait là-dessous. « Ce n'est rien, répliqua l'oncle en riant. C'est qu'un jour Santillane s'avisa de troquer un

diamant contre un rubis, et que ce troc ne tourna ni à son honneur ni à son profit. »

J'aurais été trop heureux si le ministre n'en eût pas dit davantage ; mais il prit la peine de conter le tour que Camille et don Raphaël m'avaient joué dans un hôtel garni, et de s'étendre particulièrement sur les circonstances les plus désagréables pour moi. Son Excellence, après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le comte de Lemos, qui me mena chez un joaillier où nous choisîmes des pierreries que nous allâmes montrer au prince d'Espagne ; après quoi elles me furent confiées pour être remises à Catalina. J'allai ensuite prendre chez moi deux mille pistoles de l'argent du duc, pour payer le marchand.

On ne doit pas demander si la nuit suivante je fus gracieusement reçu des dames, lorsque j'exhibai les présents de mon ambassade, lesquels consistaient en une belle paire de boucles d'oreilles avec les pendants pour la nièce. Charmées l'une et l'autre de ces marques de l'amour et de la générosité du prince, elles se mirent à jaser comme deux commères, et à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connaissance. Elles s'oublièrent dans l'excès de leur joie : il leur échappa quelques paroles qui me firent soupçonner que je n'avais produit qu'une friponne au fils de notre grand monarque. Pour savoir précisément si j'avais fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai, dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.

CHAPITRE XII

Qui était Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, et quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

En rentrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'était Scipion qui ce soir-là donnait à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantaient à gorge déployée et faisaient de longs éclats de rire. Ce repas n'était assurément pas le banquet des sept sages.

Le maître du festin, averti de mon arrivée, dit à sa compagnie : « Messieurs, ce n'est rien, c'est le patron qui revient ; que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjouir ; je vais lui dire deux mots ; je vous rejoindrai dans un moment. » A ces mots il vint me trouver. « Quel tintamarre ! lui dis-je. Quelle sorte de personnes régalez-vous donc là-bas ? Sont-ce des poètes ? — Non pas, s'il vous plaît, me répondit-il. Ce serait dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là ; j'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très riche qui veut obtenir un emploi par votre crédit et pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Je veux le faire boire jusqu'au jour. — Sur ce pied-là, repris-je, va te remettre à table, et ne ménage point le vin de ma cave. »

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina ; mais le lendemain, à mon lever, je lui parlai de cette sorte : « Ami Scipion, tu sais de quelle manière nous vivons ensemble. Je te traite plutôt en camarade qu'en domestique : tu aurais

tort par conséquent de me tromper comme un maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre. Je vais t'apprendre une chose qui te surprendra ; et toi, de ton côté, tu me diras ce que tu penses des femmes que tu m'as fait connaître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le prince d'Espagne n'a pas grand sujet de se louer de moi ; car, je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé une maîtresse. Je l'ai mené chez Catalina, et il en est devenu amoureux. — Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la suivante de ces deux princesses ; elle m'a conté leur histoire, qui m'a paru divertissante : je vais vous en faire succinctement le récit, que vous ne serez pas fâché d'avoir écouté.

« Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit gentilhomme aragonais. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux commandeur, qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir plus servi de père que d'époux. Elle recueillit sa succession, qui consistait en quelques nippes et en trois cents pistoles d'argent comptant ; puis elle se joignit à la señora Mencia, qui était encore à la mode, quoiqu'elle fût déjà sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurèrent ensemble, et commencèrent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connaissance. Cela déplut aux dames, qui, de dépit ou autrement, abandonnèrent brusquement Tolède pour venir s'établir à Madrid, où, depuis environ deux ans, elles vivent sans fréquenter aucune dame du voisinage. Mais

écoutez le meilleur : elles ont loué deux petites maisons, séparées seulement par un mur ; on peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La señora Mencia demeure avec une jeune soubrette dans l'une de ces maisons, et la douairière du commandeur occupe l'autre avec une vieille duègne qu'elle fait passer pour sa grand'mère ; de façon que notre Aragonaise est tantôt une nièce élevée par sa tante, et tantôt une pupille sous l'aile de son aïeule. Quand elle fait la nièce, elle s'appelle Catalina ; et, lorsqu'elle fait la petite-fille, elle se nomme Sirena. »

Au nom de Sirena, j'interrompis en pâlissant Scipion. « Que m'apprends-tu ? lui dis-je ; tu me fais trembler : hélas ! j'ai bien peur que cette maudite Aragonaise ne soit la maîtresse de Calderone. — Hé ! vraiment, répondit-il, c'est elle-même ! Je croyais vous réjouir en vous annonçant cette nouvelle. — Tu n'y penses pas ! lui répliquai-je. Elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joie ; n'en vois-tu pas bien les conséquences ? — Non, ma foi, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver ? Il n'est pas sûr que don Rodrigue découvre ce qui se passe ; et, si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le premier ministre. Contez-lui la chose tout naturellement : il verra votre bonne foi ; et si après cela Calderone veut vous rendre quelques mauvais offices auprès de Son Excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance. »

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis ce conseil. J'avertis le duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étais mortifié d'avoir innocemment livré au prince

la maîtresse de don Rodrigue : mais le ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Ensuite il me dit d'aller toujours mon train ; et qu'après tout il était glorieux pour Calderone d'aimer la même dame que le prince d'Espagne, et de n'en être pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le comte de Lemos, qui m'assura de sa protection si le premier secrétaire venait à découvrir l'intrigue, et qu'il entreprît de me perdre dans l'esprit du duc.

Croyant avoir par cette manœuvre délivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le prince chez Catalina, autrement la belle Sirène, qui avait l'art de trouver des défaites pour écarter, de sa maison don Rodrigue, et lui dérober les nuits qu'elle était obligée de donner à son illustre rival.

CHAPITRE XIII

Gil Blas continue de faire le seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille : quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.

J'ai déjà dit que le matin il y avait ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venaient me faire des propositions : mais je ne voulais pas qu'on me les fît de vive voix ; et, suivant l'usage de la cour, ou plutôt pour faire l'important, je disais à chaque solliciteur : « Donnez-moi un mémoire. » Je m'étais si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au propriétaire de mon hôtel, qui vint me faire souvenir que je lui devais une année de loyer. Pour mon boucher et mon boulanger, ils m'épargnaient la peine de leur

demander des mémoires, tant ils étaient exacts à m'en apporter tous les mois. Scipion, qui me copiait si bien qu'on pouvait dire que la copie approchait fort de l'original, n'en usait pas autrement avec les personnes qui s'adressaient à lui pour le prier de m'engager à les servir.

J'avais encore un autre ridicule dont je ne prétends point me faire grâce : j'étais assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avais, par exemple, à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossone ou le duc de Medina Sidonia, je disais, sans façon, d'Albe, d'Ossone et Medina Sidonia. En un mot, j'étais devenu si fier et si vain, que je n'étais plus le fils de mon père et de ma mère. Hélas ! pauvre duègne et pauvre écuyer, je ne m'informais pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies ! C'est à quoi je ne pensais point du tout ; je ne songeais pas seulement à vous. La cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parents et nos amis quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenais donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitait de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paraissait un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me voulait. « Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi ! vous ne me remettez point ? » J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étaient tout à fait inconnus. « Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Muscada, l'épicier voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnais bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *gallina ciega*.

— Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très confuse des amusements de mon enfance ; les soins dont j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la mémoire.— Je suis venu, dit-il, à Madrid pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, et déjà riche comme un Juif. Je vous en fais mes compliments ; et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle. »

Je ne pouvais honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avait laissé mon père, ma mère et mon oncle ; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connaître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avais pour des personnes qui me devaient être si chères ; et, comme c'était un garçon franc et grossier : « Je vous croyais, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte ? Il semble que vous les ayez mis en oubli. Savez-vous quelle est leur situation ? Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service, et que le bon chanoine Gil Perez, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il ; et, puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parents, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ces secours, vous leur procurerez une vie douce et heureuse, sans vous incommoder. »

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisait de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenait de me conseiller sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse peut-être m'aurait-il persuadé ;

mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardai ; et, continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. « Oh ! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Muscada ; ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le correspondant de votre père, et compter avec lui. Il vous convient bien de me dicter mon devoir ! Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. » En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.

Ce qu'il venait de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit ; et, me reprochant moi-même que j'étais un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avait eus de mon enfance et de mon éducation ; je me représentai ce que je devais à mes parents ; et mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnaissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, et leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfants.

L'avarice et l'ambition, qui me possédaient, changèrent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaieté ; je devins triste et rêveur, en un mot un sot animal. Fabrice, me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune, et fort détaché de lui, ne venait plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : « En vérité, Gil Blas, je ne te reconnais plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avais toujours l'esprit tranquille. A présent, je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet, pour t'enrichir ; et plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le

dirai-je ? tu n'as plus avec moi ces épanchements de cœur, ces manières libres, qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes, et me caches le fond de ton âme. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

— Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement. — Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter ; ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle : vivons-nous ensemble comme autrefois ? Quand j'allais le matin frapper à ta porte, tu venais m'ouvrir toi-même encore tout endormi le plus souvent, et j'entrais dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence ! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre, et il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu ? Avec une politesse glacée et en tranchant du seigneur. On dirait que mes visites commencent à te peser. Crois-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade ? Non, Santillane, non ; elle ne me convient nullement. Adieu, séparons-nous à l'amiable ; défaisons-nous tous deux, toi d'un censeur de tes actions, et moi, d'un nouveau riche qui se méconnaît. »

Je me sentis plus aigri que touché de ses reproches, et je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où était mon esprit, l'amitié d'un poète ne me paraissait pas une chose assez précieuse pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvais de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, aux-

quels un rapport d'humeur me liait depuis peu étroitement. Ces nouvelles connaissances étaient des hommes dont la plupart venaient de je ne sais où, et que leur heureuse étoile avait fait parvenir à leurs postes. Ils étaient déjà tous à leur aise ; et ces misérables, n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du roi les avait comblés, s'oubliaient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages bien respectables. O Fortune ! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent ! Le stoïcien Épictète n'a pas tort de te comparer à une fille de condition qui s'abandonne à des valets.

LIVRE NEUVIÈME

CHAPITRE PREMIER

Scipion veut marier Gil Blas, et lui propose la fille d'un riche et fameux orfèvre. Des démarches qui se firent en conséquence.

UN soir, après avoir renvoyé la compagnie qui était venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avait fait ce jour-là. « Un coup de maître, me répondit-il. Je vous ménage un riche établissement. Je veux vous marier à la fille unique d'un orfèvre de ma connaissance.

— La fille d'un orfèvre ! m'écriai-je d'un air dédaigneux ; as-tu perdu l'esprit ? Peux-tu me proposer une bourgeoise ? Quand on a un certain mérite, et qu'on est à la cour sur un certain pied, il me semble qu'on doit avoir des vues plus élevées. — Eh ! monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là. Songez que c'est le mâle qui anoblit, et ne soyez pas plus délicat que mille seigneurs que je pourrais vous citer. Savez-vous bien que l'héritière dont il s'agit est un parti de cent mille ducats pour le moins ? N'est-ce pas là un beau morceau d'orfèvrerie ?» Lorsque j'entendis parler d'une grosse somme, je devins plus traitable. « Je me rends, dis-je à mon secrétaire ; la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher ? — Doucement, monsieur, me répondit-il ; un peu de pa-

tience ! Il faut auparavant que je communique la chose au père, et que je la lui fasse agréer. — Bon ! repris-je en éclatant de rire, tu en es encore là ? Voilà un mariage bien avancé ! — Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'orfèvre, et je vous réponds de son consentement. Mais, avant que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il ? — Vingt mille, lui repartis-je. — Le ciel en soit loué ! dit-il. Je bornais votre reconnaissance à dix mille ; vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entrerai dès demain dans cette négociation ; et vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête. »

Effectivement, deux jours après il me dit : « J'ai parlé au seigneur Gabriel de Salero (ainsi se nommait mon orfèvre). Je lui ai tant vanté votre crédit et votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes grâces du ministre. — S'il ne tient qu'à cela, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais, à propos de la fille, l'as-tu vue ? est-elle belle ? — Pas si belle que la dot. Entre nous, cette riche héritière n'est pas une fort jolie personne. Par bonheur vous ne vous en souciez guère. — Ma foi non, lui répliquai-je, mon enfant. Nous autres gens de cour, nous n'épousons que pour épouser seulement. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos amis ; et, si par hasard elle se trouve dans les nôtres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elles nous en punissent.

— Ce n'est pas tout, reprit Scipion : le seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez pas du mariage projeté. Il doit inviter plusieurs marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple convive, et demain il viendra souper chez vous de la même manière. Vous voyez par là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. — Oh! parbleu, interrompis-je d'un air de confiance, qu'il m'examine tant qu'il lui plaira, je ne puis que gagner à cet examen. »

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'orfèvre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'était un bon bourgeois qui était, comme nous disons, poli *hasta porfiar*. Il me présenta la señora Eugénia, sa femme, et la jeune Gabriela, sa fille. Je leur fis force compliments, sans contrevenir au traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtisan.

Gabriela, quoi que m'en eût dit mon secrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle était extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du seigneur Gabriel ! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou qu'il n'y en avait dans cette maison-là. Ce métal s'y offrait à la vue de toutes parts, sous mille formes différentes. Chaque chambre, et particulièrement celle où nous nous étions mis à table, était un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre ! Le beau-père, pour faire plus d'honneur à son repas, avait assemblé chez lui cinq ou six marchands, tous personnages graves et ennuyeux. Ils ne parlèrent que de com-

merce ; et l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de négociants qu'un entretien d'amis qui soupent ensemble.

Je régalai l'orfèvre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisaient la plus belle figure à la cour, et que je connaissais pour des ambitieux qui ne mettaient point de bornes à leurs désirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des postes brillants et lucratifs auxquels ils aspiraient, ce qui fit son effet. Le bourgeois Gabriel, étourdi de leurs grandes idées, ne se sentait, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterais d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente ; sur quoi, ces affamés d'honneurs et de richesses s'écrièrent que j'aurais tort, et qu'étant aimé autant que je l'étais du premier ministre, je ne devais pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau-père ne perdit pas une de ces paroles ; et je crus remarquer, quand il se retira, qu'il était fort satisfait.

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour suivant dans la matinée, pour lui demander s'il était content de moi. « J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois ; ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure, par notre ancienne connaissance, de me parler sincèrement. Nous avons tous notre faible, comme vous savez. Apprenez-moi celui du seigneur de Santillane. Est-il joueur ? Est-il galant ? Quelle est son inclination vicieuse? Ne me la cachez pas, je vous en prie. — Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant

cette question, repartit l'entremetteur. Je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon maître. S'il avait quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurais proposé pour gendre ? Non parbleu ! je suis trop votre serviteur. Mais, entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme. — Tant mieux, reprit l'orfèvre ; cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, et que je la lui donnerais quand il ne serait pas chéri du ministre. »

Aussitôt que mon secrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Salero, pour le remercier de la disposition favorable où il était pour moi. Il avait déjà déclaré ses volontés à sa femme et à sa fille, qui me firent connaître, par la manière dont elles me reçurent, qu'elles y étaient soumises sans répugnance. Je menai le beau-père au duc de Lerme, que j'avais prévenu la veille, et je le lui présentai. Son Excellence lui fit un accueil des plus gracieux, et lui témoigna de la joie de ce qu'il avait choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnait beaucoup, et qu'elle prétendait avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, et dit tant de bien de moi, que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans Ma Seigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en était si aise, qu'il en avait la larme à l'œil. Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant : « Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriela, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard. »

CHAPITRE II

Par quel hasard Gil Blas se ressouvint de don Alphonse de Leyva, et du service qu'il lui rendit par vanité.

Laissons là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon histoire le demande, et veut que je raconte le service que je rendis à don Alphonse, mon ancien maître. J'avais entièrement oublié ce cavalier, et voici à quelle occasion j'en rappelai le souvenir.

Le gouvernement de la ville de Valence vint à vaquer dans ce temps-là. En apprenant cette nouvelle, je pensai à don Alphonse de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendrait à merveille ; et, moins peut-être par amitié que par ostentation, je résolus de le demander pour lui. Je me représentai que, si je l'obtenais, cela me ferait un honneur infini. Je m'adressai donc au duc de Lerme. Je lui dis que j'avais été intendant de don César de Leyva et de son fils, et qu'ayant tous les sujets du monde de me louer d'eux, je prenais la liberté de le supplier d'accorder à l'un ou à l'autre le gouvernement de Valence. Le ministre me répondit : « Très volontiers, Gil Blas. J'aime à te voir reconnaissant et généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du roi ; ils méritent bien cette place. Tu peux en disposer à ton gré. Je te la donne pour présent de noces. »

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai, sans perdre de temps, chez Calderone, faire dresser des lettres patentes pour don Alphonse. Il y avait un grand nombre de personnes qui attendaient dans un silence respectueux que don Rodrigue vînt leur donner audience. Je traversai la foule, et

me présentai à la porte du cabinet, qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne sais combien de chevaliers, de commandeurs et d'autres gens de conséquence que Calderone écoutait tour à tour. C'était une chose remarquable que la manière différente dont il les recevait. Il se contentait de faire à ceux-ci une légère inclination de tête ; il honorait ceux-là d'une révérence, et les conduisait jusqu'à la porte de son cabinet. Il mettait, pour ainsi dire, des nuances de considération dans les civilités qu'il faisait. D'un autre côté, j'apercevais des cavaliers qui, choqués du peu d'attention qu'il avait pour eux, maudissaient dans leur âme la nécessité qui les obligeait de ramper devant ce visage. J'en voyais d'autres, au contraire, qui riaient en eux-mêmes de son air fat et suffisant. J'avais beau faire ces observations, je n'étais pas capable d'en profiter. J'en usais chez moi comme lui, et je ne me souciais guère qu'on approuvât ou qu'on blâmât mes manières orgueilleuses, pourvu qu'elles fussent respectées.

Don Rodrigue, ayant par hasard jeté les yeux sur moi, quitta brusquement un gentilhomme qui lui parlait, et vint m'embrasser avec des démonstrations d'amitié qui me surprirent. « Ah ! mon cher confrère, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaisir de vous voir ici ? Qu'y a-t-il pour votre service ? » Je lui appris le sujet qui m'amenait ; et là-dessus il m'assura, dans les termes les plus obligeants, que le lendemain à pareille heure ce que je demandais serait expédié. Il ne borna point là sa politesse ; il me conduisit jusqu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisait jamais que de grands seigneurs, et là il m'embrassa de nouveau.

« Que signifient toutes ces honnêtetés ? disais-je en

m'en allant ; que me présagent-elles ? Calderone méditerait-il ma perte ? Ou bien aurait-il envie de gagner mon amitié ? Ou, pressentant que sa faveur est sur son déclin, me ménagerait-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre patron ? » Je ne savais à laquelle de ces conjectures je devais m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon ; il m'accabla de caresses et de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la réception qu'il fit aux autres personnes qui se présentaient pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres ; il mécontenta presque tout le monde. Mais ils furent tous assez vengés par une aventure qui arriva, et que je ne dois point passer sous silence. Ce sera un avis au lecteur pour les commis et les secrétaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, et qui ne paraissait pas ce qu'il était, s'approcha de Calderone, et lui parla d'un certain mémoire qu'il disait avoir présenté au duc de Lerme. Don Rodrigue ne regarda pas seulement le cavalier, et lui dit d'un ton brusque : « Comment vous appelle-t-on, mon ami? — L'onm'appelait Francillo dans mon enfance, lui répondit de sang-froid le cavalier ; on m'a depuis nommé don Francisco de Zuniga ; et je me nomme aujourd'hui le comte de Pedrosa. » Calderone, étonné de ces paroles, et voyant qu'il avait affaire à un homme de la première qualité, voulut s'excuser : « Seigneur, dit-il au comte, je vous demande pardon, si, ne vous connaissant pas... — Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo ; je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprends qu'un secrétaire de ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu

veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton maître ; mais n'oublie pas que tu n'es que son valet. »

Le superbe don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident. Il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chasse-là. Je résolus de prendre garde à qui je parlerais dans mes audiences, et de n'être insolent qu'avec des muets. Comme les patentes de don Alphonse se trouvaient expédiées, je les emportai, et les envoyai par un courrier extraordinaire à ce jeune seigneur, avec une lettre du duc de Lerme, par laquelle Son Excellence lui donnait avis que le roi venait de le nommer au gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avais à cette nomination ; je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de la lui apprendre de bouche, et de lui causer une agréable surprise lorsqu'il viendrait à la cour prêter serment pour son emploi.

CHAPITRE III

Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, et du grand événement qui les rendit inutiles.

Revenons à ma belle Gabrielle. Je devais donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part et d'autre à cette cérémonie. Salero fit faire de riches habits pour la mariée, et j'arrêtai pour elle une femme de chambre, un laquais et un vieil écuyer ; tout cela choisi par Scipion, qui attendait avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on me devait compter la dot.

La veille de ce jour si désiré, je soupai chez le beau-père avec des oncles et des tantes, des cou-

sins et des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'orfèvre et pour sa femme ; je contrefis le passionné auprès de Gabrielle ; je gracieusai toute la famille, dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours et les raisonnements bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parents. Il n'y en eut pas un qui ne parût s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle où on la régala d'un concert de voix et d'instruments qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais dont nos oreilles furent agréablement frappées nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puisqu'on me prit pour un élève de Terpsichore, moi qui n'avais des principes de cet art que deux ou trois leçons que j'avais reçues chez la marquise de Chaves, d'un petit maître à danser qui venait montrer aux pages ! Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chez soi. Je prodiguai les révérences et les accolades. « Adieu, mon gendre, me dit Salero en m'embrassant ; j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles espèces d'or. — Vous y serez le bienvenu, lui répondis-je, mon cher beau-père. » Ensuite, donnant le bonsoir à la famille, je gagnai mon équipage, qui m'attendait à la porte, et je pris le chemin de mon hôtel.

J'étais à peine à deux cents pas de la maison du seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés

d'épées et de carabines, entourèrent mon carrosse et l'arrêtèrent, en criant : « *De par le roi !* » Ils m'en firent descendre brusquement pour me jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers, étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'était un honnête alguazil que j'avais à mon côté. Je voulus le questionner pour savoir le sujet de mon emprisonnement ; mais il me répondit sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avait point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenait. « Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le seigneur de Santillane ; c'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mène. » N'ayant rien à répliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, et nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour.

CHAPITRE IV

Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, et de quelle manière il apprit la cause de sa prison.

On commença par me mettre dans un cachot, où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler, car je ne sentais pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvait avoir causé mon malheur. Je ne doutais pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant j'avais beau le soupçonner d'avoir

tout découvert, je ne concevais pas comment il avait pu porter le duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginais que c'était à l'insu de Son Excellence que j'avais été arrêté ; et tantôt je pensais que c'était elle-même qui, pour quelque raison politique, m'avait fait emprisonner, ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étais vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour, perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvais. Je m'affligeai alors sans modération, et mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendait intarissables. Pendant que je m'abandonnais à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier qui m'apportait un pain et une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda, et, remarquant que j'avais le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il était, il sentit un mouvement de pitié : « Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune ; après ce temps-ci vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grâce le pain du roi. »

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes et des gémissements ; et j'employai tout le jour à maudire mon étoile, sans songer à faire honneur à mes provisions, qui dans l'état où j'étais me semblaient moins un présent de la bonté du roi qu'un effet de sa colère, puisqu'elles servaient plutôt à prolonger qu'à soulager les peines des malheureux.

La nuit vint pendant ce temps-là, et bientôt un

grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, et un moment après il entra un homme qui portait une bougie. Il s'approcha de moi, et me dit : « Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je suis ce don André de Tordésillas qui demeurait avec vous à Grenade, et qui était gentilhomme de l'archevêque dans le temps que vous possédiez les bonnes grâces de ce prélat. Vous le priâtes, s'il vous en souvient, d'employer son crédit pour moi, et il me fit nommer pour aller remplir un emploi au Mexique ; mais, au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la ville d'Alicante. J'y épousai la fille du capitaine du château, et, par une suite d'aventures dont je vous ferai tantôt le récit, je suis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. C'est un bonheur pour vous, continua-t-il, de rencontrer, dans un homme chargé de vous maltraiter, un ami qui n'épargnera rien pour adoucir la rigueur de votre prison. Il m'est expressément ordonné de ne vous laisser parler à personne, de vous faire coucher sur la paille, et de ne vous donner pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Mais, outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compatir à vos maux, vous m'avez rendu service, et ma reconnaissance l'emporte sur les ordres que j'ai reçus. Loin de servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétends vous traiter le mieux qu'il me sera possible. Levez-vous, et venez avec moi. »

Quoique le seigneur châtelain méritât bien quelques remercîments, mes esprits étaient si troublés que je ne pus lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le suivre. Il me fit traverser une cour, et monter par un escalier fort étroit à une petite chambre qui était tout au haut de la tour. Je ne

fus pas peu surpris, en entrant dans cette chambre, de voir sur une table deux chandelles qui brûlaient dans des flambeaux de cuivre, et deux couverts assez propres. « Dans un moment, me dit Tordésillas, on va vous apporter à manger. Nous allons souper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement ; vous y serez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Eresma, et la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous ne soyez peu sensible à une si belle vue ; mais quand le temps aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. Outre cela, comptez que le linge et les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté ne vous manqueront pas. De plus, vous serez bien couché, bien nourri, et je vous fournirai des livres tant que vous en voudrez ; en un mot, tous les agréments qu'un prisonnier peut avoir. »

A des offres si obligeantes, je me sentis un peu soulagé. Je pris courage, et rendis mille grâces à mon geôlier. Je lui dis qu'il me rappelait à la vie par son procédé généreux, et que je souhaitais de me retrouver en état de lui en témoigner ma reconnaissance. « Hé ! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas ? me répondit-il. Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté ? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur, et j'ose vous assurer que vous en serez quitte pour quelques mois de prison. — Que dites-vous, seigneur don André ? m'écriai-je. Il semble que vous sachiez le sujet de mon infortune. — Je vous avouerai, me re-

partit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce secret, que je puis vous révéler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez la nuit, le comte de Lemos et vous, mené le prince d'Espagne chez une dame suspecte, venait, pour vous en punir, d'exiler le comte, et vous envoyait, vous, à la tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. — Comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connaissance du roi ? C'est particulièrement de cette circonstance que je voudrais être instruit. — Et c'est, répondit-il, ce que l'alguazil ne m'a point appris, et ce qu'apparemment il ne sait pas lui-même. »

Dans cet endroit de notre conversation, plusieurs valets qui apportaient le souper entrèrent. Ils mirent sur la table du pain, deux tasses, deux bouteilles et trois grands plats, dans l'un desquels il y avait un civet de lièvre avec beaucoup d'oignon, d'huile et de safran ; dans l'autre, une *olla podrida;* et dans le troisième, un dindonneau sur une marmelade de *berengena*. Lorsque Tordésillas vit que nous avions tout ce qu'il nous fallait, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, et nous nous assîmes tous deux vis-à-vis l'un de l'autre. « Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon appétit après deux jours de diète. » En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginait servir un affamé, et il avait effectivement sujet de penser que j'allais m'empiffrer de ses ragoûts : néanmoins je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les morceaux me restaient dans la bouche, tant j'avais le cœur serré de ma condition présente.

Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venaient sans cesse l'affliger, mon châtelain avait beau m'exciter à boire et vanter l'excellence de son vin ; m'eût-il donné du nectar, je l'aurais alors bu sans plaisir. Il s'en aperçut, et, s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter d'un style égayé l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurais pu dire, lorsqu'il l'eut fini, ce qu'il venait de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenait trop de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, et me dit : « Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais, je vous le répète, il ne sera pas de longue durée. Le roi est bon naturellement. Quand sa colère sera passée, et qu'il se représentera la situation déplorable où il croit que vous êtes, vous lui paraîtrez assez puni. » A ces mots, le seigneur châtelain descendit, et fit monter ses valets pour desservir. Ils emportèrent jusqu'aux flambeaux, et je me couchai à la sombre clarté d'une lampe qui était attachée au mur.

CHAPITRE V

Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir, et du bruit qui le réveilla.

Je passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordésillas m'avait appris. « Je suis donc ici, disais-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la couronne ! Quelle imprudence aussi d'avoir rendu de pareils services à un

prince si jeune ! Car c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime : s'il était dans un âge plus avancé, le roi peut-être n'aurait fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce monarque, sans appréhender le ressentiment du prince, ni celui du duc de Lerme ? Ce ministre voudra venger sans doute le comte de Lemos, son neveu. Comment le roi a-t-il découvert cela ? C'est ce que je ne comprends point. »

J'en revenais toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me désespérait, et dont mon esprit ne pouvait se détacher, c'était le pillage auquel je m'imaginais bien que tous mes effets avaient été abandonnés. « Mon coffre-fort, m'écriais-je, où êtes-vous ? Mes chères richesses, qu'êtes-vous devenues ? Dans quelles mains êtes-vous tombées ? Hélas ! je vous ai perdues en moins de temps encore que je ne vous avais gagnées ! » Je me peignais le désordre qui devait régner dans ma maison, et je faisais sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées différentes me jeta dans un accablement qui me devint favorable : le sommeil, qui m'avait fui la nuit précédente, vint répandre sur moi ses pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avais soufferte, ainsi que la fumée des viandes et du vin, y contribuèrent aussi. Je m'endormis profondément ; et, selon toutes les apparences, le jour m'aurait surpris dans cet état, si je n'eusse été réveillé tout à coup par un bruit assez extraordinaire dans les prisons. J'entendis le son d'une guitare, et la voix d'un homme en même temps. J'écoute avec attention ; je n'entends plus rien ; je crois que c'est un songe. Mais un instant après mon oreille fut frappée du son

du même instrument et de la même voix qui chantait les vers suivants :

> Ay de mí ! un año felice
> Parece un soplo ligero ;
> Pero sin dicha, un instante
> Es un siglo de tormento.

Ce couplet, qui paraissait avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. « Je n'éprouve que trop, disais-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le temps de mon bonheur s'est écoulé bien vite, et qu'il y a déjà un siècle que je suis en prison. » Je me replongeai dans une affreuse rêverie, et je recommençai à me désoler comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit ; et les premiers rayons du soleil dont ma chambre fut éclairée calmèrent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre, et donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont je me souvins que le seigneur châtelain m'avait fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avait dit. L'Eresma, que je croyais du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule et le chardon paraient *ses bords fleuris ;* et la prétendue *vallée délicieuse* n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étaient incultes. Apparemment que je n'en étais pas encore à cette douce mélancolie qui devait me faire voir les choses autrement que je ne les voyais alors.

Je commençai à m'habiller, et déjà j'étais à demi vêtu, quand Tordésillas arriva, suivi d'une vieille servante qui m'apportait des chemises et des serviettes. « Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge, ne le ménagez pas ; j'aurai soin que vous

en ayez toujours de reste. Eh bien ! ajouta-t-il, comment avez-vous passé la nuit ? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques moments ? — Je dormirais peut-être encore, lui répondis-je, si je n'eusse pas été réveillé par une voix accompagnée d'une guitare. — Le cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un prisonnier d'État qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est chevalier de l'ordre militaire de Calatrava, et il a une figure tout aimable. Il s'appelle don Gaston de Cogollos. Vous pourrez vous voir tous deux, et manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément. » Je témoignai à don André que j'étais très sensible à la permission qu'il me donnait d'unir ma douleur avec celle de ce cavalier ; et comme je marquais quelque impatience de connaître ce compagnon de malheur, notre obligeant châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit dîner avec don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine et par sa beauté. Jugez quel homme ce devait être, pour éblouir des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir, un de ces héros de romans qui n'avaient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux princesses. Ajoutons à cela que la nature, qui mêle ordinairement ses dons, avait doué Cogollos de beaucoup d'esprit et de valeur. C'était un cavalier parfait.

Si ce cavalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quelques prières que je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre

deux personnes qu'un mauvais sort opprime. Une tendre amitié suivit de près notre connaissance, et devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisait nous fut très utile, puisque, par nos conversations, nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après-dinée j'entrai dans sa chambre, comme il se disposait à jouer de la guitare. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avait là pour tout siège ; et lui, s'étant mis sur le pied de son lit, il joua un air fort touchant, et chanta dessus des paroles qui exprimaient le désespoir où la cruauté d'une dame réduisait un amant. Lorsqu'il les eut chantées, je lui dis en souriant : « Seigneur chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. — Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre, pour amollir un cœur que je croyais de diamant, pour attendrir une dame qui me traitait avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire ; vous apprendrez en même temps celle de mes malheurs. »

CHAPITRE VI

Histoire de don Gaston de Cogollos et de doña Helena de Galisteo.

« Il y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir doña Éléonor de

Laxarilla, ma tante, qui est une des plus riches douairières de la Castille vieille, et qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle, que l'amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement dont les fenêtres faisaient face aux jalousies d'une dame qui demeurait vis-à-vis, et que je pouvais facilement remarquer, tant ses grilles étaient peu serrées, et la rue étroite. Je ne négligeai pas cette possibilité ; et je trouvai ma voisine si belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussitôt par des œillades si vives, qu'il n'y avait pas à s'y méprendre. Elle s'en aperçut bien ; mais elle n'était pas fille à faire trophée d'une pareille observation, et encore moins à répondre à mes minauderies.

« Je voulus savoir le nom de cette dangereuse personne qui troublait si promptement les cœurs. J'appris qu'on la nommait doña Helena ; qu'elle était fille unique de don Georges de Galisteo, qui possédait à quelques lieues de Coria un fief dominant d'un revenu considérable ; qu'il se présentait souvent des partis pour elle, mais que son père les rejetait tous, parce qu'il était dans le dessein de la marier à don Augustin de Olighera, son neveu, qui, en attendant ce mariage, avait la liberté de voir et d'entretenir tous les jours sa cousine. Cela ne me découragea point : au contraire, j'en devins plus amoureux ; et l'orgueilleux plaisir de supplanter un rival aimé m'excita, peut-être encore plus que mon amour, à pousser ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Hélène des regards enflammés. J'en adressai aussi de suppliants à Félicia, sa suivante, comme pour implorer son secours ; je fis même parler mes doigts. Mais ces

galanteries furent inutiles ; je ne tirai pas plus de raisons de la soubrette que de la maîtresse : elles firent toutes deux les cruelles et les inaccessibles.

« Puisqu'elles refusaient de répondre au langage de mes yeux, j'eus recours à d'autres interprètes. Je mis des gens en campagne pour déterrer les connaissances que Félicia pouvait avoir dans la ville. Ils découvrirent qu'une vieille dame, appelée Théodora, était sa meilleure amie, et qu'elles se voyaient fort souvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai par des présents à me servir. Elle prit parti pour moi, promit de me ménager chez elle un entretien secret avec son amie, et tint sa promesse dès le lendemain.

« Je cesse d'être malheureux, dis-je à Félicia, puisque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre amie de vous avoir disposée à m'accorder la satisfaction de vous entretenir ! — Seigneur, me répondit-elle, Théodora peut tout sur moi. Elle m'a mise dans vos intérêts ; et, si je pouvais faire votre bonheur, vous seriez bientôt au comble de vos vœux ; mais, avec toute ma bonne volonté, je ne sais si je vous serai d'un grand secours. Il ne faut point vous flatter : vous n'avez jamais formé d'entreprise plus difficile. Vous aimez une dame prévenue pour un autre cavalier, et quelle dame encore ! Une dame si fière et si dissimulée, que si, par votre constance et par vos soins, vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. — Ah ! ma chère Félicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connaître tous les obstacles que j'ai à surmonter ? Ce détail

m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me désespérer. » A ces mots, je pris une de ses mains, je la pressai entre les miennes, et lui mis au doigt un diamant de trois cents pistoles, en lui disant des choses si touchantes que je la fis pleurer.

« Elle était trop émue de mon discours et trop contente de mes manières, pour me laisser sans consolation. Elle aplanit un peu les difficultés. « Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous représenter ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre rival, il est vrai, n'est pas haï. Il vient au logis voir librement sa cousine. Il lui parle quand il lui plaît, et c'est ce qui vous est favorable. L'habitude où ils sont tous deux d'être ensemble tous les jours rend leur commerce un peu languissant. Ils me paraissent se quitter sans peine et se revoir sans plaisir. On dirait qu'ils sont déjà mariés. En un mot, je ne vois point que ma maîtresse ait une passion violente pour don Augustin. D'ailleurs il y a entre vous et lui, pour les qualités personnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille aussi délicate que doña Helena. Ne perdez donc pas courage. Continuez vos galanteries. Je ne laisserai pas échapper une occasion de faire valoir à ma maîtresse tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau se déguiser ; à travers sa dissimulation, je démêlerai bien ses sentiments. »

« Nous nous séparâmes, Félicia et moi, fort satisfaits l'un de l'autre après cette conversation. Je m'apprêtai, sur nouveaux frais, à lorgner la fille de don Georges ; je la régalai d'une sérénade dans laquelle je fis chanter par une belle voix les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la suivante, pour sonder sa maîtresse, lui demanda

si elle s'était divertie. « La voix, dit doña Helena, m'a fait plaisir. — Et les paroles qu'elle a chantées, répliqua la soubrette, ne sont-elles pas fort touchantes? — C'est à quoi, repartit la dame, je n'ai fait aucune attention. Je ne me suis attachée qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, ni ne me soucie guère de savoir qui m'a donné cette sérénade. — Sur ce pied-là, s'écria la suivante, le pauvre don Gaston de Cogollos est très éloigné de son compte, et bien fou de passer son temps à regarder nos jalousies. — Ce n'est peut-être pas lui, dit la maîtresse d'un air froid ; c'est quelque autre cavalier qui vient, par ce concert, de me déclarer sa passion : vous êtes dans l'erreur. — Pardonnez-moi, répondit Félicia, c'est don Gaston lui-même : à telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue ; il m'a priée de vous dire de sa part qu'il vous adore, malgré les rigueurs dont vous payez son amour ; et qu'enfin il s'estimerait le plus heureux de tous les hommes, si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ses soins et par des fêtes galantes. Ces discours, poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas. »

« La fille de don Georges changea tout à coup de visage, et, regardant sa suivante d'un air sévère : « Vous auriez bien pu, lui dit-elle, vous passer de me rapporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports ; et, si ce jeune téméraire ose encore vous parler, je vous ordonne de lui dire qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas de ses galanteries, et qu'il choisisse un plus honnête passe-temps que celui d'être toute la journée à ses fenêtres à observer ce que je fais dans mon appartement. »

« Tout cela me fut fidèlement détaillé dans une seconde entrevue par Félicia, qui, prétendant qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre les paroles de sa maîtresse, voulait me persuader que mes affaires allaient le mieux du monde. Pour moi, qui n'y entendais pas finesse, et qui ne croyais pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiais des commentaires qu'elle me faisait. Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier et de l'encre à son amie, et me dit : « Seigneur chevalier, écrivez tout à l'heure à doña Helena en amant désespéré. Peignez-lui vivement vos souffrances, et surtout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paraître à vos fenêtres. Promettez d'obéir ; mais assurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela comme vous le savez si bien faire vous autres cavaliers, et je me charge du reste. J'espère que l'événement fera plus d'honneur que vous n'en faites à ma pénétration. »

« J'aurais été le premier amant qui, trouvant une si belle occasion d'écrire à sa maîtresse, n'en eût pas profité. Je composai une lettre des plus pathétiques. Avant que de la plier, je la montrai à Félicia, qui sourit après l'avoir lue, et me dit que si les femmes savaient l'art d'entêter les hommes, en récompense les hommes n'ignoraient pas celui d'enjôler les femmes. La soubrette prit mon billet, en m'assurant qu'il ne tiendrait pas à elle qu'il ne produisît un bon effet ; puis, m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez don Georges.

« Madame, dit-elle en arrivant à doña Helena, j'ai rencontré don Gaston. Il n'a pas manqué de venir à moi, et de vouloir me tenir des discours flatteurs.

Il m'a demandé d'une voix tremblante, et comme un coupable qui attend son arrêt, si je vous avais parlé de sa part. Alors, prompte à exécuter vos ordres, je lui ai coupé brusquement la parole. Je me suis déchaînée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, et laissé dans la rue, étourdi de ma pétulance. — Je suis ravie, répondit doña Helena, que vous m'ayez débarrassée de cet importun ; mais il n'était pas nécessaire de parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. — Madame, répliqua la suivante, on ne se défait pas d'un amant passionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même toujours à bout par des fureurs et des emportements. Don Gaston, par exemple, ne s'est pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente, où vous m'avez envoyée. Cette dame, par malheur, m'a retenue trop longtemps. Je dis trop longtemps, puisqu'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendais plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais si troublée, que ma langue, qui ne me manque jamais dans l'occasion, n'a pu me fournir une parole. Pendant ce temps-là, qu'a-t-il fait ? Il a profité de mon silence, ou plutôt de mon désordre ; il m'a glissé dans la main un papier, que j'ai gardé sans savoir ce que je faisais, et il a disparu dans le moment. »

« En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre, qu'elle remit tout en badinant à sa maîtresse, qui, l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, et fit ensuite la réservée. « En vérité, Félicia, dit-elle d'un air sérieux à sa suivante, vous êtes une étourdie, une folle, d'avoir reçu ce billet. Que peut penser de cela don Gaston ? Et qu'en dois-je

croire moi-même ? Vous me donnez lieu, par votre conduite, de me défier de votre fidélité, et à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas ! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis et relis avec plaisir les caractères qu'il a tracés. Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. — Oh ! que non, madame, lui répondit la soubrette ; il ne saurait avoir cette pensée, et, supposé qu'il l'eût, il ne l'aura pas longtemps. Je lui dirai, à la première vue, que je vous ai montré sa lettre, que vous l'avez regardée d'un air glacé, et qu'enfin, sans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. — Vous pourrez hardiment, reprit doña Helena, lui jurer que je ne l'ai point lue. Je serais bien embarrassée s'il me fallait seulement en dire deux paroles. » La fille de don Georges ne se contenta pas de parler de cette sorte, elle déchira mon billet, et défendit à sa suivante de l'entretenir jamais de moi.

« Comme j'avais promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puisque ma vue déplaisait, je les tins fermées pendant plusieurs jours pour rendre mon obéissance plus touchante. Mais, au défaut des mines qui m'étaient interdites, je me préparai à donner de nouvelles sérénades à ma cruelle Hélène. Je me rendis une nuit sous son balcon avec des musiciens, et déjà les guitares se faisaient entendre, lorsqu'un cavalier, l'épée à la main, vint troubler le concert, en frappant à droite et à gauche sur les concertants, qui prirent aussitôt la fuite. La fureur qui animait cet audacieux excita la mienne. Je m'avance pour le punir, et nous commençons un rude combat. Doña Helena et sa suivante entendent le bruit des épées. Elles regardent au travers de leurs jalousies, et voient deux hommes qui sont

aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent don Georges et ses valets à se lever. Ils sont bientôt sur pied, et ils accourent, de même que plusieurs voisins, pour séparer les combattants. Mais ils arrivèrent trop tard : ils ne trouvèrent sur le champ de bataille qu'un cavalier noyé dans son sang et presque sans vie ; et ils reconnurent que j'étais ce cavalier infortuné. On m'emporta chez ma tante, où les plus habiles chirurgiens de la ville furent appelés.

« Tout le monde me plaignit, et particulièrement doña Helena, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous ? Ce n'était plus cette fille qui se faisait un point d'honneur de paraître insensible à mes galanteries ; c'était une tendre amante qui s'abandonnait sans réserve à sa douleur. Elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa suivante, et à maudire son cousin don Augustin de Olighera, qu'elles jugeaient devoir être l'auteur de leurs larmes, comme en effet c'était lui qui avait si désagréablement interrompu la sérénade. Aussi dissimulé que sa cousine, il s'était aperçu de mes intentions, sans en rien témoigner ; et, s'imaginant qu'elle y répondait, il avait fait cette action vigoureuse pour montrer qu'il était moins endurant qu'on ne le croyait. Néanmoins ce triste accident fut peu de temps après suivi d'une joie qui le fit oublier. Tout dangereusement blessé que j'étais, l'habileté des chirurgiens me tira d'affaire. Je gardais encore la chambre, quand doña Éléonor, ma tante, alla trouver don Georges, et lui demanda pour moi doña Helena. Il consentit d'autant plus volontiers à ce mariage, qu'il regardait alors don Augustin comme un homme qu'il ne

reverrait peut-être jamais. Le bon vieillard appréhendait que sa fille n'eût de la répugnance à se donner à moi, à cause que le cousin Olighera avait eu la liberté de la voir, et tout le loisir de s'en faire aimer ; mais elle parut si disposée à obéir en cela à son père, qu'on peut conclure de là qu'en Espagne, ainsi qu'ailleurs, c'est un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

« Sitôt que je pus avoir une conversation particulière avec Félicia, j'appris jusqu'à quel point sa maîtresse avait été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que, ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Hélène, je bénissais ma blessure, puisqu'elle avait de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du seigneur don Georges la permission de parler à sa fille en présence de la suivante. Que cet entretien fut doux pour moi ! Je priai, je pressai tellement la dame de me dire si son père, en la livrant à ma tendresse, ne faisait aucune violence à ses sentiments, qu'elle m'avoua que je ne la devais point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire, et d'imaginer des fêtes galantes en attendant le jour de nos noces, qui devait être célébré par une magnifique cavalcade, où toute la noblesse de Coria et des environs se préparait à briller.

« Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma tante avait aux portes de la ville du côté de Manroi. Don Georges et sa fille, avec tous leurs parents et leurs amis, en étaient. On y avait préparé par mon ordre un concert de voix et d'instruments, et fait venir une troupe de comédiens de campagne pour y représenter une comédie. Au milieu du festin on me vint dire

qu'il y avait dans une salle un homme qui demandait à me parler d'une affaire très importante pour moi. Je me levai de table pour aller voir qui c'était. Je trouvai un inconnu qui avait l'air d'un valet de chambre. Il me présenta un billet que j'ouvris, et qui contenait ces paroles :

« Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être « à tout chevalier de votre ordre, vous ne man- « querez pas demain matin de vous rendre dans la « plaine de Manroi. Vous y trouverez un cavalier qui « veut vous faire raison de l'offense que vous avez « reçue de lui, et vous mettre, s'il le peut, hors « d'état d'épouser doña Helena.

« Don Augustin de Olighera. »

« Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquille. Au seul nom de don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avais à remplir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la compagnie, pour aller chercher sur-le-champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, et dis à l'homme qui m'avait remis la lettre : « Mon ami, vous pouvez dire au cavalier qui vous envoie que j'ai trop d'envie de me revoir aux prises avec lui, pour n'être pas demain, avant le lever du soleil, dans l'endroit qu'il me marque. »

« Après avoir renvoyé le messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives, et repris ma place à table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eut aucun soupçon de ce qui se passait en moi. Je parus, pendant le reste de la

journée, occupé comme les autres des plaisirs de la fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'assemblée se sépara, et chacun rentra dans la ville de la même manière qu'il en était sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre le frais le lendemain matin ; mais ce n'était que pour me trouver plutôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour. Sitôt que je l'aperçus, je montai sur mon meilleur cheval, et je partis tout seul, comme pour me promener dans la campagne. Je m'avance vers Manroi. Je découvre dans la plaine un homme à cheval qui vient de mon côté à bride abattue. Je vole à sa rencontre, pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt. C'était mon rival. « Chevalier, me dit-il insolemment, c'est à regret que j'en viens aux mains une seconde fois avec vous, mais c'est votre faute. Après l'aventure de la sérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grâce à la fille de don Georges, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en seriez pas quitte pour cela, si vous persistiez dans le dessein de lui plaire. — Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un avantage que vous devez peut-être moins à votre adresse qu'à l'obscurité de la nuit. Vous ne songez pas que les armes sont journalières. — Elles ne le sont pas pour moi, répliqua-t-il d'un air arrogant ; et je vais vous faire voir que, le jour comme la nuit, je sais punir les chevaliers audacieux qui vont sur mes brisées. »

« Je ne repartis à cet orgueilleux discours qu'en mettant promptement pied à terre. Don Augustin fit la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, et nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai de bonne foi

que j'avais affaire à un ennemi qui savait mieux faire des armes que moi, bien que j'eusse deux années de salle. Il était consommé dans l'escrime. Je ne pouvais exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins, comme il arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus faible, mon rival, malgré toute son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, et tomba roide mort un moment après.

« Je retournai aussitôt à la maison de plaisance, où j'appris ce qui venait de se passer à mon valet de chambre, dont la fidélité m'était connue. Ensuite je lui dis : « Mon cher Ramire, avant que la justice puisse avoir connaissance de cet événement, prends un bon cheval, et va informer ma tante de cette aventure. Demande-lui de ma part de l'or et des pierreries, et viens me joindre à Plasencia. Tu me trouveras dans la première hôtellerie en entrant dans la ville. »

« Ramire s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures après moi à Plasencia. Il me dit que doña Éléonor avait été plus réjouie qu'affligée d'un combat qui réparait l'affront que j'avais reçu au premier, et qu'elle m'envoyait tout son or et toutes ses pierreries pour me faire voyager agréablement dans les pays étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

« Pour supprimer les circonstances superflues, je vous dirai que je traversais la Castille nouvelle pour aller dans le royaume de Valence m'embarquer à Denia. Je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les cours et d'y paraître avec agrément.

« Tandis que, loin de mon Hélène, je me disposais

à tromper, autant qu'il me serait possible, mon amour et mes ennuis, cette dame à Coria pleurait en secret mon absence. Au lieu d'applaudir aux poursuites que sa famille faisait contre moi au sujet de la mort d'Olighera, elle souhaitait au contraire qu'un prompt accommodement les fît cesser, et hâtât mon retour. Six mois s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle m'avait perdu, et je crois que sa constance aurait toujours triomphé du temps, si elle n'eût eu que le temps à combattre ; mais elle eut des ennemis encore plus puissants. Don Blas de Combados, gentilhomme de la côte occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche succession qui lui avait été vainement disputée par don Miguel de Caprara son cousin, et il s'établit dans ce pays-là, le trouvant plus agréable que le sien. Combados était bien fait. Il paraissait doux et poli, et il avait l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connaissance avec tous les honnêtes gens de la ville, et sut toutes les affaires des uns et des autres.

« Il n'ignora pas longtemps que don Georges avait une fille dont la beauté dangereuse semblait n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité ; il eut envie de voir une dame si redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de son père, et sut si bien la gagner, que le vieillard, le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de sa maison, et la liberté de parler en sa présence à doña Helena. Le Galicien ne tarda guère à devenir amoureux d'elle : c'était un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à don Georges, qui lui dit qu'il agréait sa recherche ; mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissait maîtresse de sa main. Là-dessus don Blas mit en

usage toutes les galanteries dont il put s'aviser pour plaire à cette dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle était occupée de moi. Félicia était pourtant dans les intérêts du cavalier, qui l'avait engagée par des présents à servir son amour; elle y employait toute son adresse. D'un autre côté, le père secondait la suivante par des remontrances; et néanmoins ils ne firent tous deux, pendant une année entière, que tourmenter doña Helena, sans pouvoir me la rendre infidèle.

« Combados, voyant que don Georges et Félicia s'intéressaient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une amante si prévenue. « Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous supposerons qu'un marchand de Coria vient de recevoir une lettre d'un négociant italien, dans laquelle, après un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes : « Il est arrivé depuis peu à la cour de Parme un « cavalier espagnol nommé don Gaston de Cogollos. « Il se dit neveu et unique héritier d'une riche « veuve qui demeure à Coria sous le nom de doña « Éléonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un « puissant seigneur, mais on ne veut pas la lui ac- « corder qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis « chargé de m'adresser à vous pour cela. Mandez- « moi donc, je vous prie, si vous connaissez ce « don Gaston, et en quoi consistent les biens de sa « tante. Votre réponse décidera de ce mariage. A « Parme, ce, etc. »

« Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux amants ; et la soubrette, encore moins scrupuleuse que le bonhomme, l'approuva fort. L'invention leur sembla d'autant meilleure, qu'ils connaissaient Hélène

pour une fille fière et capable de prendre son parti sur-le-champ, pourvu qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. Don Georges se chargea de lui annoncer lui-même mon changement, et, pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au marchand qui aurait reçu de Parme la prétendue lettre. Ils exécutèrent ce projet comme ils l'avaient formé. Le père, avec une émotion où il y avait en apparence de la colère et du dépit, dit à doña Helena : « Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parents me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de don Augustin entre dans notre famille ; j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire pour vous détacher de don Gaston. Mourez de honte de lui être si fidèle ! C'est un volage, un perfide. Voici une preuve certaine de son infidélité. Lisez vous-même cette lettre qu'un marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. » La tremblante Hélène prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pèse tous les termes, et demeure accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes ; mais bientôt, rappelant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs, et dit d'un ton ferme à son père : « Seigneur, vous venez d'être témoin de ma faiblesse, soyez-le aussi de la victoire que je vais remporter sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour don Gaston ; je ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus. Allons, rien ne me retient plus ; je suis prête à suivre don Blas à l'autel. Que mon hymen précède celui du perfide qui a si mal répondu à mon amour ! » Don Georges, transporté de joie à ces paroles, embrassa sa fille, loua la vigoureuse résolution qu'elle prenait, et, s'applaudissant de

l'heureux succès du stratagème, il se hâta de combler les vœux de mon rival.

« Doña Helena me fut ainsi ravie. Elle se livra brusquement à Combados, sans vouloir entendre l'amour qui lui parlait pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui aurait dû trouver dans une amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écouta que sa présomption. Le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginait que j'avais faite à sa beauté l'emporta sur l'intérêt de sa tendresse. Elle eut pourtant, peu de jours après son mariage, quelques remords de l'avoir précipité : il lui vint dans l'esprit que la lettre du marchand pouvait avoir été supposée, et ce soupçon lui causa de l'inquiétude. Mais l'amoureux don Blas ne laissait point à sa femme le temps de nourrir des pensées contraires à son repos ; il ne songeait qu'à l'amuser, et il y réussissait par une succession continuelle de plaisirs différents qu'il avait l'art d'inventer.

« Elle paraissait très contente d'un époux si galant, et ils vivaient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma tante accommoda mon affaire avec les parents de don Augustin. Elle m'écrivit aussitôt en Italie pour m'en donner avis. J'étais alors à Reggio, dans la Calabre ultérieure. Je passai en Sicile, de là en Espagne, et je me rendis enfin à Coria, sur les ailes de l'amour. Doña Éléonor, qui ne m'avait pas mandé le mariage de la fille de don Georges, me l'apprit à mon arrivée ; et, remarquant qu'il m'affligeait : « Vous avez tort, me dit-elle, mon neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une dame qui n'a pu vous demeurer fidèle. Croyez-moi, bannissez de votre cœur et de votre mémoire une personne qui n'est plus digne de vous occuper.»

« Comme ma tante ignorait qu'on eût trompé doña Helena, elle avait raison de me parler ainsi, et elle ne pouvait me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le suivre, ou du moins d'affecter un air d'indifférence, si je n'étais pas capable de vaincre ma passion. Je ne pus toutefois résister à la curiosité de savoir de quelle manière ce mariage avait été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Félicia, c'est-à-dire à la dame Théodora, dont je vous ai déjà parlé. J'allai chez elle ; j'y trouvai par hasard Félicia, qui, ne s'attendant à rien moins qu'à ma vue, en fut troublée, et voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugeait bien que je lui demanderais. Je l'arrêtai. « Pourquoi me fuyez-vous ? lui dis-je. La parjure Hélène n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié ? Vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes ? ou cherchez-vous seulement à m'échapper, pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre ?

— Seigneur, me répondit la suivante, je vous avoue ingénument que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma maîtresse, et j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. Après cela, puis-je sans honte vous voir paraître devant moi ?—O ciel ! répliquai-je avec surprise, que m'osez-vous dire? Expliquez-vous plus clairement.» Alors la soubrette me fit le détail du stratagème dont s'était servi Combados pour m'enlever doña Helena ; et, s'apercevant que son récit me perçait le cœur, elle s'efforça de me consoler. Elle m'offrit ses bons offices auprès de sa maîtresse, me promit de la désabuser, de lui peindre mon désespoir, en un mot de ne rien épargner pour adoucir la rigueur

de ma destinée ; enfin elle me donna des espérances qui soulagèrent un peu mes peines.

« Je passe les contradictions infinies qu'elle eut à essuyer de la part de doña Helena pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entre elles qu'on me ferait entrer secrètement chez don Blas, la première fois qu'il irait à une terre où il allait de temps en temps chasser, et où il demeurait ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bientôt. Le mari partit pour la campagne ; on eut soin de m'en avertir, et de m'introduire une nuit dans l'appartement de sa femme.

« Je voulus commencer la conversation par des reproches ; on me ferma la bouche. « Il est inutile de rappeler le passé, me dit la dame. Il ne s'agit point ici de nous attendrir l'un l'autre ; et vous êtes dans l'erreur si vous me croyez disposée à flatter vos sentiments. Je vous le déclare, don Gaston, je n'ai prêté mon consentement à cette secrète entrevue, je n'ai cédé aux instances qu'on m'en a faites, que pour vous dire de vive voix que vous ne devez songer désormais qu'à m'oublier. Peut-être serais-je plus satisfaite de mon sort, s'il était lié au vôtre ; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, je veux obéir à ses arrêts.

« Hé quoi ! madame, lui répondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perdue, ce n'est pas assez de voir l'heureux don Blas posséder tranquillement la seule personne que je puisse aimer, il faut encore que je vous bannisse de ma pensée ! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste ! Ah ! cruelle, pensez-vous qu'il soit possible à un homme que vous avez une fois charmé de reprendre son cœur ? Connaissez-vous mieux

que vous ne faites, et cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. — Eh bien ! répliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'espérer que je paye votre passion de quelque reconnaissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire : l'épouse de don Blas ne sera point l'amante de don Gaston ; prenez sur cela votre parti. Fuyez, ajouta-t-elle. Finissons promptement un entretien que je me reproche, malgré la pureté de mes intentions, et que je me ferais un crime de prolonger. »

« A ces paroles, qui m'ôtaient toute espérance, je tombai aux genoux de la dame. Je lui tins des discours touchants, j'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir. Mais tout cela ne servit qu'à exciter peut-être quelques sentiments de pitié qu'on se garda bien de laisser paraître, et qui furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prières et les pleurs, ma tendresse se changea tout à coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inexorable Hélène, qui ne s'aperçut pas plutôt de mon action, qu'elle se jeta sur moi pour en prévenir les suites. « Arrêtez, Cogollos ! me dit-elle. Est-ce ainsi que vous ménagez ma réputation ? En vous ôtant ainsi la vie, vous allez me déshonorer, et faire passer mon mari pour un assassin. »

« Dans le désespoir qui me possédait, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritaient, je ne songeais qu'à tromper les efforts que faisaient la maîtresse et la suivante pour me sauver de ma funeste main ; et je n'y aurais sans doute réussi que trop tôt, si don Blas, qui avait été averti de notre entrevue, et qui, au lieu d'aller à la campagne, s'était caché derrière une tapisserie pour

entendre notre entretien, ne fût vite venu se joindre à elles. « Don Gaston, s'écria-t-il en me retenant le bras, rappelez votre raison égarée, et ne cédez point lâchement au transport furieux qui vous agite ! » J'interrompis Combados. « Est-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma résolution ? Vous devriez plutôt me plonger vous-même un poignard dans le sein. Mon amour, tout malheureux qu'il est, vous offense. N'est-ce pas assez que vous me surpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme ? En faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance ? Percez-moi, pour vous défaire d'un homme qui ne peut cesser d'adorer doña Helena qu'en cessant de vivre. — C'est en vain, me répondit don Blas, que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité ; et je sais si bon gré à mon épouse de ses sentiments vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajouta-t-il, ne vous désespérez pas comme un faible amant ; soumettez-vous avec courage à la nécessité. »

« Le prudent Galicien, par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, et réveilla ma vertu. Je me retirai, dans le dessein de m'éloigner d'Hélène et des lieux qu'elle habitait. Deux jours après je retournai à Madrid : là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paraître à la cour et à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulièrement au marquis de Villaréal, grand seigneur portugais, qui, pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au château d'Alicante. Comme le duc de Lerme a su

que j'avais été dans une étroite liaison avec ce seigneur, il m'a fait aussi arrêter et conduire ici. Ce ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet ; il ne saurait faire un outrage plus sensible à un homme qui est noble et Castillan. »

Don Gaston cessa de parler en cet endroit. Après quoi je lui dis, pour le consoler : « Seigneur chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrâce, qui tournera sans doute dans la suite à votre profit. Quand le duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considérable, pour rétablir la réputation d'un gentilhomme injustement accusé de trahison. »

CHAPITRE VII

Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, et lui apprend bien des nouvelles.

Notre conversation fut interrompue par Tordésillas, qui entra dans la chambre, et me dit : « Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme qui s'est présenté à la porte de cette prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier ; et, sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité :—Noble châtelain, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, ne rejetez pas la très humble prière que je vous fais de m'apprendre si le seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier domestique, et vous ferez une action charitable si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un gentilhomme plein d'humanité ; j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce d'entretenir un

instant mon cher maître, qui est plus malheureux que coupable. — Enfin, continua don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction. »

J'assurai Tordésillas qu'il ne pouvait me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune homme, qui probablement avait à me dire des choses qu'il m'importait fort de savoir. J'attendis avec impatience le moment qui devait offrir à mes yeux mon fidèle Scipion ; car je ne doutais pas que ce ne fût lui, et je ne me trompais point. On le fit entrer sur le soir dans la tour ; et sa joie, que la mienne seule pouvait égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'aperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis les bras, et il me serra sans façon entre les siens. Le maître et le secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étaient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avait laissé mon hôtel. « Vous n'avez plus d'hôtel, me répondit-il ; et, pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillés tant par des archers que par vos propres domestiques, qui, vous regardant déjà comme un homme entièrement perdu, ont pris à compte sur leurs gages tout ce qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles pistoles que j'ai tirés de votre coffre-fort, et qui sont en sûreté. Salero, que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous serez sorti

de cette tour, où je ne vous crois pas pour longtemps pensionnaire de Sa Majesté, puisque vous avez été arrêté sans la participation du duc de Lerme. »

Je demandai à Scipion comment il savait que Son Excellence n'avait point de part à ma disgrâce. « Oh ! vraiment, me répondit-il, c'est une chose dont je suis bien instruit. Un de mes amis, qui a la confiance du duc d'Uzède, m'a conté toutes les circonstances de votre emprisonnement. Calderone, m'a-t-il dit, ayant découvert, par le ministère d'un valet, que la señora Sirena recevait sous un autre nom le prince d'Espagne pendant la nuit, et que c'était le comte de Lemos qui conduisait cette intrigue par l'entremise du seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux et de sa maîtresse. Pour y réussir, il va trouver secrètement le duc d'Uzède, et lui découvre tout. Ce duc, ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manque pas d'en profiter. Il informe le roi de ce qu'on vient de lui apprendre, et lui représente vivement les périls auxquels le prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colère de Sa Majesté, qui fait enfermer sur-le-champ Sirena dans la maison des *Repenties*, exile le comte de Lemos, et condamne Gil Blas à une prison perpétuelle.

« Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par là que votre malheur est l'ouvrage du duc d'Uzède, ou pour mieux dire de Calderone. »

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourraient se rétablir avec le temps, et que le duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettrait tout en œuvre pour faire revenir ce seigneur à la

cour ; et je me flattai que Son Excellence ne m'oublierait point. La belle chose que l'espérance ! Elle me consola tout à coup de la perte de mes effets volés, et me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma prison comme une demeure malheureuse où je finirais peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen dont la fortune voulait se servir pour m'élever à quelque grand poste ; car voici de quelle manière je raisonnais en moi-même : « Le premier ministre a pour partisans don Fernand de Borgia, le père Jérôme de Florence, et surtout le frère Louis d'Aliaga, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du roi. Avec le secours de ces amis puissants, Son Excellence coulera tous ses ennemis à fond, ou bien l'État pourra bientôt changer de face. Sa Majesté est fort valétudinaire. Dès qu'elle ne sera plus, le prince son fils commencera par rappeler le comte de Lemos, qui me tirera aussitôt d'ici pour me présenter au nouveau monarque, qui m'accablera de bienfaits pour compenser les peines que j'aurai souffertes. » Ainsi, déjà plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentais presque plus les maux présents. Je crois bien que les deux sacs de doublons que mon secrétaire disait avoir mis en dépôt chez l'orfèvre contribuèrent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étais trop content du zèle et de l'intégrité de Scipion pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avait préservé du pillage ; ce qu'il refusa. « J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnaissance. » Aussi étonné de son discours que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvais faire pour lui. « Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que

j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun maître. — Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plus. Il faut que nous soyons nés l'un et l'autre sous la Balance ou sous les Gémeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, et, pour la commencer, je vais prier le seigneur châtelain de t'enfermer avec moi dans cette tour. — Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me prévenez ; j'allais vous conjurer de lui demander cette grâce. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je sortirai seulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du bureau, et voir s'il ne sera point arrivé à la cour quelque changement qui puisse vous être favorable. De sorte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courrier et un espion. »

Ces avantages étaient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligeant châtelain, qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.

CHAPITRE VIII

Du premier voyage que Scipion fit à Madrid : quels en furent le motif et le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.

Si nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs

amis quand ils nous sont fidèles et bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avait fait paraître, je ne pouvais plus voir en lui qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas et son secrétaire, plus de façons entre eux. Ils chambrèrent ensemble, et n'eurent qu'un lit et qu'une table.

Il y avait dans l'entretien de Scipion beaucoup de gaieté : on aurait pu le surnommer à juste titre le garçon de bonne humeur. Outre cela, il était homme de tête, et je me trouvais bien de ses conseils. « Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne ferais point mal d'écrire au duc de Lerme ; cela ne saurait produire un mauvais effet. Quelle est là-dessus ta pensée ? — Eh ! mais, répondit-il, les grands sont si différents d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne sais pas trop bien comment votre lettre serait reçue. Cependant, je suis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié du soin de le faire souvenir de vous. Ces sortes de protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

— Quoique cela ne soit que trop vrai, lui répliquai-je, juge mieux de mon patron. Sa bonté m'est connue. Je suis persuadé qu'il compatit à mes peines, et qu'elles se présentent sans cesse à son esprit. Il attend apparemment, pour me faire sortir de prison, que la colère du roi soit passée. — A la bonne heure, reprit-il ; je souhaite que vous jugiez sainement de Son Excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante. Je la lui porterai, et je vous promets de la lui remettre en main propre. » Je demandai aussitôt du papier et

de l'encre. Je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, et que Tordésillas mit au-dessus des homélies mêmes de l'archevêque de Grenade.

Je me flattais que le duc de Lerme serait ému de compassion en lisant le triste détail que je lui faisais d'un état misérable où je n'étais point ; et, dans cette confiance, je fis partir mon courrier, qui ne fut pas sitôt à Madrid qu'il alla chez ce ministre. Il rencontra un valet de chambre de mes amis, qui lui ménagea l'occasion de parler au duc. « Monseigneur, dit Scipion à Son Excellence, en lui présentant le paquet dont il était chargé, un de vos plus fidèles serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la tour de Ségovie, vous supplie très humblement de lire cette lettre qu'un guichetier par pitié lui a donné le moyen d'écrire. » Le ministre ouvrit la lettre, et la parcourut des yeux. Mais quoiqu'il y vît un tableau capable d'attendrir l'âme la plus dure, bien loin d'en paraître touché, il éleva la voix, et dit d'un air furieux au courrier, devant quelques personnes qui pouvaient l'entendre : « Ami, dites à Santillane que je le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, et pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, et que j'abandonne au ressentiment du roi. »

Scipion, tout effronté qu'il était, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas, malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi. « Monseigneur, répliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de Votre Excellence. » Le duc ne repartit à mon intercesseur qu'en le regardant de travers et lui tournant le dos.

C'est ainsi que ce ministre me traitait, pour mieux cacher la part qu'il avait eue à l'amoureuse intrigue du prince d'Espagne ; et c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agents dont les grands seigneurs se servent dans leurs secrètes et périlleuses négociations.

Lorsque mon secrétaire fut de retour à Ségovie, et qu'il m'eut appris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étais trouvé le premier jour de ma prison. Je me crus même encore plus malheureux, puisque je n'avais plus la protection du duc de Lerme. Mon courage s'abattit ; et, quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proie des plus vifs chagrins, qui me causèrent insensiblement une maladie aiguë.

Le seigneur châtelain, qui s'intéressait à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler des médecins à mon secours, m'en amena deux qui avaient tout l'air d'être de grands serviteurs de la déesse Libitine. « Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront sur pied en peu de temps. » J'étais si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurais certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie ; mais je me sentais alors si las de vivre, que je sus bon gré à Tordésillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

« Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toute chose que vous ayez de la confiance en nous. — J'en ai une parfaite, lui répondis-je ; avec votre assistance, je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous mes maux. — Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez. Nous ferons du moins ce

qu'il faudra faire pour cela. » Effectivement ces messieurs s'y prirent à merveille, et me menèrent si bon train, que je m'en allais dans l'autre monde à vue d'œil. Déjà don André, désespérant de ma guérison, avait fait venir un religieux de Saint-François pour me disposer à bien mourir : déjà ce bon père, après s'être acquitté de cet emploi, s'était retiré ; et moi-même croyant que je touchais à ma dernière heure, je fis signe à Scipion de s'approcher de mon lit. « Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines et les saignées m'avaient affaibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, et te conjure de porter l'autre dans les Asturies, à mon père et à ma mère, qui doivent en avoir besoin s'ils sont encore vivants. Mais, hélas ! je crains bien qu'ils n'aient pu tenir contre mon ingratitude. Le rapport que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté leur a peut-être causé la mort. Si le ciel les a conservés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras le sac de doublons, en les priant de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux ; et, s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le ciel pour le repos de leurs âmes et de la mienne. » En disant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon était affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

Je m'attendais donc à passer le pas ; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs, m'ayant abandonné et laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui selon leur pronostic devait m'emporter, me quitta comme

pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde : une parfaite tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses et pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avait fait concevoir ; et, rendu à moi-même, je bénis mon malheur. J'en remerciai le ciel comme d'une grâce particulière qu'il m'avait faite ; et je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour, quand le duc de Lerme voudrait m'y rappeler. Je me proposai plutôt, si jamais je sortais de prison, d'acheter une chaumière, et d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, et me dit que, pour en hâter l'exécution, il prétendait retourner à Madrid pour y solliciter mon élargissement. « Il me vient une idée, ajouta-t-il. Je connais une personne qui pourra vous servir ; c'est la suivante favorite de la nourrice du prince, une fille d'esprit. Je veux la faire agir auprès de sa maîtresse. Je vais tout tenter pour vous tirer de cette tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. — Tu as raison, répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de temps, commencer cette négociation. Plût au ciel que nous fussions déjà dans notre retraite ! »

CHAPITRE IX

Scipion retourne à Madrid. Comment et à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la tour de Ségovie, et quelle conversation ils eurent ensemble.

Scipion partit donc encore pour Madrid ; et moi, en attendant son retour, je m'attachai à la lecture.

Tordésillas me fournissait plus de livres que je n'en voulais. Il les empruntait d'un vieux commandeur qui ne savait pas lire, et qui ne laissait pas d'avoir une belle bibliothèque, pour se donner un air de savant. J'aimais surtout les bons ouvrages de morale, parce que j'y trouvais à tout moment des passages qui flattaient mon aversion pour la cour et mon goût pour la solitude.

Je passai trois semaines sans entendre parler de mon négociateur, qui revint enfin, et me dit d'un air gai : « Pour le coup, seigneur Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles ! Madame la nourrice s'intéresse pour vous. Sa suivante, à ma prière et pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le prince d'Espagne de vous faire relâcher ; et ce prince, qui, comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demander au roi son père votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, et je vais retourner sur mes pas pour mettre la dernière main à mon ouvrage. » A ces mots, il me quitta pour reprendre le chemin de la cour.

Son troisième voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours je vis revenir mon homme, qui m'apprit que le prince avait, non sans peine, obtenu du roi ma liberté ; ce qui me fut confirmé dès le même jour par le seigneur châtelain, qui vint me dire en m'embrassant : « Mon cher Gil Blas, grâce au ciel, vous êtes libre ! Les portes de cette prison vous sont ouvertes ; mais c'est à deux conditions qui vous feront peut-être beaucoup de peine, et que je me vois à regret obligé de vous faire savoir. Sa Majesté vous défend de vous montrer à la cour, et vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très mortifié qu'on vous interdise la cour. — Et

moi, j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sait ce que j'en pense. Je n'attendais du roi qu'une grâce, il m'en fait deux. »

Étant donc assuré que je n'étais plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident et moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, et remercié mille fois Tordésillas de tous les témoignages d'amitié que j'avais reçus de lui. Nous prîmes gaiement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avait dans chacun cinq cents doublons. Chemin faisant, mon associé me dit : « Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. — Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serais satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, et je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agréments de la vie champêtre une idée qui m'enchante, et qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déjà que je vois l'émail des prairies, que j'entends chanter les rossignols et murmurer les ruisseaux : tantôt je crois prendre le divertissement de la chasse, et tantôt celui de la pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différents plaisirs qui nous attendent dans la solitude, et tu en seras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter : quand nous serons pressés de la faim, nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des aliments exquis, elle est toute en nous ; et cela est si vrai, que mes repas les

plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse et l'abondance. La frugalité est une source de délices merveilleuse pour la santé.

— Avec votre permission, seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout à fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogènes ? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chère, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim et de la pauvreté. Sitôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins, et de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquillité. « Ce qu'on a dans sa maison, dit Hésiode, ne nuit pas ; au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux, ajoute-t-il, posséder chez soi les choses nécessaires que de souhaiter de les avoir. »

« Comment diable, monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connaissez les poètes grecs ! Eh ! où avez-vous fait connaissance avec Hésiode ? — Chez un savant, me répondit-il. J'ai servi quelque temps à Salamanque un pédant qui était un grand commentateur. Il vous faisait en moins de rien un gros volume. Il le composait de passages hébreux, grecs et latins, qu'il tirait des livres de sa bibliothèque et traduisait en castillan. Comme j'étais son copiste, j'ai retenu je ne sais combien de sentences aussi remarquables que celles que je viens de citer. — Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais, pour revenir à notre

projet, dans quel royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique ? — J'opine pour l'Aragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmants, où nous pourrons mener une vie délicieuse. — Eh bien ! lui dis-je, soit ; arrêtons-nous à l'Aragon : j'y consens. Puissions-nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination ! »

CHAPITRE X

Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, et de quel événement cette rencontre fut suivie.

Lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit hôtel garni où Scipion avait logé dans ses voyages ; et la première chose que nous fîmes fut de nous rendre chez Salero, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, et me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. « Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrâce, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriela à un riche négociant. — Vous avez fort bien fait, lui répondis-je : outre que cela est plus solide, c'est qu'un bourgeois qui devient beau-père d'un homme de qualité n'est pas toujours content de monsieur son gendre. »

Puis, changeant de discours, et venant au fait : « Seigneur Gabriel, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles

que... — Votre argent est tout prêt, interrompit l'orfèvre, qui, nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étaient écrits sur des étiquettes : « Ces sacs de dou-« blons appartiennent au seigneur Gil Blas de « Santillane. » Voilà, me dit-il, le dépôt tel qu'il m'a été confié. »

Je rendis grâces à Salero du plaisir qu'il m'avait fait ; et, fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avaient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Aragon. Mon secrétaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante et deux mules. De mon côté, je fis provision de linge et d'habits. Pendant que j'allais et venais dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrai le baron de Steinbach, cet officier de la garde allemande chez lequel don Alphonse avait été élevé.

Je saluai ce cavalier allemand, qui, m'ayant aussi reconnu, vint à moi et m'embrassa. « Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir Votre Seigneurie dans la meilleure santé du monde, et de trouver en même temps l'occasion d'apprendre des nouvelles de mes chers seigneurs don César et don Alphonse de Leyva. — Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, et de plus logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette ville pour remercier le roi d'un bienfait que don Alphonse a reçu en reconnaissance des services que ses aïeux ont rendus à l'État. Il a été fait gouverneur de la ville de Valence, sans qu'il ait demandé ce poste, ni

prié personne de le solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux, et cela fait voir que notre monarque aime à récompenser la valeur. »

Quoique je susse mieux que Steinbach ce qu'il en fallait penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connaissance de ce qu'il me contait. Je lui témoignai une si vive impatience de saluer mes anciens maîtres, que pour la satisfaire il me mena chez lui sur-le-champ. J'étais curieux d'éprouver don Alphonse, et de juger, par la réception qu'il me ferait, s'il lui restait encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle, où il jouait aux échecs avec la baronne de Steinbach. Il quitta le jeu et se leva dès qu'il m'aperçut. Il s'avança vers moi avec transport, et me pressant la tête entre ses bras : « Santillane, me dit-il d'un air qui marquait une véritable joie, vous m'êtes donc enfin rendu ! J'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avais prié, s'il vous en souvient, de ne vous pas retirer du château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma prière. Je ne vous en fais pas un crime, je vous sais même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce temps-là vous auriez dû me donner de vos nouvelles, et m'épargner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où don Fernand, mon beau-frère, m'avait mandé que vous étiez.

« Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. — Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupais à la cour un poste assez considérable. J'avais l'honneur d'être secrétaire et

confident du duc de Lerme. — Serait-il possible ? s'écria don Alphonse avec un extrême étonnement. Quoi ! vous auriez été dans la confidence de ce premier ministre ? — J'ai gagné sa faveur, repris-je, et je l'ai perdue de la manière que je vais vous le dire. » Alors je lui racontai toute cette histoire, et je finis mon récit par la résolution que j'avais prise d'acheter, du peu de bien qui me restait de ma prospérité passée, une chaumière pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua : « Mon cher Gil Blas, vous savez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que jamais, et il faut que je vous en donne des marques, puisque le ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne serez plus le jouet de la fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir, en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Puisque vous êtes dans le dessein de vivre à la campagne, je vous donne une petite terre que nous avons auprès de Lirias, à quatre lieues de Valence. Vous la connaissez. C'est un présent que nous pouvons vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon père ne me désapprouvera point, et que cela fera un vrai plaisir à Séraphine. »

Je me jetai aux genoux de don Alphonse, qui me releva dans le moment. Je lui baisai la main ; et, plus charmé de son bon cœur que de son bienfait : « Seigneur, lui dis-je, vos manières m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable, qu'il précède la connaissance d'un service que je vous ai rendu ; et j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnaissance. » Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, et ne manqua

pas de me demander ce que c'était que ce prétendu service. Je le lui appris, et lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il était bien éloigné de penser, aussi bien que le baron de Steinbach, que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter : « Gil Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Lirias ; je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

— Halte-là, seigneur don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs ; je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Lirias ; j'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs. Mais cela me suffit ; et, loin d'en désirer davantage, je consentirais plutôt de perdre tout ce qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que de la tranquillité. »

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, don César arriva. Il ne fit guère moins paraître de joie que son fils en me voyant ; et lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avait, il me pressa d'accepter la pension, ce que je refusai de nouveau. Enfin le père et le fils me menèrent sur-le-champ chez un notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auraient signé un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Lirias n'était plus à eux, et que j'en pourrais aller prendre possession quand il me plairait. Ils s'en retournèrent ensuite chez le

baron de Steinbach ; et moi je volai vers notre hôtel, où je ravis d'admiration mon secrétaire, lorsque je lui annonçai que nous avions une terre dans le royaume de Valence, et que je lui contai de quelle manière je venais de faire cette acquisition. « Combien peut valoir ce petit domaine ? me dit-il. — Cinq cents ducats de rente, lui répondis-je ; et je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connais pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar, dans un hameau de cinq ou six feux, et dans un pays charmant.

— Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons là de bon gibier, avec du vin de Benicarlo et d'excellent muscat. Allons, mon patron, hâtons-nous de quitter le monde et de gagner notre ermitage. — Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je ; mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon père et ma mère n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher pour les conduire à Lirias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le ciel ne m'a peut-être fait trouver cet asile que pour les y recevoir, et il me punirait si j'y manquais. » Scipion loua fort mon dessein ; il m'excita même à l'exécuter. « Ne perdons point de temps, me dit-il : je me suis assuré déjà d'une chaise roulante ; achetons vite des mules, et prenons le chemin d'Oviédo. — Oui, mon ami, lui répondis-je, partons le plus tôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau ; et je veux, en y

arrivant, écrire sur la porte de ma maison ces deux vers latins en lettres d'or :

Inveni portum. Spes et Fortuna, valete !
Sat me lusistis ; ludite nunc alios ! »

LIVRE DIXIÈME

CHAPITRE PREMIER

Gil Blas part pour les Asturies ; il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado, son ancien maître. Il rencontre par hasard le seigneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital.

DANS le temps que je me disposais à partir de Madrid avec Scipion, pour me rendre aux Asturies, Paul V nomma le duc de Lerme au cardinalat. Ce pape, voulant établir l'inquisition dans le royaume de Naples, revêtit de la pourpre ce ministre, pour l'engager à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connaissaient parfaitement ce nouveau membre du sacré collège trouvèrent, comme moi, que l'Église venait de faire une belle acquisition.

Scipion, qui aurait mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau cardinal. « Peut-être, me dit-il, que Son Eminence, vous voyant hors de prison par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paraître irritée contre vous, et pourra vous reprendre à son service. — Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirais incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon château de Lirias ? Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète, quand le duc de

Lerme me rendrait ses bonnes grâces, quand il m'offrirait la place même de don Rodrigue de Calderone, je la refuserais. Mon parti est pris ; je veux aller à Oviédo chercher mes parents, et me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à me le dire ; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

— Comment donc, reprit mon secrétaire, un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite ? Ce soupçon blesse mon zèle et mon attachement. Quoi ! Scipion, ce fidèle serviteur qui, pour partager vos peines, aurait volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagnerait qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices ! Non, monsieur, non, je n'ai pas envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour savoir s'il ne restait point encore en vous quelques semences d'ambition. Eh bien ! puisque vous êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour, pour aller jouir de ces plaisirs innocents et délicieux dont nous nous formons une si charmante idée. »

Nous partîmes en effet bientôt après tous deux, dans une chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Henarès, et le second à Ségovie, d'où, sans m'arrêter à voir le généreux châtelain

Tordésillas, je gagnai Penafiel sur le Duero, et le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon compagnon, qui l'entendit, m'en demanda la cause. « Mon enfant, lui dis-je, c'est que j'ai longtemps exercé ici la médecine. Je n'y puis penser tranquillement. Ma conscience m'en fait dans ce moment de secrets reproches. Que dis-je ? il me semble que tous les malades que j'ai tués sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces ! — Quelle imagination ! dit mon secrétaire. En vérité, seigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux médecins, ont-ils de pareils remords? Oh! que non! ils vont toujours leur train, rejetant sur la nature les accidents funestes, et se faisant honneur des événements heureux.

— Il est vrai, repris-je, que le docteur Sangrado, de qui je suivais fidèlement la méthode, était de ce caractère-là. Il avait beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains, il était si persuadé de l'excellence de la saignée et de la fréquente boisson, qu'il appelait ses deux spécifiques pour toutes sortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyait que les malades ne mouraient que faute d'avoir assez bu et d'avoir été assez saignés. « Vive Dieu ! s'écria Scipion en faisant un éclat de rire, vous me parlez là d'un personnage incomparable. — Si tu es curieux de le voir et de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain satisfaire ta curiosité, pourvu que Sangrado vive encore, et qu'il soit à Valladolid : ce que j'ai de la peine à croire ; car il était déjà vieux quand je le quittai, et il s'est écoulé bien des années depuis ce temps-là. »

Notre premier soin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'était pas encore mort, mais que, ne pouvant plus à son âge faire de visites ni se donner de grands mouvements, il avait abandonné le pavé à trois ou quatre docteurs qui s'étaient mis en réputation par une nouvelle pratique qui ne valait guère mieux que la sienne. Nous résolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules que pour voir le seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin : nous le trouvâmes assis dans un fauteuil, un livre à la main. Il se leva sitôt qu'il nous aperçut, vint au-devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, et nous demanda ce que nous lui voulions. « Monsieur le docteur, lui dis-je, regardez-moi, je vous prie, attentivement ; est-ce que vous ne me remettez point ? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos élèves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui était autrefois votre commensal et votre substitut ? — Quoi ! c'est vous, Santillane ? me répondit-il en m'embrassant d'un air affectueux. Je ne vous aurais pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation ? Vous avez sans doute pratiqué la médecine ? — C'est à quoi, repris-je, j'avais assez de penchant ; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

— Tant pis, reprit Sangrado ; avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous seriez devenu un habile médecin, pourvu que le ciel vous eût fait la grâce de vous préserver de l'amour dangereux de la chimie. Ah ! mon fils, poursuivit-il

d'un ton douloureux et déclamateur, quel changement dans la médecine depuis quelques années ! Vous m'en voyez surpris et indigné avec raison. On ôte à cet art l'honneur et la dignité. Cet art, qui dans tous les temps a respecté la vie des hommes, est présentement en proie à la témérité, à la présomption, et à l'*impéritie ;* car les faits parlent, et bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens : *lapides clamabunt.* On voit dans cette ville des médecins, ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine : *currus triumphalis antimonii ;* des échappés de l'école de Paracelse, des adorateurs du kermès, des guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à savoir préparer des drogues chimiques. Que vous dirai-je ? tout est méconnaissable dans leur méthode. La saignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les purgatifs, autrefois doux et bénins, sont changés en émétique et en kermès. Ce n'est plus qu'un chaos où chacun se permet ce qu'il veut, et franchit les bornes de l'ordre et de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées. »

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister ; je fis plus, je déclamai contre le kermès sans savoir ce que c'était, et donnai au diable à tout hasard ceux qui l'ont inventé. Scipion, remarquant que je m'égayais dans cette scène, y voulut mettre aussi du sien. « Monsieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit-neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remèdes de la chimie.

Feu mon grand-oncle, à qui Dieu fasse miséricorde, était si chaud partisan d'Hippocrate, qu'il s'est souvent battu contre les empiriques qui ne parlaient pas avec assez de respect de ce roi de la médecine. Bon sang ne peut mentir : je servirais volontiers de bourreau à ces novateurs ignorants dont vous vous plaignez avec tant de justice et d'éloquence. Quel désordre ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile !

— Ce désordre, dit le docteur, va plus loin que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine ; au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire les médecins, se croient capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du kermès et de l'émétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le kermès dans les apozèmes et les potions cordiales, et les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand jusque dans les cloîtres. Il y a parmi les moines des frères qui sont tout ensemble apothicaires et chirurgiens. Ces singes de médecins s'appliquent à la chimie, et font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abrègent la vie de leurs révérends pères. Enfin il y a dans Valladolid plus de soixante monastères, tant d'hommes que de filles : jugez du ravage qu'y fait le kermès, avec l'émétique et la saignée du pied!—Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colère contre ces empoisonneurs ; je gémis avec vous, et partage vos alarmes sur la vie des hommes, manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la chimie n'occasionne un jour la perte

de la médecine, comme la fausse monnaie cause la ruine des États. Fasse le ciel que ce jour fatal ne soit pas près d'arriver ! »

Dans cet endroit de notre conversation nous vîmes paraître une vieille servante qui apportait au docteur une soucoupe sur laquelle il y avait un petit pain mollet, un verre avec deux carafes, dont l'une était pleine d'eau, et l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup, où il y avait à la vérité les trois quarts d'eau ; mais cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnait sujet de lui faire. « Ah ! ah ! lui dis-je, monsieur le docteur, je vous prends sur le fait. Vous buvez du vin, vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson, vous qui pendant les trois quarts de votre vie n'avez bu que de l'eau, et qui êtes cause que depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte de vin ! Depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous-même ? Vous ne sauriez vous excuser sur votre âge, puisque, dans un endroit de vos écrits, vous définissez la vieillesse comme une phtisie naturelle qui nous dessèche et nous consume ; que, sur cette définition, vous déplorez l'ignorance des personnes qui appellent le vin le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier ?

— Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux médecin. Si je buvais du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidèle observateur de ma propre méthode ; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. — Autre contradiction, lui répliquai-je, mon cher maître ; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sédillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grâce que vous

avez reconnu votre erreur, et que le vin n'est pas une funeste liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération. »

Ces paroles embarrassèrent un peu notre docteur. Il ne pouvait nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin ; mais la honte et la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisais un juste reproche, il ne savait que me répondre, et il en était tout confus. Pour le tirer d'embarras, je changeai de matière ; et un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir toujours bon contre les nouveaux praticiens. « Courage, lui dis-je, seigneur Sangrado ; ne vous lassez point de décrier le kermès, et frondez sans cesse la saignée du pied. Si, malgré votre zèle et votre amour pour l'*orthodoxie* médicale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir. »

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon secrétaire et moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant et original de ce docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchait les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, et le reconnus sans peine pour le seigneur Manuel Ordonnez, ce bon administrateur d'hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : « Serviteur au vénérable et discret seigneur Manuel Ordonnez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des pauvres. » A ces mots, il me regarda fixe-

ment, et me répondit que mes traits ne lui étaient pas inconnus, mais qu'il ne pouvait se rappeler où il m'avait vu. « Je n'en suis point étonné, repris-je ; il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas fait attention à moi ; j'allais chez vous dans le temps que vous aviez à votre service un de mes amis, nommé Fabrice Nuñez. — Ah ! je m'en souviens présentement, repartit l'administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux de bons enfants ; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Eh ! qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice ? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

— C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. — Qu'appelez-vous des œuvres mêlées ? me répliqua-t-il. Cela me paraît équivoque. — Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers et en prose ; il fait des comédies et des romans ; en un mot, c'est un garçon qui a du génie, et qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'administrateur, comment est-il avec son boulanger ? — Pas aussi bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition ; entre nous, je ne le crois pas fort riche. — Oh ! je n'en doute nullement, reprit Ordonnez. Qu'il fasse sa cour aux grands seigneurs tant qu'il lui plaira ; ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses, lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'hôpital.

— Cela pourra bien être, lui répliquai-je ; la poésie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice aurait beaucoup mieux fait de demeurer attaché à Votre Seigneurie ; il roulerait aujourd'hui sur

l'or. — Il serait du moins fort à son aise, dit Manuel. Je l'aimais ; et j'allais, en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel esprit. L'insensé ! il composa une comédie qu'il fit représenter par des comédiens qui étaient dans cette ville ; la pièce réussit, et la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de Vega ; et, préférant la fumée des applaudissements du public aux avantages réels que mon amitié lui préparait, il me demanda son congé. Je voulus, par compassion, lui faire changer de sentiment ; je lui remontrai vainement qu'il laissait l'os pour courir après l'ombre ; je ne pus retenir ce fou que la fureur d'écrire entraînait. Il ne connaissait pas son bonheur, ajouta l'administrateur ; le garçon que j'ai pris après lui pour me servir en peut rendre un bon témoignage ; plus raissonable que Fabrice avec moins d'esprit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions et qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritait ; il remplit actuellement à l'hôpital deux emplois, dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille. »

CHAPITRE II

Gil Blas continue son voyage, et arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parents. Mort de son père ; suite de cette mort.

De Valladolid, nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit

que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y aurait eu pourtant un assez beau coup à faire pour eux, et deux habitants seulement d'un souterrain nous auraient sans peine enlevé nos doublons ; car je n'avais pas appris à la cour à devenir brave ; et Bertrand, mon *moço de mulas*, ne paraissait pas d'humeur à se faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y avait que Scipion qui fût un peu spadassin.

Il était nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil Perez. J'étais bien aise de m'informer dans quel état se trouvaient mes parents, avant que de me présenter devant eux ; et, pour le savoir, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connaissais pour des gens qui ne pouvaient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet, l'hôte m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria : « Par saint Antoine de Pade ! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. — Oui vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même ; je le reconnais bien ; il n'a presque point changé : c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avait plus d'esprit qu'il n'était gros. Il me semble que je le vois encore, qui vient avec sa bouteille chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

— Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire ; mais de grâce apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon père et ma mère ne sont pas sans doute dans une agréable situation. — Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôtesse : dans quelque état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre. Le bonhomme Gil Perez est devenu paralytique de la

moitié du corps, et n'ira pas loin, selon toutes les apparences ; votre père, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie et la mort ; et votre mère, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un et à l'autre. Telle est leur situation. »

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étais fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie ; et, suivi de mon secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits. « Mon fils, me dit-elle tristement après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père ; vous venez assez à temps pour être frappé de ce cruel spectacle. » En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquait bien la pauvreté d'un écuyer, touchait à son dernier moment. Quoique environné des ombres de la mort, il avait encore quelque connaissance. « Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, et qui vous demande votre bénédiction. » A ce discours, mon père ouvrit des yeux qui commençaient à se fermer pour jamais ; il les attacha sur moi ; et remarquant, malgré l'accablement où il se trouvait, que j'étais touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains ; et, tandis que je la baignais de larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mère était trop préparée à cette mort pour s'en affliger sans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffisait pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochais de ne l'avoir point secouru ; et, quand je pensais que j'avais eu cette dureté, je me regardais comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis ensuite étendu sur un autre grabat et dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avais vinrent s'offrir à mon esprit. « Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considère pour ton supplice la misère où sont tes parents. Si tu leur avais fait quelque part du superflu des biens que tu possédais avant ta prison, tu leur aurais procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, et tu aurais peut-être prolongé la vie de ton père. »

L'infortuné Gil Perez était retombé en enfance. Il n'avait plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien de le presser entre mes bras, et de lui donner des témoignages de ma tendresse ; il n'y parut pas sensible. Ma mère avait beau lui dire que j'étais son neveu Gil Blas, il m'envisageait d'un air imbécile, sans répondre rien. Quand le sang et la reconnaissance ne m'auraient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devais tant, je n'aurais pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là Scipion gardait un morne silence, partageait mes peines, et confondait par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mère, après une si longue absence, vou-

drait m'entretenir, et que la présence d'un homme qu'elle ne connaissait pas pourrait la gêner, je le tirai à part, et lui dis : « Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, et me laisse ici avec ma mère ; nous allons avoir ensemble un entretien qui durera longtemps ; la bonne dame, si tu restais avec nous, te croirait peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. » Scipion se retira, de peur de nous contraindre ; et j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous était arrivé à l'un et à l'autre depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avait essuyés dans des maisons où elle avait été duègne, et me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurais pas été bien aise que mon secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mère, la dame était un peu prolixe dans ses récits ; elle m'aurait fait grâce des trois quarts de son histoire, si elle en eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, et je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes aventures ; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo, m'était venu faire à Madrid, je m'étendis fort sur cet article. « Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, repondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier ministre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnaître ; et, quand il vous détailla nos misères, vous l'écoutâtes

d'un air glacé. Comme les pères et les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfants, nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, et la douleur dont je vous vois saisi achève de faire votre apologie.

— Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je ; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étais occupé que de ma fortune ; et l'ambition qui me dominait ne me permettait guère de penser à mes parents. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme qui, m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étais plus riche qu'un Juif, il venait me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin ; il me reprocha même, dans des termes peu mesurés, mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, et, perdant patience, je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre ; j'aurais dû faire réflexion que ce n'était pas votre faute si l'épicier manquait de politesse, et que son conseil ne laissait pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

« C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. Malgré la colère qui me dominait, la voix du sang se fit entendre ; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parents ; et, rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice et par l'ambition. Mais, dans la suite, ayant été enfermé par ordre du

roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade ; et c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est ma maladie et ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, et qui m'ont entièrement détaché de la cour. Je suis revenu de cette vie tumultueuse, je ne respire plus que la solitude, et je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, et nous vivrons là très commodément. Vous jugez bien que je me proposais d'y mener aussi mon père ; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mère, et de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le temps que j'ai passé sans lui être utile.

— Je vous sais très bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère ; et je m'en irais avec vous sans balancer, si je n'y trouvais des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle mon frère dans l'état où il est, et je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner ; cependant, comme la chose mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre père. — Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi ; c'est mon secrétaire, il a de l'esprit et du zèle ; nous pouvons nous en reposer sur lui. »

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint ; il était déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivait fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avais à lui donner. Dès qu'il sut de quoi il s'agis-

sait : « Cela suffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête. Vous pouvez vous en fier à moi. — Prenez garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux ; il ne saurait être trop modeste pour mon époux, que toute la ville a connu pour un écuyer des plus malaisés.—Madame, repartit Scipion, quand il aurait été encore plus pauvre, je n'en rabattrais pas deux maravedis. Je ne regarde là-dedans que mon maître: il a été favori du duc de Lerme, son père doit être enterré noblement. »

J'approuvai le dessein de mon secrétaire ; je lui recommandai même de ne point épargner l'argent. Un reste de vanité que je conservais encore se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissait aucun héritage, je ferais admirer mes manières généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'était point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui, sans perdre de temps, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obsèques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville et les faubourgs ; tous les habitants d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation, et firent là-dessus des gloses peu honorables pour moi. « Ce ministre fait à la hâte, disait l'un, a de l'argent pour enterrer son père, mais il n'en avait point pour le nourrir. — Il aurait mieux valu, disait l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant, que de lui faire tant d'honneurs après sa mort. » Enfin les coups de langue ne me furent point épargnés ; chacun lança son

trait. Ils n'en demeurèrent pas là : ils nous insultèrent, Scipion, Bertrand et moi, quand nous sortîmes de l'église ; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées, et conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'était attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mère se montrât, et protestât publiquement qu'elle était fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où était ma chaise, dans le dessein de la briser ; ce qu'ils auraient fait indubitablement, si l'hôte et l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'apaiser ces esprits furieux, et de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisait, et qui étaient autant d'effets des discours que le jeune épicier avait tenus de moi dans la ville, m'inspirèrent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurais fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mère, qui, se sentant elle-même très mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avait régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en userais avec elle. « Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner ; mais comme il ne paraît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt qu'il ne sera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

— Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mère, car je ne la tiendrais pas ; je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies, et dans une parfaite indépendance.—Ne serez-vous pas toujours, lui républiquai-je, maîtresse absolue dans mon châ-

teau ? — Je n'en sais rien, repartit-elle ; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouserez ; elle sera ma bru, je serai sa belle-mère ; nous ne pourrons vivre ensemble. — Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier ; mais quand la fantaisie m'en prendrait, je vous réponds que j'obligerais bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. — C'est me répondre témérairement, reprit ma mère ; et je demanderais caution de la caution. Je craindrais que votre complaisance pour votre épouse ne l'emportât sur la force du sang, et je ne voudrais pas jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

— Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire, en se mêlant à la conversation ; je crois, comme vous, que les brus dociles sont bien rares. Cependant, pour vous accorder vous et mon maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturies, et lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mère et le fils vivront fort satisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. » Les deux parties intéressées approuvèrent la convention proposée ; après quoi je payai la première année d'avance ; et je sortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Étienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance ! Plus ils y feront briller de richesses, plus ils seront haïs de leurs compatriotes.

CHAPITRE III

Gil Blas prend la route du royaume de Valence, et arrive enfin à Lirias. Description de son château, comment il y fut reçu, et quelles gens il y trouva.

Nous prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia ; et, continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixième à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je prenais plaisir à voir mon secrétaire observer avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offraient à sa vue, à droite et à gauche, dans la campagne. Lorsqu'il en apercevait un de grande apparence, il ne manquait pas de me dire, en me le montrant du doigt : « Je voudrais bien que ce fût là notre retraite.

— Je ne sais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation ; mais si tu t'imagines que c'est une maison magnifique, une terre de grand seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement. Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avait dans le pays des Sabins près de Tibur, et qui lui fut donnée par Mécénas. Don Alphonse m'a fait à peu près le même présent. — Tant pis, s'écria Scipion ; je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumière. — Ce n'en est pas tout à fait une, lui répondis-je ; mais souviens-toi que je t'en ai toujours fait une description très modeste ; et, dès ce moment, tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidèle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, et regarde sur ses bords, auprès de ce hameau de neuf à dix

feux, cette maison qui a quatre petits pavillons ; c'est mon château.

— Comment diable ! dit alors mon secrétaire d'un ton de voix admiratif, c'est un bijou que cette maison ! Outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie, et entourée de pays plus charmants que les environs mêmes de Séville, appelés par excellence le paradis terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne serait pas plus de mon goût : en vérité, je le trouve charmant ; une rivière l'arrose de ses eaux ; un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude ! Ah ! mon cher maître, nous avons bien la mine de demeurer ici longtemps ! — Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois content de notre asile, dont tu ne connais pas encore tous les agréments. »

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte aussitôt que Scipion eut dit que c'était le seigneur Gil Blas de Santillane qui venait prendre possession de son château. A ce nom, si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour, où je mis pied à terre ; puis m'appuyant pesamment sur Scipion, et faisant le gros dos, je gagnai une salle où je fus à peine arrivé, que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venaient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau patron ; que don César et don Alphonse de Leyva les avaient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, et ceux-là de laquais, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs prétendant faire tous les frais de

mon ménage. Le cuisinier, nommé maître Joachim, était le principal de ces domestiques, et portait la parole ; il faisait l'agréable ; il me dit qu'il avait fait une ample provision de toutes sortes d'excellents vins ; et que pour la bonne chère, il espérait qu'un garçon comme lui, qui avait été six ans cuisinier de monseigneur l'archevêque de Valence, saurait composer des ragoûts qui piqueraient ma sensualité. « Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon savoir-faire. Promenez-vous, seigneur, en attendant le dîner ; visitez votre château ; voyez si vous le trouvez en état d'être habité par Votre Seigneurie. »

Je laisse à penser si je négligeai cette visite ; et Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas ; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée ; et j'eus partout occasion d'admirer la bonté que don César et son fils avaient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux appartements qui étaient aussi bien meublés qu'ils pouvaient l'être sans magnificence. Dans l'un, il y avait une tapisserie des Pays-Bas, avec un lit et des chaises de velours, le tout propre encore, quoique fait du temps que les Maures occupaient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étaient dans le même goût : c'était une vieille tenture de damas de Gênes jaune, avec un lit et des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui dans un inventaire auraient été peu prisés, paraissaient là très considérables.

Après avoir bien examiné toutes ces choses,

nous revînmes, mon secrétaire et moi, dans la salle où était dressée une table sur laquelle étaient deux couverts ; nous nous y assîmes, et dans le moment on nous servit une *olla podrida* si délicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence de n'avoir plus le cuisinier qui l'avait faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisait pas trouver plus mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous présentaient de grands verres qu'ils remplissaient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion en était charmé ; mais n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentait, il me le témoignait par des regards parlants, et je lui faisais connaître par les miens que j'étais aussi content que lui. Un plat de rôti, composé de deux cailles grasses, qui flanquaient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le potpourri, et acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme deux affamés, et bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin faire voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais et agréable.

Si mon secrétaire avait paru jusque-là fort satisfait de ce qu'il avait vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il ne pouvait se lasser de le parcourir des yeux. Il est vrai que don César, qui venait de temps en temps à Lirias, prenait plaisir à le faire cultiver et embellir. Toutes les allées bien sablées et bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissait de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion ; mais il fut particulièrement en-

chanté d'une longue allée qui conduisait, en descendant toujours, au logement du fermier, et que des arbres touffus couvraient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'asile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes, et nous nous assîmes au pied d'un ormeau, où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venaient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes, lesquelles se firent entendre si près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes brusquement ; et, pour nous informer de la cause de ce bruit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitants du hameau, qui, s'étant assemblés là, tiraient et dérouillaient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venaient d'être avertis. Ils me connaissaient la plupart, pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'aperçurent pas plus tôt, qu'ils crièrent tous ensemble : « Vive notre nouveau seigneur ! Qu'il soit le bienvenu à Lirias ! » Ensuite ils rechargèrent leurs escopettes, et me régalèrent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection ; je leur lâchai même une vingtaine de pistoles ; et ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, et je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien nou-

vellement acquis a d'abord de charmes pour nous !

Le cuisinier, l'aide de cuisine et le marmiton n'étaient pas oisifs pendant ce temps-là ; ils travaillaient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait ; et nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsque, étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté, et un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremets des oreilles de cochon, des poulets marinés et du chocolat à la crème. Nous bûmes copieusement du vin de Lucène et de plusieurs autres sortes de vins délicieux ; et quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais, prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empressèrent à me déshabiller ; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre et mon bonnet de nuit, je les renvoyai, en leur disant, d'un air de maître : « Retirez-vous, messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste. »

Je les fis sortir tous, et, retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, nous commençâmes par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joie que mon secrétaire fit éclater. « Eh bien ! lui dis-je, mon ami, que penses-tu du traitement qu'on me fait par ordre des seigneurs de Leyva ? — Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. —Je ne le souhaite pas, moi, lui répliquai-je ; il ne me convient pas de souffrir que mes bienfaiteurs fassent

pour moi tant de dépense, ce serait abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accommoderais point de valets aux gages d'autrui : je croirais n'être pas dans ma maison. D'ailleurs je ne suis pas venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie ! Avons-nous besoin d'un si grand nombre de domestiques ? Non, il ne nous faut, avec Bertrand, qu'un cuisinier, un marmiton et un laquais ; cela nous suffira. » Quoique mon secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours au dépens du gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là-dessus ; et, se conformant à mes sentiments, il approuva la réforme que je voulais faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement, et se retira dans le sien.

CHAPITRE IV

Il part pour Valence, et va voir les seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, et du bon accueil que lui fit Séraphine.

J'ACHEVAI de me déshabiller, et je me mis au lit, où, ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les seigneurs de Leyva payaient l'attachement que j'avais pour eux ; et, pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnaient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avais de les en remercier. Je me faisais aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine, mais ce plaisir n'était pas pur : je ne pouvais penser sans peine que j'aurais en même temps à soutenir les regards de la dame Lorença Séphora, qui, se souvenant peut-être encore de l'aventure du soufflet, ne serait pas

fort aise de me revoir. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin, et ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du soleil.

Je fus bientôt sur pied ; et, tout occupé du voyage que je méditais, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevais de m'ajuster, mon secrétaire entra dans ma chambre. « Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence : je ne crois pas que tu désapprouves mon dessein ; je ne puis aller trop tôt saluer les seigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner ; demeure ici pendant mon absence, je reviendrai te joindre au bout de huit jours. — Allez, monsieur, répondit-il ; faites bien votre cour à don Alphonse et à son père : ils me paraissent sensibles au zèle qu'on a pour eux, et très reconnaissants des services qu'on leur a rendus : les personnes de qualité de ce caractère-là sont si rares, qu'on ne peut assez les ménager. » Je fis avertir Bertrand de se tenir prêt à partir ; et, tandis qu'il préparait les mules, je pris mon chocolat. Ensuite, je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder Scipion comme un autre moi-même, et de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures. J'allai descendre tout droit aux écuries du gouverneur ; j'y laissai mon équipage, et je me fis conduire à l'appartement de ce seigneur, qui y était alors avec don César son père. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai ; et, les abordant tous deux avec respect : « Les valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs maîtres ; voici un de vos anciens serviteurs qui vient vous rendre ses devoirs. » A ces

mots, je voulus me prosterner devant eux ; mais ils m'en empêchèrent, et m'embrassèrent l'un et l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. « Eh bien ! mon cher Santillane, me dit don Alphonse, avez-vous été à Lirias prendre possession de votre terre ? — Oui, seigneur, lui répondis-je, et je vous prie de trouver bon que je vous la rende. — Pourquoi donc cela ? répliqua-t-il ; a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte ? — Non par elle-même, lui repartis-je ; au contraire, j'en suis enchanté : tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des cuisiniers d'archevêque, avec trois fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, et qui ne servent là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

— Si vous eussiez, dit don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château tel qu'il est ; mais vous savez que vous la refusâtes, et nous avons cru devoir faire en récompense ce que nous avons fait. — C'en est trop, lui répondis-je ; votre bonté doit s'en tenir au don de cette terre, qui a de quoi combler mes désirs. Vous dirai-je tout ce que j'en pense ? Indépendamment de ce qu'il vous en coûte pour entretenir tant de monde, je vous proteste que ces gens-là me gênent et m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma volonté. » Je prononçai d'un air si vif ces dernières paroles, que le père et le fils, qui ne prétendaient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairait dans mon château.

Je les remerciais de m'avoir accordé cette liberté, sans laquelle je ne pouvais être heureux, lorsque

don Alphonse m'interrompit en me disant : « Mon cher Gil Blas, je veux vous présenter à une dame qui sera bien aise de vous voir. » En parlant de cette sorte, il me prit par la main, et me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joie en m'apercevant. « Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous est pas moins agréable qu'à moi. — C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé; le temps ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu ; et j'ajoute à la reconnaissance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. » Je dis à madame la gouvernante que je n'étais que trop payé du péril que j'avais partagé avec ses libérateurs en exposant ma vie pour elle, et, après force compliments de part et d'autre, don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité qui venaient dîner chez lui.

Tous ces messieurs me saluèrent fort poliment : ils me firent d'autant plus de civilités, que don César leur dit que j'avais été un des principaux secrétaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entre eux n'ignoraient pas que c'était par mon crédit que don Alphonse avait obtenu le gouvernement du royaume de Valence ; car tout se sait. Quoi qu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal. Les uns en faisaient ou affectaient d'en faire de grands éloges, et les autres ne lui donnaient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils voulaient par là m'engager à me répandre sur le compte de Son Éminence, et à les égayer à ses dépens. Je me

l'imaginai du moins, et je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en pensais ; mais je retins ma langue, et cette petite victoire que je remportai sur moi me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les convives, après le dîner, se retirèrent chez eux pour faire la sieste ; don César et son fils, pressés de la même envie, s'enfermèrent dans leurs appartements.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avais souvent entendu vanter la beauté, je sortis du palais du gouverneur dans le dessein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint, d'un air respectueux, m'aborder en me disant : « Le seigneur de Santillane veut bien me permettre de le saluer ? » Je lui demandai qui il était. « Je suis, me répondit-il, valet de chambre de don César ; j'étais un de ses laquais dans le temps que vous étiez son intendant ; je vous faisais régulièrement tous les matins ma cour, et vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informais de ce qui se passait au logis. Vous souvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village de Leyva s'introduisait secrètement dans la chambre de la dame Lorença Séphora ? — C'est ce que je n'ai point oublié, lui répliquai-je. Mais à propos de cette duègne, qu'est-elle devenue ? — Hélas ! repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, et mourut plus regrettée de Séraphine que de don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort. »

Le valet de chambre de don César m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Séphora, me fit des excuses de m'avoir arrêté, et me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer en

me rappelant cette duègne infortunée ; et, m'attendrissant sur son sort, je m'imputai son malheur, sans songer que c'était plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'on devait l'attribuer.

J'observais avec plaisir tout ce qui me semblait digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'archevêché occupa mes yeux agréablement, aussi bien que les beaux portiques de la Bourse ; mais une grande maison que j'aperçus, et dans laquelle il entrait beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyais là un si grand concours d'hommes et de femmes ; et bientôt je fus au fait en lisant ces paroles écrites en lettres d'or sur une table de marbre noir qu'il y avait au-dessus de la porte : *la posada de los representantes*. Et les comédiens marquaient dans leur affiche qu'ils joueraient ce jour-là pour la première fois une tragédie nouvelle de don Gabriel Triaquero.

CHAPITRE V

Gil Blas va à la comédie, où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence.

Je m'arrêtai quelques moments à la porte pour considérer les personnes qui entraient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine et richement habillés, et des figures aussi plates que mal vêtues. J'aperçus des dames titrées, qui descendaient de leurs carrosses pour aller occuper les loges qu'elles avaient fait retenir, et des aventurières qui allaient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de spectateurs m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme

je me disposais à prendre un billet pour entrer, le gouverneur et son épouse arrivérent. Ils me démêlèrent dans la foule, et m'ayant fait appeler, ils m'entraînèrent dans leur loge, où je me plaçai derrière eux de manière que je pouvais facilement parler à l'un et à l'autre.

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très serré, et un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires. « Voilà, dis-je à don Alphonse, une nombreuse assemblée. — Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il ; la tragédie qu'on va représenter est de la composition de don Gabriel Triaquero, surnommé le poète à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air. Les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce : toutes les loges sont retenues ; et, le jour de la première représentation, on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre, qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur.—Quelle rage ! dis-je au gouverneur. Cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poète. — N'allez pas si vite, répondit don Alphonse ; il faut être en garde contre la prévention ; le public s'aveugle quelquefois sur des pièces où il y a de faux brillants, et il n'en connaît le prix qu'après l'impression. »

Dans cet endroit de notre conversation, les acteurs parurent. Nous cessâmes aussitôt de parler, pour les écouter avec attention. Les applaudissements commencèrent dès la protase ; à chaque vers

c'était un *brouhaha*, et à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmait. Après la pièce, on me montra l'auteur, qui allait de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs et les dames se préparaient à la couronner.

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arrivèrent trois ou quatre chevaliers. Il y vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid qui avait de l'esprit et du goût. Ils avaient tous été à la comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la pièce nouvelle. « Messieurs, dit un chevalier de Saint-Jacques, que pensez-vous de cette tragédie ? N'en êtes-vous pas affectés comme moi ? N'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé ? Pensées sublimes, tendres sentiments, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un poème sur le ton de la bonne compagnie. — Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un chevalier d'Alcantara. Cette pièce est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, et de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monsieur, ajouta-t-il en adressant la parole au gentilhomme castillan ; il me paraît connaisseur ; je parie qu'il est de mon sentiment. — Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Madrid si promptement. Bien loin de juger d'une pièce que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ses beautés tant qu'elle n'est que dans la bouche des acteurs ; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue ; et véritablement

elle ne nous fait pas toujours, sur le papier, le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scène.

« Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un poème avant que de l'estimer ; la réputation de son auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir. Quand Lope de Vega même et Calderon donnaient des nouveautés, ils trouvaient des juges sévères dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étaient dignes.

— Oh parbleu ! interrompit le chevalier de Saint-Jacques, nous ne sommes pas si timides que messieurs les Castillans. Nous n'attendons point, pour décider, qu'une pièce soit imprimée. Dès la première représentation nous en connaissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sachions que c'est une production de don Gabriel, pour être persuadés qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce poète doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope et les Calderon n'étaient que des apprentis en comparaison de ce grand maître du théâtre. » Le gentilhomme, qui regardait Lope et Calderon comme les Sophocles et les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa. « Quel sacrilège dramatique! s'écria-t-il d'un ton animé. Puisque vous m'obligez messieurs, à juger sur une première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef-d'œuvre, je la trouve fort défectueuse. C'est un poème farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, et les pensées souvent très obscures. »

Les deux auteurs qui étaient à table, et qui, par une retenue aussi louable que rare, n'avaient rien dit de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du gentilhomme ; ce qui me fit juger que leur silence était moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencèrent à louer don Gabriel ; ils le placèrent même parmi les dieux. Cette apothéose extravagante et cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui, levant les mains au ciel, s'écria tout à coup, comme par enthousiasme : « O divin Lope de Vega, rare et sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels qui voudront vous atteindre ! Et vous, moelleux Calderon, dont la douceur élégante et purgée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des Muses ! Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui. »

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'était attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table en belle humeur, et s'en alla. On me conduisit, par ordre de don Alphonse, à l'appartement qui m'avait été préparé. J'y trouvai un bon lit, où Ma Seigneurie, s'étant couchée, s'endormit, en déplorant, aussi bien que le gentilhomme castillan, l'injustice que les ignorants faisaient à Lope et à Calderon.

CHAPITRE VI

Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnaître ; quel homme c'était que ce religieux.

Comme je n'avais pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai et je sortis le lendemain, dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus dans la rue un chartreux qui sans doute allait vaquer aux affaires de sa communauté. Il marchait les yeux baissés, et il avait l'air si dévot, qu'il s'attirait les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi, et je crus voir en lui don Raphaël, cet aventurier qui tient une place si honorable dans les deux premiers volumes de mon histoire.

Je fus si étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demeurai immobile pendant quelques moments, ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. « Juste ciel ! dis-je en moi-même, vit-on jamais deux visages plus ressemblants ! Que faut-il que je pense ? Dois-je croire que c'est don Raphaël ? Puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui ? » Je me sentis trop curieux de savoir la vérité pour en demeurer là. Je me fis enseigner le chemin du couvent des chartreux, où je me rendis sur-le-champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendrait, et bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait : en arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connaissance tourna mon doute en certitude ; je reconnus, dans le frère portier Ambroise de Lamela, mon ancien valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas sans un extrême étonnement.

Notre surprise fut égale de part et d'autre de nous retrouver dans cet endroit. « N'est-ce pas une illusion ? lui dis-je en le saluant. Est-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue ? » Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne pas me remettre, ce qui est plus vraisemblable : mais, considérant que la feinte était inutile, il prit l'air d'un homme qui tout à coup se ressouvient d'une chose oubliée. « Ah ! seigneur Gil Blas, s'écria-t-il, pardon si j'ai pu vous méconnaître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, et que je m'attache à remplir les devoirs prescrits par nos règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le monde ; les images du siècle s'effacent de mon souvenir.

— J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir, après dix ans, sous un habit si respectable. — Et moi, répondit-il, j'ai honte d'en paraître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Hélas ! ajouta-t-il en poussant un soupir, pour être digne de le porter, il faudrait que j'eusse toujours vécu dans l'innocence ! — A ce discours qui me charme, lui répliquai-je, mon cher frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en suis ravi, et je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie, vous et don Raphaël ; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville, habillé en chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, et je suis venu ici l'attendre pour réparer ma faute quand il rentrera.

— Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela,

c'est don Raphaël lui-même que vous avez vu ; et quant au détail que vous demandez, le voici : Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes, le fils de Lucinde et moi, la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut un jour que nous entrassions dans l'église des Chartreux, dans le temps que les religieux psalmodiaient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, et nous éprouvâmes que les méchants ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils priaient Dieu, leur air mortifié et détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui régnait sur leurs visages, et qui marquait si bien le repos de leurs consciences.

« En faisant ces observations, nous tombâmes l'un et l'autre dans une rêverie qui nous devint salutaire : nous comparâmes en nous-mêmes nos mœurs avec celles de ces bons religieux, et la différence que nous y trouvâmes nous remplit de trouble et d'inquiétude. — Lamela, me dit don Raphaël lorsque nous fûmes hors de l'église, comment te sens-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le celer, je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvements qui me sont inconnus m'agitent ; et, pour la première fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. — Je suis dans la même disposition, lui répondis-je : les mauvaises actions que j'ai faites se soulèvent dans cet instant contre moi ; et mon cœur, qui n'avait jamais senti de remords, en est présentement déchiré. — Ah ! cher Ambroise, reprit mon camarade, nous sommes deux brebis égarées que le Père céleste, par pitié, veut ramener au bercail. C'est lui, mon enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne

soyons point sourds à sa voix ; renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, et commençons dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut : il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent, et les consacrer à la pénitence. »

« J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frère Ambroise ; et nous formâmes la généreuse résolution de nous faire chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au père prieur, qui ne sut pas sitôt notre dessein, que, pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules et traiter comme des religieux pendant une année entière. Nous suivîmes les règles avec tant d'exactitude et de constance, qu'on nous reçut parmi les novices. Nous étions si contents de notre état et si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession, après quoi don Raphaël, ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux père qui était alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne respirait que le recueillement intérieur, aurait mieux aimé employer tout son temps à la prière ; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avait de lui. Il acquit une si parfaite connaissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi ; et l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos pères, qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paraît occupé que de l'éternité.

Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'est un des meilleurs sujets de ce monastère. »

J'interrompis dans cet endroit Lamela par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël, qui arriva. « Le voici, m'écriai-je, le voici ce saint procureur que j'attendais avec impatience ! » En même temps je courus au-devant de lui, et je le tins pendant quelques moments embrassé. Il se prêta de bonne grâce à l'accolade ; et, sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur : « Dieu soit loué, seigneur de Santillane, Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir ! — En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part possible à votre bonheur : le frère Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion, et ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus qui doivent jouir d'une éternelle félicité !

— Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde d'un air qui marquait beaucoup d'humilité, ne devraient pas concevoir une pareille espérance ; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grâce auprès du Père des miséricordes. Et vous, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites ? Quelles affaires vous amènent à Valence ? N'y rempliriez-vous point par malheur quelque emploi dangereux ? — Non, Dieu merci, lui répondis-je : depuis que j'ai quitté la cour, je mène une vie d'honnête homme ; tantôt, dans une terre que j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaisirs de la

campagne ; et tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui est mon ami, et que vous connaissez tous deux parfaitement. »

Alors je leur contai l'histoire de don Alphonse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention ; et quand je leur dis que j'avais porté, de la part de ce seigneur, à Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit ; et, adressant la parole à Raphaël : « Père Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là ce bon marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, et nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. — Effectivement, dit le saint procureur, le frère Ambroise et moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes secrètement tenir quinze cents ducats à Samuel Simon, par un honnête ecclésiastique qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution : tant pis pour Samuel s'il a été capable de toucher cette somme après avoir été remboursé du tout par le seigneur de Santillane ! — Mais, leur dis-je, vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidèlement remis ? — Sans doute, s'écria don Raphaël ; je répondrais de l'intégrité de l'ecclésiastique comme de la mienne. — J'en serais aussi la caution, dit Lamela ; c'est un saint prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, et qui a eu, pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens. — Cela étant, repris-je, il ne faut pas douter que la restitution n'ait été faite avec une scrupuleuse fidélité. »

Notre conversation dura quelque temps encore ; ensuite nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, et moi en me recommandant à leurs

bonnes prières. J'allai sur-le-champ trouver don Alphonse. « Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien. Je quitte deux vénérables chartreux de votre connaissance ; l'un se nomme le père Hilaire, et l'autre le frère Ambroise. — Vous vous trompez, me répondit don Alphonse ; je ne connais aucun chartreux. — Pardonnez-moi, lui répliquai-je ; vous avez vu à Xelva le frère Ambroise, commissaire de l'inquisition, et le père Hilaire, greffier. — O ciel ! s'écria le gouverneur avec surprise, serait-il possible que Raphaël et Lamela fussent devenus chartreux ? — Oui vraiment, lui répondis-je : il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison, et le second est portier. L'un est maître de la caisse, et l'autre de la porte. »

Le fils de don César rêva quelques moments, puis branlant la tête : « Monsieur le commissaire de l'inquisition et son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. — Cela peut être, lui répondis-je ; pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs ; mais, selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. — Cela se peut, reprit don Alphonse ; il y a bien des libertins qui, après avoir scandalisé le monde par leurs dérèglements, s'enferment dans les cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

— Eh ! pourquoi, lui dis-je, n'en seraient-ils pas ? Ils ont volontairement embrassé l'état monastique, et il y a déjà longtemps qu'ils vivent en bons religieux. — Vous me direz tout ce qu'il vous

plaira, me repartit le gouverneur ; je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce père Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier. Quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures, je tremble pour les chartreux. Je veux croire avec vous qu'il a pris le froc de très bonne foi ; mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin. »

La défiance de don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après : le père procureur et le frère portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur et moi, nous plaignîmes les chartreux, sans nous vanter de connaître les deux apostats.

CHAPITRE VII

Gil Blas retourne à son château de Lirias ; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, et de la réforme qu'ils firent dans leur domestique.

Je passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes et les marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les dames, tous ces amusements me furent procurés par monsieur et par madame la gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lirias. Ils m'obligèrent même auparavant de leur promettre de me partager entre eux et ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerais pendant l'hiver à Valence, et pendant l'été dans mon château. Après

cette convention, mes bienfaiteurs me laissèrent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits. Je repris donc le chemin de Lirias, fort satisfait de mon voyage.

Scipion, qui attendait impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir ; et je redoublai sa joie par la fidèle relation que je lui fis de tout ce qui m'était arrivé. « Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence ? T'es-tu bien diverti? — Autant, répondit-il, que le peut faire un serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son maître. Je me suis promené en long et en large dans nos petits États : tantôt, assis sur le bord de la fontaine qui est dans le bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux, qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée dont le bruit faisait retentir la vaste forêt d'Albunea ; et tantôt, couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvettes et les rossignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché ; et, ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusements, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissants. »

J'interrompis avec précipitation mon secrétaire, pour lui demander où il avait pris ces livres. « Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle bibliothèque qu'il y a dans ce château, et que maître Joachim m'a fait voir. — Eh ! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être, cette prétendue bibliothèque ? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée ? — Vous vous l'imaginez, me repartit-il ; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, et que nous oubliâmes le quatrième. C'est là que don César, lorsqu'il venait à Lirias, employait une partie de son temps à la lecture. Il y a dans cette bibliothèque de très bons livres,

qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs et nos bois de feuilles n'auront plus de quoi vous en préserver. Les seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi : ils ont songé à la nourriture de l'esprit aussi bien qu'à celle du corps. »

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrième pavillon, qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme don César en avait fait le sien. Le lit de ce seigneur y était encore avec tous les ameublements, c'est-à-dire une tapisserie à personnages qui représentaient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre, je passai dans un cabinet où régnaient tout autour des armoires basses remplies de livres, sur lesquelles étaient les portraits de tous nos rois. Il y avait auprès d'une fenêtre, d'où l'on découvrait une campagne toute riante, un bureau d'ébène devant un grand sopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothèque. Elle était composée de philosophes, de poètes, d'historiens et d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que don César aimait cette dernière sorte d'ouvrages, puisqu'il en avait fait une si bonne provision. J'avouerai, à ma honte, que je ne haïssais pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissues, soit que je ne fusse pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgents. Je dirai néanmoins, pour ma justification, que je prenais plus de plaisir aux livres de morale enjouée, et que Lucien, Horace, Érasme devinrent mes auteurs favoris.

« Mon ami, dis-je à Scipion, lorsque j'eus parcouru

des yeux ma bibliothèque, voilà de quoi nous amuser; mais, avant toute chose, nous en avons une autre à faire : il faut réformer notre domestique. — C'est un soin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre absence, j'ai bien étudié vos gens, et j'ose me vanter de les connaître. Commençons par maître Joachim ; je le crois un parfait fripon, et je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépenses. Cependant, il faut le conserver pour deux raisons : la première, c'est qu'il est bon cuisinier; et la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui ; j'épierai ses actions, et il faudra qu'il soit bien fin si j'en suis la dupe. Je lui dis hier que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques, et je remarquai que cette nouvelle lui fit de la peine ; il me témoigna même que, se sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenterait de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui plutôt que de vous quitter, ce qui me fait soupçonner qu'il y a dans ce hameau quelque petite fille dont il voudrait bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuisine, poursuivit-il, c'est un ivrogne, et le portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre et du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Aragonais, et qui me paraît bon enfant. Nous garderons celui-là ; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerais pas de les retenir, quand même il vous faudrait une centaine de valets. »

Après avoir amplement délibéré sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au cuisinier, au mar-

miton, à l'Aragonais, et de nous défaire honnêtement de tout le reste : ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre-fort et leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château ; nous réglâmes les fonctions de chaque domestique, et nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me serais volontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon secrétaire, qui aimait les ragoûts et les bons morceaux, n'était pas un homme à laisser inutile le savoir-faire de maître Joachim. Il le mit si bien en œuvre, que nos dîners et nos soupers devinrent des repas de bernardins.

CHAPITRE VIII

Des amours de Gil Blas et de la belle Antonia.

Deux jours après mon retour de Valence à Lirias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille, qui souhaitait, disait-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me ferait plaisir. Il sortit, et revint bientôt avec sa belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignait à des traits réguliers le plus beau teint et les plus beaux yeux du monde. Elle n'était vêtue que de serge ; mais une riche taille, un port majestueux et des grâces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse relevaient la simplicité de son habillement. Elle n'avait point de coiffure ; ses cheveux étaient seulement noués par derrière avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus aussi frappé de sa beauté que les paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique, lorsque cette princesse parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aisé, et de lui dire des choses flatteuses, au lieu de féliciter son père sur le bonheur d'avoir une si charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit ; je ne pus prononcer un seul mot. Scipion, qui s'aperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, et fit les frais des louanges que je devais à cette aimable personne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre et en bonnet de nuit, elle me salua sans être embarrassée de sa contenance et me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon secrétaire, Basile et sa fille se faisaient réciproquement des civilités, je revins à moi, et, comme si j'eusse voulu compenser le stupide silence que j'avais gardé jusque-là, je passai d'une extrémité à l'autre. Je me répandis en discours galants, et parlai avec tant de vivacité, que j'alarmai Basile, qui, me considérant déjà comme un homme qui allait tout mettre en usage pour séduire Antonia, se hâta de sortir avec elle de mon appartement, dans la résolution peut-être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion, se voyant seul avec moi, me dit en souriant : « Seigneur de Santillane, autre ressource pour vous contre l'ennui ! Je ne savais pas que votre fermier eût une fille si jolie ; je ne l'avais point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand soin de la tenir cachée, et je le lui pardonne. Malepeste ! voilà un morceau bien friand. Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il soit

nécessaire qu'on vous le dise ; elle vous a d'abord ébloui ; je m'en suis aperçu. — Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah ! mon enfant, j'ai cru voir une substance céleste ! elle m'a tout à coup embrasé d'amour ; la foudre est moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

— Vous me ravissez, reprit mon secrétaire avec transport, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquait une maîtresse pour jouir d'un parfait bonheur dans votre solitude. Grâce au ciel, vous y avez présentement toutes vos commodités ! Je sais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Basile ; mais c'est mon affaire, et je prétends avant trois jours vous procurer un entretien secret avec Antonia. — Monsieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole, quelque talent que vous ayez pour les amoureuses négociations ; mais c'est ce que je ne suis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui me paraît mériter que j'aie d'autres sentiments pour elle. Ainsi, loin d'exiger de votre zèle que vous m'aidiez à la déshonorer, j'ai dessein de l'épouser par votre entremise, pourvu que son cœur ne soit pas prévenu pour un autre. — Je ne m'attendais pas, dit-il, à vous voir prendre si brusquement le parti de vous marier. Tous les seigneurs de village, à votre place, n'en useraient pas si honnêtement ; ils n'auraient sur Antonia des vues légitimes qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reste, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour ; au contraire, je l'approuve fort. La fille de votre fermier mérite l'honneur que vous voulez lui faire, si elle peut vous donner un cœur tout neuf et sensible à vos

bontés. C'est, ajouta-t-il, ce que je saurai dès aujourd'hui par la conversation que j'aurai avec son père, peut-être avec elle. »

Mon confident était un homme exact à tenir ses promesses. Il alla voir secrètement Basile, et le soir il vint me trouver dans mon cabinet, où je l'attendais avec une impatience mêlée de crainte. Il avait un air gai dont je tirai un bon augure. « Si j'en crois, lui dis-je, ton visage riant, tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes désirs. — Oui, mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Basile et sa fille ; je leur ai déclaré vos intentions. Le père est ravi que vous ayez envie d'être son gendre ; et je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia. — O ciel ! interrompis-je tout transporté de joie ; quoi ! j'aurais le bonheur de plaire à cette aimable personne ? — N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa bouche ; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paraître quand elle a su votre dessein. Cependant, poursuivit-il, vous avez un rival. — Un rival ! m'écriai-je en pâlissant. — Que cela ne vous alarme point, me dit-il, ce rival ne vous enlèvera point le cœur de votre maîtresse ; c'est maître Joachim, votre cuisinier. — Ah ! le pendard, dis-je en faisant un éclat de rire ; voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon service. — Justement, répondit Scipion, il a ces jours passés demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment refusée. — Sauf ton meilleur avis, lui répliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce drôle-là avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile ; un cuisinier, comme tu sais, est un rival dangereux. — Vous avez raison, repartit mon confident, il en faut purger notre domestique

par précaution ; je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage, et vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses sauces ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon cuisinier ; mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. — Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter ; sa perte n'est point irréparable ; je vais faire venir de Valence un cuisinier qui le vaudra bien. » En effet, j'écrivis aussitôt à don Alphonse, je lui mandai que j'avais besoin d'un cuisinier ; et dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé secrétaire m'eût dit qu'il s'était aperçu qu'Antonia s'applaudissait au fond de son âme d'avoir fait la conquête de son seigneur, je n'osais me fier à son rapport. J'appréhendais qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce dessein, je me rendis chez Basile, à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avait dit. Ce bon laboureur, homme simple et plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'était avec une extrême satisfaction qu'il m'accordait sa fille ; « mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de seigneur de village. Quand vous ne seriez encore qu'intendant de don César et de don Alphonse, je vous préférerais à tous les autres amoureux qui se présenteraient ; j'ai toujours eu de l'inclination pour vous ; et tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter. — Je ne lui en demande aucune, lui dis-je; sa personne est le seul bien où j'aspire. — Votre serviteur très humble ! s'écria-t-il, ce n'est point là mon compte ; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille.

Basile de Buenotrigo est en état, Dieu merci, de la doter ; et je veux qu'elle vous donne à souper, si vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cents ducats ; je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage.

— J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Basile, lui répliquai-je ; nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord ; il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. — Vous avez le mien, me dit-il; est-ce que cela ne suffit point? — Pas tout à fait, lui répondis-je; si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. — Le sien dépend du mien, reprit-il; je voudrais bien qu'elle osât souffler devant moi ! — Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément ; mais je ne sais si dans cette occasion elle le fera sans répugnance ; et, pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerais jamais d'avoir fait son malheur : enfin ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut qu'elle souscrive au don que vous m'en faites. — Oh dame ! dit Basile, je n'entends pas toutes ces philosophies : parlez vous-même à Antonia, et vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. » En achevant ces paroles, il appela sa fille, et me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matière : « Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort. Quoique j'aie l'aveu de votre père, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentiments. Quelque charmante que soit votre possession, j'y renonce si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. — C'est ce que je n'ai garde

de vous dire, me répondit Antonia en rougissant un peu ; votre recherche m'est trop agréable pour qu'elle me puisse faire de la peine, et j'applaudis au choix de mon père, au lieu d'en murmurer. Je ne sais, continua-t-elle, si je fais bien ou mal de vous parler ainsi ; mais si vous me déplaisiez, je serais assez franche pour vous l'avouer : pourquoi ne pourrais-je pas vous dire le contraire aussi librement ? »

A ces mots, que je ne pus entendre sans en être charmé, je mis un genou à terre devant Antonia ; et, dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre et passionné. « Ma chère Antonia, lui dis-je, votre franchise m'enchante ; continuez, que rien ne vous contraigne ; vous parlez à votre époux : que votre âme se découvre tout entière à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne me verrez pas sans plaisir lier votre fortune à la mienne. » Basile, qui arriva dans cet instant, m'empêcha de poursuivre. Impatient de savoir ce que sa fille m'avait répondu, et prêt à la gronder si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, il vint me rejoindre. « Eh bien ! me dit-il, êtes-vous content d'Antonia ? — J'en suis si satisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. » En disant cela, je quittai le père et la fille pour aller tenir conseil là-dessus avec mon secrétaire.

CHAPITRE IX

Noces de Gil Blas et de la belle Antonia ; de quelle façon elles se firent, quelles personnes y assistèrent, et de quelles réjouissances elles furent suivies.

QUOIQUE je n'eusse pas besoin de la permission des seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes,

Scipion et moi, que je ne pouvais honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avais d'épouser la fille de Basile, et de leur en demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussitôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César et don Alphonse, qui connaissaient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choisie pour femme. Don César surtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que, si je ne l'eusse pas cru un seigneur revenu de certains amusements, je l'aurais soupçonné d'avoir été quelquefois à Lirias, moins pour y voir son château que sa petite fermière. Pour peu que j'eusse été défiant et jaloux de mon naturel, j'aurais pu faire des réflexions désagréables là-dessus ; ce que je ne fis point, tant j'étais persuadé de la sagesse de ma future. Séraphine, de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendrait toujours beaucoup de part à ce qui me regarderait, me dit qu'elle avait entendu parler d'Antonia très avantageusement ; « mais, ajouta-t-elle par malice, et comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avais payé l'amour de Séphora, quand on ne m'aurait pas vanté sa beauté, je m'en fierais bien à votre goût, dont je connais la délicatesse. »

Don César et son fils ne se contentèrent pas d'approuver mon mariage ; ils me déclarèrent qu'ils en voulaient faire tous les frais. « Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Lirias, et demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'est un soin dont nous nous chargeons. » Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Basile et sa fille des intentions de nos

protecteurs, et nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompense, le neuvième nous vîmes arriver un carrosse à quatre mulets, dans lequel il y avait des couturiers qui apportaient de belles étoffes de soie pour habiller la mariée, et qu'escortaient plusieurs gens de livrée, montés sur de très beaux chevaux. L'un d'entre eux me remit une lettre de la part de don Alphonse. Ce seigneur me mandait qu'il serait le lendemain à Lirias avec son père et son épouse, et que la cérémonie de mon mariage se ferait le jour suivant par le grand vicaire de Valence. Véritablement don César, son fils et Séraphine ne manquèrent pas de se rendre à mon château avec cet ecclésiastique, tous quatre dans un carrosse à six chevaux, précédé d'un autre à quatre où étaient les femmes de Séraphine, et suivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine arrivée au château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de son côté ne sut pas plus tôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la saluer et lui baiser la main, ce qu'elle fit de si bonne grâce, que toute la compagnie l'admira. — Eh bien ! madame, dit don César à sa belle-fille, que pensez-vous d'Antonia ? Santillane pouvait-il faire un meilleur choix ? — Non, répondit Séraphine ; ils sont tous deux dignes l'un de l'autre ; je ne doute pas que leur union ne soit très heureuse. » Enfin chacun donna des louanges à ma future ; et, si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il semblait qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air était noble et son action aisée.

Le moment où je devais, par un doux hymen, voir attacher mon sort au sien étant arrivé, don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, et Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la chapelle du hameau, où le grand vicaire nous attendait pour nous marier ; et cette cérémonie se fit aux acclamations des habitants de Lirias et de tous les riches laboureurs des environs, que Basile avait invités aux noces d'Antonia. Ils avaient avec eux leurs filles, qui s'étaient parées de rubans et de fleurs, et qui tenaient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au château, où par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées, l'une pour les seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite ; et la troisième, qui était la plus grande, pour tous ceux qui avaient été conviés. Antonia fut de la première, madame la gouvernante l'ayant ainsi voulu ; je fis les honneurs de la seconde, et Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table : il ne faisait qu'aller et venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir et contenter tout le monde.

C'était par les cuisiniers du gouverneur que le repas avait été préparé, ce qui suppose qu'il n'y manquait rien. Les bons vins dont maître Joachim avait fait provision pour moi y furent prodigués ; les convives commençaient à s'échauffer, l'allégresse régnait partout, quand elle fut tout à coup troublée par un incident qui m'alarma. Mon secrétaire, étant dans la salle où je mangeais avec les principaux officiers de don Alphonse et les femmes de Séraphine, tomba subitement en faiblesse et perdit toute connaissance. Je me levai pour aller à son

secours ; et, tandis que je m'occupais à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermait quelque mystère, comme en effet il en cachait un qui ne tarda guère à s'éclaircir ; car bientôt après Scipion, étant revenu à lui, me dit tout bas : « Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens ? On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il, je viens de retrouver ma femme dans une suivante de Séraphine.

— Qu'entends-je ! m'écriai-je, cela n'est pas possible. Quoi ! tu serais l'époux de cette dame qui vient de se trouver mal en même temps que toi ? — Oui, monsieur, me répondit-il, je suis son mari ; et la fortune, je vous jure, ne pouvait me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. — Je ne sais, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse ; mais, quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grâce, contrains-toi ; si je te suis cher, ne trouble point cette fête en laissant éclater ton ressentiment. — Vous serez content de moi, repartit Scipion ; vous allez voir si je ne sais pas bien dissimuler. »

En parlant de cette sorte, il s'avança vers sa femme, à qui ses compagnes avaient aussi rendu l'usage des sens ; et l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : « Ah ! ma chère Béatrix, lui dit-il, le ciel enfin nous rejoint après dix ans de séparation ! O moment plein de douceur pour moi ! — J'ignore, lui répondit son épouse, si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi ! vous me trouvez une nuit avec le

seigneur don Fernand de Leyva, qui était amoureux de Julie ma maîtresse, et dont je servais la passion ; vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur et du mien ; là-dessus la jalousie vous renverse la cervelle, vous quittez Tolède, et me fuyez comme un monstre, sans me demander un éclaircissement ! Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre ? — C'est vous, sans contredit, lui répliqua Scipion. — Sans doute, reprit-elle, c'est moi. Don Fernand, peu de temps après votre départ de Tolède, épousa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu ; et, depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je suis au service de madame sa sœur, qui peut vous répondre, aussi bien que toutes ses femmes, de la pureté de mes mœurs. »

Mon secrétaire, à ce discours dont il ne pouvait prouver la fausseté, prit son parti de bonne grâce. « Encore une fois, dit-il à son épouse, je reconnais ma faute, et je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. » Alors, intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songerait désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma prière, et toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre ; on leur porta des *brindes ;* chacun leur fit fête : on eût dit que le festin se faisait plutôt à l'occasion de leur raccommodement que de mes noces.

La troisième table fut la première que l'on abandonna. Les jeunes villageois, préférant l'amour à la bonne chère, la quittèrent pour former des danses avec les jeunes paysannes, qui, par le bruit de leurs tambours de basque, attirèrent bientôt

les personnes des autres tables, et leur inspirèrent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement : les officiers du gouverneur se mirent à danser avec les soubrettes de la gouvernante : les seigneurs même se mêlèrent parmi les danseurs ; don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, et don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, et qui ne s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avait que quelques principes de danse qu'elle avait reçus à Albarazin, chez une bourgeoise de ses parentes. Pour moi, qui, comme je l'ai déjà dit, avais appris à danser chez la marquise de Chaves, je parus à l'assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix et de Scipion, ils commencèrent à s'entretenir en particulier, pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur était arrivé pendant qu'ils avaient été séparés ; mais leur conversation fut interrompue par Séraphine, qui, venant d'être informée de leur reconnaissance, les fit appeler pour leur en témoigner sa joie. « Mes enfants, leur dit-elle, dans ce jour de réjouissance, c'est un surcroît de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouse, en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable ; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Béatrix, attachez-vous à Antonia ; et ne lui soyez pas moins dévouée que votre mari l'est au seigneur de Santillane. » Scipion, ne pouvant plus après cela regarder sa femme que comme une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les villageois et les villageoises, après avoir dansé toute la journée, se retirèrent dans leurs maisons ;

mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique souper ; et, lorsqu'il y fut question de s'aller coucher, le grand vicaire bénit le lit nuptial, Séraphine déshabilla la mariée, et les seigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les officiers de don Alphonse et les femmes de la gouvernante s'avisèrent, pour se réjouir, de faire la même cérémonie : ils déshabillèrent Béatrix et Scipion, qui, pour rendre la scène plus comique, se laissèrent gravement dépouiller et mettre au lit.

CHAPITRE X

Suite du mariage de Gil Blas et de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.

DÈS le lendemain de mes noces, les seigneurs de Leyva retournèrent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; si bien que, mon secrétaire et moi, nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes et nos valets.

Le soin que nous prîmes l'un et l'autre de plaire à ces dames ne fut pas inutile ; j'inspirai en peu de temps à mon épouse autant d'amour que j'en avais pour elle, et Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avait causés. Béatrix, qui avait l'esprit souple et liant, s'insinua sans peine dans les bonnes grâces de sa nouvelle maîtresse, et gagna sa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveille, et nous commençâmes à jouir d'un sort fort digne d'envie. Tous nos jours coulaient dans les plus doux amusements. Antonia était fort sérieuse, mais nous étions très gais, Béatrix et moi ; et quand nous ne l'aurions pas été, il suffisait que Scipion fût avec nous pour

ne point engendrer de mélancolie. C'était un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie, après le dîner, d'aller faire la sieste dans l'endroit le plus agréable du bois, mon secrétaire se trouva de si belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouissants. « Tais-toi, lui dis-je, mon ami ; il n'y a pas moyen de s'assoupir en t'écoutant ; ou bien, puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. — Très volontiers, monsieur, me répondit-il. Voulez-vous que je vous raconte l'histoire du roi Pélage ? — J'aimerais mieux entendre la tienne, lui répliquai-je ; mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons ensemble, et que je n'aurai jamais apparemment. — D'où vient ? me dit-il. Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre désir de la savoir ; ce n'est donc pas ma faute si vous ignorez mes aventures ; et, pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à contenter votre curiosité. » Antonia, Béatrix et moi, nous le prîmes au mot, et nous nous disposâmes à prêter une oreille attentive à son récit, qui ne pouvait faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

« Je serais, dit Scipion, fils d'un grand de la première classe, ou tout au moins de quelque chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara, si cela eût dépendu de moi : mais comme on ne se choisit point un père, vous saurez que le mien, nommé Torribio Scipion, était un honnête archer de la

sainte Hermandad. En allant et venant sur les grands chemins, où sa profession l'obligeait d'être presque toujours, il rencontra par hasard un jour, entre Cuenca et Tolède, une jeune Bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle était seule, à pied, et portait avec elle toute sa fortune dans une espèce de havresac qu'elle avait sur le dos. « Où allez-vous ainsi, ma mignonne ? lui dit-il en adoucissant sa voix, qu'il avait naturellement très rude. — Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolède, où j'espère gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. — Vos intentions sont louables, reprit-il, et je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. — Oui, Dieu merci, repartit-elle ; j'ai plusieurs talents ; entre autres, je sais composer des pommades et des essences fort utiles aux dames ; je dis la bonne aventure, je fais tourner le sas pour retrouver les choses perdues, et montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre. »

« Torribio, jugeant qu'une pareille fille était un parti très avantageux pour un homme tel que lui, qui avait de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il sût fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser. La Bohémienne n'eut garde de mépriser les vœux d'un officier de la sainte confrérie : elle accepta la proposition avec plaisir. Cela étant arrêté entre eux, ils se rendirent tous deux en diligence à Tolède, où ils se marièrent ; et vous voyez en moi le digne fruit de ce noble hyménée. Ils s'établirent dans un faubourg, où ma mère commença par débiter des pommades et des essences ; mais, ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus et les pistoles : mille

dupes de l'un et de l'autre sexe mirent bientôt en réputation la Coscolina ; c'est ainsi que se nommait la Bohémienne. Il venait tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministère : tantôt c'était un neveu indigent qui voulait savoir quand son oncle, dont il était l'unique héritier, partirait pour l'autre monde ; et tantôt c'était une fille qui souhaitait d'apprendre si un cavalier dont elle reconnaissait les soins, et qui lui promettait de l'épouser, lui tiendrait parole.

« Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mère étaient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisait : si par hasard elles s'accomplissaient, à la bonne heure ; et si l'on venait lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avait prédit était arrivé, elle répondait froidement qu'il fallait s'en prendre au démon, qui, malgré la force des conjurations qu'elle employait pour l'obliger à révéler l'avenir, avait quelquefois la malice de la tromper.

« Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mère croyait devoir faire paraître le diable dans ses opérations, c'était Torribio Scipion qui faisait ce personnage, et qui s'en acquittait parfaitement bien, la rudesse de sa voix et la laideur de son visage lui donnant un air convenable à ce qu'il représentait. Pour peu qu'on fût crédule, on était épouvanté de la figure de mon père. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine qui voulut voir le diable, et qui lui passa son épée au travers du corps. Le Saint-office, informé de la mort du diable, envoya ses officiers chez la Coscolina, dont ils se saisirent, aussi bien que de tous ses effets ; et moi, qui n'avais alors que sept ans, je fus mis à l'hôpital de *los Niños*. Il y avait

dans cette maison de charitables ecclésiastiques, qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres orphelins, prenaient la peine de leur montrer à lire et à écrire. Ils crurent remarquer que je promettais beaucoup, ce qui fut cause qu'ils me distinguèrent des autres, et me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyaient en ville porter leurs lettres ; j'allais et venais pour eux, et c'était moi qui répondais leurs messes. Par reconnaissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue latine ; mais ils s'y prirent trop rudement, et me traitèrent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendais, que, ne pouvant y résister, je m'échappai un beau jour en faisant une commission, et, bien loin de retourner à l'hôpital, je sortis même de Tolède par le faubourg du côté de Séville.

« Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentais déjà le plaisir d'être libre et maître de mes actions. J'étais sans argent et sans pain, n'importe ; je n'avais point de leçons à étudier ni de thèmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencèrent à refuser le service. Je n'avais point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre qui bordait le grand chemin ; là, pour m'amuser, je tirai mon rudiment que j'avais dans ma poche, et le parcourus en badinant ; puis, venant à me souvenir des férules et des coups de fouet qu'il m'avait fait recevoir, j'en déchirai les feuillets, en disant avec colère : « Ah ! chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs ! » Tandis que j'assouvissais ma vengeance, en jonchant autour de moi la terre de déclinaisons et de

conjugaisons, il passa par là un ermite à barbe blanche, qui portait de larges lunettes et qui avait un air vénérable. Il s'approcha de moi ; et s'il me considéra fort attentivement, je l'examinai bien aussi. « Mon petit homme, me dit-il avec un souris, il me semble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, et que nous ne ferions point mal de demeurer ensemble dans mon ermitage, qui n'est qu'à deux cents pas d'ici. — Je suis votre serviteur, lui répondis-je assez brusquement ; je n'ai aucune envie d'être ermite. » A cette réponse, le bon vieillard fit un éclat de rire, et me dit en m'embrassant : « Il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous fasse peur ; s'il n'est pas beau, il est utile : il me rend seigneur d'une retraite charmante et des villages voisins, dont les habitants m'aiment, ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, et ne craignez rien ; je vous revêtirai d'une jaquette semblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mène ; et, si vous ne vous en accommodez point, non seulement il vous sera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous séparant je ne manquerai pas de vous faire du bien. »

« Je me laissai persuader, et je suivis le vieil ermite, qui, chemin faisant, me fit plusieurs questions, auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la suite. En arrivant à l'ermitage, il me présenta quelques fruits, que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain sec, dont j'avais déjeuné le matin à l'hôpital. Le solitaire, me voyant si bien jouer des mâchoires, me dit : « Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits ; j'en ai,

grâce au ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. » Ce qui était très véritable, car, une heure après notre arrivée, il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton, et, tandis que je tournais la broche, il dressa une petite table, qu'il couvrit d'une serviette assez malpropre, et sur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui, et l'autre pour moi.

« Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, et en coupa quelques pièces pour notre souper, qui ne fut pas un repas de brebis, puisque nous bûmes d'un excellent vin, dont il avait aussi une bonne provision. « Eh bien ! mon poulet, me dit-il lorsque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ? Ne vaut-il pas bien celui de ton hôpital ? Voilà de quelle façon tu seras traité tous les jours, si tu demeures avec moi. Au reste, poursuivit-il, tu ne feras dans cet ermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voisins ; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers que les paysans charitables remplissent ordinairement d'œufs, de pain, de viande et de poisson. Je ne te demande que cela. Il me semble que ce n'est pas trop exiger de toi. — Oh ! je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez point à apprendre le latin. » Le frère Chrysostome (c'était le nom du vieil ermite) ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, et m'assura de nouveau qu'il ne prétendait pas gêner mes inclinations.

« Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon, que je menais par le licou. Nous fîmes une copieuse récolte, chaque paysan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans nos paniers.

L'un y jetait un pain entier, l'autre une grosse pièce de lard ; celui-ci une oie farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je ? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquait bien l'estime et l'amitié que les villageois avaient pour le frère. Il est vrai qu'il leur était d'une grande utilité : il leur donnait des conseils quand ils venaient le consulter ; il remettait la paix dans les ménages où régnait la discorde, et mariait les filles qui lui paraissaient fatiguées du célibat : savait-il que deux riches laboureurs étaient mal ensemble, il les allait voir, et il faisait si bien qu'il les réconciliait ; enfin il avait des remèdes pour mille sortes de maladies, et apprenait des oraisons aux femmes qui souhaitaient d'avoir des enfants.

« Vous voyez, par ce que je viens de dire, que j'étais bien nourri dans mon ermitage. Je n'y étais pas plus mal couché : étendu sur de bonne paille fraîche, ayant sous ma tête un coussin de bure, et sur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faisais qu'un somme qui durait toute la nuit. Le frère Chrysostome, qui m'avait fait fête d'un habillement d'ermite, m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes, et me nomma le petit frère Scipion. Sitôt que je parus dans les villages sous cet habit d'ordonnance, on me trouva si gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'était à qui en donnerait davantage au petit frère, tant on prenait plaisir à voir sa figure !

« La vie molle et fainéante que je menais avec le vieil ermite ne pouvait déplaire à un garçon de mon âge. Aussi j'y pris tant de goût, que je l'aurais toujours continuée, si les Parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différents ; mais

la destinée que j'avais à remplir m'arracha bientôt à la mollesse, et me fit quitter le frère Chrysostome de la manière que je vais vous raconter.

« Je voyais souvent ce vieillard travailler au coussin qui lui servait d'oreiller ; il ne faisait que le découdre et le recoudre, et je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il ferait à Tolède, où il avait coutume d'aller tout seul une fois la semaine. J'en attendis le jour impatiemment, sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin le bonhomme partit, et je défis son oreiller, où je trouvai, parmi la laine qui le remplissait, la valeur peut-être de cinquante écus en toutes sortes d'espèces.

« Ce trésor apparemment était la reconnaissance des paysans que l'ermite avait guéris par ses remèdes, et des paysannes qui avaient eu des enfants par la vertu de ses oraisons. Quoi qu'il en soit, je ne vis pas plus tôt que c'était de l'argent que je pouvais impunément m'approprier, que mon naturel bohémien se déclara. Il me prit une envie de le voler, qu'on ne pouvait attribuer qu'à la force du sang qui coulait dans mes veines. Je cédai sans résistance à la tentation ; je serrai l'argent dans un sac de bure où nous mettions nos peignes et nos bonnets de nuit ; ensuite, après avoir quitté mon habit d'ermite et repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'ermitage, croyant emporter dans mon sac toutes les richesses des Indes.

« Vous venez d'entendre mon coup d'essai, continua Scipion, et je ne doute pas que vous ne

vous attendiez à une suite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente ; j'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter avant que j'en vienne à mes actions louables ; mais j'y viendrai, et vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

« Tout enfant que j'étais, je ne fus point assez sot pour reprendre le chemin de Tolède ; c'eût été m'exposer au hasard de rencontrer le frère Chrysostome, qui m'aurait fait rendre désagréablement son magot. Je suivis une autre route, qui me conduisit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une hôtellerie dont l'hôtesse était une veuve de quarante ans, qui avait toutes les qualités requises pour bien faire ses petites affaires. Cette femme n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur moi, que, jugeant à mon habillement que je devais être un échappé de l'hôpital des orphelins, elle me demanda qui j'étais et où j'allais. Je lui répondis qu'ayant perdu mon père et ma mère, je cherchais une condition. « Mon enfant, me dit-elle, sais-tu lire ? » Je l'assurai que je lisais, et même que j'écrivais à merveille. Véritablement je formais mes lettres, et je les liais de façon que cela ressemblait un peu à de l'écriture ; et c'en était assez pour les expéditions d'une taverne de village. « Je te retiens donc à mon service, me répliqua l'hôtesse. Tu ne me seras pas inutile ; tu tiendras ici le registre de mes dettes actives et passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits. »

« J'acceptai le parti, me réservant, comme vous

pouvez croire, le droit de changer d'air sitôt que le séjour de Galves cesserait de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude ; et plus j'y pensais, plus ma crainte me semblait bien fondée. Je ne voulais pas qu'on sût que j'avais de l'argent, et j'étais bien en peine de savoir où je le cacherais, pour qu'il fût à couvert de toute main étrangère. Je ne connaissais pas encore assez la maison pour me fier aux endroits les plus propres à le recéler. Que les richesses causent d'embarras ! J'étais dans de continuelles alarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier où il y avait de la paille ; et, le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs, je me tranquillisai autant qu'il me fut possible.

« Nous étions trois domestiques dans cette maison : un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice, et moi. Chacun de nous tirait tout ce qu'il pouvait des voyageurs qui s'y arrêtaient. J'attrapais toujours de ces messieurs quelques pièces de menue monnaie, quand j'allais leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnaient aussi quelque chose au valet d'écurie, pour avoir eu soin de leurs montures ; mais pour la Galicienne, qui était l'idole des muletiers qui passaient par là, elle gagnait plus d'écus que nous de maravedis. Je n'avais pas sitôt reçu un sou, que je le portais au grenier pour en grossir mon trésor ; et plus je voyais augmenter mon bien, plus je sentais que mon petit cœur s'y attachait. Je baisais quelquefois mes espèces ; je les contemplais avec un ravissement qui ne peut être compris que par les avares.

« L'amour que j'avais pour mon trésor m'obligeait à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrais souvent sur l'escalier l'hôtesse, laquelle, étant très défiante de son naturel, fut curieuse un jour de savoir ce qui pouvait à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta, et se mit à fureter partout, s'imaginant que je cachais peut-être dans ce galetas des choses que je dérobais dans sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvrait mon sac, et elle le trouva. Elle l'ouvrit ; et, voyant qu'il y avait dedans des écus et des pistoles, elle crut ou fit semblant de croire que je lui avais volé cet argent. Elle s'en saisit à bon compte. Puis, m'appelant petit misérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ses volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet ; et, après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte, en disant qu'elle ne voulait point souffrir chez elle de fripon. J'eus beau protester que je n'avais point volé l'hôtesse, elle soutint le contraire, et on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les espèces du frère Chrysostome passèrent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

« Je pleurai la perte de mon argent comme on pleure la mort d'un fils unique ; et si mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avais perdu, elles furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler, et entre autres du curé de Galves, qui passa près de moi par hasard. Il parut touché du triste état où j'étais, et m'emmena au presbytère avec lui. Là, pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre. « Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de

compassion, est digne de pitié de n'avoir personne qui prenne soin de lui ! Faut-il s'étonner si, livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action ? Les hommes, pendant le cours de leur vie, ont bien de la peine à s'en défendre. » Ensuite, m'adressant la parole : « Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Espagne êtes-vous, et qui sont vos parents ? Vous avec l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, et comptez que je ne vous abandonnerai point. »

« Le curé, par ce discours politique et charitable, m'engagea insensiblement à lui découvrir toutes mes affaires ; ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout, après quoi il me dit : « Mon ami, quoiqu'il ne convienne guère aux ermites de thésauriser, cela ne diminue pas votre faute ; en volant le frère Chrysostome, vous avez toujours péché contre l'article du Décalogue qui défend de dérober ; mais ce qui doit vous consoler, c'est que je me charge d'obliger l'hôtesse à rendre l'argent, et de le faire tenir au frère dans son ermitage ; vous pouvez dès à présent avoir la conscience en repos là-dessus. » C'était, je vous l'avoue, de quoi je ne m'inquiétais guère. Le curé, qui avait son dessein, n'en demeura pas là. « Mon enfant, poursuivit-il, je veux m'intéresser pour vous, et vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain, par un muletier, à mon neveu le chanoine de la cathédrale de Tolède. Il ne refusera pas, à ma prière, de vous recevoir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa prébende : vous serez là parfaitement bien ; c'est une chose dont je puis vous assurer. »

« Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac, ni aux coups de fouet que j'avais reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en bénéficier. Le jour suivant, tandis qu'on me faisait déjeuner, il arriva, selon les ordres du curé, un muletier au presbytère avec deux mules bâtées et bridées. On m'aida à monter sur l'une, le muletier s'élança sur l'autre, et nous prîmes la route de Tolède. Mon compagnon de voyage était un homme de belle humeur, et qui ne demandait qu'à se réjouir aux dépens du prochain. « Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monsieur le curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvait vous donner une meilleure preuve de son affection que de vous placer auprès de son neveu le chanoine, que j'ai l'honneur de connaître, et qui sans contredit est la perle de son chapitre. Ce n'est point un de ces dévots dont le visage pâle et maigre prêche la mortification ; c'est une grosse face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne se refuse point au plaisir qui se présente, et qui surtout aime la bonne chère. Vous serez dans sa maison comme un petit coq en pâte. »

Le bourreau de muletier, s'apercevant que je l'écoutais avec une grande satisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirais quand je serais valet du chanoine. Il ne cessa de m'en parler jusqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obisa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu reposer nos mules. Là, par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'appris qu'on me trompait. Voici de quelle façon je fis cette découverte. Le muletier, allant et venant dans l'hôtellerie, laissa tomber par hasard de sa poche un papier que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prît garde, et que je trou-

vai moyen de lire pendant qu'il était à l'écurie. C'était une lettre adressée aux prêtres de l'hôpital des orphelins, et conçue dans ces termes :

« Messieurs, j'ai cru que la charité m'obligeait « à remettre entre vos mains un petit fripon qui « s'est échappé de votre hôpital ; il me paraît avoir « de l'esprit, et mériter que vous ayez la bonté de le « tenir enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à « force de corrections vous n'en fassiez un garçon « raisonnable. Que Dieu conserve vos pieuses et « charitables seigneuries !

« Le curé de Galves. »

« Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, qui m'apprenait les bonnes intentions de monsieur le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avais à prendre : sortir de l'hôtellerie, et gagner les bords du Tage à plus d'une lieue de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des ailes pour fuir les prêtres de l'hôpital des orphelins, où je ne voulais point absolument retourner, tant j'étais dégoûté de la manière dont on y enseignait le latin. J'entrai dans Tolède aussi gaiement que si j'eusse su où aller boire et manger. Il est vrai que c'est une ville de bénédiction, et dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne saurait mourir de faim. Mais j'étais encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y subsister ; néanmoins la fortune me favorisa. Je fus à peine dans la grande place, qu'un cavalier, bien vêtu, auprès de qui je passai, me retint par le bras, et me dit : « Petit garçon, veux-tu me servir ? Je serais bien aise d'avoir un laquais tel que toi. — Et moi, lui répon-

dis-je, un maître comme vous. — Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce moment, et tu n'as qu'à me suivre ; » ce que je fis sans répliquer.

« Ce cavalier, qui pouvait avoir trente ans, se nommait don Abel ; il logeait dans un hôtel garni, où il occupait un assez bel appartement. C'était un joueur de profession ; et voici de quelle sorte nous vivions ensemble : le matin je lui hachais du tabac pour fumer cinq ou six pipes ; je lui nettoyais ses habits, et j'allais lui chercher un barbier pour le raser et lui redresser sa moustache, après quoi il sortait pour courir les tripots, d'où il ne revenait au logis qu'entre onze heures et minuit. Mais tous les matins, avant que de sortir, il avait soin de tirer de sa poche trois réaux qu'il me donnait à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairait jusqu'à dix heures du soir ; pourvu que je fusse à l'hôtel quand il y rentrait, il était fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint et un haut-de-chausses de livrée, avec quoi j'avais tout l'air d'un petit commissionnaire de coquettes. Je m'accommodais bien de ma condition, et certainement je n'en pouvais trouver une plus convenable à mon humeur.

« Il y avait déjà près d'un mois que je menais une vie si heureuse, lorsque mon patron me demanda si j'étais satisfait de lui ; et, sur la réponse que je fis qu'on ne pouvait l'être davantage : « Eh bien ! reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vu Séville*, dit le proverbe, *n'a rien vu.* » Je lui témoignai que j'étais prêt à le suivre partout. Dès le même jour le messager de Séville vint prendre, à l'hôtel garni, un grand coffre où étaient toutes

les nippes de mon maître, et le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

« Le seigneur don Abel était si heureux au jeu, qu'il ne perdait que quand il voulait ; ce qui l'obligeait à changer souvent de lieu pour se dérober au ressentiment des dupes, et ce qui était la cause de notre voyage. Étant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, et nous recommençâmes à vivre comme à Tolède. Mais mon patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs qui jouaient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville ; de sorte qu'il en revenait quelquefois fort chagrin. Un matin qu'il était encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avais pas porté son linge sale chez une dame qui avait soin de le blanchir et de le parfumer. Je répondis que je ne m'en étais pas souvenu. Là-dessus, se mettant en colère, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumières qu'il n'y en avait dans le temple de Salomon. « Tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois après vous sans cesse pour vous avertir de ce que vous avez à faire ? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi habile à servir qu'à manger ? Ne sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres et mes besoins ? » A ces mots il sortit de son appartement, où il me laissa très mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légère, et bien résolu d'en tirer vengeance si l'occasion s'en présentait.

« Je ne sais quelle aventure lui arriva peu de

temps après dans un tripot ; mais un soir il revint fort échauffé. « Scipion, me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, et je dois m'embarquer après-demain sur un vaisseau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raisons pour faire ce voyage ; je crois que tu voudras bien m'accompagner, et profiter d'une si belle occasion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. » Je fis réponse que je ne demandais pas mieux ; je témoignai même de l'impatience de voir l'Italie, mais en même temps je me promis bien de disparaître au moment qu'il faudrait partir. Je m'imaginais par là me venger de mon maître, et je trouvais ce projet très ingénieux. J'en étais si content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profession que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étais à Séville, j'avais fait quelques mauvaises connaissances, et principalement celle-là. Je lui contai de quelle manière et pourquoi j'avais été souffleté ; ensuite je lui dis le dessein que j'avais de quitter don Abel lorsqu'il serait prêt à s'embarquer, et je lui demandai ce qu'il pensait de ma résolution.

« Le brave fronça les sourcils en m'écoutant, et releva les crocs de sa moustache ; puis, blâmant gravement mon maître : « Petit bonhomme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser don Abel partir tout seul, ce ne serait point assez le punir ; il faut proportionner le châtiment à l'outrage. Il n'y a point à balancer, enlevons-lui ses hardes et son argent, que nous partagerons en frères après son départ. » Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

« Cependant l'archi-fripon qui me la faisait ne laissa pas de me persuader ; et voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave, qui était un homme grand et robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avait déjà serré ses nippes, et je lui demandai s'il pourrait lui seul porter un coffre si pesant. « Si pesant ! me fit-il ; apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterais l'arche de Noé. » En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules, et descendit l'escalier d'un pas léger. Je le suivis du même pas ; et nous étions près d'enfiler la porte de la rue, quand don Abel, que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout à coup devant nous.

« Où vas-tu avec ce coffre ? me dit-il. » Je fus si troublé, que je demeurai muet ; et le brave, voyant le coup manqué, jeta le coffre à terre, et prit la fuite pour éviter les éclaircissements. « Où vas-tu donc avec ce coffre ? me dit mon maître pour la seconde fois. — Monsieur, lui répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au vaisseau sur lequel vous devez demain vous embarquer pour l'Italie. — Eh ! sais-tu, me répliqua-t-il, sur quel vaisseau je dois faire ce voyage ? — Non, monsieur, lui repartis-je ; mais qui a langue va à Rome ; je m'en serais informé sur le port, et quelqu'un me l'aurait appris. » A cette réponse, qui lui fut suspecte, il me lança un regard furieux. Je crus qu'il m'allait encore souffleter. « Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel ? — C'est vous-même, lui dis-je. — Qui, moi ? répondit-il avec surprise, je t'ai donné cet ordre ? — Assurément,

repris-je ; souvenez-vous du reproche que vous me fîtes il y a quelques jours. Ne me dîtes-vous pas, en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinsse vos ordres, et fisse de mon chef ce qu'il y aurait à faire pour votre service ? Or, pour me régler là-dessus, je faisais porter votre coffre au vaisseau. » Alors le joueur remarquant que j'avais plus de malice qu'il n'avait cru, me dit, en me donnant mon congé d'un air froid : « Allez, monsieur Scipion, que le ciel vous conduise ! Vous avez trop d'esprit pour votre âge. Je n'aime point jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus et tantôt une carte de moins. Ôtez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il en changeant de ton, de peur que je ne vous fasse chanter sans solfier.

« Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureusement il me laissa. Je marchais le long des rues en rêvant où je pourrais, avec deux réaux que j'avais pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché : et, comme on travaillait alors au souper de monseigneur, il sortait des cuisines une agréable odeur qui se faisait sentir une lieue à la ronde. Peste, dis-je en moi-même, je m'accommoderais volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez ; je me contenterais même d'y tremper les quatre doigts et le pouce. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que humer la fumée ? Pourquoi non ? Cela ne paraît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus ; et, à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse que j'employai sur-le-champ, et qui réussit. J'entrai dans la cour du palais archiépiscopal, en

courant vers les cuisines, et en criant de toute ma force : *Au secours ! au secours !* comme si quelqu'un m'eût poursuivi pour m'assassiner.

« A mes cris redoublés, maître Diego, le cuisinier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en savoir la cause ; et, ne voyant personne que moi, il me demanda pour quel sujet je criais si fort. « Ah ! seigneur, lui répondis-je en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par saint Polycarpe ! sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un spadassin qui veut me tuer. — Où est-il donc ce spadassin ? s'écria Diego. Vous êtes tout seul de votre compagnie, et je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous ; c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, et qui a bien fait de ne pas vous suivre dans ce palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. — Non, non, dis-je au cuisinier, ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pendard qui voulait me dépouiller, et je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. — Il vous y attendra donc longtemps, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souperez et coucherez avec nos marmitons, qui vous feront faire bonne chère. »

« Je fus transporté de joie quand j'entendis ces dernières paroles ; et ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsque, ayant été conduit par maître Diego dans les cuisines, j'y vis les préparatifs pour le souper de monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étaient occupées ; mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Providence avait soin d'en pourvoir l'archevêché ! Ce fut alors que, respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avais sentis que de loin,

j'appris à connaître la sensualité. J'eus l'honneur de souper et de coucher avec les marmitons, qui véritablement me régalèrent, et dont je gagnai si bien l'amitié que, le jour suivant, lorsque j'allai remercier maître Diego de m'avoir donné si généreusement un asile, il me dit : « Nos garçons de cuisine m'ont témoigné tous qu'ils seraient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, seriez-vous bien aise d'être leur compagnon ? » Je répondis que si j'avais ce bonheur-là, je me croirais au comble de mes vœux. « Si cela est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès à présent comme un officier de l'archevêché. » A ces mots, il me conduisit et me présenta au majordome, qui, sur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au-pot.

« Je ne fus pas plus tôt en possession d'un emploi si honorable, que maître Diego, suivant l'usage des cuisiniers des grandes maisons, qui envoient secrètement des viandes à leurs mignonnes, me choisit pour porter, chez une dame du voisinage, tantôt des longes de veau, et tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne dame était une veuve de trente ans tout au plus, très jolie, très vive, qui avait tout l'air de n'être pas exactement fidèle à son cuisinier. Cependant il ne se contentait pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre et de l'huile ; il faisait aussi sa provision de vin, et tout cela aux dépens de monseigneur l'archevêque.

« J'achevai de me dégourdir dans le palais de Sa Grandeur, où je fis un tour assez plaisant, et dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages et quelques autres domestiques, pour célébrer l'anniversaire de monseigneur, s'avisèrent de vouloir représenter une comédie. Ils choisirent celle des

Benavides ; et, comme il leur fallait un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetèrent les yeux sur moi. Le majordome, qui se piquait de déclamation, se chargea de m'exercer ; et, après m'avoir donné quelques leçons, il assura que je ne serais pas celui qui s'en acquitterait le plus mal. Comme c'était le patron qui faisait la dépense de la fête, vous vous imaginez bien qu'on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande salle du palais un théâtre, qui fut bien décoré. On fit dans les ailes un lit de gazon, sur lequel je devais paraître endormi quand les Maures viendraient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les acteurs furent en état de représenter la pièce, l'archevêque fixa le jour de la représentation, et se fit un plaisir de prier les seigneurs et les dames les plus considérables de la ville de s'y trouver.

« Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui, s'étant donné la peine de me faire répéter mon rôle, se faisait un devoir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe de velours bleu, garnie de galons et de boutons d'or, avec des manches pendantes, ornées de franges du même métal ; et le majordome lui-même me posa sur la tête une couronne de carton, parsemée de quantité de perles fines, mêlées de faux diamants. De plus, ils me mirent une ceinture de soie couleur de rose à fleurs d'argent ; et à chaque chose dont ils me paraient, il me semblait qu'ils me prêtaient des ailes pour m'envoler et m'en aller. Enfin, la comédie commença sur la fin du jour. Le jeune roi de Léon paraît d'abord dans la pièce, et fait un long mono-

logue : comme c'était moi qui faisais ce personnage, j'ouvris la scène par une tirade de vers qui aboutissait à dire que, ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allais m'y abandonner. En même temps je me retirai dans les coulisses, et me jetai sur le lit de gazon qui m'y avait été préparé ; mais, au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver au moyen de pouvoir gagner la rue, et me sauver avec mes habits royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendait sous le théâtre et dans la salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légèrement; et, voyant que personne ne prenait garde à moi, j'enfilai cet escalier, qui me conduisit dans la salle, dont je gagnai la porte en criant : *Place ! place ! je vais changer d'habit !* Chacun se rangea pour me laisser passer ; de sorte qu'en moins d'une minute je sortis impunément du palais à la faveur de la nuit, et me rendis à la maison du vaillant, mon ami.

« Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étais. Je le mis au fait, et il en rit de tout son cœur. Puis, m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se flattait de la douce espérance d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un si beau coup, et me dit que, si je ne me démentais pas dans la suite, je ferais un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux et bien épanoui la rate, je dis au brave : « Que ferons-nous de ce riche habillement ? — Que cela ne vous embarrasse point, me répondit-il. Je connais un honnête fripier qui, sans témoigner la moindre curiosité, achète tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien son compte. Demain matin j'irai le chercher, et je vous l'amènerai ici. » En effet, le jour suivant

le brave sortit de grand matin de sa chambre, où il me laissa au lit, et revint deux heures après avec le fripier, qui portait un paquet de toile jaune. « Mon ami, me dit-il, je vous présente le seigneur Ybagnez de Ségovie, fripier plein d'honneur et de bonne foi, s'il en fut jamais, et qui, malgré le mauvais exemple que ses confrères lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, et vous pourrez vous en tenir à son estimation. — Oh ! pour cela oui, dit le fripier. Il faudrait que je fusse un grand misérable pour priser une chose au-dessous de sa valeur. C'est ce qu'on ne m'a point encore reproché, Dieu merci, et ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre ; je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. — Les voici, lui dit le brave en les lui montrant : convenez que rien n'est plus magnifique ; remarquez la beauté de ce velours de Gênes, et la richesse de cette garniture. — J'en suis enchanté, répondit le fripier après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention ; rien n'est plus beau. — Et que pensez-vous des perles fines qui sont à cette couronne ? reprit mon ami. — Si elles étaient plus rondes, repartit Ybagnez, elles seraient inestimables ; cependant, telles qu'elles sont, je les trouve fort belles, et j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord, continua-t-il, et j'aime à rendre justice. Un fourbe de fripier, à ma place, affecterait de mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, et n'aurait pas honte d'en offrir vingt pistoles ; mais moi qui ai de la morale, j'en donnerai quarante. »

« Quand Ybagnez aurait dit cent, il n'eût pas

encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valaient bien deux cents. Le brave, qui s'entendait avec lui, me dit : « Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il était à l'article de la mort. — Cela est vrai, dit le fripier ; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Eh bien ! ajouta-t-il, est-ce une affaire finie ? N'y a-t-il qu'à vous compter l'espèce ? — Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami essaye l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui : je suis bien trompé s'il n'est pas convenable à sa taille.» Alors le fripier, ayant défait son paquet, me montra un pourpoint avec un haut-de-chausses d'un beau drap musc avec des boutons d'argent, le tout à demi usé. Je me levai pour essayer cet habillement, lequel, quoique trop large et trop long, parut à ces messieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le prisa dix pistoles, et, comme il n'y avait rien à rabattre avec lui, il fallut en passer par là. De sorte qu'il tira de sa bourse trente pistoles, qu'il étala sur la table ; après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale et de ma couronne, qu'il emporta, s'applaudissant sans doute en lui-même d'avoir si bien commencé la journée.

« Lorsqu'il fut sorti, le vaillant me dit : « Je suis très satisfait de ce fripier. » Il avait bien raison de l'être ; car je suis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela, il prit sans façon la moitié de l'argent qui était sur la table, et me laissa l'autre, en me disant : « Mon petit ami Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette ville, où vous

jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de Monseigneur l'archevêque. Je serais au désespoir qu'après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre histoire, vous vous fissiez sottement mettre en prison. » Je lui répondis que j'avais bien résolu de m'éloigner de Séville : comme, en effet, après avoir acheté un chapeau et quelques chemises, je gagnai la vaste et délicieuse campagne qui conduit, entre des vignes et des oliviers, à l'ancienne cité de Carmonne ; et trois jours après j'arrivai à Cordoue.

« J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède qui voyageait pour son plaisir ; j'étais assez proprement vêtu pour le faire croire, et quelques pistoles que j'affectai de laisser voir comme par hasard à l'hôte achevèrent de le persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvais être quelque petit libertin qui courait le pays après avoir volé ses parents. Quoi qu'il en soit, il ne parut point curieux d'en savoir plus que je ne lui en disais, de peur apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour on était bien dans cette hôtellerie, où il y avait beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que chacun mangeait sans rien dire, à la réserve d'un homme qui, parlant sans cesse à tort et à travers, compensait par son babil le silence des autres. Il faisait le bel esprit, débitait des contes, et s'efforçait par de bons mots de réjouir la compagnie, qui de temps en temps éclatait de rire, moins à la vérité pour applaudir à ses saillies que pour s'en moquer.

« Pour moi, je faisais si peu d'attention aux discours de cet original, que je me serais levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avait dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours. « Messieurs, s'écria-t-il sur la fin du repas, tout ce que je vous ai dit n'est rien en comparaison de ce que je vais vous dire ; je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'archevêché de Séville. Je la tiens d'un bachelier de ma connaissance, qui en a, dit-il, été témoin. » Ces paroles me causèrent quelque émotion ; je ne doutai point que cette aventure ne fût la mienne, et je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidèle, et m'apprit même ce que j'ignorais, c'est-à-dire ce qui s'était passé dans la salle après mon départ : je vais vous le raconter.

« A peine eus-je pris la fuite, que les Maures qui, suivant l'ordre de la pièce qu'on représentait, devaient m'enlever, parurent sur la scène, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon où ils me croyaient endormi ; mais quand ils voulurent se jeter sur le roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni roi ni roc. Aussitôt la comédie fut interrompue. Voilà tous les acteurs en peine : les uns m'appellent, les autres me font chercher : celui-ci crie, et celui-là me donne à tous les diables. L'archevêque, apercevant que le trouble et la confusion régnaient derrière le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page, qui faisait le *gracioso* dans la pièce, accourut, et dit à Sa Grandeur : « Monseigneur, ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon ; il vient, grâce à Dieu, de se sauver avec son habillement royal. — Le ciel en soit loué ! s'écria l'arche-

vêque. Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion, et d'échapper aux fers qu'ils lui préparaient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-t-il y arriver sans malencontre ! Au reste, je défends qu'on suive ses pas ; je serais fâché que Sa Majesté reçût quelque mortification de ma part. » Le prélat, ayant parlé de cette sorte, ordonna qu'on lût mon rôle et qu'on achevât la comédie. »

CHAPITRE XI

Suite de l'histoire de Scipion.

« Tant que j'eus de l'argent, mon hôte me fit bonne mine et eut de grands égards pour moi ; mais, du moment qu'il s'aperçut que je n'en avais plus guère, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, et me pria un beau matin de sortir de sa maison pour aller loger ailleurs. Je le quittai fièrement, et j'entrai dans l'église des pères de Saint-Dominique, où, pendant que j'entendais la messe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravedis, que je lui donnai, en lui disant : « Mon ami, priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place ; si votre prière est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite ; comptez sur ma reconnaissance. »

« A ces mots, le gueux me considéra fort attentivement, et me répondit d'un air sérieux : « Quel poste souhaiteriez-vous d'avoir ? — Je voudrais, lui répliquai-je, être laquais dans quelque maison où je fusse bien. » Il me demanda si la chose pressait. — On ne peut pas davantage, lui dis-je ; car si je

n'ai pas au plus tôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu, il faudra que je meure de faim ou que je devienne un de vos confrères. — Si vous étiez réduit à cette nécessité, reprit-il, cela serait fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manières ; mais, pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la servitude, qui sans contredit est inférieure à la gueuserie. Cependant, puisque vous aimez mieux servir que de mener, comme moi, une vie libre et indépendante, vous aurez un maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même heure, je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait. »

« Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas longtemps sans apercevoir le mendiant, qui vint me joindre, et qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave qui n'était pas éloignée de l'église, et où il faisait résidence. Nous y entrâmes tous deux ; et, nous étant assis sur un long banc qui avait pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours : « Une bonne action trouve toujours sa récompense ; vous me donnâtes hier l'aumône, et cela m'a déterminé à vous procurer une condition, ce qui sera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connais un vieux dominicain, nommé le père Alexis, qui est un saint religieux, un grand directeur. J'ai l'honneur d'être son commissionnaire, et je m'acquitte de cet emploi avec tant de discrétion et de fidélité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour moi et pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, et je l'ai mis dans la disposition de vous rendre

service. Je vous présenterai à Sa Révérence quand il vous plaira. »

« Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant : allons voir tout à l'heure ce bon religieux. » Le pauvre y consentit, et me mena sur-le-champ au père Alexis, que nous trouvâmes occupé dans sa chambre à écrire des lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la prière du mendiant il voulait bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le seigneur Baltazar Velasquez avait besoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, et il vient de me faire réponse qu'il vous recevrait aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part ; c'est mon pénitent et mon ami. » Là-dessus, le moine m'exhorta pendant trois bons quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étais de servir Velasquez avec zèle ; après quoi, il m'assura qu'il aurait soin de me maintenir dans mon poste, pourvu que mon maître n'eût point de reproche à me faire.

« Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avait pour moi, je sortis du monastère avec le mendiant, qui me dit que le seigneur Baltazar Velasquez était un vieux marchand de drap, un homme riche, simple et débonnaire. « Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison, qu'à votre place je préférerais à une maison de qualité. » Je m'informai de la demeure du bourgeois, et je m'y rendis sur-le-champ, après avoir promis au gueux de reconnaître ses bons offices sitôt que j'aurais pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus,

se promenaient en long et en large, et faisaient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le maître y était, et leur dis que j'avais à lui parler de la part du père Alexis. A ce nom respectable, on me fit passer dans une arrière-boutique, où le marchand feuilletait un gros registre qui était sur un bureau. Je le saluai respectueusement : « Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend père Alexis vous a proposé pour laquais. — Ah ! mon enfant, me répondit-il, sois le bienvenu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme ; je te reçois à mon service préférablement à trois ou quatre laquais qu'on me veut donner. C'est une affaire décidée ; tes gages courent dès ce jour. »

« Je n'eus pas besoin d'être longtemps chez ce bourgeois pour m'apercevoir qu'il était tel qu'on me l'avait dépeint. Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurais bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il était veuf depuis quatre années, et il avait deux enfants, un garçon qui achevait son cinquième lustre, et une fille qui commençait son troisième. La fille, élevée par une duègne sévère, et dirigée par le père Alexis, marchait dans le sentier de la vertu ; mais Gaspard Velasquez, son frère, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avait tous les vices d'un jeune libertin. Il passait quelquefois des deux ou trois jours hors du logis ; et si, à son retour, son père s'avisait de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposait silence, en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

« Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toutes

sortes de débauches : cela m'étonne, car son éducation n'a pas été négligée. Je lui ai donné de bons maîtres ; et le père Alexis, mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin ; mais hélas ! il n'a pu en venir à bout : Gaspard s'est jeté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa puberté, et que c'est cela qui l'a perdu. Mais non, il a été châtié quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur ; car, tout débonnaire que je suis, je ne laisse pas d'avoir de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force, et il n'en est devenu que plus méchant. En un mot, c'est un de ces mauvais sujets que le bon exemple, les remontrances et les châtiments même ne sauraient corriger. Il n'y a que le ciel qui puisse faire ce miracle. »

« Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux père, du moins je fis semblant de l'être. « Que je vous plains, monsieur ! lui dis-je. Un homme de bien comme vous méritait d'avoir un meilleur fils. — Que veux-tu, mon enfant ? me répondit-il. Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de me plaindre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude : c'est l'envie qu'il a de me voler, et qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu succèdes s'entendait avec lui, et c'est pour cela que j'ai chassé ce domestique. Pour toi, je compte que tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts ; je ne doute pas que le père Alexis ne te l'ait bien recommandé.

— Je vous en réponds, lui dis-je ; Sa Révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien ; mais je puis vous assurer que je n'avais pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidèlement : et je vous promets enfin un zèle à toute épreuve. »

« Qui n'entend qu'une partie n'entend rien. Le jeune Velasquez, petit-maître en diable, jugeant à ma physionomie que je ne serais pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, et me parla dans ces termes : « Écoute, mon cher, je suis persuadé que mon père t'a chargé de m'espionner ; il n'y a pas manqué : mais prends y garde, je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'apercevoir que tu m'observes, je te ferai mourir sous le bâton ; au lieu que si tu veux m'aider à tromper mon père, tu peux tout attendre de ma reconnaissance. Faut-il te parler plus clairement ? Tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir : déclare-toi dans le moment pour le père ou pour le fils ; point de quartier. »

« Monsieur, lui répondis-je, vous me serrez furieusement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond je me sente de la répugnance à trahir le seigneur Velasquez. — Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard ; c'est un vieil avare qui voudrait encore me mener à la lisière ; un vilain qui me refuse mon nécessaire, en refusant de fournir à mes plaisirs, car les plaisirs sont des besoins à vingt-cinq ans. C'est dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon père. — Voilà qui est fini, monsieur, lui dis-je ; il n'y a pas moyen

de tenir contre un si juste sujet de plainte. Je me déclare pour vous, et je m'offre à vous seconder dans vos louables entreprises ; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me semble, d'affecter de me haïr : parlez-moi brutalement devant tout le monde ; ne mesurez pas les termes. Quelques soufflets même et quelques coups de pied au cul ne gâteront rien ; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'aversion, plus le seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai semblant d'éviter votre conversation. En vous servant à table, je paraîtrai ne m'en acquitter qu'à regret ; et quand je m'entretiendrai de Votre Seigneurie, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous. Vous verrez que tout le monde au logis sera la dupe de cette conduite, et qu'on nous croira tous deux ennemis mortels. »

« Vive Dieu ! s'écria le jeune Velasquez à ces dernières paroles, je t'admire, mon ami ; tu fais paraître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue : j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espère qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon père. — Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous en avez ; et si je ne puis y réussir, ce ne sera pas ma faute. »

« Je ne tardai guère à faire connaître à Gaspard que j'étais effectivement l'homme qu'il lui fallait ; et voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar était dans la chambre de ce bonhomme, à la ruelle de son lit, et lui servait de prie-Dieu. Toutes les fois que je le regar-

dais, il me réjouissait la vue ; et je lui disais souvent en moi-même : « Coffre-fort, mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi ? N'aurai-je jamais le plaisir de contempler le trésor que tu recèles ? » Comme j'allais quand il me plaisait dans la chambre, dont l'entrée n'était interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'aperçus son père qui, croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert et refermé son coffre-fort, en cacha la clef derrière une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, et fis part de cette découverte à mon jeune maître, qui me dit, en m'embrassant de joie : « Ah ! mon cher Scipion, que viens-tu de m'apprendre ? Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, et tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un serrurier obligeant dans Cordoue, qui n'est pas la ville d'Espagne où il y a le moins de fripons. »

« Eh ! pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous faire faire une fausse clef, quand nous pouvons nous servir de la véritable ? — Tu as raison, me répondit-il ; mais je crains que mon père, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, et le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. » J'approuvai sa crainte ; et, me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef ; ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faisait une visite au père Alexis, avec lequel il avait ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas là ; je me servis de la clef pour ouvrir le coffre-fort, qui, se trouvant rempli de grands et de petits sacs, me jeta dans un embarras charmant. Je ne savais lequel choisir, tant je me sentais d'affection pour les

uns et pour les autres : néanmoins, comme la peur d'être surpris ne me permettait pas de faire un long examen, je me saisis à tout hasard d'un des plus gros. Ensuite, ayant refermé le coffre et remis la clef derrière la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher dans une petite garde-robe, en attendant que je pusse la remettre au jeune Velasquez, qui m'attendait dans une maison où il m'avait donné rendez-vous, et que je rejoignis promptement en lui apprenant ce que je venais de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, et m'offrit généreusement la moitié des espèces qui étaient dans le sac ; ce que je refusai. « Non, non, monsieur, lui dis-je, ce premier sac est pour vous seul ; servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre-fort, où, grâce au ciel, il y a de l'argent pour nous deux. » En effet, trois jours après, j'enlevai un second sac, où il y avait, ainsi que dans le premier, cinq cents écus, desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instances que me fît Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

« Sitôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, et par conséquent en état de satisfaire la passion qu'il avait pour les femmes et pour le jeu, il s'y abandonna tout entier ; il eut le malheur de s'entêter d'une de ces fameuses coquettes qui dévorent et engloutissent en peu de temps les plus gros patrimoines. Il se jeta pour elle dans une dépense effroyable, ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre-fort, que le vieux Velasquez s'aperçut enfin qu'on le volait. « Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te découvre mon cœur : quelqu'un me vole, mon ami : on a

ouvert mon coffre-fort ; on en a tiré plusieurs sacs ; c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin, ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait ? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit ; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paraissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le père Alexis m'a répondu de ta fidélité. » Je répondis que, grâce à Dieu, le bien d'autrui ne me tentait point, et j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hypocrite qui me servit d'apologie.

« Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus ; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance ; et, prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son coffre-fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous et les sacs, nous demeurâmes fort sots, particulièrement Gaspard, qui, ne pouvant plus faire la même dépense pour sa nymphe, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler pendant quelques jours ; et cet ingénieux expédient fut de s'approprier, par forme d'emprunt, tout ce qui m'était revenu des saignées que j'avais faites au coffre-fort. Je lui donnai jusqu'à la dernière pièce ; ce qui pouvait, ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisais au vieux marchand, dans la personne de son héritier.

« Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avait plus aucune autre, tomba dans une profonde et noire mélan-

colie qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda son père que comme un homme qui faisait tout le malheur de sa vie. Il entra dans un vif désespoir, et, sans être retenu par la voix du sang, le misérable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner. Il ne se contenta pas de me faire confidence de cet exécrable projet, il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi. « Monsieur, lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du ciel pour avoir formé cette abominable résolution ? Quoi ! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours ? On verrait en Espagne, dans le sein du christianisme, commettre un crime dont la seule idée ferait horreur aux nations les plus barbares ! Non, mon cher maître, ajoutai-je en me mettant à ses genoux, non, vous ne ferez point une action qui soulèverait contre vous toute la terre, et qui serait suivie d'un infâme châtiment. »

« Je tins encore d'autres discours à Gaspard, pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sais où j'allai prendre tous les raisonnements d'honnête homme dont je me servis pour combattre son désespoir ; mais il est certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune et tout fils que j'étais de la Coscolina. Cependant, j'eus beau lui représenter qu'il devait rentrer en lui-même, et rejeter courageusement les pensées détestables dont son esprit était assailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomac ; et, gardant un morne silence, quelque chose que je pusse faire et dire, il me fit juger qu'il n'en démordrait point.

« Là-dessus, prenant mon parti, je résolus de révéler tout à mon vieux maître ; je lui demandai

un secret entretien, il me l'accorda ; et nous étant tous deux enfermés : « Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds, et que j'implore votre miséricorde ! » En achevant ces paroles, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion, et le visage baigné de larmes. Le marchand, surpris de mon action et de mon air troublé, me demanda ce que j'avais fait. « Une faute dont je me repens, lui répondis-je, et que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la faiblesse d'écouter votre fils, et de l'aider à vous voler. » En même temps je lui fis un aveu sincère de tout ce qui s'était passé à ce sujet ; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venais d'avoir avec Gaspard, dont je lui révélai le dessein sans oublier la moindre circonstance.

« Quelque mauvaise opinion que le vieux Velasquez eût de son fils, à peine pouvait-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable, « Scipion, me dit-il en me relevant, car j'étais toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il en élevant sa voix, Gaspard en veut à mes jours ! Ah ! fils ingrat, monstre qu'il eût mieux valu étouffer en naissant que laisser vivre pour devenir un parricide, quel sujet as-tu d'attenter sur ma vie ? Je te fournis tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs, et tu n'es pas content ! Faut-il donc, pour te satisfaire, que je te permette de ruiner ta sœur et de dissiper tous mes biens ? » Ayant fait cette apostrophe amère, il me recommanda le secret, et me dit de le laisser songer à ce qu'il avait à faire dans une conjoncture si délicate.

« J'étais fort en peine de savoir quelle résolution prendrait ce père infortuné, lorsque le même jour il fit appeler Gaspard, et lui tint ce discours, sans lui rien témoigner de ce qu'il avait dans l'âme : « Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande que si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, et qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez point de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida ; nous verrons la personne qu'on vous propose : si elle est de votre goût, vous l'épouserez, et si elle ne l'est pas, il ne sera plus parlé de ce mariage. » Gaspard, entendant parler d'une riche dot, et croyant déjà la tenir, répondit sans hésiter qu'il était prêt à faire ce voyage ; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls, et montés sur de bonnes mules.

« Quand ils furent dans les montagnes de Fésira, et dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passants, Baltazar mit pied à terre, en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, et demanda pourquoi, dans ce lieu-là, on le faisait descendre de sa mule. « Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard en l'envisageant avec des yeux où sa douleur était peinte : nous n'irons point à Mérida ; et l'hymen dont je t'ai parlé n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat et dénaturé, le forfait que tu médites. Je sais qu'un poison préparé par tes soins me doit être présenté ; mais, insensé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterais de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! Songe que ton crime serait bientôt découvert, et que tu périrais par la main du bourreau. Il est, continua-t-il, un

moyen plus sûr de contenter ta rage, sans t'exposer à une mort ignominieuse ; nous sommes ici sans témoins, et dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats : puisque tu es si altéré de mon sang, enfonce ton poignard dans mon sein ; on imputera ce meurtre à des brigands. » A ces mots Baltazar, découvrant sa poitrine, et marquant la place de son cœur à son fils : « Tiens, Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi ! »

« Le jeune Velasquez, frappé de ces paroles comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à se justifier, tomba tout à coup sans sentiment aux pieds de son père. Ce bon vieillard, le voyant dans cet état qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la faiblesse de la paternité ; il s'empressa de le secourir : mais Gaspard n'eut pas sitôt repris l'usage de ses sens, que, ne pouvant soutenir la présence d'un père si justement irrité, il fit un effort pour se relever ; il remonta promptement sur sa mule, et s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparaître, et, l'abandonnant à ses remords, revint à Cordoue, où, six mois après, il apprit qu'il s'était jeté dans la chartreuse de Séville, pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence. »

CHAPITRE XII

Fin de l'histoire de Scipion.

Le mauvais exemple produit quelquefois de très bons effets. La conduite que le jeune Velasquez avait tenue me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes in-

clinations furtives, et à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avais de me saisir de tout l'argent que je pouvais prendre était formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'était pas aisée à vaincre. Cependant j'espérais en venir à bout, ayant souvent ouï dire que, pour devenir vertueux, il ne fallait que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, et le ciel sembla bénir mes efforts : je cessai donc de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux marchand ; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs, que je n'en aurais rien fait. J'avouerai pourtant qu'il y aurait eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante ; aussi Velasquez s'en garda bien.

« Don Manrique de Médrana, jeune gentilhomme, et chevalier de l'ordre d'Alcantara, venait souvent au logis. Nous avions sa pratique, qui était une de nos plus nobles, si elle n'était pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier, qui, toutes les fois qu'il me rencontrait, m'agaçait toujours pour me faire parler, et paraissait m'écouter avec plaisir. « Scipion, me dit-il un jour, si j'avais un laquais de ton humeur, je croirais posséder un trésor ; et si tu n'appartenais pas à un homme que je considère, je n'épargnerais rien pour te débaucher. — Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir, car j'aime d'inclination les personnes de qualité, c'est mon faible : leurs manières aisées m'enlèvent.—Cela étant, reprit don Manrique, je veux prier le seigneur Baltazar de consentir que tu passes de son service au mien : je ne crois pas qu'il me refuse cette grâce. » Véritablement Velasquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyait pas la perte d'un laquais

fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aise de ce changement, le valet d'un bourgeois ne me paraissant qu'un gredin en comparaison du valet d'un chevalier d'Alcantara.

« Pour vous faire un portrait fidèle de mon nouveau patron, je vous dirai que c'était un cavalier doué de la plus aimable figure, et qui revenait à tout le monde par la douceur de ses mœurs et par son bon esprit. D'ailleurs il avait beaucoup de valeur et de probité : il ne lui manquait que du bien ; mais, cadet d'une maison plus illustre que riche, il était obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante qui demeurait à Tolède, et qui, l'aimant comme un fils, avait soin de lui faire tenir l'argent dont il avait besoin pour s'entretenir. Il était toujours vêtu proprement : on le recevait fort bien partout. Il voyait les principales dames de la ville, et entre autres la marquise d'Alménara. C'était une veuve de soixante-douze ans, qui, par ses manières engageantes et les agréments de son esprit, attirait chez elle toute la noblesse de Cordoue : les hommes ainsi que les femmes se plaisaient à son entretien, et l'on appelait sa maison *la bonne compagnie.*

« Mon maître était un des plus assidus courtisans de cette dame. Un soir qu'il venait de la quitter, il me parut avoir un air animé qui ne lui était pas ordinaire. « Seigneur, lui dis-je, vous paraissez bien agité ; votre fidèle serviteur peut-il vous en demander la cause ? Ne vous serait-il point arrivé quelque chose d'extraordinaire ? » Le chevalier sourit à cette question, et m'avoua qu'effectivement il était occupé d'une conversation sérieuse qu'il venait d'avoir avec la marquise d'Alménara. « Je voudrais bien, lui dis-je en souriant, que cette mignonne septuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour.

— Ne pense pas te moquer, me répondit-il ; apprends, mon ami, que la marquise m'aime. Chevalier, m'a-t-elle dit, je connais votre peu de fortune comme votre noblesse ; j'ai de l'inclination pour vous, et j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre manière. Je sais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule ; qu'on tiendra sur mon compte des discours médisants ; et qu'enfin je passerai pour une vieille folle qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets pour vous faire un sort agréable : tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions. »

« Voilà, poursuivit le chevalier, ce que m'a dit la marquise ; j'en suis d'autant plus étonné, que c'est la femme de Cordoue la plus sage et la plus raisonnable ; aussi lui ai-je fait réponse que j'étais surpris qu'elle me fît l'honneur de me proposer sa main, elle qui avait toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage. A quoi elle a reparti qu'ayant des biens considérables, elle était bien aise de son vivant d'en faire part à un honnête homme qu'elle chérissait. — Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé ? — En peux-tu douter ? me répondit-il. La marquise a des biens immenses, avec les qualités du cœur et de l'esprit. Il faudrait que j'eusse perdu le jugement pour laisser échapper un établissement si avantageux pour moi. »

« J'approuvai fort le dessein où mon maître était de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune ; et même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignais de les voir changer. Heureusement la dame avait encore plus que moi cette affaire à

cœur ; et, bien loin de la négliger, elle donna de si bons ordres, que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on sut dans Cordoue que la vieille marquise d'Alménara se disposait à épouser le jeune don Manrique de Médrana, les railleurs commencèrent à s'égayer aux dépens de cette veuve ; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournèrent point de son entreprise ; elle laissa parler toute la ville, et suivit son chevalier à l'autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médisance. La mariée, disait-on, aurait du moins dû par pudeur et par bienséance supprimer la pompe et le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

« La marquise, au lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du chevalier, se livrait sans contrainte à la joie qu'elle en ressentait. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie, et la fête finit par un bal où se trouva toute la noblesse de Cordoue de l'un et de l'autre sexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux mariés s'échappèrent pour gagner un appartement, où ils s'enfermèrent avec une femme de chambre et moi, ce qui fournit à la compagnie un nouveau sujet d'accuser la marquise d'avoir du tempérament ; mais cette dame était dans une disposition bien différente de celle où ils la croyaient tous. Aussitôt qu'elle se vit en particulier avec mon maître, elle lui adressa ces paroles : « Don Manrique, voici votre appartement ; le mien est dans un autre endroit de cette maison ; nous passerons la nuit dans des chambres séparées, et le jour nous vivrons ensemble comme une mère et son fils. » Le chevalier fut trompé

d'abord : il crut que la dame ne parlait ainsi que pour l'engager à lui faire une douce violence ; et, s'imaginant devoir par politesse paraître passionné, il s'approcha d'elle, et s'offrit avec empressement à lui servir de valet de chambre ; mais bien loin de lui permettre de la déshabiller, elle le repoussa d'un air sérieux, et lui dit : « Arrêtez, don Manrique ; si vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage ; ce sont des dons purs de mon cœur, et je n'exige de votre reconnaissance que des sentiments d'amitié. » A ces mots elle nous laissa, mon maître et moi, dans notre appartement, et se retira dans le sien avec sa suivante, en défendant absolument au chevalier de l'accompagner.

« Après sa retraite, nous demeurâmes, don Manrique et moi, fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. « Scipion, me dit mon maître, te serais-tu attendu au discours que la marquise vient de me tenir ? Que penses-tu d'une pareille dame ? — Je pense, monsieur, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir ! C'est posséder un bénéfice sans être tenu d'acquitter les charges. — Pour moi, reprit don Manrique, j'admire une épouse d'un caractère si estimable, et je prétends compenser par toutes les attentions imaginables le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. » Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, et nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garde-robe, et mon maître dans un beau lit qu'on lui avait préparé, et où je crois qu'au fond de son âme il ne fut pas fâché de coucher

seul, quoiqu'il se sentît assez reconnaissant pour oublier l'âge d'une femme si généreuse.

« Les réjouissances recommencèrent le jour suivant ; et la nouvelle mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisants. Elle riait toute la première de ce qu'ils disaient ; elle excitait même les rieurs à s'égayer, en se prêtant de bonne grâce à leurs saillies. Le chevalier, de son côté, ne se montrait pas moins content que son épouse ; et l'on eût dit, à l'air tendre dont il la regardait et lui parlait, qu'il était dans le goût de la vieillesse. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé que, sans se gêner l'un l'autre, ils vivraient de la même façon qu'ils avaient vécu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à don Manrique, qu'il fit, par considération pour sa femme, ce que peu de maris eussent fait à sa place : il abandonna une petite bourgeoise qu'il aimait et dont il était aimé, ne voulant pas entretenir un commerce qui eût semblé insulter à la conduite délicate que son épouse tenait avec lui.

« Tandis qu'il donnait de si fortes marques de reconnaissance à cette vieille dame, elle les payait avec usure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de son coffre-fort, qui valait mieux que celui de Velasquez. Comme elle avait réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avait été du vivant de son premier époux ; elle grossit son domestique, remplit ses écuries de chevaux et de mules ; en un mot, par ses généreuses bontés, le chevalier le plus gueux de l'ordre d'Alcantara en devint le plus riche. Vous me demanderez peut-être ce que je gagnai à tout cela : je reçus cinquante pistoles de ma maîtresse,

et cent de mon maître, qui de plus me fit son secrétaire avec quatre cents écus d'appointements ; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son trésorier. »

« Son trésorier ! m'écriai-je en interrompant Scipion dans cet endroit, et en faisant un éclat de rire.— Oui, monsieur, répliqua-t-il d'un air froid et sérieux; oui, son trésorier ; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redevable de quelque chose à la caisse ; car comme je prenais dedans mes gages d'avance, et que j'ai quitté brusquement le service du chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste ; en tout cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été depuis ce temps-là plein de droiture et de probité.

« J'étais donc, poursuivit le fils de la Coscolina, secrétaire et trésorier de don Manrique, qui paraissait aussi content de moi que j'étais satisfait de lui, lorsqu'il reçut de Tolède une lettre par laquelle on lui mandait que doña Théodora Muscoso, sa tante, était à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur-le-champ pour se rendre auprès de cette dame, qui lui servait de mère depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage, avec un valet de chambre et un laquais seulement ; et tous quatre, montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes doña Théodora dans un état à nous faire espérer qu'elle ne mourrait point de sa maladie ; et véritablement nos pronostics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin qui la gouvernait, ne furent pas démentis par l'événement.

« Pendant que la santé de notre bonne tante se rétablissait à vue d'œil, moins peut-être par les remèdes qu'on lui faisait prendre que par la présence de son cher neveu, monsieur le trésorier passait son temps le plus agréablement qu'il lui était possible, avec des jeunes gens dont la connaissance était fort propre à lui procurer des occasions de dépenser son argent. Outre les fêtes galantes qu'ils m'obligeaient à donner aux dames dont ils me procuraient la connaissance, ils m'entraînaient quelquefois dans des tripots, où ils m'engageaient à jouer avec eux ; et, n'étant pas aussi habile joueur que mon maître don Abel, je perdais beaucoup plus souvent que je ne gagnais. Je prenais goût insensiblement au jeu, et, si je me fusse entièrement livré à cette passion, elle m'aurait réduit sans doute à tirer de la caisse quelques quartiers d'avance ; mais heureusement l'amour sauva la caisse et ma vertu. Un jour, comme je passais auprès de l'église *de los Royés*, j'aperçus, au travers d'une jalousie dont les rideaux étaient ouverts, une jeune fille qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me servirais d'un terme encore plus fort, s'il y en avait, pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, et, à force de perquisitions, j'appris qu'elle se nommait Béatrix, et qu'elle était suivante de doña Julia, fille cadette du comte de Polan. »

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée ; puis adressant la parole à ma femme : « Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie ; n'ai-je pas, à votre avis, l'air d'une divinité ? — Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion ; et depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte, vous me paraissez plus belle que jamais. »

Mon secrétaire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire :

« Cette découverte acheva de m'enflammer, non à la vérité d'une ardeur légitime. J'en fais un aveu sincère ; je m'imaginai que je triompherais facilement de sa vertu, si je la tentais par des présents capables de l'ébranler ; mais je jugeais mal de la chaste Béatrix. J'eus beau lui faire proposer, par des femmes mercenaires, ma bourse et mes soins, elle rejeta fièrement mes propositions. Sa résistance, au lieu d'éteindre mes désirs, les irrita. J'eus recours au dernier expédient ; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sut que j'étais secrétaire et trésorier de don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque temps, nous nous mariâmes secrètement en présence de la dame Lorença Séphora, gouvernante de Séraphine, et devant quelques autres domestiques du comte de Polan. Je n'eus pas plus tôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, et de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduisais par une petite porte dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contents que nous l'étions l'un de l'autre. Béatrix et moi, nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous ; nous y courions avec le même empressement ; et le temps que nous passions ensemble, quoiqu'il fût quelquefois assez long, nous semblait toujours trop court. Enfin nous vivions plutôt en amants qu'en époux ; mais la fortune jalouse troubla bientôt notre félicité. Une nuit qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avaient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté

m'alarma ; j'en tirai un mauvais augure ; je devins pâle et tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'allait arriver ; et, m'avançant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure où j'avais accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout à coup pour mieux ouïr ; et mon oreille fut aussitôt frappée de ces paroles : « Ne me faites donc point languir, ma chère Béatrix, achevez mon bonheur ; songez que votre fortune y est attachée. » Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouse s'empara de mon âme, et, ne respirant que vengeance, je tirai mon épée, et j'entrai brusquement dans le cabinet. « Ah ! lâche suborneur, m'écriai-je, qui que tu sois, il faut que tu m'arraches la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. » En disant ces mots, je chargeai le cavalier qui s'entretenait avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, et se battit en homme qui savait mieux faire des armes que moi, qui n'avais reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il était, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt il fit un faux pas ; je le vis tomber ; et, m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix, qui m'appelait à haute voix. »

« Oui, vraiment, interrompit la femme de Scipion en nous adressant la parole, je l'appelais pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenais dans le cabinet était don Fernand de Leyva. Ce seigneur, qui aimait Julie ma maîtresse, avait formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen ; et je lui avais moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour con-

certer avec lui cet enlèvement, dont il m'assurait que dépendait ma fortune ; mais j'eus beau crier pour rappeler mon époux : aveuglé par sa colère, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidèle. »

« Dans l'état où je me trouvais, reprit Scipion, j'étais capable de tout. Ceux qui savent par expérience ce que c'est que la jalousie, et quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne seront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon faible cerveau ; je passai dans le moment d'une extrémité à l'autre : je sentis succéder des mouvements de haine aux sentiments de tendresse que j'avais un instant auparavant pour mon épouse. Je fis serment de l'abandonner, et de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs je croyais avoir tué un cavalier ; et, dans cette opinion, craignant de tomber entre les mains de la justice, j'éprouvais ce trouble funeste qui suit partout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation, ne songeant qu'à me sauver, je ne retournai point au logis, et je sortis à l'heure même de Tolède, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étais revêtu. Il est vrai que j'avais dans mes poches une soixantaine de pistoles, ce qui ne laissait pas d'être une assez bonne ressource pour un jeune homme que se résolvait à vivre toujours dans la servitude.

« Je marchai toute la nuit, ou pour mieux dire je courus ; car l'image des alguazils, toujours présente à mon esprit, me donnait sans cesse une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas et Maqueda. Lorsque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'église, qu'on venait d'ouvrir ; et, après y avoir fait une

prière, je m'assis sur un banc pour me reposer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avaient que trop de quoi m'occuper ; mais je n'eus pas le temps de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'église de trois ou quatre coups de fouet, qui me firent juger qu'il passait par là quelque muletier. Je me levai aussitôt, pour aller voir si je ne me trompais pas ; et, quand je fus à la porte, j'en aperçus un qui, monté sur une mule, en menait deux autres à vide. « Arrêtez, mon ami, lui dis-je : où vont ces mules ? — A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de là ici deux bons religieux de Saint-Dominique, et je m'en retourne. »

« L'occasion qui se présentait de faire le voyage de Madrid m'en inspira l'envie ; je fis marché avec le muletier ; je montai sur une de ses mules, et nous poussâmes vers Illescas, où nous devions aller coucher. A peine fûmes-nous hors de Maqueda, que le muletier, homme de trente-cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'église à pleine tête. Il débuta par les prières que les chanoines disent à matines ; ensuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux grandes messes ; puis, passant aux vêpres, il les dit sans me faire grâce du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdît les oreilles, je ne pouvais m'empêcher de rire ; je l'excitais même à continuer quand il était obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. « Courage, l'ami, lui disais-je, poursuivez. Si le ciel vous a donné de bons poumons, vous n'en faites pas un mauvais usage. — Oh! pour cela, non, s'écria-t-il ; je ne ressemble pas, Dieu merci, à la plupart des voituriers, qui ne chantent que des chansons infâmes ou impies ; je ne chante même jamais de romances sur nos guerres contre les Maures ; car si ces choses-là ne sont

pas déshonnêtes, vous conviendrez du moins qu'elles sont frivoles, et qu'un bon chrétien ne doit pas s'en occuper. — Vous avez, lui répliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement ; mais dites-moi, mon ami, avec votre extrême délicatesse sur le choix de vos chants, avez-vous aussi fait vœu de chasteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes servantes ? — Assurément, me repartit-il ; la continence est encore une chose dont je me pique dans ces sortes de lieux ; je n'y songe qu'au soin que je dois avoir de mes mules. » Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte ce phénix des muletiers ; et, le tenant pour un homme de bien et d'esprit, je liai avec lui conversation après qu'il eut chanté tout son soûl.

« Nous arrivâmes à Illescas sur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'hôtellerie, je laissai à mon compagnon le soin des mules, et j'entrai dans la cuisine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon souper, ce qu'il promit de faire si bien, que je me souviendrais, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. « Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier quel homme je suis. Vive Dieu ! je défierais tous les cuisiniers de Madrid et de Tolède de faire une *olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civet de lapereau de ma façon ; vous verrez si j'ai tort de vanter mon savoir-faire. » Là-dessus, me montrant une casserole où il y avait, à ce qu'il disait, un lapin déjà tout haché : « Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre souper, avec une épaule de mouton rôtie. Quand j'aurai mis là-dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes et quelques autres ingrédients que j'emploie dans mes sauces,

j'espère que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un contador mayor. »

« L'hôte, après avoir ainsi fait son éloge, commença d'apprêter le souper. Pendant qu'il y travaillait, j'entrai dans une salle, où, m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures, le muletier vint me réveiller : « Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. » Il y en avait, dans la salle, une sur laquelle étaient deux couverts. Nous nous y assîmes, le muletier et moi, et l'on nous apporta le civet. Je me jetai dessus avidement ; je le trouvai d'un goût exquis, soit que la faim m'en fît juger trop favorablement, soit que ce fût véritablement un effet des ingrédients du cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti ; et, remarquant que le muletier ne faisait honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchait point à l'autre. Il me répondit en souriant qu'il n'aimait pas les ragoûts. Cette réponse, ou plutôt le souris dont il l'avait accompagnée, me parut mystérieux. « Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civet ; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. — Puisque vous êtes si curieux de le savoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolède à Cuenca, on me servit un soir dans une hôtellerie, pour un lapin de garenne, un matou en hachis : cela m'a dégoûté des fricassées. »

« Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que, malgré la faim qui me dévorait, l'appétit me manqua tout à coup. Je me mis en tête que je

venais de manger d'un lapin supposé, et je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là-dessus, en me disant que les maîtres d'hôtellerie en Espagne faisaient assez souvent ce *quiproquo*, de même que les pâtissiers. Ce discours, comme vous voyez, était fort consolant ; aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civet, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragoût, l'hôte et l'hôtellerie ; et, m'étant recouché sur le grabat, j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étais attendu. Le jour suivant, de grand matin, après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illescas, l'imagination encore si remplie du civet, que je prenais pour des chats tous les animaux que j'apercevais.

« J'arrivai de bonne heure à Madrid, où, sitôt que j'eus satisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la porte du Soleil. Mes yeux, quoique accoutumés au grand monde, ne laissèrent pas d'être éblouis du concours de seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carrosses, et le nombre infini de gentilshommes, de pages et de laquais qui étaient à la suite des grands. Mon admiration redoubla, lorsque, étant allé au lever du roi, j'aperçus ce monarque environné de ses courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, et je dis en moi-même : « Quel éclat ! quelle grandeur ! Je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire qu'il faut voir la cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence ; je suis ravi d'y être venu, j'ai un pressentiment que j'y ferai quelque chose. » Je n'y fis pourtant rien que

quelques connaissances infructueuses. Je dépensai peu à peu mon argent, et je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un pédant de Salamanque qu'une affaire de famille avait attiré à Madrid, où il était né, et que le hasard me fit connaître. Je devins son *factotum*, et je le suivis à son université lorsqu'il y retourna.

« Mon nouveau patron se nommait don Ignacio de Ipigna. Il prenait le *don* pour avoir été précepteur d'un duc qui lui faisait par reconnaissance une pension à vie ; ce n'est pas tout, il en avait une autre comme professeur émérite du collège ; et, de plus, il avait tous les ans du public un revenu de deux ou trois cents pistoles, par les livres de morale dogmatique qu'il avait coutume de faire imprimer. La manière dont il composait ses ouvrages mérite bien qu'on en fasse mention. L'illustre don Ignacio passait presque toute la journée à lire les auteurs hébreux, grecs et latins, et à mettre sur un petit carré de papier chaque apophtegme ou pensée brillante qu'il y trouvait. A mesure qu'il remplissait des carrés, il m'employait à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, et chaque guirlande faisait un tome. Que nous faisions de mauvais livres ! Il ne se passait guère de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, et aussitôt la presse en gémissait : ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnaient pour des nouveautés ; et, si les critiques s'avisaient de reprocher à l'auteur qu'il pillait les anciens, il leur répondait avec une orgueilleuse effronterie : *Furto lætamur in ipso.*

« Il était aussi grand commentateur, et il y avait tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisait souvent des remarques sur des choses qui

n'étaient pas dignes d'être remarquées, comme sur ses carrés de papier il écrivait quelquefois très mal à propos des passages d'Hésiode et d'autres auteurs : néanmoins, avec tout cela, je ne laissai pas de profiter chez ce savant ; il y aurait de l'ingratitude à n'en pas convenir. J'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages ; et si, me traitant en élève plutôt qu'en valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. « Scipion, me disait-il quand par hasard il entendait dire que quelque domestique avait fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de suivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet serve son maître avec autant de fidélité que de zèle, et s'efforce de devenir vertueux par le travail, s'il a le malheur de ne l'être point par nature. » En un mot, don Ignacio ne perdait aucune occasion de me porter à la vertu ; et ses exhortations faisaient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

« J'ai déjà dit que le docteur de Ipigna était originaire de Madrid ; il y avait une parente, appelée Catalina, qui était femme de chambre de madame la nourrice. Cette soubrette, qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le seigneur de Santillane, ayant envie de rendre service à don Ignacio, engagea sa maîtresse à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce ministre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis est à la nomination du roi. Nous partîmes pour Madrid sitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ses bienfaitrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir

Catalina et de lui parler. Mon humeur enjouée et mon air aisé lui plurent ; de mon côté, je la trouvai si fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna ; enfin, nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chère Béatrix ; comme je vous croyais infidèle, cette erreur doit me sauver de vos reproches.

« Cependant, le docteur don Ignacio se préparait à partir pour Grenade. Sa parente et moi, effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçait, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, et je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon maître appela un médecin, ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet Hippocrate allait s'apercevoir que je n'étais point malade ; mais heureusement, et comme s'il eût été d'accord avec moi, il me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie était plus sérieuse qu'on ne pensait, et que, selon toutes les apparences, je garderais longtemps la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ ; il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une garde, à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourais, ou pour récompenser mes services si je revenais de ma maladie.

« Sitôt que je sus don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je congédiai mon médecin qui avait tant de pénétration, et je me défis de ma garde, qui me vola plus de la moitié des espèces qu'elle devait me re-

mettre. Tandis que je faisais ce personnage, Catalina en jouait un autre auprès de doña Anna de Guevara, sa maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étais admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses agents. Madame la nourrice, à qui l'amour des richesses faisait souvent former des entreprises lucratives, ayant besoin de pareils sujets, me reçut parmi ses domestiques, et ne tarda guère à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandaient un peu d'adresse, et sans vanité je ne m'en acquittai point mal ; aussi fut-elle autant satisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame était si avare, qu'elle ne me faisait pas la moindre part des fruits qu'elle recueillait de mon industrie et de mes peines. Elle s'imaginait qu'en me payant exactement mes gages, elle en usait avec moi assez généreusement. Cet excès d'avarice me déplut, et m'aurait bientôt fait sortir de chez cette dame, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Catalina, qui, s'enflammant de plus en plus tous les jours, me proposa formellement de l'épouser.

« Doucement, lui dis-je, mon adorable, cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement ; il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune personne qui vous a prévenue, et dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. — A d'autres, me répondit Catalina ; je ne suis point assez crédule pour ajouter foi à ce que vous dites ; vous voulez me faire accroire que vous êtes marié, et pourquoi ? pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. » Je lui protestai vainement que je lui disais la vérité ; mon aveu sincère lui parut une défaite, et, s'en trouvant offensée, elle changea de manières à mon égard.

Nous ne nous brouillâmes point ; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil, et nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienséance et d'honnêteté.

« Dans cette conjoncture j'appris qu'il fallait un laquais au seigneur Gil Blas de Santillane, secrétaire du premier ministre de la couronne d'Espagne ; et ce poste me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le seigneur de Santillane, me dit-on, est un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du duc de Lerme, et qui par conséquent ne saurait manquer de pousser loin sa fortune : d'ailleurs il a le cœur généreux ; en faisant ses affaires, vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion : j'allai me présenter au seigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, et qui m'arrêta sur ma physionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice ; et il sera, s'il plaît au ciel, le dernier de mes maîtres. »

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis, m'adressant la parole : « Seigneur de Santillane, continua-t-il, c'est à vous que je m'adresse à présent ; faites-moi la grâce de témoigner à ces dames que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidèle que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, et fait succéder de vertueux sentiments à ses mauvaises inclinations.

—Oui, mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion a été un vrai *picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modèle d'un parfait domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur

la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il sauva du pillage et mit en sûreté une partie de mes effets, qu'il pouvait impunément s'approprier ; il ne se contenta pas même de songer à conserver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma prison, préférant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines. »

LIVRE ONZIÈME

CHAPITRE PREMIER

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, et du triste accident qui la troubla. Des changements qui arrivèrent à la cour, et qui furent cause que Santillane y retourna.

J'AI déjà dit qu'Antonia et Béatrix s'accordaient ensemble parfaitement bien, l'une étant accoutumée à vivre en soubrette soumise, et l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous étions, Scipion et moi, des maris trop galants et trop chéris de nos femmes pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être pères ; elles devinrent enceintes presque en même temps. Béatrix accoucha la première, mit au monde une fille ; et peu de jours après Antonia nous combla tous de joie, en me donnant un fils. Ravi d'un si heureux événement, j'envoyai mon secrétaire à Valence en porter la nouvelle au gouverneur, qui vint à Lirias avec Séraphine et la marquise de Pliego tenir les enfants sur les fonts, se faisant un plaisir d'ajouter ce témoignage d'affection à tous ceux que j'avais déjà reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce seigneur, et pour marraine la marquise, fut nommé Alphonse ; et madame la gouvernante, voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compère, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement

les personnes du château ; les habitants de Lirias la célébrèrent aussi par des fêtes qui firent connaître que tout le hameau prenait part au plaisir de son seigneur. Mais, hélas ! nos réjouissances ne furent pas de longue durée, ou, pour mieux dire, elles se convertirent tout à coup en gémissements, en plaintes, en lamentations, par un événement que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, et qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut ; et sa mère, quoiqu'elle fût heureusement accouchée de lui, le suivit de près ; une fièvre violente emporta ma chère épouse après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi ! je tombai dans un accablement stupide : à force de sentir la perte que je faisais, j'y paraissais comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état ; je ne voulais prendre aucune nourriture ; et je crois que, sans Scipion, je me serais laissé mourir de faim, ou que la tête m'aurait tourné : mais cet adroit secrétaire sut tromper ma douleur en s'y conformant ; il trouvait le secret de me faire avaler des bouillons en me les présentant d'un air si mortifié, qu'il semblait me les donner moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné serviteur écrivit à don Alphonse, pour l'informer du malheur qui m'était arrivé, et de la situation pitoyable où je me trouvais. Ce seigneur tendre et compatissant, cet ami généreux se rendit bientôt à Lirias. Je ne puis sans m'attendrir rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux. « Mon cher Santillane, me dit-il en m'embrassant, je ne viens point ici pour vous consoler ; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, si la Parque me l'eût ravie. » Effective-

ment il répandit des larmes, et confondit ses soupirs avec les miens. Tout accablé que j'étais de ma tristesse, je ne laissais pas de ressentir vivement les bontés de ce seigneur.

Don Alphonse eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avait à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugèrent qu'il fallait pour quelque temps m'éloigner de Lirias, où tout me retraçait sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de don César me proposa de m'emmener à Valence ; et mon secrétaire appuya si bien la proposition, que je l'acceptai. Je laissai Scipion et sa femme au château, dont le séjour véritablement ne servait qu'à irriter mes ennuis, et je partis avec le gouverneur. Lorsque je fus à Valence, don César et sa belle-fille n'épargnèrent rien pour faire diversion à mon chagrin ; ils mirent tour à tour en usage les amusements les plus propres à me dissiper ; mais, malgré tous leurs soins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenait pas non plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquillité : il venait souvent de Lirias à Valence pour savoir de mes nouvelles ; il s'en retournait d'autant plus triste ou d'autant plus gai, qu'il me voyait plus ou moins de disposition à me consoler. Je ne faisais pas en lui cette remarque sans plaisir ; je lui tenais compte des mouvements d'amitié qu'il laissait éclater, et je m'applaudissais d'avoir un domestique si attaché à moi.

Il entra un matin dans ma chambre. « Monsieur, me dit-il d'un air fort agité, il se répand dans la ville un bruit qui intéresse toute la monarchie : on dit que Philippe III ne vit plus, et que le prince son fils est sur le trône. On ajoute à cela, poursuivit-il, que le cardinal duc de Lerme a perdu son poste,

qu'il lui est même défendu de paraître à la cour, et que don Gaspard de Guzman, comte d'Olivarès, est présentement premier ministre. » Je me sentis un peu ému de cette nouvelle, sans savoir pourquoi. Scipion s'en aperçut, et me demanda si je ne prenais aucune part à ce grand changement. « Eh ! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant ? J'ai quitté la cour ; tous les changements qui peuvent y arriver me doivent être indifférents.

— Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place, j'aurais un désir curieux. — Quel désir ? interrompis-je. — Ma foi, reprit-il, j'irais à Madrid montrer mon visage au jeune monarque, pour voir s'il me remettrait ; c'est un plaisir que je me donnerais. — Je t'entends, lui dis-je ; tu voudrais que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare et un ambitieux. — Pourquoi vos mœurs s'y corrompraient-elles encore ? me repartit Scipion. Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la cour ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une mer dont vous connaissez tous les écueils. — Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en souriant ; es-tu las de me voir mener une vie tranquille ? Je croyais que mon repos t'était plus cher. »

Dans cet endroit de notre conversation, don César et son fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du duc de Lerme, Ils m'apprirent de plus que ce ministre, ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avait pu l'obtenir, et qu'il lui

était ordonné de se rendre à son marquisat de Dénia. Ensuite, comme s'ils eussent agi de concert avec mon secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étais connu, et que je lui avais même rendu des services que les grands récompensent assez volontiers. « Pour moi, dit don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnaisse ; Philippe IV doit payer les dettes du prince d'Espagne. — J'ai le même pressentiment, dit don César ; et je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

— En vérité, messeigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas bien à ce que vous dites ! Il semble, à vous entendre l'un et l'autre, que je n'aie qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or, ou quelque gouvernement ; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le roi ne ferait aucune attention à ma figure, si je m'offrais à ses regards. J'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve, pour vous désabuser. » Les seigneurs de Leyva me prirent au mot, et je ne pus me défendre de leur promettre que je partirais incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée ; il s'imaginait que je ne paraîtrais pas plus tôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêlerait dans la foule et m'accablerait d'honneurs et de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimères, il m'élevait aux premières charges de l'État, et se poussait à la faveur de mon élévation.

Je me disposai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter don César et son fils, qui avaient dans l'esprit que je posséderais bientôt les bonnes

grâces du souverain. Il est vrai que je me sentais au fond de l'âme quelque envie d'éprouver si ce jeune prince me reconnaîtrait. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance et sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon château à Béatrix, qui était une très bonne ménagère.

CHAPITRE II

Gil Blas se rend à Madrid ; il paraît à la cour ; le roi le reconnait, et le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.

Nous nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni où j'avais déjà logé, chez Vincent Forrero, mon ancien hôte, qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'était un homme qui se piquait de savoir tout ce qui se passait tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau. « Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III, les amis et les partisans du cardinal duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir Son Éminence dans le ministère, mais leurs efforts ont été vains : le comte d'Olivarès l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, et que ce nouveau premier ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il serait capable de gouverner le monde entier : Dieu le veuille ! Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de sa capa-

cité ; nous verrons dans la suite si le duc de Lerme est bien ou mal remplacé. » Forrero, s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changements qui s'étaient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarès tenait le gouvernail du vaisseau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le roi l'après-dînée, et je me mis sur son passage comme il entrait dans son cabinet : il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, et je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain il jeta sur moi les yeux en passant, mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti : « Tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnait, que le roi ne me reconnaît point, ou que, s'il me remet, il ne se soucie guère de renouveler connaissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. — N'allons pas si vite, monsieur, me répondit mon secrétaire ; vous savez mieux que moi qu'on ne réussit à la cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au prince ; à force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, et à se rappeler les traits de son agent auprès de la belle Catalina. »

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manège pendant trois semaines ; et un jour enfin il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête à tête avec mon roi. « Qui êtes-vous ? me dit-il ; vos traits ne me sont pas inconnus. Où vous ai-je vu ? — Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit

Votre Majesté avec le comte de Lemos chez... — Ah ! je m'en souviens, interrompit le prince ; vous étiez secrétaire du duc de Lerme ; et, si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai pas oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zèle, et que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette aventure ? — Oui, sire, lui repartis-je, j'ai été six mois à la tour de Ségovie ; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. — Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane : il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi. »

Comme le prince achevait ces paroles, le comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris : il fut étonné de voir là un inconnu, et le roi redoubla sa surprise en lui disant : « Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains ; occupez-le, je vous charge du soin de l'avancer. » Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, et fort en peine de savoir qui j'étais. — Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adressant la parole et en me faisant signe de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service et pour vos intérêts. »

Je sortis aussitôt du cabinet, et rejoignis le fils de la Coscolina, qui, très impatient d'apprendre ce que le roi m'avait dit, était dans une agitation inconcevable. Mais remarquant sur mon visage un air de satisfaction : « Si j'en crois mes yeux, me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la cour. — Cela pour-

rait bien être », lui répondis-je ; en même temps je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venais d'avoir avec le monarque. « Mon cher maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autre fois de mes almanachs ? Avouez que vous ne me savez pas à présent mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent ; vous deviendrez le Calderone du comte d'Olivarès. — C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je ; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrais un bon emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices, ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice et contre l'ambition. — Allez, monsieur, reprit mon secrétaire, le ministre vous donnera quelque bon poste que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme. »

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le comte d'Olivarès avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins, soit en été, soit en hiver, il écoutait à la clarté des bougies tous ceux qui avaient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, et de là j'observai bien le comte quand il parut ; car j'avais fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, et qui pouvait passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avait les épaules si élevées, que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fût pas ; sa tête, qui était d'une grosseur excessive, lui tombait sur la poitrine ; ses cheveux étaient noirs

et plats, son visage long, son teint olivâtre, sa bouche enfoncée, et son menton pointu et fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisait pas un beau seigneur : néanmoins, comme je le croyais dans une disposition obligeante pour moi, je le regardais avec indulgence, je le trouvais agréable. Il est vrai qu'il recevait tout le monde d'un air affable et débonnaire, et qu'il prenait gracieusement les placets qu'on lui présentait : ce qui semblait lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer et me faire connaître, il me lança un regard rude et menaçant ; puis, me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce seigneur encore plus laid qu'il n'était naturellement ; je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche, et ne sachant ce que j'en devais penser.

Ayant rejoint Scipion qui m'attendait à la porte : « Sais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite ? — Non, me répondit-il, mais elle n'est pas difficile à deviner : le ministre, prompt à se conformer aux volontés du prince, vous aura proposé sans doute un emploi considérable. — C'est ce qui te trompe, lui répliquai-je » ; en même temps je lui appris de quelle façon j'avais été reçu. Il m'écouta fort attentivement, et me dit : « Vous m'étonnez ! Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir ; je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. » Je suivis le conseil de mon secrétaire ; je me montrai pour la seconde fois devant le ministre, qui, me traitant encore plus mal que la première, fronça le sourcil en m'en-

visageant, comme si ma vue lui eût fait de la peine ; puis il détourna de moi ses regards, et se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, et tenté de partir sur-le-champ pour retourner à Valence ; mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avait conçues. « Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le comte veut m'écarter de la cour ? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'aversion de son favori ? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grâce au pouvoir d'un ennemi si redoutable. — Monsieur, répondit-il en colère contre le comte d'Olivarès, je n'abandonnerais pas si facilement le terrain. Je voudrais même avoir raison d'un accueil si offensant. J'irais me plaindre au roi du peu de cas que le ministre fait de sa recommandation. — Mauvais conseil, lui dis-je, mon ami : si je faisais cette démarche imprudente, je ne tarderais guère à m'en repentir. Je ne sais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville. »

Mon secrétaire, à ce discours, rentra en lui-même, et considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvait nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avais de quitter Madrid, d'où je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

CHAPITRE III

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il était d'abandonner la cour, et du service important que Joseph Navarro lui rendit.

En m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef d'office de don Baltazar de Zuniga, et mon ancien ami. Je doutai quelques moments si je ne ferais pas semblant de ne le pas voir, ou si je l'aborderais pour lui demander pardon d'en avoir si mal agi avec lui. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Je saluai Navarro, et l'abordant fort poliment : « Me reconnaissez-vous ? lui dis-je ; et serez-vous encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui a payé d'ingratitude l'amitié que vous aviez pour lui ? — Vous avouez donc, me répondit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi ? — Oui, lui repartis-je, et vous êtes en droit de m'accabler de reproches ; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. — Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. » De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras ; et tous deux, nous reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentiments.

Il avait appris mon emprisonnement et la déroute de mes affaires ; mais il ignorait tout le reste. Je l'en informai ; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avais eue avec le roi, et je ne lui cachai point la mauvaise réception que le ministre venait de me faire, non plus que le dessein où j'étais de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller ! me dit-il ; puisque le monarque a témoigné de l'amitié pour

vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le comte d'Olivarès a l'esprit un peu fantasque et singulier ; c'est un seigneur plein de caprices : quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une manière qui révolte ; et lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule ; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince, c'est de quoi je puis vous assurer. J'en dirai deux mots ce soir au seigneur don Baltazar de Zuniga, mon maître, qui est oncle du comte d'Olivarès, et qui partage avec lui les soins du gouvernement. » Navarro, m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurais, et là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas longtemps sans le revoir ; il vint le jour suivant me retrouver. « Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur ; mon maître veut vous prêter son appui : sur le bien que je lui ai dit de Votre Seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au comte d'Olivarès, son neveu ; je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur, et j'ose vous dire que vous pouvez compter sur cela. » Mon ami Navarro, ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux : « Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. » Je fis une profonde révérence au seigneur de Zuniga, et lui répondis que je sentirais vivement toute ma vie l'obligation que j'avais à Navarro de m'avoir procuré la protection d'un ministre qu'on appelait, à juste titre, *le Flambeau du conseil*. Don Baltazar, à cette réponse flatteuse, me frappa sur l'épaule en riant, et reprit de cette

sorte : « Vous pouvez dès demain retourner chez le comte d'Olivarès, vous serez plus content de lui. »

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier ministre, qui, m'ayant démêlé dans la foule, jeta sur moi un regard accompagné d'un souris dont je tirai bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même ; l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, et mon attente fut remplie. Le comte, après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : « Ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, et voir ce que tu ferais dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisais ; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient on ne peut pas davantage. Oui, Santillane, tu me plais ; quand le roi, mon maître, ne m'aurait pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferais par ma propre inclination. D'ailleurs, don Baltazar de Zuniga, mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse : il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi. »

Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du ministre, qui, m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette manière : « Reviens ici cette après-dînée, et demande mon intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. » A ces mots, Son Excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la messe ; ce qu'elle avait coutume

de faire tous les jours après avoir donné audience : ensuite elle se rendait au lever du roi.

CHAPITRE IV

Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.

Je ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier ministre, et de demander son intendant, qui s'appelait don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas sitôt décliné mon nom, que, me saluant avec des marques de considération : « Seigneur, me dit-il, suivez-moi, s'il vous plaît ; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. » Après avoir dit ces paroles, il me mena, par un petit escalier, à une enfilade de cinq à six pièces de plain-pied qui composaient le second étage d'une aile du logis, et qui étaient assez modestement meublées. « Vous voyez, reprit-il, le logement que monseigneur vous donne, et vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques ; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il ; Son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman. »

Que diable signifie tout ceci ? dis-je en moi-même. Comment dois-je prendre ces distinctions ? N'y aurait-il point de la malice là-dedans, et ne serait-ce pas encore pour se divertir que le ministre me ferait un traitement si honorable ? C'est ce que je suis tenté de croire ; car enfin convient-il au ministre de la monarchie d'Espagne d'en user de cette sorte avec moi ? Pendant que j'étais dans

cette incertitude, flottant entre la crainte et l'espérance, un page vint m'avertir que le comte me demandait. Je me rendis dans le moment auprès de monseigneur, qui était tout seul dans son cabinet. « Eh bien ! Santillane, me dit-il, es-tu satisfait de ton appartement et des ordres que j'ai donnés à don Raimond ? — Les bontés de Votre Excellence, lui répondis-je, me paraissent excessives, et je ne m'y prête qu'en tremblant. — Pourquoi donc ? répliqua-t-il ; puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, et dont il veut que je prenne soin ? Non, sans doute ; je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, et compte qu'une fortune brillante et solide ne saurait t'échapper, si tu m'es aussi attaché que tu l'étais au duc de Lerme.

« Mais à propos de ce seigneur, poursuivit-il, on dit que tu vivais familièrement avec lui. Je suis curieux de savoir comment vous fîtes tous deux connaissance, et quel emploi ce ministre te fit exercer. Ne me déguise rien ; j'exige de toi un récit sincère. » Je me souvins alors de l'embarras où je m'étais trouvé avec le duc de Lerme en pareil cas, et de quelle façon je m'en étais tiré ; ce que je pratiquai encore fort heureusement : c'est-à-dire que, dans ma narration, j'adoucis les endroits rudes, et passai légèrement sur les choses qui me faisaient peu d'honneur. Je ménageai aussi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'eusse fait peut-être plus de plaisir à mon auditeur. Pour don Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grâce de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je savais qu'il avait faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices et des gouvernements.

« Ce que tu m'apprends de Calderone, interrompit le ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui, et qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importants. On va bientôt lui faire son procès ; et, si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits. — Je ne désire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été cause que j'ai fait un assez long séjour.—Comment, reprit Son Excellence avec étonnement, c'est don Rodrigue qui a causé ta prison ? Voilà ce que j'ignorais. Don Baltazar, à qui Navarro a raconté ton histoire, m'a bien dit que le feu roi te fit emprisonner pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Espagne dans un lieu suspect ; mais je n'en sais pas davantage, et je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette pièce. — Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. » En même temps je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que, tout grave qu'il était, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt nièce et tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, aussi bien que la part qu'avait eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya, en me disant que le lendemain il ne manquerait pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier don Baltazar de ses bons offices, et pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venais d'avoir avec le premier ministre, et de la disposition favorable où Son Excellence était pour moi.

CHAPITRE V

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, et de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna.

D'ABORD que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avais bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où, l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il pensait de ce que je venais de lui dire. « Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune. Tout vous rit : vous plaisez au premier ministre ; et, ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat et ses principaux officiers, en vous découvrant leurs différents caractères ; je veux, à son exemple, vous faire connaître le comte, la comtesse, son épouse, et doña Maria de Guzman, leur fille unique.

« Commençons par le ministre : il a l'esprit vif, pénétrant et propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parce qu'il a une légère teinture de toutes les sciences ; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurisconsulte, un grand capitaine et un politique des plus raffinés. Avec cela, il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres, de peur de paraître déférer aux lumières de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges suites, dont le ciel veuille préserver la monarchie ! J'ajoute à cela qu'il brille dans le conseil par une éloquence naturelle, et qu'il écrirait aussi bien qu'il parle

s'il n'affectait pas, pour donner plus de dignité à son style, de le rendre obscur et trop recherché. Il pense singulièrement ; et, comme je crois vous l'avoir déjà dit, il est capricieux et chimérique. Tel est le portrait de son esprit ; faisons celui de son cœur. Il est généreux et bon ami. On le dit vindicatif ; mais quel Espagnol ne l'est pas ? De plus, on l'accuse d'ingratitude, pour avoir fait exiler le duc d'Uzède et le frère Louis Aliaga, auxquels il avait, dit-on, de grandes obligations ; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner : l'envie d'être premier ministre dispense d'être reconnaissant.

« Doña Agnès de Zuniga è Velasco, comtesse d'Olivarès, poursuivit Joseph, est une dame à qui je ne connais que le défaut de vendre au poids de l'or les grâces qu'elle fait obtenir. Pour doña Maria de Guzman, qui sans contredit est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie, et l'idole de son père. Réglez-vous là-dessus ; faites bien votre cour à ces deux dames, et paraissez encore plus dévoué au comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneurs et de richesses.

« Je vous conseille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps don Baltazar mon maître : quoique vous n'ayez plus besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le ménager. Vous êtes bien dans son esprit ; conservez son estime et son amitié ; il peut dans l'occasion vous servir.—Comme l'oncle et le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent ensemble l'État, n'y aurait-il point un peu de jalousie entre ces deux collègues ? — Non, me ré-

pondit-il ; ils sont, au contraire, dans la plus parfaite union. Sans don Baltazar, le comte d'Olivarès ne serait peut-être pas premier ministre ; car enfin, après la mort de Philippe III, tous les amis et les partisans de la maison de Sandoval se donnèrent de grands mouvements, les uns en faveur du cardinal, et les autres pour son fils ; mais mon maître, le plus délié des courtisans, et le comte, qui n'est guère moins fin que lui, rompirent leurs mesures, et en prirent de si justes pour s'assurer cette place, qu'ils l'emportèrent sur leurs concurrents. Le comte d'Olivarès, étant devenu premier ministre, a fait part de son administration à don Baltazar son oncle ; il lui a laissé le soin des affaires du dehors, et s'est réservé celles du dedans ; de sorte que, resserrant par là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux seigneurs, indépendants l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paraît inaltérable. »

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, et dont je me promis bien de profiter ; après cela j'allai remercier le seigneur de Zuniga de ce qu'il avait eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisirait toujours les occasions où il s'agirait de me faire plaisir, et qu'il était bien aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parlerait encore en ma faveur, voulant du moins, disait-il, me faire voir par là que mes intérêts lui étaient chers, et qu'au lieu d'un protecteur j'en avais deux. C'est ainsi que don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenait ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier ministre,

où je soupai avec Scipion dans mon appartement. C'était une chose à voir que notre contenance. Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affections une gravité imposante, riaient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avaient pour nous. Lorsqu'ils se furent retirés après avoir desservi, mon secrétaire, cessant de se contraindre, me dit mille folies que son humeur gaie et ses espérances lui inspirèrent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençais à me voir, je ne me sentais encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi, m'étant couché, je m'endormis tranquillement, sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvais l'occuper ; au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étais à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de monseigneur. Je fus bientôt auprès de Son Excellence, qui me dit : « Oh çà, Santillane, voyons un peu ce que tu sais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnait des mémoires à rédiger ; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière ; écoute-moi attentivement : Il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées ; il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la cour et de la ville le misérable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple, et l'empêche de regretter mon prédéces-

seur. Après cela, tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses États florissants, et ses sujets parfaitement heureux. »

Après que monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenait les justes sujets qu'on avait de se plaindre de l'administration précédente ; et je me souviens qu'il y avait dix articles, dont le moins important était capable d'alarmer les bons Espagnols : puis, m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvait le royaume : les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, et la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avaient gouverné l'État sous le dernier règne, et les suites fâcheuses qu'elles pouvaient avoir. Enfin, je peignis la monarchie en péril, et censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme était, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme !

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçaient l'Espagne, je rassurais les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisais parler le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation ; je promettais monts et merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage lors-

qu'il l'eut lu tout entier. « Santillane, me dit-il, je ne t'aurais pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'État ? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis et même élégant ; mais je le trouve un peu trop naturel. » En même temps, m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étaient pas de son goût, il les changea ; et je jugeai par ses corrections qu'il aimait, comme Navarro me l'avait dit, les expressions recherchées et l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse, ou, pour mieux dire, du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire ; et, pour me témoigner jusqu'à quel point il en était satisfait, il m'envoya par don Raimond trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

CHAPITRE VI

De l'usage que Gil Blas fit de ces trois cents pistoles, et des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.

Ce bienfait du ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la cour : ce qu'il ne manqua pas de faire. — Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur Votre Seigneurie. Êtes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude ? Vive le comte d'Olivarès ! C'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole ; et le

comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

« Je voudrais bien, ajouta-t-il, que les seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le sussent. — Il est temps de les en informer, lui répondis-je ; et c'est de quoi j'allais te parler. Je ne doute pas qu'ils n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles ; mais j'attendais, pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, et que je pusse leur mander positivement si je demeurerais ou non à la cour. A présent que je sais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces seigneurs de ma situation présente, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serais jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. — Cela étant, s'écria le fils de la Coscolina, don César et don Alphonse seront bientôt informés de l'état présent de vos affaires. Que je vais leur causer de joie en leur racontant ce qui vous est arrivé ! Que ne suis-je déjà aux portes de Valence ! Mais j'y serai en peu de jours. Les deux chevaux de don Alphonse sont tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de monseigneur. Outre que je serai bien aise d'avoir un compagnon sur la route, vous savez que la livrée d'un premier ministre jette de la poudre aux yeux.»

Je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité de mon secrétaire ; et cependant, plus vain peut-être encore que lui, je le laissai faire ce qu'il voulut. « Pars, lui dis-je, et reviens promptement ; car j'ai une autre commission à te donner. Je veux t'envoyer aux Asturies porter de l'argent à ma mère. J'ai par négligence laissé passer le temps auquel

j'ai promis de lui faire tenir cent pistoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces sortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. — Vous avez raison, monsieur, me répondit Scipion, et je me sais mauvais gré de ne vous en avoir pas fait souvenir : mais patience, dans six semaines au plus tard je vous rendrai compte de ces deux commissions : j'aurai parlé aux seigneurs de Leyva, fait un tour à votre château, et revu la ville d'Oviédo, dont je ne puis me rappeler le souvenir sans donner au diable les trois quarts et demi de ses habitants. » Je comptai donc au fils de la Coscolina cent pistoles pour la pension de ma mère, avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieusement le long voyage qu'il allait entreprendre.

Quelques jours après son départ, monseigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plus tôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple, ami de la nouveauté, fut charmé de cet écrit ; l'épuisement des finances, qui était peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme ; et si les coups de griffe qu'y recevait ce ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarès y faisait, et entre autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'État, sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, et les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avaient déjà de ses lumières : si bien que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but,

qui n'avait été, dans cet ouvrage, que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, et qui fût utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'est-à-dire qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étaient enrichis, Dieu sait comment, dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avaient sucé, et qu'il en eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi bien que les gratifications qui se faisaient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvait exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire dont il me dit la substance et la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me serait possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases. « Cela suffit, monseigneur, lui dis-je ; Votre Excellence veut du sublime et du lumineux, elle en aura. » Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avais déjà travaillé ; et là je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il fallait garder avec soin tout l'argent qui était dans le trésor royal, et qu'il ne devait être employé qu'aux seuls besoins de la monarchie, comme étant un fonds sacré qu'il était à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisais voir au monarque, car c'était à lui que s'adressait le mémoire, qu'en ôtant toutes les pensions et les gratifications qui se prenaient sur ses revenus ordinaires, il ne se priverait point

pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses sujets qui se rendraient dignes de ses grâces, puisque, sans toucher à son trésor, il était en état de leur donner de grandes récompenses : qu'il avait pour les uns des vice-royautés, des gouvernements, des ordres de chevalerie, des emplois militaires ; pour les autres, des commanderies ou des pensions dessus, des titres avec des magistratures ; et enfin toutes sortes de bénéfices pour les personnes consacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui était beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours ; mais heureusement je le fis à la fantaisie de mon maître, qui, le trouvant écrit avec emphase et farci de métaphores, m'accabla de louanges. « Je suis bien content de cela, me dit-il en me montrant les endroits les plus enflés, voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. » Cependant, malgré les applaudissements qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, et fit une pièce d'éloquence qui charma le roi et toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, et se flatta que la monarchie reprendrait son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son Excellence, voyant que cet écrit lui faisait beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avais, que j'en recueillisse quelque fruit ; elle me fit donner une pension de cinq cents écus sur la commanderie de Castille ; ce qui me parut une récompense honnête de mon travail, et me fut d'autant plus agréable que ce n'était pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.

CHAPITRE VII

Par quel hasard, dans quel endroit et dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, et de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

RIEN ne faisait plus de plaisir à monseigneur que d'apprendre ce qu'on pensait à Madrid de la conduite qu'il tenait dans son ministère. Il me demandait tous les jours ce qu'on disait de lui dans le monde. Il avait même des espions qui, pour son argent, lui rendaient un compte exact de tout ce qui se passait dans la ville. Ils lui rapportaient jusqu'aux moindres discours qu'ils avaient entendus ; et, comme il leur ordonnait d'être sincères, son amour-propre en souffrait quelquefois ; car le peuple a une intempérance de langue qui ne respecte rien.

Quand je m'aperçus que le comte aimait qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dînée dans des lieux publics, et de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvait. Lorsqu'ils parlaient du gouvernement, je les écoutais avec attention ; et s'ils disaient quelque chose qui méritât d'être redit à Son Excellence, je ne manquais pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportais rien qui ne fût à son avantage. Il me semblait que j'en devais user ainsi avec un homme du caractère de ce ministre.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne

regardais pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa ; je crus reconnaître en lui Fabrice, mon ancien camarade et mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit ; et, ne pouvant douter que ce ne fût le poète Nuñez, je demeurai quelques moments à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi, et m'envisagea de la même façon. Enfin, rompant le silence : « Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point ? Est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? — C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur ; j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin ; je suis à l'hôpital. »

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, et encore plus de l'air sérieux dont il les avait accompagnées. — Hé quoi! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu! Elle t'a joué ce vilain tour-là! — Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait, mon enfant, poursuivit-il, de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, et tes affaires ont changé de face : je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étais en prison par ordre du roi. — On t'a dit la vérité, lui répliquai-je ; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes fut, peu de temps après, suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens et ma liberté. Cependant, mon ami, *post nubila Phœbus ;* tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. — Cela n'est pas possible, dit Nuñez ; ton maintien est sage et modeste ; tu n'as pas l'air vain et insolent que donne ordinairement la prospérité. — Les disgrâces, repris-je, ont purifié ma

vertu ; et j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

— Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport à son séant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu présentement ? Serais-tu intendant d'un grand seigneur ruiné ou de quelque veuve opulente ? — J'ai un meilleur poste, lui repartis-je ; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent ; je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice ? — Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de Saint-Dominique m'a fait abjurer la poésie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

— Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nuñez ; tu as fort bien fait, mon ami : mais gare la rechute ! — Oh ! me repartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les Muses : quand tu es entré dans cette salle, je composais des vers pour leur dire un éternel adieu. — Monsieur Fabrice, lui dis-je en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de Saint-Dominique et moi, nous fier à votre abjuration : vous me paraissez furieusement épris de ces doctes pucelles. — Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachaient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le public en aversion, et ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux ;

je serais fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage ; je te parle de sang-froid. Je méprise autant les applaudissements du public que ses sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui : c'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, et qui demain pensera d'une autre. Que les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent ! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression ; et si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée, et ses jugements sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, et de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusants qu'on met au jour : quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs. »

Quoique je jugeasse bien que le poète des Asturies ne parlait ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. « Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi, où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. — Tant mieux, s'écria-t-il;

l'esprit me pue, et je le regarde, à l'heure qu'il est, comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. — Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentiments où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la poésie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête et lucratif. Mais en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avait une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

— O généreux ami! s'écria le fils du barbier Nuñez, transporté de joie et de reconnaissance, quelles grâces n'ai-je pas à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance!» comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, et l'invitai à me venir voir aussitôt que sa santé serait rétablie. Il fit paraître une extrême surprise, lorsque je lui dis que j'étais logé chez le comte d'Olivarès. « O trop heureux Gil Blas! me dit-il, dont le sort est de plaire aux ministres, je me réjouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage. »

CHAPITRE VIII

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, et de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.

Le comte d'Olivarès, que j'appellerai désormais le *comte-duc*, parce qu'il plut au roi dans ce temps-là de l'honorer de ce titre, avait un faible que je ne découvris pas infructueusement : c'était de vouloir être aimé. Dès qu'il s'apercevait que quelqu'un

s'attachait à lui par inclination, il le prenait en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation. Je ne me contentais pas de bien faire ce qu'il me commandait, j'exécutais ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissaient. J'étudiais son goût en toutes choses pour m'y conformer, et prévenais ses désirs autant qu'il m'était possible.

Par cette conduite, qui mène presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui, de son côté, comme j'avais le même faible que lui, me gagna l'âme par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes grâces, que je parvins à partager sa confiance avec le seigneur Carnero, son premier secrétaire.

Carnero s'était servi du même moyen que moi pour plaire à Son Excellence ; et il y avait si bien réussi, qu'elle lui faisait part des mystères du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire et moi, les deux confidents du premier ministre et les dépositaires de ses secrets, avec cette différence qu'il ne parlait à Carnero que d'affaires d'État, et qu'il ne m'entretenait que de ses intérêts particuliers ; ce qui faisait, pour ainsi dire, deux départements séparés dont nous étions également satisfaits l'un et l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avais sujet d'être content de ma place, qui, me donnant sans cesse occasion d'être avec le comte-duc, me mettait à portée de voir le fond de son âme, que, tout dissimulé qu'il était naturellement, il cessa de me cacher, lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

« Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressemblait moins à celle d'un ministre favori qu'à la puissance d'un

monarque absolu : cependant je suis encore plus heureux qu'il n'était au plus haut point de sa fortune. Il avait deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzède, son propre fils, et dans le confesseur de Philippe III ; au lieu que je ne vois personne auprès du roi qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

« Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avènement au ministère, j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du prince que des sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait, par des vice-royautés ou par des ambassades, de tous les seigneurs qui, par leur mérite personnel, auraient pu m'enlever quelque portion des bonnes grâces du souverain, que je veux posséder entièrement ; de sorte que je puis dire, à l'heure qu'il est, qu'aucun grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit ; je te crois sage, prudent, discret : en un mot, tu me parais propre à te bien acquitter de vingt sortes de commissions qui demandent un garçon plein d'intelligence. »

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice et d'ambition me montèrent subitement à la tête, et réveillèrent en moi des sentiments dont je croyais avoir triomphé. Je protestai au ministre que je répondrais de tout mon pouvoir à ses intentions, et je me tins prêt à exécuter sans scrupule tous les ordres dont il jugerait à propos de me charger.

Pendant que j'étais ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son

voyage. « Je n'ai pas, dit-il, un long récit à vous faire. J'ai charmé les seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnu, et la manière dont le comte d'Olivarès en use avec vous. »

J'interrompis Scipion : « Mon ami, lui dis-je, tu leur aurais fait encore plus de plaisir, si tu leur avais pu dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de Son Excellence. — Dieu en soit loué, mon cher maître, me répondit-il : je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

— Changeons de matière, lui dis-je; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mère ? — Ah! monsieur, me repartit-il en prenant tout à coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. — O ciel! m'écriai-je, ma mère est morte assurément! — Il y a six mois, dit mon secrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, aussi bien que le seigneur Gil Perez, votre oncle. »

La mort de ma mère me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse point reçu d'elle ces caresses dont les enfants ont grand besoin pour devenir reconnaissants dans la suite. Je donnai aussi au bon chanoine les larmes que je lui devais, pour le soin qu'il avait eu de mon éducation. Ma douleur, à la vérité, ne fut pas longue, et dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parents.

CHAPITRE IX

Comment et à qui le comte-duc maria sa fille unique ; et des fruits amers que ce mariage produisit.

PEU de temps après le retour du fils de la Coscolina, le comte-duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginais qu'il méditait quelque grand coup d'État ; mais ce qui le faisait rêver ne regardait que sa famille. « Gil Blas, me dit-il une après-dînée, tu dois t'être aperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

« Doña Maria, ma fille, continua-t-il, est nubile, et il se présente un grand nombre de seigneurs qui se la disputent. Le comte de Niéblès, fils aîné du duc de Medina Sidonia, chef de la maison de Guzman, et don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio et de ma sœur aînée, sont les deux concurrents qui paraissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le dernier surtout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au comte de Niéblès, je te dirai que j'ai jeté les yeux sur don Ramire Nuñez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maison des Guzman d'Abrados. C'est à ce jeune seigneur et aux enfants qu'il aura de ma fille que je prétends laisser tous mes biens, et les annexer au titre de comte d'Olivarès, auquel je joindrai la grandesse ; de manière que mes petits-fils et leurs descendants sortis de la branche d'Abrados et de celle d'Olivarès passeront pour les aînés de la maison de Guzman.

« Eh bien ! Santillane, ajouta-t-il, n'approuves-tu pas mon dessein ? — Pardonnez-moi, monseigneur, lui répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé : mais qu'il me soit permis de représenter une chose à Votre Excellence sur cette disposition. Je crains que le duc de Medina Sidonia n'en murmure. — Qu'il en murmure s'il veut, reprit le ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche, qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse et les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes qu'au chagrin qu'aura la marquise de Carpio, ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais, après tout, je veux me satisfaire, et don Ramire l'emportera sur ses rivaux ; c'est une chose décidée. »

Le comte-duc, m'ayant appris cette résolution, ne l'exécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique singulière. Il présenta un mémoire au roi, pour le prier, aussi bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des seigneurs qui la recherchaient, et s'en remettant entièrement au choix que feraient Leurs Majestés : mais il ne laissait pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connaître que c'était celui de tous qui lui était le plus agréable. Aussi le roi, qui avait une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse :

« Je crois don Ramire de Nuñez digne de doña « Maria : cependant choisissez vous-même ; le parti « qui vous conviendra le mieux sera celui qui me « plaira davantage. « LE ROI. »

Le ministre affecta de montrer cette réponse ; et, feignant de la regarder comme un ordre du prince,

il se hâta de marier sa fille au marquis de Toral. Ce mariage précipité piqua vivement la marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans qui s'étaient flattés de l'espérance d'épouser doña Maria. Néanmoins les uns et les autres, ne pouvant empêcher cette union, affectèrent de la célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en était charmée ; mais les mécontents furent bientôt vengés d'une manière très cruelle pour le comte-duc. Doña Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille qui mourut en naissant, et peu de jours après elle fut elle-même la victime de sa couche.

Quelle perte pour un père qui n'avait, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, et qui voyait avorter par là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Medina Sidonia ! Il en fut si pénétré qu'il s'enferma pendant quelques jours, et ne voulut voir personne que moi, qui, me conformant à sa vive douleur, parus aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avait avec celle de la marquise de Toral rouvrit une plaie mal fermée, et me mit si bien en train de m'affliger, que le ministre, tout accablé qu'il était de sa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il était étonné de me voir entrer, comme je faisais, dans ses chagrins. « Gil Blas, me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi d'avoir un confident si sensible à mes peines. — Ah ! monseigneur, lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudrait que je fusse bien ingrat et d'un naturel bien dur, si je ne les sentais pas vivement. Puis-je penser que

vous pleurez une fille d'un mérite accompli, et que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, monseigneur, je suis trop plein de vos bontés pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs et vos ennuis. »

CHAPITRE X

Gil Blas rencontre par hasard le poète Nuñez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du prince. Du malheureux succès de cette pièce, et du bonheur étonnant dont il fut suivi.

Le ministre commençait à se consoler, et moi, par conséquent, à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carrosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poète des Asturies, que je n'avais pas revu depuis sa sortie de l'hôpital. Il était fort proprement vêtu. Je l'appelai, je le fis monter dans mon carrosse, et nous nous promenâmes ensemble dans le pré Saint-Jérôme.

« Monsieur Nuñez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hasard ; sans cela je n'aurais pas le plaisir que j'ai de.... — Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation, je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvu que j'abjurasse la poésie ; et j'en ai trouvé un très solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier, comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de don Bertrand Gomez del Ribero, trésorier des galères du roi. Ce don Bertrand, qui

voulait avoir un bel esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six auteurs qui se présentaient pour remplir l'emploi de secrétaire de ses commandements.

— J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je ; car ce don Bertrand est apparemment fort riche. — Comment, riche ! me répondit-il ; on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, et qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs dames fort spirituelles, et je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel et d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en prose, et je porte quelquefois les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talents.

— Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir. Es-tu bien payé de tes épigrammes épistolaires ? — Très grassement, répondit-il. Les gens riches ne sont pas tous généreux, et j'en connais qui sont de francs vilains : mais don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cents pistoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications, ce qui me met en état de faire le seigneur, et de bien passer mon temps avec quelques auteurs ennemis comme moi du chagrin. — Au reste, repris-je, ton trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit, et pour en apercevoir les défauts ? — Oh ! que non ! me répondit Nuñez ; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connaisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un *Tarpa*. Il décide hardiment, et soutient son opi-

nion d'un ton si haut et avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent, lorsqu'il dispute, on est obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits désobligeants dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

« Tu peux croire, poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne ; car, outre les épithètes désagréables que je ne manquerais pas de m'attirer, je pourrais fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, et je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance, qui ne me coûte guère, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime et l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer une tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai faite sous ses yeux ; et, si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire. »

Je demandai à notre poète le titre de sa tragédie. « C'est, répondit-il, *le Comte de Saldagne*. Cette pièce sera représentée dans trois jours sur le théâtre du prince. — Je souhaite, lui répliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, et j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. — Je l'espère bien aussi, me dit-il ; mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les auteurs sont incertains de l'événement d'un ouvrage dramatique ; tous les jours ils y sont trompés. »

Enfin, le jour de la première représentation, je ne pus aller à la comédie, monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire fut d'y envoyer Scipion, pour savoir du moins dès le soir même le succès d'une pièce à laquelle je m'intéressais. Après l'avoir impatiem-

ment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. « Eh bien ! lui dis-je, comment *le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public ? — Fort brutalement, répondit-il ; jamais pièce n'a été plus cruellement traitée : je suis sorti indigné de l'insolence du parterre. — Et moi je le suis, lui répliquai-je, de la fureur que Nuñez a de composer des poèmes dramatiques. Quel enragé ! Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuses des spectateurs à l'heureux sort que je puis lui faire ? » C'est ainsi que par amitié je pestais contre le poète des Asturies, et que je m'affligeais du malheur de sa pièce pendant qu'il s'en applaudissait.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joie. « Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise pièce. Tu sais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*. Tous les spectateurs à l'envi se sont déchaînés contre lui ; et c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie. »

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette manière le poète Nuñez. « Comment donc, Fabrice, lui dis-je, serait-il possible que la chute de ta tragédie eût de quoi justifier ta joie immodérée ? — Oui, sans doute, répondit-il : je t'ai déjà dit que don Bertrand avait mis du sien dans ma pièce ; par conséquent il la trouvait excellente. Il a été outré de voir les spectateurs d'un sentiment contraire au sien. — Nuñez, m'a-t-il dit ce matin : *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni*. Si ta pièce a déplu au public, en récompense elle me plaît à moi, et cela doit te suffire. Pour te consoler du mauvais goût du siècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre

sur tous mes biens : allons de ce pas chez mon notaire en passer le contrat. Nous y avons été sur-le-champ : le trésorier a signé l'acte de la donation, et m'a payé la première année d'avance... »

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne,* puisqu'elle avait tourné au profit de l'auteur. « Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus. Sais-tu bien qu'il ne pouvait m'arriver un plus grand bonheur que d'avoir déplu au parterre ? Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon ! Si le public, plus bénévole, m'eût honoré de ses applaudissements, à quoi cela m'aurait-il mené ? A rien. Je n'aurais tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours. »

CHAPITRE XI

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle-Espagne.

Mon secrétaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du poète Nuñez : il ne cessa de m'en parler pendant huit jours. « J'admire, disait-il, le caprice de la Fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misère. Je voudrais bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. — Cela pourra bien arriver, lui disais-je, et plus tôt que tu ne penses. Tu es ici dans son temple ; car il me semble qu'on peut appeler le temple de la Fortune la maison d'un premier ministre, où l'on accorde souvent des grâces qui engraissent tout à coup ceux qui les obtiennent.

— Cela est véritable, monsieur, me répondit-il ; mais il faut avoir la patience de les attendre. — Encore une fois, Scipion, lui répliquai-je, sois tranquille ; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne commission. » Effectivement il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du comte-duc, et je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenais un matin avec don Raimond Caporis, intendant de ce premier ministre, et notre conversation roulait sur les revenus de Son Excellence. « Monseigneur jouit, disait-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus ; et il n'est obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ses trois charges de grand chambellan, de grand écuyer et de grand chancelier des Indes lui rapportent deux cent mille écus ; et tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes : savez-vous bien de quelle manière ? Lorsque les vaisseaux du roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile et des grains, que lui fournit sa comté d'Olivarès ; il ne paye point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne ; ensuite il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs et d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le nouveau monde, et qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà, par ce trafic, gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au roi.

« Ce qui ne doit pas vous paraître étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce reviennent toutes chargées de richesses, monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes. »

Le fils de la Coscolina, qui écoutait notre entretien, ne put entendre parler ainsi don Raimond sans l'interrompre. « Parbleu ! seigneur Caporis, s'écria-t-il, je serais ravi d'être une de ces personnes-là ; aussi bien il y a longtemps que je souhaite de voir le Mexique. — Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'intendant, si le seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis), je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre maître le veut. — Vous me ferez plaisir, dis-je à don Raimond ; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très intelligent, et qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

—Cela suffit, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville ; les vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai, à son départ, d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de Son Excellence, qui doivent être sacrés pour lui. »

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui comptai pour acheter dans l'Andalousie du vin et de l'huile, et le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant, tout ravi qu'il était de faire un voyage dont il espérait tirer tant de profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs ; et je ne vis pas de sang-froid son départ.

CHAPITRE XII

Don Alphonse de Leyva vient à Madrid ; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, et de la joie qui la suivit.

A PEINE eus-je perdu Scipion, qu'un page du ministre m'apporta un billet qui contenait ces paroles : « Si le seigneur de Santillane veut se donner la « peine de se rendre à l'image Saint-Gabriel, dans « la rue de Tolède, il y verra un de ses meilleurs « amis. »

« Quel peut être cet ami qui ne se nomme point ? dis-je en moi-même. Pourquoi me cache-t-il son nom ? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. » Je sortis sur-le-champ, je pris le chemin de la rue de Tolède ; et, en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver don Alphonse de Leyva. « Que vois-je ! m'écriai-je. Vous ici, seigneur ! — Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il en me serrant étroitement entre ses bras, c'est don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. — Eh ! qui vous amène à Madrid ? lui dis-je. — Je vais vous surprendre, me repartit-il, et vous affliger, en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, et le premier ministre me mande à la cour pour rendre compte de ma conduite. » Je demeurai un quart d'heure dans un stupide silence ; puis, reprenant la parole : — De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on ? Il faut bien que vous ayez fait quelque chose imprudemment. — J'impute, répondit-il, ma disgrâce à la visite que j'ai faite, il y a trois semaines, au cardinal duc de Lerme, qui depuis un mois est relégué dans son château de Denia.

— Oh ! vraiment, interrompis-je, vous avez raison

d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrète ! N'en cherchez point la cause ailleurs ; et permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié. — La faute en est faite, me dit-il, et j'ai pris de bonne grâce mon parti : je vais me retirer avec ma famille au château de Leyva, où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paraître devant un superbe ministre qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol ! Cependant c'est une nécessité ; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. — Seigneur, lui dis-je, laissez-moi faire ; ne vous présentez pas devant le ministre que je n'aie su auparavant de quoi l'on vous accuse ; le mal n'est peut-être pas sans remède. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvements qu'exigent de moi la reconnaissance et l'amitié. » A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il aurait incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlais plus d'affaires d'État depuis les deux mémoires dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnero, pour lui demander s'il était vrai qu'on eût ôté à don Alphonse de Leyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit que oui, mais qu'il en ignorait la raison. Là-dessus, je pris sans balancer la résolution de m'adresser à monseigneur même pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvait avoir de se plaindre du fils de don César.

J'étais si pénétré de ce fâcheux événement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse

pour paraître affligé aux yeux du comte-duc. « Qu'as-tu donc, Santillane ? me dit-il aussitôt qu'il me vit. J'aperçois sur ton visage une impression de chagrin ; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'est-ce que cela signifie ? Ne me déguise rien. Quelqu'un t'aurait-il fait quelque offense? Parle, tu seras bientôt vengé. — Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrais vous cacher ma douleur, je ne le pourrais pas : je suis au désespoir. On vient de me dire que don Alphonse de Leyva n'est plus gouverneur de Valence ; on ne pouvait m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. — Que dis-tu, Gil Blas ? reprit le ministre étonné ; quel intérêt peux-tu prendre à ce don Alphonse et à son gouvernement ? » Alors je lui fis un détail des obligations que j'avais aux seigneurs de Leyva ; ensuite je lui racontai de quelle façon j'avais obtenu du duc de Lerme, pour le fils de don César, le gouvernement dont il s'agissait.

Quand Son Excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : « Essuie tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorais ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardais don Alphonse comme une créature du cardinal de Lerme. Je te mets à ma place : la visite qu'il a faite à cette Éminence ne te l'aurait-il pas rendu suspect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de son emploi par ce ministre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnaissance, et je la lui pardonne. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devait son poste ; mais si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme. Don

Alphonse, ton ami, n'était que gouverneur de la ville de Valence, je le fais vice-roi du royaume d'Aragon : c'est ce que je te permets de lui faire savoir, et tu peux lui mander de venir prêter serment. »

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je passai d'une extrême douleur à un excès de joie qui me troubla l'esprit à un point qu'il y parut au remercîment que je fis à monseigneur : mais le désordre de mon discours ne lui déplut point ; et, comme je lui appris que don Alphonse était à Madrid, il me dit que je pouvais le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussitôt à l'image Saint-Gabriel, où je ravis le fils de don César en lui annonçant son nouvel emploi. Il ne pouvait croire ce que je lui disais, tant il avait de peine à se persuader que le premier ministre, quelque amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des vice-royautés à ma considération. Je le menai au comte-duc, qui le reçut très poliment, et qui lui dit : « Don Alphonse, vous vous êtes si bien conduit dans votre gouvernement de la ville de Valence, que le roi, vous jugeant propre à remplir une plus grande place, vous a nommé à la vice-royauté d'Aragon. Cette dignité, ajouta-t-il, n'est point au-dessus de votre naissance, et la noblesse aragonaise ne saurait murmurer contre le choix de la cour. »

Son Excellence ne fit aucune mention de moi, et le public ignora la part que j'avais à cette affaire ; ce qui sauva don Alphonse et le ministre des mauvais discours qu'on aurait pu tenir dans le monde sur un vice-roi de ma façon.

Sitôt que le fils de don César fut sûr de son fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer son

père et Séraphine, qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir trouver pour m'accabler de remercîments. Quel spectacle touchant et glorieux pour moi, de voir les trois personnes du monde qui m'étaient les plus chères m'embrasser à l'envi ! Aussi sensible à mon zèle et à mon affection qu'à l'honneur que le poste de vice-roi allait faire rejaillir sur leur maison, ils ne pouvaient se lasser de me tenir des discours reconnaissants. Ils me parlaient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur ; il semblait qu'ils eussent oublié qu'ils avaient été mes maîtres ; ils croyaient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, don Alphonse, après avoir reçu ses patentes, remercié le roi et son ministre, et prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille, pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable, et les Aragonais firent connaître, par leurs acclamations, que je leur avais donné un vice-roi qui leur était fort agréable.

CHAPITRE XIII

Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos et don André de Tordésillas ; où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston et de doña Helena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordésillas.

Je nageais dans la joie d'avoir si heureusement changé en vice-roi un gouverneur déplacé ; les seigneurs de Leyva même en étaient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami ; ce que je

crois devoir rapporter, pour faire connaître à mes lecteurs que je n'étais plus ce même Gil Blas qui, sous le ministère précédent, vendait les grâces de la cour.

J'étais un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenais avec des seigneurs qui, me connaissant pour un homme chéri du premier ministre, ne dédaignaient pas ma conversation. J'aperçus dans la foule don Gaston de Cogollos, ce prisonnier d'État que j'avais laissé dans la tour de Ségovie. Il était avec le châtelain don André de Tordésillas. Je quittai volontiers ma compagnie pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part et d'autre, don Gaston me dit : « Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, et nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela : permettez que je vous emmène dans un endroit où, le seigneur de Tordésillas et moi, nous serons bien aises d'avoir avec vous un long entretien. » J'y consentis ; nous fendîmes la presse, et nous sortîmes du palais. Nous trouvâmes le carrosse de don Gaston qui l'attendait dans la rue ; nous y montâmes tous trois, et nous nous rendîmes à la grande place du marché où se font les courses de taureaux. Là demeurait Cogollos, dans un fort bel hôtel.

« Seigneur Gil Blas, me dit don André lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la cour, et que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. — C'était en effet mon dessein, lui répondis-je ; et tant qu'a vécu le feu roi, je n'ai pas changé de sentiment ;

mais quand j'ai su que le prince son fils était sur le trône, j'ai voulu voir si le nouveau monarque me reconnaîtrait. Il m'a reconnu, et j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement ; il m'a recommandé lui-même au premier ministre, qui m'a pris en amitié, et avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, seigneur don André, ce que j'avais à vous apprendre. Et vous, dites-moi si vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie ? — Non, vraiment, me répondit-il ; le comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur.—Et moi, dit alors don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire : le premier ministre n'a pas sitôt su que j'étais dans les prisons de Ségovie par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir. Il s'agit à présent, seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

« La première chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié don André des attentions qu'il avait eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le comte-duc d'Olivarès, qui me dit : « Ne craignez pas que le malheur qui vous est survenu fasse le moindre tort à votre réputation ; vous êtes pleinement justifié : je suis d'autant plus assuré de votre innocence, que le marquis de Villaréal, dont on vous a soupçonné d'être complice, n'était pas coupable. Quoique Portugais, et parent même du duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du roi mon maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaison avec ce marquis ; et, pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de trahison, le roi vous donne une lieutenance

dans sa garde espagnole. » J'acceptai cet emploi, en suppliant Son Excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir doña Éléonor de Laxarilla, ma tante. Le ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, et je partis accompagné d'un seul laquais.

« Nous avions déjà passé Colmenar, et nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous aperçûmes un cavalier qui se défendait vaillamment contre trois hommes qui l'attaquaient tous ensemble. Je ne balançai point à le secourir ; je me hâtai de le joindre, et je me mis à son côté. Je remarquai, en me battant, que nos ennemis étaient masqués, et que nous avions affaire à de vigoureux spadassins. Cependant, malgré leur force et leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs : je perçai un des trois, il tomba de cheval, et les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guère moins funeste qu'au malheureux que j'avais tué, puisque après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon et moi, dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise, lorsque dans ce cavalier je reconnus Combados, le mari de doña Helena. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étais son défenseur. « Ah ! don Gaston, s'écria-t-il, quoi ! c'est vous qui venez me secourir ? Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'était celui d'un homme qui vous a enlevé votre maîtresse.—Je l'ignorais en effet, lui répondis-je ; mais quand je l'aurais su, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait ? Jugeriez-vous assez mal de moi pour me croire une âme si basse ? —Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous ; et, si je meurs des blessures que je viens de recevoir,

je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. — Combados, lui dis-je, quoique je n'aie pas encore oublié doña Helena, sachez que je ne désire point sa possession aux dépens de votre vie ; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse. »

« Pendant que nous nous parlions de cette sorte, mon laquais descendit de cheval ; et, s'étant approché du cavalier qui était étendu sur la poussière, il lui ôta son masque, et nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. « C'est Caprara, s'écria-t-il, ce perfide cousin qui, de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avait injustement disputée, nourrissait depuis longtemps le désir de m'assassiner, et avait enfin choisi ce jour pour le satisfaire ; mais le ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat. »

« Cependant notre sang coulait à bon compte, et nous nous affaiblissions à vue d'œil. Néanmoins, tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villaréjo, qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la première hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaies, qu'il trouva très dangereuses. Il nous pansa, et le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de don Blas étaient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, et ses pronostics ne furent point faux.

« Combados, se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à sa femme pour l'informer de ce qui s'était passé,

et du triste état où il se trouvait. Doña Helena fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva, l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avait deux causes différentes : le péril que courait la vie de son époux, et la crainte de sentir, en me revoyant, rallumer un feu mal éteint. Cela lui causait une agitation terrible. « Madame, lui dit don Blas lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à temps pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, et je regarde ma mort comme une punition du ciel, de vous avoir, par une tromperie, arrachée à don Gaston : bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. » Doña Helena ne lui répondit que par des pleurs ; et véritablement c'était la meilleure réponse qu'elle lui pût faire, n'étant pas encore assez détachée de moi pour avoir oublié l'artifice dont il s'était servi pour la déterminer à me manquer de foi.

« Il arriva, comme le chirurgien l'avait pronostiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses blessures, au lieu que les miennes annonçaient une prochaine guérison. La jeune veuve, uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devait à sa cendre, partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politesse, de l'état où je me trouvais. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir. Alors doña Éléonor, ma tante, et don Georges de Galisteo résolurent de nous marier promptement, Helena et moi, de peur que la Fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse. Ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop récente de don Blas ; et peu de jours après je revins à Madrid

avec doña Helena. Comme j'avais passé le temps prescrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignais que ce ministre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avait promise ; mais il n'en avait point disposé, et il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

« Je suis donc, poursuivit Cogollos, lieutenant de la garde espagnole, et j'ai de l'agrément dans mon poste. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, et je vis content avec eux. — Je voudrais pouvoir en dire autant, s'écria don André ; mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort : j'ai perdu mon emploi, qui ne laissait pas de m'être fort utile, et je n'ai point d'amis qui aient assez de crédit pour m'en procurer un solide. — Pardonnez-moi, seigneur don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étais du duc de Lerme, et vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide emploi ! Ne vous ai-je pas déjà rendu un pareil service ? Souvenez-vous que, par le crédit de l'archevêque de Grenade, je vous fis nommer pour aller remplir au Mexique un poste où vous auriez fait votre fortune, si l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir présentement, que j'ai l'oreille du premier ministre. — Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordésillas ; mais, ajouta-t-il en souriant à son tour, ne m'envoyez pas, de grâce, à la Nouvelle-Espagne ; je n'y voudrais point aller, quand on m'y voudrait faire président de l'audience même du Mexique. »

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de

notre entretien par doña Helena qui arriva dans la salle, et dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étais formée. « Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le seigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelquefois, et dont l'aimable compagnie a souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. — Oui, madame, dis-je à doña Helena, don Gaston vous dit la vérité. Ma conversation lui plaisait, parce que vous en faisiez toujours la matière. » La fille de Georges répondit modestement à ma politesse ; après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étais ravi que l'hymen eût enfin succédé à leurs longues amours. Ensuite, m'adressant à Tordésillas, je le priai de m'apprendre sa demeure ; et lorsqu'il me l'eut enseignée : « Sans adieu, lui dis-je, don André ; j'espère qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté. »

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le comte-duc me fournit une occasion d'obliger ce châtelain. « Santillane, me dit Son Excellence, la place de gouverneur de la prison royale de Valladolid est vacante : elle rapporte plus de trois cents pistoles par an ; il me prend envie de te la donner. — Je n'en veux point, monseigneur, lui répondis-je, valût-elle dix mille ducats de rente ; je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. — Mais, reprit le ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de temps en temps à Valladolid visiter la prison ; cela, comme tu vois, n'est pas incompatible. — Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira ; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave gentilhomme appelé

don André de Tordésillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie ; j'aimerais à lui faire ce présent, pour reconnaître les bons traitements qu'il m'a faits pendant ma prison. »

Ce discours fit rire le ministre, qui me dit : « C'est-à-dire, Gil Blas, que tu veux faire un gouverneur de prison royale comme tu as fait un vice-roi. Eh bien ! soit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordésillas ; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir : car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. — Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes ? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu, ne dois-je pas lui rendre la pareille ? — Vous êtes devenu bien désintéressé, monsieur de Santillane, me répliqua Son Excellence en riant ; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministre. — J'en conviens, lui repartis-je : le mauvais exemple corrompit mes mœurs : comme tout se vendait alors, je me conformai à l'usage ; et, comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité. »

Je fis donc pourvoir don André de Tordésillas du gouvernement de la prison royale de Valladolid, et je l'envoyai bientôt dans cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement que je l'étais de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avais.

CHAPITRE XIV

Santillane va chez le poète Nuñez. Quelles personnes il y trouva, et quels discours y furent tenus.

Il me prit envie, une après-dînée, d'aller voir le poète des Asturies, me sentant fort curieux

de savoir de quelle façon il était logé. Je me rendis à l'hôtel du seigneur don Bertrand Gomez del Ribero, et j'y demandai Nuñez. « Il ne demeure plus ici, me dit un laquais qui était à la porte ; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine ; il occupe un corps de logis sur le derrière. » J'y allai ; et, après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nue, où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confrères qu'il régalait ce jour-là.

Ils étaient sur la fin du repas, et par conséquent en train de disputer ; mais aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils firent succéder un profond silence à leurs bruyants entretiens. Nuñez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant : « Messieurs, voilà le seigneur de Santillane qui veut bien m'honorer d'une de ses visites ; rendez avec moi vos hommages au favori du premier ministre. » A ces paroles, tous les convives se levèrent aussi pour me saluer ; et, en faveur du titre qui m'avait été donné, ils me firent des civilités très respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, et même de faire raison à une *brinde* qu'ils me portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchait de continuer à s'entretenir librement, « Messieurs, leur dis-je, que je ne vous gêne point, s'il vous plaît ; il me semble que j'ai interrompu votre entretien ; reprenez-le, de grâce, ou je m'en vais. — Ces messieurs, dit alors Fabrice, parlaient de l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villégas, qui est un savant du premier ordre, demandait au seigneur don Jacinte de Romarate

ce qui l'intéressait dans cette tragédie. — Oui, dit don Jacinte, et je lui ai répondu que c'était le péril où se trouvait Iphigénie. — Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. — Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. — C'est le vent, repartit le bachelier. »

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas sérieuse ; je m'imaginai que Melchior ne l'avait faite que pour égayer la conversation. Je ne connaissais pas ce savant : c'était un homme qui n'entendait nullement raillerie. « Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, reprit-il froidement ; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur, et non le péril d'Iphigénie. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siège de Troie ; concevez toute l'impatience qu'ont les chefs et les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce, où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes et leurs enfants : cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port ; et, s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein ; je ne souhaite que le départ de leur flotte, et je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable. »

Sitôt que Villégas eut achevé de parler, les ris se renouvelèrent à ses dépens. Nuñez eut la malice

d'appuyer son sentiment, pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envi de mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le bachelier, les regardant tous d'un air flegmatique et orgueilleux, les traita d'ignorants et d'esprits vulgaires. Je m'attendais à tous moments à voir ces messieurs s'échauffer et se prendre aux crins, fin ordinaire de leurs dissertations : cependant je fus trompé dans mon attente ; ils se contentèrent de se dire des injures réciproquement, et se retirèrent quand ils eurent bu et mangé à discrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeurait plus chez son trésorier, et s'ils s'étaient brouillés tous deux. « Brouillés ! me répondit-il, le ciel m'en préserve ! Je suis mieux que jamais avec le seigneur don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier : ainsi j'ai loué ce corps de logis pour y recevoir mes amis, et me réjouir avec eux en toute liberté ; ce qui m'arrive fort souvent, car tu sais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers ; et, ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. — J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nuñez ; et je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière tragédie ; les huit cents pièces dramatiques du grand Lope ne lui ont point rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*. »

LIVRE DOUZIÈME

CHAPITRE PREMIER

Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolède. Du motif et du succès de son voyage.

IL y avait déjà près d'un mois que monseigneur me disait tous les jours : « Santillane, le temps approche où je veux mettre ton adresse en œuvre » ; et ce temps ne venait point. Il arriva pourtant, et Son Excellence enfin me parla dans ces termes : « On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolède une jeune actrice qui fait du bruit par ses talents ; on prétend qu'elle danse et chante divinement, et qu'elle enlève le spectateur par sa déclamation : on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paraître à la cour. Le roi aime la comédie, la musique et la danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir et d'entendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même si c'est en effet une actrice si merveilleuse : je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi ; je m'en fie à ton discernement. »

Je répondis à monseigneur que je lui rendrais bon compte de cette affaire, et je me disposai à partir avec un seul laquais, à qui je fis quitter la livrée du ministre, pour faire les choses plus mystérieusement, ce qui fut fort du goût de Son Excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où, étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près

du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte, me prenant sans doute pour quelque gentilhomme du pays, me dit : « Seigneur cavalier, vous venez apparemment dans cette ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*auto-da-fé* qui doit se faire demain. » Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire, que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenait à Tolède. « Vous verrez, reprit-il, une des plus belles processions qui aient jamais été faites ; il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés. »

Véritablement le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville ; et l'on faisait ce carillon pour avertir le peuple qu'on allait commencer l'*auto-da-fé*. Curieux de voir cette effrayante fête, que je n'avais point encore vue, je m'habillai à la hâte et me rendis à l'inquisition. Il y avait tout auprès, et le long des rues par où la procession devait passer, des échafauds, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les dominicains qui marchaient les premiers, précédés de la bannière de l'inquisition. Ces bons pères étaient immédiatement suivis des tristes victimes que le Saint-office voulait immoler ce jour-là. Ces malheureux allaient l'un après l'autre, la tête et les pieds nus, ayant chacun un cierge à la main, et son parrain [1] à son côté. Les uns avaient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de Saint-André peintes en rouge, et appelé *sambenito ;* les autres portaient des *carochas*, qui sont des bonnets

[1] On appelle *parrains* toutes les personnes que l'inquisiteur nomme pour accompagner les prisonniers dans l'*auto-da-fé*, et qui sont obligées d'en répondre. (*Note de Lesage.*)

de carton élevés en forme de pain de sucre, et couverts de flammes et de figures diaboliques.

Comme je regardais de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardais bien de laisser paraître de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnaître, parmi ceux qui avaient la tête ornée de *carochas*, le révérend père Hilaire et son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que, ne pouvant m'y tromper : « Que vois-je ? dis-je en moi-même. Le ciel, las des désordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'inquisition ! » En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi ; il me prit un tremblement universel, et mes esprits se troublèrent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avais eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, et je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du scapulaire et des *carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venais de voir ; mais les images affligeantes dont j'avais l'esprit rempli se dissipèrent insensiblement, et je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon maître m'avait chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'était par là que je devais commencer ; et, sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre, où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui. « Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question ? — Seigneur cavalier, me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré.

— On m'a vanté, repris-je, les comédiens de Tolède : aurait-on eu tort de m'en dire du bien ? — Non, repartit le chevalier ; leur troupe n'est pas mauvaise ; il y a même parmi eux de grands sujets : vous verrez entre autres la belle Lucrèce, une actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scène, que je vous la fasse remarquer ; vous la démêlerez aisément. » Je demandai au chevalier si elle jouerait ce jour-là. Il me répondit que oui, et même qu'elle avait un rôle très brillant dans la pièce qu'on allait représenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices qui n'avaient rien négligé de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre charmantes ; mais, malgré l'éclat de leurs diamants, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendais. Le chevalier d'Alcantara m'avait si fort prévenu en faveur de Lucrèce, que je ne pouvais la deviner qu'en la voyant elle-même. Enfin cette belle Lucrèce sortit du fond du théâtre, et son arrivée sur la scène fut annoncée par un battement de mains long et général. « Ah ! la voici, dis-je en moi-même : quel air de noblesse ! Que de grâces ! Les beaux yeux ! La piquante créature ! » Effectivement j'en fus fort satisfait, ou plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la première tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, et je joignis volontiers mes applaudissements à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la pièce. « Eh bien ! me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrèce est avec le public ? — Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins, me répliqua-t-il, si vous l'entendiez chanter ; c'est une sirène : malheur à ceux qui l'écoutent sans avoir

pris la précaution d'Ulysse ! Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable ; ses pas, aussi dangereux que sa voix, charment les yeux, et forcent les cœurs à se rendre. — Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avouer que c'est un prodige. — Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille ? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, et la médisance même ne lui donne aucune intrigue secrète : cependant, ajouta-t-il, elle pourrait en avoir ; car Lucrèce est sous la conduite de sa tante Estelle, qui sans contredit est la plus adroite de toutes les comédiennes. »

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier, pour lui demander si cette Estelle était une actrice de la troupe de Tolède. « C'en est une des meilleures, me dit-il. Elle n'a pas joué aujourd'hui, et nous n'y avons pas gagné ; elle fait ordinairement la suivante, et c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu ! Peut-être même en met-elle trop ; mais c'est un beau défaut qui doit trouver grâce. » Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle ; et, sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, et que j'avais laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derrière le théâtre après la comédie. Je demandai Estelle ; et, la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenait avec quelques seigneurs, qui ne regardaient peut-être en elle que la tante de Lucrèce. Je m'avançai pour saluer Laure ; mais, soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connaître, et reçut mes civilités

d'un air si sec, que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en riant son accueil glacé, je fus assez sot pour m'en fâcher ; je me retirai même brusquement, et je résolus dans ma colère de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disais-je, je ne veux pas que sa nièce ait l'honneur de paraître devant le roi ; je n'ai pour cela qu'à faire au ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrèce : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grâce, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, et qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse, je suis assuré que Son Excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle était la vengeance que je me promettais de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparais à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, et me dit : « Voici un billet que j'ai à remettre au seigneur de Santillane. — C'est moi, mon enfant, » lui répondis-je en prenant la lettre, que j'ouvris, et qui contenait ces paroles : « Oubliez la manière dont vous fûtes « reçu hier au soir dans les foyers comiques, et « laissez-vous conduire où le porteur vous mènera. » Je suivis aussitôt le petit laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où, dans un appartement des plus propres, je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : « Seigneur Gil Blas, je sais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers : un ancien ami comme vous était en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux ; mais je vous dirai, pour m'excuser, que j'étais de la plus mauvaise

humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étais occupée de certains discours médisants qu'un de nos messieurs a tenus sur le compte de ma nièce, dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup apercevoir de ma distraction, et dans le moment je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour savoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. — Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chère Laure ; n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtiment me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras : comment vous en tirâtes-vous ? Malgré tout l'esprit que vous avez, avouez que ce ne fut pas sans peine. N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour apaiser votre amant portugais ? — Point du tout, répondit Laure ; ne savez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si faibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier ?

« Je soutins, continua-t-elle, au marquis de Marialva que tu étais mon frère. Pardonnez-moi, monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familièrement qu'autrefois ; mais je ne puis me défendre de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. — Ne voyez-vous pas, dis-je au seigneur portugais, que tout ceci est l'ouvrage de la jalousie et de la fureur ? Narcissa, ma camarade et ma rivale, enragée de me voir posséder tranquillement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là, que je lui pardonne ; car enfin il est naturel à une femme jalouse de se venger. Elle a corrompu le

sousmoucheur de chandelles, qui, pour servir son ressentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arsénie. Rien n'est plus faux : la veuve de don Antonio Coello a toujours eu des sentiments trop relevés, pour vouloir se mettre au service d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fausseté de cette accusation et le complot de mes accusateurs, c'est la retraite précipitée de mon frère ; s'il était présent, il pourrait confondre la calomnie : mais Narcissa sans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparaître.

« Quoique ces raisons, poursuivit Laure, ne fissent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter ; et ce débonnaire seigneur continua de m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit de fort près le tien, et la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'amant que je lui avais enlevé. Après cela, je demeurai encore quelques années à Grenade ; ensuite, la division s'étant mise dans notre troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous), tous les comédiens se séparèrent : les uns s'en allèrent à Séville, les autres à Cordoue ; et, moi, je vins à Tolède, où je suis depuis dix ans avec ma nièce Lucrèce, que tu as vue jouer hier au soir, puisque tu étais à la comédie. »

Je ne pus n'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. « Ne la devinez-vous pas bien ? lui dis-je. Vous n'avez ni frère ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrèce. Outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'est écoulé depuis notre dernière séparation, et que je confronte ce temps avec le visage

de votre nièce, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

—Je vous entends, monsieur Gil Blas, reprit en rougissant un peu la veuve de don Antonio ; comme vous saisissez les époques ! Il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Eh bien, oui, mon ami, Lucrèce est fille du marquis de Marialva et la mienne : elle est le fruit de notre union ; je ne saurais te le celer plus longtemps. — Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma princesse, en me révélant ce secret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'économe de l'hôpital de Zamora ! Je vous dirai de plus que Lucrèce est un sujet de mérite si singulier, que le public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il serait à souhaiter que toutes vos camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais. »

Si quelque lecteur malin, rappelant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure lorsque j'étais secrétaire du marquis de Marialva, me soupçonne de pouvoir disputer à ce seigneur l'honneur d'être père de Lucrèce, c'est un soupçon dont je veux bien, à ma honte, lui avouer l'injustice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, et de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connaître qu'il ne lui était pas indifférent. « Ami Santillane, me dit-elle quand je l'eus achevé, vous jouez, à ce que je vois, un assez beau rôle sur le théâtre du monde : vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je mènerai Lucrèce à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le seigneur de Santillane un puissant pro-

tecteur. — N'en doutez nullement, lui répondis-je ; vous pouvez compter sur moi : je ferai recevoir votre fille et vous dans la troupe du prince quand il vous plaira ; c'est ce que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. — Je vous prendrais au mot, reprit Laure, et je partirais dès demain pour Madrid, si je n'étais pas liée ici par des engagements avec ma troupe. — Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, et c'est de quoi je me charge ; vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrèce aux Tolédans : une actrice si jolie est faite pour les gens de cour ; elle nous appartient de droit. »

Lucrèce entra dans la chambre au moment que j'achevais ces paroles. Je crus voir la déesse Hébé, tant elle était mignonne et gracieuse. Elle venait de se lever ; et sa beauté naturelle, brillant sans le secours de l'art, présentait à la vue un objet ravissant. « Venez, ma nièce, lui dit sa mère, venez remercier monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'est un de mes anciens amis qui a beaucoup de crédit à la cour, et qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du prince. » Ce discours parut faire plaisir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, et me dit avec un souris enchanteur : « Je vous rends de très humbles actions de grâces de votre obligeante intention ; mais, seigneur, je ne sais si elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir ouï dire à ma tante qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville, et révolter dans une autre ; cela me fait peur : craignez de m'exposer au mépris de la cour, et vous à ses re-

proches. — Belle Lucrèce, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne causiez de la division parmi nos grands. — La frayeur de ma nièce, me dit Laure, est mieux fondée que la vôtre ; mais j'espère qu'elles seront vaines toutes deux : si Lucrèce ne peut faire de bruit par ses charmes, en récompense elle n'est pas assez mauvaise actrice pour devoir être méprisée. »

Nous continuâmes encore quelque temps cette conversation, et j'eus lieu de juger, par tout ce que Lucrèce y mit du sien, que c'était une fille d'un esprit supérieur ; ensuite je pris congé de ces deux dames, en leur protestant qu'elles auraient incessamment un ordre de la cour pour se rendre à Madrid.

CHAPITRE II

Santillane rend compte de sa commission au ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, et de son début à la cour.

A MON retour à Madrid, je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage: « Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en question ? Vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la cour ? — Monseigneur, lui répondis-je, la renommée, qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrèce ; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talents.

— Est-il possible, s'écria le ministre avec une satisfaction intérieure que je lus dans ses yeux, et qui me fit penser que c'était pour son propre compte qu'il

m'avait envoyé à Tolède, est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis ?—Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. — Santillane, reprit Son Excellence, fais-moi une fidèle relation de ton voyage; je serai bien aise de l'entendre. » Alors, prenant la parole pour contenter mon maître, je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette actrice avait eu Lucrèce du marquis de Marialva, seigneur portugais, qui, s'étant arrêté à Grenade en voyageant, était devenu amoureux d'elle. Enfin, quand j'eus fait à monseigneur un détail de ce qui s'était passé entre ces comédiennes et moi, il me dit : « Je suis ravi que Lucrèce soit fille d'un homme de qualité ; cela m'intéresse pour elle encore davantage : il faut l'attirer ici. Mais, mon ami, je te recommande une chose ; continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé ; ne me mêle point là-dedans : que tout roule sur Gil Blas de Santillane. »

J'allai trouver Carnero, à qui je dis que Son Excellence voulait qu'il expédiât un ordre par lequel le roi recevait dans sa troupe Estelle et Lucrèce, actrices de la comédie de Tolède. « Oui-da, seigneur de Sentillane, répondit Carnero avec un souris malin, vous serez bientôt servi, puisque, selon toutes les apparences, vous vous intéressez pour ces deux dames. Au reste, j'espère qu'en faisant ce que vous souhaitez, le public y trouvera auss ison compte. » En même temps ce secrétaire dressa l'ordre lui-même et m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur-le-champ à Estelle par le même laquais qui m'avait accompagné à Tolède. Huit jours après, la mère et la fille arrivèrent à Madrid. Elles allèrent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe

du prince, et leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où, après mille offres de service de ma part, et autant de remercîments de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux et brillant.

Elles se firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles que la troupe du prince venait de recevoir par ordre de la cour. Elles débutèrent dans une comédie qu'elles avaient coutume de jouer à Tolède avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de spectacles ? Il se trouva ce jour-là, dans la salle des comédiens, un concours extraordinaire de spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la pièce commençât. Tout prévenu que j'étais en faveur des talents de la mère et de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étais dans leurs intérêts. Mais à peine eurent-elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôtèrent toute ma crainte par les applaudissements qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une actrice consommée dans le comique, et Lucrèce comme un prodige pour les rôles d'amoureuses. Cette dernière enleva tous les cœurs. Les uns admirèrent la beauté de ses yeux, les autres furent touchés de la douceur de sa voix ; et tous, frappés de ses grâces et du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le comte-duc, qui prenait encore plus de part que je ne croyais au début de cette actrice, était à la comédie ce soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la pièce, fort satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de savoir s'il en était véritablement bien affecté, je le suivis chez lui ; et, m'in-

troduisant dans son cabinet où il venait d'entrer : « Eh bien ! Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence est-elle contente de la petite Marialva ? — Mon Excellence, répondit-il en souriant, serait bien difficile, si elle refusait de joindre son suffrage à celui du public. Oui, mon enfant, ton voyage de Tolède a été heureux. Je suis charmé de ta Lucrèce, et je ne doute pas que le roi ne prenne plaisir à la voir. »

CHAPITRE III

Lucrèce fait grand bruit à la cour, et joue devant le roi, qui en devient amoureux. Suite de cet amour.

Le début des deux actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la cour ; dès le lendemain il en fut parlé au lever du roi. Quelques seigneurs vantèrent surtout la jeune Lucrèce : ils en firent un si beau portrait, que le monarque en fut frappé ; mais, dissimulant l'impression que leurs discours faisaient sur lui, il gardait le silence et semblait n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'était que certaine actrice qu'on louait tant. Le ministre lui répondit que c'était une jeune comédienne de Tolède, qui avait débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. « Cette actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrèce, nom fort convenable aux personnes de sa profession : elle est de la connaissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de Votre Majesté. » Le roi sourit en entendant prononcer mon nom ; peut-être qu'il se ressouvint dans ce moment

que c'était moi qui lui avais fait connaître Catalina, et qu'il eut un pressentiment que je lui rendrais le même service dans cette occasion. « Comte, dit-il au ministre, je veux voir jouer dès demain cette Lucrèce ; je vous charge du soin de le lui faire savoir. »

Le comte-duc m'ayant rapporté cet entretien et appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence. « Je viens, dis-je à Laure, que je rencontrai la première, vous annoncer une grande nouvelle : vous aurez demain parmi vos spectateurs le souverain de la monarchie ; c'est de quoi le ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille et vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire ; mais je vous conseille de choisir une pièce où il y ait de la danse et de la musique, pour lui faire admirer tous les talents que Lucrèce possède. — Nous suivrons votre conseil, me répondit Laure ; nous n'avons garde d'y manquer, et il ne tiendra pas à nous que le prince ne soit satisfait. — Il ne saurait manquer de l'être, lui dis-je en voyant arriver Lucrèce dans un déshabillé qui lui prêtait plus de charmes que ses habits de théâtre les plus superbes : il sera d'autant plus content de votre aimable nièce, qu'il aime plus que toute autre chose la danse et le chant ; il pourrait bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. — Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation; tout puissant monarque qu'il est, il pourrait trouver des obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Lucrèce, quoique élevée dans les coulisses d'un théâtre, a de la vertu ; et, quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la scène, elle aime

encore mieux passer pour honnête fille que pour bonne actrice.

— Ma tante, dit alors la petite Marialva en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre ? Je ne serai jamais à la peine de repousser les soupirs du roi ; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériterait, s'il abaissait jusqu'à moi ses regards. — Mais, charmante Lucrèce, lui dis-je, s'il arrivait que ce prince voulût s'attacher à vous et vous choisir pour sa maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers comme un amant ordinaire ? — Pourquoi non ? répondit-elle. Oui, sans doute ; et, vertu à part, je sens que ma vanité serait plus flattée d'avoir résisté à sa passion, que si je m'y étais rendue. » Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une élève de Laure ; et je quittai ces dames, en louant la dernière d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le roi, impatient de voir Lucrèce, se rendit à la comédie. On joua une pièce entremêlée de chants et de danses, et dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le monarque, et je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensait ; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sus que le lendemain ce que j'étais en peine de savoir. « Santillane, me dit le ministre, je viens de quitter le roi, qui m'a parlé de Lucrèce avec tant de vivacité que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune comédienne, et, comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Tolède, il m'a témoigné qu'il serait bien aise de t'entretenir là-dessus en particulier : va de ce

pas te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déjà donné ; cours, et reviens promptement me rendre compte de cette conversation. »

Je volai d'abord chez le roi, que je trouvai seul. Il se promenait à grands pas en m'attendant, et paraissait avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrèce, dont il m'obligea de lui conter l'histoire ; ensuite il me demanda si la petite personne n'avait pas déjà eu quelque galanterie. J'assurai hardiment que non, malgré la témérité de ces sortes d'assurances ; ce qui me parut faire au prince un fort grand plaisir. « Cela étant, reprit-il, je te choisis pour mon agent auprès de Lucrèce ; je veux que ce soit de ta bouche qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avait pour plus de cinquante mille écus de pierreries, et dis-lui que je la prie d'accepter ce présent, en attendant de plus solides marques de ma passion. »

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidèle rapport de ce que le roi m'avait dit. Je m'imaginais que ce ministre en serait plus affligé que réjoui ; car je croyais qu'il avait des vues amoureuses sur Lucrèce, et qu'il apprendrait avec chagrin que son maître était devenu son rival ; mais je me trompais. Bien loin d'en paraître mortifié, il en eut une si grande joie, que, ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tombèrent point à terre : « Oh ! parbleu, Philippe, s'écria-t-il, je vous tiens ! C'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur ! » Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du comte-duc : je vis par là

que ce seigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses, cherchait à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. « Santillane, me dit-il ensuite, ne perds point de temps ; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on t'a donné, et dont il y a bien des seigneurs à la cour qui feraient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de comte de Lemos qui t'enlève la meilleure partie de l'honneur du service rendu ; tu l'auras tout entier, et de plus tout le profit. »

C'est ainsi que Son Excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume ; car depuis ma prison je m'étais accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral, et je ne trouvais pas l'emploi de mercure en chef aussi honorable qu'on me le disait. Cependant, si je n'étais point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avais pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi, que je voyais en même temps que mon obéissance serait agréable au ministre, à qui je ne songeais qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, et de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés, et sur la fin de mon discours je lui présentai l'écrin en forme de péroraison. A la vue des pierreries, la dame, ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté. « Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur et le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurais tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs, et de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je suis ravie que ma fille

ait fait une conquête si précieuse ; j'en conçois tous les avantages. Mais, entre nous, je crains que Lucrèce ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de théâtre, je vous l'ai dit, elle a la sagesse si fort en recommandation, qu'elle a déjà rejeté les vœux de deux jeunes seigneurs aimables et riches. Vous me direz, poursuivit-elle, que ces deux seigneurs ne sont pas des rois : j'en conviens, et vraisemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrèce ; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, et je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille. Si, bien loin de se croire honorée de la tendresse passagère du roi, elle envisage cet honneur comme une infamie, que ce grand prince ne lui sache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable, ou ses pierreries. »

Je ne doutais point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrèce à s'écarter de son devoir qu'à s'y maintenir, et je comptais fort sur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec surprise, le jour suivant, que Laure avait eu autant de peine à porter sa fille au mal, que les autres mères en ont à porter les leurs au bien ; et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que Lucrèce, après avoir eu quelques entretiens secrets avec le monarque, eut tant de regrets de s'être livrée à ses désirs, qu'elle quitta tout à coup le monde, et s'enferma dans le monastère de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade et mourut de chagrin. Laure, de son côté, ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, et d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le couvent des Filles pénitentes, pour y pleurer les

plaisirs de ses beaux jours. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrèce ; mais ce jeune prince, n'étant pas d'humeur à s'affliger longtemps, s'en consola peu à peu. Pour le comte-duc, quoiqu'il ne parût guère sensible à cet incident, il ne laissa pas d'en être mortifié, ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.

CHAPITRE IV

Du nouvel emploi que donna le ministre à Santillane.

Je sentis aussi très vivement le malheur de Lucrèce ; et j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que, me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avais servi les amours, je résolus d'abandonner pour jamais le caducée : je témoignai même au ministre la répugnance que j'avais à le porter, et je le priai de m'employer à toute autre chose. Il parut étonné de ma vertu. « Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme ; et, puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est : écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

« Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hasard offrit un jour à ma vue une dame qui me parut si bien faite et si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'était une Génoise, nommée doña Margarita Spinola, qui vivait à Madrid du revenu de sa beauté : on me dit même que don Francisco de Valéasar, alcade de cour, homme riche, vieux et marié, faisait pour cette coquette une dépense considérable. Ce rapport, qui n'aurait dû m'inspirer que du mépris pour elle, me

fit concevoir un désir violent de partager ses bonnes grâces avec Valéasar. J'eus cette fantaisie ; et, pour la satisfaire, j'eus recours à une médiatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager en peu de temps une secrète entrevue avec la Génoise ; et cette entrevue fut suivie de plusieurs autres ; si bien que mon rival et moi, nous étions également bien traités pour nos présents. Peut-être même avait-elle encore quelque autre galant aussi heureux que nous.

« Quoi qu'il en soit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mère, et mit au monde un garçon, dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amants en particulier ; mais aucun, ne pouvant en conscience se vanter d'être père de cet enfant, ne voulut le reconnaître ; de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries : ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, et, qui pis est, sans éducation.

« Voilà, poursuivit monseigneur, la confidence que j'avais à te faire ; et je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé. Je veux tirer du néant cet enfant malheureux, et, le faisant passer d'une extrémité à l'autre, le reconnaître pour mon fils, et l'élever aux honneurs. »

A ce projet extravagant, il me fut impossible de me taire. « Comment, seigneur, m'écriai-je, Votre Excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange ? Pardonnez-moi ce terme ; il échappe à mon zèle. — Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre. Je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers. Tu me

diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour désespérer d'avoir des enfants de madame d'Olivarès. Mais chacun se connaît : qu'il te suffise d'apprendre que la chimie n'a pas de secrets que je n'aie inutilement mis en usage pour redevenir père. Ainsi, puisque la Fortune, suppléant au défaut de la nature, me présente un enfant dont peut-être dans le fond je suis le véritable père, je l'adopte; c'est une chose résolue. »

Quand je vis que le ministre avait en tête cette adoption, je cessai de le contredire, le connaissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. « Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à don Henri-Philippe de Guzman (car c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, jusqu'à ce qu'il soit en état de posséder les dignités qui l'attendent). C'est toi, mon cher Santillane, que je choisis pour le conduire : je me repose sur ton esprit et sur ton attachement pour moi du soin de faire sa maison, de lui donner toutes sortes de maîtres, en un mot de le rendre un cavalier accompli. » Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au comte-duc qu'il ne me convenait guère d'élever de jeunes seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandait plus de lumière et de mérite que je n'en avais; mais il m'interrompit, et me ferma la bouche en me disant qu'il prétendait absolument que je fusse le gouverneur de ce fils adopté, qu'il destinait aux premières charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter monseigneur, qui, pour prix de ma complaisance, grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus qu'il me fit obtenir ou

plutôt qu'il me donna, sur la commanderie de Mambra.

CHAPITRE V

Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, et nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur, et lui donne toutes sortes de maîtres.

EFFECTIVEMENT, le comte-duc ne tarda guère à reconnaître le fils de doña Margarita Spinola, et l'acte de reconnaissance s'en fit avec l'agrément et sous le bon plaisir du roi. Don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom qu'on donna à cet enfant de plusieurs pères) y fut déclaré unique héritier de la comté d'Olivarès et du duché de San-Lucar. Le ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnero cette déclaration aux ambassadeurs et aux grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour longtemps à s'égayer, et les poètes satiriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc ou était le sujet qu'il voulait confier à mes soins. « Il est dans cette ville, me répondit-il, sous la conduite d'une tante à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui » ; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel, que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers ; et, à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir Son Excellence, qui sur-le-champ envoya chercher l'équivoque et nouveau rejeton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon, d'une figure assez

agréable. « Don Henri, lui dit monseigneur en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du monde ; j'ai une entière confiance en lui, et je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, et je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. » A ce discours, le ministre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés ; après quoi, j'emmenai don Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avait dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition ; et, se prêtant volontiers au respect et aux déférences attentives qu'on avait pour lui, il semblait avoir toujours été ce qu'il était devenu par hasard. Il ne manquait pas d'esprit, mais il était d'une ignorance crasse ; à peine savait-il lire et écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enseigner les éléments de la langue latine, et j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'histoire, avec un maître d'escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser : je ne fus embarrassé que sur le choix ; il y en avait dans ce temps-là un grand nombre de fameux à Madrid, et je ne savais auquel je devais donner la préférence.

Tandis que j'étais dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandait à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'était au moins un chevalier de Saint-Jac-

ques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avait pour son service. « Seigneur de Santillane, me répondit-il après m'avoir fait plusieurs révérences qui sentaient bien son métier, comme on m'a dit que c'est Votre Seigneurie qui choisit les maîtres du seigneur don Henri, je viens vous offrir mes services : je m'appelle Martin Ligero, et j'ai, grâces au ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mendier des écoliers ; cela ne convient qu'à de petits maîtres à danser : j'attends ordinairement qu'on me vienne chercher. Mais montrant au duc de Medina Sidonia, à don Louis de Haro et à quelques autres seigneurs de la maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur-né, je me fais un devoir de vous prévenir. — Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois ? — Quatre doubles pistoles, reprit-il ; c'est le prix courant, et je ne donne que deux leçons par semaine. — Quatre doublons par mois ! m'écriai-je ; c'est beaucoup. — Comment beaucoup ! répliqua-t-il d'un air étonné ; vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de philosophie ! »

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante réplique ; j'en ris de bon cœur, et je demandai au seigneur Ligero s'il croyait véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de philosophie. « Je le crois sans doute, me dit-il ; nous sommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces messieurs. Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains ? Des corps tout d'une pièce, des ours mal léchés ; mais nos leçons les développent peu à peu, et leur font prendre insensiblement une forme : en un

mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grâce, nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse et de gravité. »

Je me rendis aux raisons de ce maître à danser, et je le retins pour montrer à don Henri sur le pied de quatre doubles pistoles par mois, puisque c'était un prix fait par les grands maîtres de l'art.

CHAPITRE VI

Scipion revient de la Nouvelle-Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, et à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.

Je n'avais point encore fait la moitié de la maison de don Henri, lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il était satisfait de son voyage. « Je dois l'être, me répondit-il, puisque avec trois mille ducats en espèces j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. « Je t'en félicite, repris-je, mon enfant : voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine : ou bien, si tu préfères à la peine d'aller si loin amasser du bien un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner. — Oh ! parbleu, dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de Votre Seigneurie, que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation, quelques avantages qu'il m'en pût revenir. Expliquez-vous, mon maître ; quelle occupation destinez-vous à votre serviteur ? »

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit seigneur que le comte-duc venait d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, et lui avoir appris que ce ministre m'avait nommé gouverneur de don Henri, je lui dis que je voulais le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion, qui ne demandait pas mieux, accepta volontiers ce poste, et le remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours il s'attira la confiance et l'amitié de son nouveau maître.

Je m'étais imaginé que les pédagogues dont j'avais fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise y perdraient leur latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable : néanmoins je me trompai. Il comprenait et retenait aisément tout ce qu'on lui enseignait ; ses maîtres en étaient très contents. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au comte-duc, qui la reçut avec une joie excessive. « Santillane, s'écria-t-il avec transport, tu me ravis en m'apprenant que don Henri a beaucoup de mémoire et de pénétration : je reconnais en lui mon sang ; et ce qui achève de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de madame d'Olivarès. Tu vois par là, mon ami, que la nature se déclare. » Je n'eus garde de dire à monseigneur ce que je pensais là-dessus ; et, respectant sa faiblesse, je le laissai jouir du plaisir de se croire père de don Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune seigneur de fraîche date, ils la dissimulèrent par politique ; il y en eut même qui affectèrent de rechercher son amitié : les ambassadeurs et les grands qui étaient alors à Madrid

le visitèrent, et lui firent tous les honneurs qu'ils auraient rendus à un enfant légitime du comte-duc. Ce ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guère à la parer de dignités. Il commença par demander au roi, pour don Henri, la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de temps après, il le fit recevoir gentilhomme de la chambre ; ensuite, ayant pris la résolution de le marier, et voulant lui donner une dame de la plus noble maison d'Espagne, il jeta les yeux sur doña Juanna de Vélasco, fille du duc de Castille, et il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser, en dépit de ce duc et de ses parents.

Quelques jours avant ce mariage, monseigneur m'ayant envoyé chercher me dit, en me mettant des papiers entre les mains : « Tiens, Gil Blas, j'ai un nouveau présent à te faire. Je crois qu'il ne te sera pas désagréable ; voici des lettres de noblesse que j'ai fait expédier pour toi. — Monseigneur, lui répondis-je assez surpris de ces paroles, Votre Excellence sait que je suis fils d'une duègne et d'un écuyer ; ce serait, ce me semble, profaner la noblesse que de m'y agréger ; et c'est de toutes les grâces que Sa Majesté me peut faire, celle que je mérite et que je désire le moins. — Ta naissance, reprit le ministre, est un obstacle facile à lever. Tu as été occupé des affaires de l'État sous le ministère du duc de Lerme et sous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un souris, n'as-tu pas rendu au monarque des services qui méritent une récompense ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus (et cette raison est sans réplique), le rang que tu tiens auprès de mon fils demande que tu sois noble ; je t'avouerai même que c'est

à cause de cela que je t'ai donné des lettres de noblesse. — Je me rends, monseigneur, lui répliquai-je, puisque Votre Excellence le veut absolument. » En achevant ces mots, je sortis avec mes patentes, que je serrai dans ma poche.

Je suis donc présentement gentilhomme ! dis-je en moi-même lorsque je fus dans la rue ; me voilà noble sans que j'en aie l'obligation à mes parents : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeler don Gil Blas ; et si quelqu'un de ma connaissance s'avise de me rire au nez en me nommant ainsi, je lui ferai signifier mes lettres. Mais lisons-les, continuai-je en les tirant de ma poche ; voyons un peu de quelle façon on y décrasse le vilain. Je lus donc mes patentes, qui portaient en substance que le roi, pour reconnaître le zèle que j'avais fait paraître en plus d'une occasion pour son service et pour le bien de l'État, avait jugé à propos de me gratifier de lettres de noblesse. J'ose dire, à ma louange, qu'elles ne m'inspirèrent aucun orgueil. Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humiliait au lieu de me donner de la vanité : aussi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, sans me vanter d'en être pourvu.

CHAPITRE VII

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, et de l'avis important que Nuñez donna à Santillane.

Le poète des Asturies, comme on a dû le remarquer, me négligeait assez volontiers. De mon

côté, mes occupations ne me permettaient guère de l'aller voir ; de sorte que je ne l'avais point revu depuis le jour de la dissertation sur l'*Iphigénie* d'Euripide. Le hasard me le fit encore rencontrer près de la porte du Soleil. Il sortait d'une imprimerie. Je l'abordai en lui disant : « Ho ! ho ! monsieur Nuñez, vous venez de chez un imprimeur : cela semble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre composition.

— C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il ; je te dirai que je me suis avisé de composer une brochure qui est sous la presse actuellement, et qui doit faire grand bruit dans la république des lettres. — Je ne doute pas du mérite de ta production, lui répliquai-je ; mais je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures : il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. — Il y en a quelquefois de bonnes, répartit Fabrice. La mienne, par exemple, est de ce nombre, quoiqu'elle ait été faite à la hâte ; car je t'avouerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sais, fait sortir le loup hors du bois.

— Comment ! m'écriai-je, la faim ! Est-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours ? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainsi ? — Doucement, mon ami, interrompit Nuñez; je ne suis plus ce poète fortuné qui jouissait d'une pension bien payée. Le désordre s'est mis subitement dans les affaires du trésorier don Bertrand : il a manié, dissipé les deniers du roi ; tous ses biens sont saisis, et ma pension est allée à tous les diables. — Cela est triste, lui dis-je ; mais ne te reste-t-il pas encore quelque espérance de ce côté-là ? — Pas la moindre, me répondit-il ; le sei-

gneur Gomez del Ribero, aussi gueux que son bel esprit, est abîmé : il ne reviendra, dit-on, jamais sur l'eau.

— Sur ce pied-là, lui répliquai-je, mon ami, il faut que je te fasse donner quelque poste qui te console de la perte de ta pension. — Je te dispense de ce soin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirais dans les bureaux du ministère un emploi de trois mille écus d'appointements, je le refuserais : des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourrisson des Muses ; il me faut des amusements littéraires. Que te dirai-je, enfin ? Je suis né pour vivre et mourir en poète, et je veux remplir mon sort.

« Au reste, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous soyons fort malheureux : outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous sommes des gaillards sans souci. On croit que nous faisons souvent des repas de Démocrite, et l'on est là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confrères, sans en excepter les faiseurs d'almanachs, qui ne soit commensal dans quelques bonnes maisons : pour moi, j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir. J'ai deux couverts assurés : l'un chez un gros directeur des fermes, à qui j'ai dédié un roman ; et l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table des beaux esprits : heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix, et la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

— Je cesse donc de te plaindre, dis-je au poète des Asturies, puisque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en soit, je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver ; si tu as besoin de ma bourse, viens hardiment à moi : qu'une

mauvaise honte ne te prive point d'un secours infaillible, et ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

— A ce sentiment généreux, s'écria Nuñez, je te reconnais, Santillane, et je te rends mille grâces de la disposition favorable où je te vois pour moi ; il faut, par reconnaissance, que je te donne un avis salutaire. Pendant que le comte-duc peut tout encore, et que tu possèdes ses bonnes grâces, profite du temps, hâte-toi de t'enrichir ; car ce ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. » Je demandai à Fabrice s'il savait cela de bonne part, et il me répondit : « Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrava, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrètes : on écoute cet homme comme un oracle, et voici ce que je lui entendis dire hier : — Le comte-duc a un grand nombre d'ennemis qui se réunissent tous pour le perdre ; il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du roi ; ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. » Je remerciai Nuñez de son avertissement ; mais j'y fis peu d'attention, et je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître était inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, et que les orages ne sauraient abattre.

CHAPITRE VIII

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'était point faux. Du voyage que le roi fit à Saragosse.

CEPENDANT ce que le poète des Asturies m'avait dit n'était pas sans fondement. Il y avait au palais

une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendait que la reine était le chef ; et toutefois il ne transpirait rien dans le public des mesures que les confédérés prenaient pour déplacer ce ministre. Il s'écoula même depuis ce temps-là plus d'une année, sans que je m'aperçusse que sa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans soutenus par la France, et les mauvais succès de la guerre contre ces rebelles, excitèrent les murmures du peuple, qui se plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnèrent lieu à la tenue d'un conseil en présence du roi, qui voulut que le marquis de Grana, ambassadeur de l'empereur à la cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération s'il était plus à propos que le roi demeurât en Castille, ou qu'il passât en Aragon pour se faire voir à ses troupes. Le comte-duc, qui avait envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier. Il représenta qu'il était plus convenable à la Majesté royale de ne pas sortir du centre de ses États ; et il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plus tôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du conseil, à la réserve du marquis de Grana, qui, n'écoutant que son zèle pour la maison d'Autriche, et se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, et soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi, frappé de la solidité de ses raisonnements, embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, et marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'était pour la première fois de sa vie que ce monarque avait osé penser autrement que son

favori, qui, regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très mortifié. Dans le temps que ce ministre allait se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'aperçut, m'appela, et, m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'était passé au conseil ; ensuite, comme un homme qui ne pouvait revenir de sa surprise : « Oui, Santillane, continua-t-il, le roi, qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche et ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien : et de quelle manière encore ? En comblant d'éloges cet ambassadeur, et surtout en louant son zèle pour la maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avait plus que moi !

« Il est aisé de juger par là, poursuivit le ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, et j'ai tout lieu de penser que la reine est à la tête. — Eh ! Monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous ? Pouvez-vous craindre la reine ? Cette princesse, depuis plus de douze ans, n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, et n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas consulter? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de son sentiment par l'envie qu'il a de voir son armée, et de faire une campagne. — Tu n'y es pas, interrompit le comte-duc ; dis plutôt que mes ennemis espèrent que le roi, étant parmi ses troupes, sera toujours environné des grands qui l'auront suivi, et qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi pour oser lui tenir des discours injurieux à mon ministère. Mais ils se trompent, ajouta-t-il ; je saurai bien, pendant le voyage, rendre ce prince inaccessible à tous les grands. » Ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du soin du gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragosse ; mais avant que d'y arriver, il passa par Aranjuez, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez, le ministre le fit aller à Cuenca, où il l'amusa encore plus longtemps par les divertissements qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occupèrent ce prince à Molina d'Aragon, après quoi il fut conduit à Saragosse. Son armée n'était pas loin de là, et il se préparait à s'y rendre ; mais le comte-duc lui en ôta l'envie, en lui faisant accroire qu'il se mettrait en danger d'être pris par les Français, qui étaient maîtres de la plaine de Monçon ; de sorte que le roi, épouvanté d'un péril qu'il n'avait nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le ministre, profitant de sa terreur, et sous prétexte de veiller à sa sûreté, le garda, pour ainsi dire, à vue ; si bien que les grands, qui avaient fait une excessive dépense pour se mettre en état de suivre leur souverain, n'eurent pas même la satisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe enfin, s'ennuyant d'être mal logé à Saragosse, d'y passer encore plus mal son temps, ou, si vous voulez, d'être prisonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainsi sa campagne, laissant au marquis de los Velez, général de ses troupes, le soin de soutenir l'honneur des armes d'Espagne.

CHAPITRE IX

De la révolution du Portugal, et de la disgrâce du comte-duc.

Peu de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle : on apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la Fortune leur offrait de secouer le joug espagnol, s'en étaient saisis ; qu'ils avaient pris les armes, et choisi pour leur roi le duc de Bragance ; qu'ils étaient dans la résolution de le maintenir sur le trône, et qu'ils comptaient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandre et en Catalogne. Ils ne pouvaient, effectivement, trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestaient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le temps que la cour et la ville paraissaient consternées de cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le roi aux dépens du duc de Bragance ; mais les traits railleurs déplacés tournent ordinairement contre ceux qui les ont lancés. Philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries, prit un air sérieux qui le déconcerta et lui fit pressentir sa disgrâce. Ce ministre ne douta plus de sa chute, quand il apprit que la reine s'était ouvertement déclarée contre lui, et qu'elle l'accusait hautement d'avoir, par sa mauvaise administration, causé la révolte du Portugal. La plupart des grands, et surtout ceux qui avaient été à Saragosse, ne s'aperçurent pas plus tôt qu'il se formait un orage sur la tête du comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine ; et ce qui porta le dernier coup à sa faveur,

c'est que la duchesse douairière de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, et fit voir clairement au roi que la révolution de ce royaume n'était arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvaient faire sur l'esprit du monarque, qui, revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avait pour lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écoutait ses ennemis, il s'avisa de lui écrire un billet pour lui demander la permission de se démettre de son emploi, et de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisait l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son ministère. Il s'imaginait que cette lettre ferait un grand effet, croyant que le prince conservait encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas consentir à son éloignement; mais toute la réponse que lui fit Sa Majesté fut qu'elle lui accordait la permission qu'il demandait, et qu'il pouvait se retirer où bon lui semblerait.

Ces paroles, écrites de la main du roi, furent un coup de tonnerre pour monseigneur, qui ne s'y était nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, et me demanda ce que je ferais à sa place. « Je prendrais, lui dis-je, aisément mon parti; j'abandonnerais la cour, et j'irais à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. — Tu penses sainement, répliqua mon maître; et je prétends bien aller finir ma carrière à Loeches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le monarque : je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait

humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étais chargé, mais qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événements dont on me fait un crime, n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son vaisseau emporté par les vents et par les flots. » Ce ministre se flattait encore qu'en parlant au prince il pourrait rajuster les choses, et regagner le terrain qu'il avait perdu ; mais il ne put en avoir audience, et de plus on lui envoya demander la clef dont il se servait pour entrer, quand il lui plaisait, dans l'appartement de Sa Majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avait plus d'espérance pour lui, il se détermina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment une grande quantité ; ensuite il nomma les officiers de sa maison et les valets dont il voulait être suivi, donna des ordres pour son départ, et en fixa le jour au lendemain. Comme il craignait d'être insulté par la populace en sortant du palais, il s'échappa de grand matin par la porte des cuisines, monta dans un méchant carrosse avec son confesseur et moi, et prit impunément la route de Loeches, village dont il était seigneur, et où la comtesse son épouse a fait bâtir un magnifique couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, et toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de temps après nous.

CHAPITRE X

De l'inquiétude et des soins qui troublèrent d'abord le repos du comte-duc, et de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans sa retraite.

Madame d'Olivarès laissa partir son mari pour Loeches, et demeura quelques jours après lui à la cour, dans le dessein d'essayer si, par ses prières et par ses larmes, elle ne pourrait pas le faire rappeler ; mais elle eut beau se prosterner devant Leurs Majestés, le roi n'eut aucun égard à ses remontrances, quoique préparées avec art ; et la reine, qui la haïssait mortellement, vit avec plaisir couler ses pleurs. L'épouse du ministre ne se rebuta point ; elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des dames de la reine : mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses fut de s'apercevoir qu'elles excitaient le mépris plutôt que la pitié. Désolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place qui, sous un règne tel que celui de Philippe IV, était peut-être la première de la monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avait laissé Madrid redoubla le chagrin du comte-duc. « Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le duc de Medina Celi et les autres grands qui vous haïssent, ne cessent de louer le roi de vous avoir ôté du ministère ; et le peuple célèbre votre disgrâce avec une joie insolente, comme si la fin des malheurs de l'État était attachée à celle de votre administration. — Madame, lui dit mon maître, suivez mon exemple, dévorez vos chagrins ; il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avais cru, il est vrai, que je

pourrais perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie : illusion ordinaire des ministres et des favoris, qui oublient que leur sort dépend de leur souverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre dont il était revêtu fût un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité ? »

C'est de cette façon que le comte-duc exhortait son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il était lui-même dans une agitation qui se renouvelait tous les jours par les dépêches qu'il recevait de don Henri, lequel, étant demeuré à la cour pour observer ce qui s'y passerait, avait soin de l'en informer exactement. C'était Scipion qui apportait les lettres de ce jeune seigneur, auprès de qui il était encore, et avec qui je ne demeurais plus depuis son mariage avec doña Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étaient toujours remplies de fâcheuses nouvelles, et malheureusement on n'en attendait pas d'autres de lui. Tantôt il mandait que les grands ne se contentaient pas de se réjouir publiquement de la retraite du comte-duc, qu'ils s'étaient tous réunis pour faire chasser ses créatures des charges et des emplois qu'elles possédaient, et les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois il écrivait que don Louis de Haro commençait d'entrer en faveur, et que, suivant toutes les apparences, il allait devenir premier ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage fut le changement qui se fit dans la vice-royauté de Naples, que la cour, pour le mortifier seulement, ôta au duc de Medina de las Torrès, qu'il aimait, pour la donner à l'amirante de Castille, qu'il avait toujours haï.

On peut dire que pendant trois mois monseigneur ne sentit, dans la solitude, que trouble et que chagrin ; mais son confesseur, qui était un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et qui joignait à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devait plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grâce, le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son Excellence ne voulut plus savoir de nouvelles de Madrid, et n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle était fondatrice une consolation préparée par la Providence : il y eut, parmi les religieuses, de saintes filles dont les discours pleins d'onction tournèrent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournait sa pensée des affaires du monde, il devenait plus tranquille. Voici de quelle manière il réglait sa journée : il passait presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses, ensuite il revenait dîner ; après quoi il s'amusait, pendant deux heures, à jouer à toutes sortes de jeux avec moi et quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques ; puis il se retirait ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeurait jusqu'au coucher du soleil ; alors il faisait le tour de son jardin, ou bien il allait en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur, et tantôt de moi.

Un jour que j'étais seul avec lui, et que j'admirais la sérénité qui brillait sur son visage, je pris la liberté de lui dire : « Monseigneur, permettez-

moi de laisser éclater ma joie : à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que Votre Excellence commence à s'accoutumer à la retraite. — J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il ; et, quoique je sois depuis longtemps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce et paisible que je mène ici. »

CHAPITRE XI

Le comte-duc devient tout à coup triste et rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, et de la suite fâcheuse qu'elle eut.

MONSEIGNEUR, pour varier ses occupations, s'amusait aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardais travailler, il me dit en plaisantant : « Tu vois, Santillane, un ministre banni de la cour, devenu jardinier à Loeches. — Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denys de Syracuse maître d'école à Corinthe. » Mon maître sourit de ma réponse, et ne me sut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron, supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avait toujours menée, lorsque nous nous aperçûmes avec douleur qu'il changeait à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, et tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, et ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermait après son dîner dans son cabinet, où il demeurait tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse

était causée par des retours de sa grandeur passée ; et, dans cette opinion, nous lâchions après lui le père dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvait triompher de la mélancolie de monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, semblait aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvait avoir une cause particulière qu'il ne voulait pas dire, ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoin ; et, l'ayant trouvé : « Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect et d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître ? — Tu peux parler, me répondit-il ; je te le permets. — Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paraissait sur le visage de Votre Excellence ? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la Fortune ? Votre faveur perdue exciterait-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abîme d'ennuis d'où votre vertu vous avait tiré ? — Non, grâce au ciel, repartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, et j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. — Eh ! pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la faiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher maître ? poursuivis-je en me jetant à ses genoux ; vous avez sans doute un secret chagrin qui vous dévore : pouvez-vous en faire un mystère à Santillane, dont vous connaissez la discrétion, le zèle et la fidélité ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

— Tu la possèdes toujours, me dit monseigneur; mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli ; cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur et d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine ; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie qui consume peu à peu mes jours : je vois presque à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'une illusion, qu'un fantôme qui n'a rien de réel ; ses apparitions continuelles me blessent la vue et m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez faible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il ; juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie. »

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, et qui supposait un dérangement dans la machine. « Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne viendrait-il point du peu de nourriture que vous prenez ? Car votre sobriété est excessive. — C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il ; et, pour éprouver si c'était à la diète que je m'en devais prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire ; et tout cela est inutile, le fantôme ne disparaît point. — Il disparaîtra, repris-je pour le consoler ; et si Votre Excellence voulait un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderait guère à se voir délivrée de ses noires vapeurs. »

Peu de temps après cet entretien, monseigneur tomba malade ; et, sentant que l'affaire deviendrait sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins qui avaient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes et des gémissements ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y était prévenu contre ces messieurs ! Ils avaient amené avec eux un apothicaire et un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils étaient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première consultation ils ordonnèrent saignées sur saignées ; en sorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le comte-duc à l'extrémité, et le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il régna dans le château de Loeches une vive et sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avait pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avait le plus chéri, et qui m'étais attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.

CHAPITRE XII

De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du comte-duc, et du parti que prit Santillane.

Le ministre, ainsi qu'il l'avait ordonné, fut inhumé sans pompe et sans éclat dans le monastère des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, madame d'Olivarès nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avait un legs proportionné à la place qu'il occupait, et le moindre legs était de deux mille écus : le mien était le plus considérable de tous ; monseigneur me laissait dix mille pistoles, pour marquer l'affection singulière qu'il avait eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, et fonda des services annuels dans plusieurs couvents.

Madame d'Olivarès renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant don Raimond Caporis, qui avait ordre de les leur délivrer ; mais je ne pus partir avec eux : une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce temps-là, le père de Saint-Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avait pris en amitié ; et, s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulais devenir. « Je n'en sais rien, lui répondis-je, mon révérend père ; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus : il y a des moments où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. — Moments précieux ! s'écria le dominicain ; seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter. Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour

cela d'être séculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple ; de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, et d'y mourir sous l'habit de Saint-Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin. »

Dans la disposition où était mon esprit, le conseil du religieux ne me révolta point, et je répondis à Sa Révérence que je ferais sur cela mes réflexions. Mais ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade. « Fi donc, seigneur de Santillane, me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter ? Votre château de Lirias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable ? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs présentement, que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature. »

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. « Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le père de Saint-Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon château ; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Lirias aussitôt que je serai en état d'en reprendre le chemin » : ce qui arriva bientôt ; car n'ayant plus de fièvre, je me sentis en peu de temps assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion et moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avait fait auparavant. Comme je savais que presque tous ses habitants avaient en horreur la mémoire d'un ministre dont je conservais le plus tendre souvenir, je ne pouvais la regarder de bon œil : aussi je n'y demeurai que cinq ou

six jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Lirias. Pendant qu'il songeait à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les receveurs des commanderies sur lesquelles j'avais des pensions ; je pris des arrangements avec eux pour le payement : en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coscolina s'il avait pris congé de don Henri. « Oui, me répondit-il, nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant témoigné qu'il était fâché que je le quittasse ; mais s'il était content de moi, je ne l'étais guère de lui. Ce n'est point assez que le valet plaise au maître, il faut en même temps que le maître plaise au valet ; autrement ils sont l'un et l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure ; il y est tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, et on ne l'appelle plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré. »

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, et nous prîmes la route de Cuenca. Voici dans quel ordre et dans quel équipage : nous étions, mon confident et moi, dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillon ; trois mulets chargés de nos hardes et de notre argent, et menés par deux palefreniers, nous suivaient immédiatement ; et deux grands laquais, choisis par Scipion, venaient ensuite, montés sur deux mules et armés jusqu'aux dents : les palefreniers, de leur côté, portaient des sabres, et le postillon avait deux bons pistolets à l'arçon de sa

selle. Comme nous étions sept hommes, dont il y en avait six fort résolus, je me mis gaiement en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisaient orgueilleusement entendre leurs sonnettes ; les paysans accouraient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paraissait tout au moins celui d'un grand qui allait prendre possession d'une vice-royauté.

CHAPITRE XIII

Du retour de Gil Blas dans son château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine, sa filleule, nubile ; et de quelle dame il devint amoureux.

J'EMPLOYAI quinze jours à me rendre à Lirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées ; tout ce que je souhaitais, c'était d'y arriver heureusement, et mon souhait fut exaucé. La vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappelant le souvenir d'Antonia : mais je sus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvait me faire plaisir, outre que vingt-deux ans, qui s'étaient écoulés depuis sa mort, en avaient fort affaibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix et sa fille vinrent me saluer d'un air empressé ; ensuite le père, la mère et la fille m'accablèrent d'accolades avec des transports de joie qui me charmèrent. Après tant d'embrassements, je dis, en regardant avec attention ma filleule, que je trouvai fort aimable : « Est-il possible que ce soit là

cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Lirias ? je suis ravi de la revoir si grande et si jolie ; il faut que nous songions à l'établir. — Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougissant un peu de mes dernières paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, et vous songez déjà à vous défaire de moi ! — Non, ma fille, lui répliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant ; nous voulons un mari qui vous possède sans qu'il vous enlève à vos parents, et qui vive pour ainsi dire avec nous.

— Il s'en présente un de cette espèce, dit alors Béatrix. Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la messe dans la chapelle de ce hameau, et en est devenu amoureux. Il m'est venu voir, m'a déclaré sa passion et demandé mon aveu ; vous jugez bien quelle réponse je lui ai faite. « Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé ; Séraphine dépend de son père et de son parrain, qui seuls peuvent disposer d'elle : tout ce que je puis pour vous, c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. » Effectivement, messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allais incessamment vous mander ; mais vous voilà revenus ; vous ferez ce que vous jugerez à propos.

— Au reste, dit Scipion, de quel caractère est cet hidalgo ? Ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils ? N'est-il pas fier de sa noblesse, et insolent avec les roturiers ? — Oh ! pour cela non, répondit Béatrix ; c'est un garçon d'une douceur et d'une politesse achevées, de bonne mine d'ailleurs, et qui n'a pas encore trente ans accomplis. — Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau por-

trait de ce cavalier ; comment s'appelle-t-il ? — Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion : il n'y a pas longtemps qu'il a recueilli la succession de son père, et il vit dans son château, éloigné d'ici d'une lieue, avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite. — J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme ; c'est une des plus nobles du royaume de Valence. — J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur et de l'esprit ; et ce don Juan nous conviendra, si c'est un honnête homme. — Il en a la réputation, dit Séraphine en se mêlant à l'entretien ; les habitants de Lirias qui le connaissent en disent tous les biens du monde. » A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un souris son père, qui, les ayant saisies aussi bien que moi, jugea que le galant ne déplaisait point à sa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Lirias, puisque deux jours après nous le vîmes paraître au château : il nous aborda de bonne grâce ; et, bien loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avait dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin, il venait nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible : mais cette visite ne fut que de pure civilité ; elle se passa tout en compliments de part et d'autre : et don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir, et de profiter d'un voisinage qu'il prévoyait lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce gentilhomme. Nous lui répondîmes

qu'il nous avait prévenus en sa faveur, et qu'il nous semblait que la Fortune ne pouvait offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina pour aller rendre la visite que nous devions à don Juan. Nous prîmes la route de son château, conduits par un guide, qui nous dit, après trois quarts d'heure de chemin : « Voici le château du seigneur don Juan de Jutella. » Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes longtemps sans l'apercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il était situé au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le dérobaient à notre vue. Il avait un air antique et délabré, qui prouvait moins l'opulence de son maître que sa noblesse. Néanmoins, quand nous y fûmes entrés, nous y trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une dame qu'il appela devant nous sa sœur Dorothée, et qui pouvait avoir dix-neuf à vingt ans. Elle était fort parée, comme une personne qui, s'étant attendue à notre visite, avait envie de nous paraître aimable ; et, s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia, c'est-à-dire que je fus troublé ; mais je cachai si bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir quelquefois, et de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, et nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour ; nous étions

bien aises de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien je jetais souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'était possible ; et, toutes les fois que mes regards rencontraient les siens, c'étaient autant de traits nouveaux qu'elle me lançait dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte justice à l'objet aimé, que ce n'était point une beauté parfaite : si elle avait la peau d'une blancheur éblouissante et la bouche plus vermeille que la rose, son nez était un peu trop long et ses yeux trop petits : cependant le tout ensemble m'enchantait.

Enfin je ne sortis point du château de Jutella comme j'y étais entré ; et, m'en retournant à Lirias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyais qu'elle, je ne parlais que d'elle. « Comment donc, mon maître, me dit Scipion en me considérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la sœur de don Juan ! Vous aurait-elle inspiré de l'amour ? — Oui, mon ami, lui répondis-je, et j'en rougis de honte. O ciel ! moi qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre ? — Eh bien ! monsieur, reprit le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre ; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur, et le temps n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur : il ne peut la refuser à un homme comme vous ; et d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épou-

ser Dorothée, ne l'êtes-vous pas ? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité : lorsque le temps aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillanes sera des plus illustres. »

CHAPITRE XIV

Du double mariage qui fut fait à Lirias, et qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.

SCIPION m'encouragea par ce discours à me déclarer amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposait à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge, et que je pusse me donner dix bonnes années de moins que je n'en avais, je ne laissais pas de me croire bien fondé à douter que je plusse à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrais son frère, qui, de son côté, n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'était pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin, dans le temps que j'achevais de m'habiller. « Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Lirias pour vous parler d'une affaire sérieuse. » Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matière : « Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amène : j'aime Séraphine : vous pouvez tout sur son père ; je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour : que je vous doive le bonheur de ma vie. — Seigneur don Juan, lui répondis-je,

comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, et qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du père de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur. »

A ces derniers mots, don Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. « Serait-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur ?—Elle m'a charmé, lui dis-je, et je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plaît à l'un et à l'autre. — C'est de quoi vous devez être assuré, me répliqua-t-il ; tout nobles que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. —Je suis bien aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frère un roturier, je vous en estime davantage ; vous montrez en cela votre bon esprit : mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un noble, sachez que j'ai de quoi contenter votre vanité. J'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du ministère ; et le roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'État, m'a gratifié de lettres de noblesse que je vais vous faire voir. » En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir où je les tenais humblement cachées, et je les présentai au gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. « Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant ; Dorothée est à vous. — Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine. »

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiraient de bonne grâce ; car don Juan et moi, également délicats, nous ne pré-

tendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna au château de Jutella pour me proposer à sa sœur ; et moi j'assemblai Scipion, Béatrix et ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venais d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter ; et Séraphine fit connaître, par son silence, qu'elle était du sentiment de sa mère. Pour le père, il ne fut pas, à la vérité, d'une autre opinion ; mais il témoigna quelque inquiétude sur la dot qu'il faudrait, disait-il, donner à un gentilhomme dont le château avait un si pressant besoin de réparations. Je fermai la bouche à Scipion, en lui disant que cela me regardait, et que je faisais présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis don Juan dès le soir même. « Vos affaires, lui dis-je, vont à merveille ; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. — Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il ; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée : votre personne lui revient, et vos manières lui plaisent. Vous appréhendiez de n'être pas de son goût, et elle craint, avec plus de raison, que, n'ayant à vous offrir que son cœur et sa main... — Que voudrais-je de plus ? interrompis-je tout transporté de joie. Puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, c'est tout ce que je demande : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, et sa seule possession comblera tous mes vœux. »

Don Juan et moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusque-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les céré-

monies superflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parents de Séraphine ; et, après qu'ils furent convenus des conditions du mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avais de paraître agréable à cette dame me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa maîtresse, ce n'est qu'un plaisir ; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritais : je revis la sœur de don Juan, et j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractère de son esprit, et je jugeai qu'avec de bonnes façons et beaucoup de complaisance, je deviendrais un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage ; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Lirias, et nous maria, don Juan et moi, à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée, et je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueuse, se fit un plaisir de son devoir ; et, sensible au soin que je prenais d'aller au-devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, don Juan et ma filleule s'enflammèrent d'une ardeur mutuelle ; et ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus forte et la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui

une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin l'union qui régnait entre nous tous était telle, que le soir, lorsqu'il fallait nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisait pas sans peine ; ce qui fut cause que des deux familles nous résolûmes de n'en faire qu'une, qui demeurerait tantôt au château de Lirias et tantôt à celui de Jutella, auquel, pour cet effet, on fit de grandes réparations des pistoles de Son Excellence.

Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuse avec des personnes si chères. Pour comble de satisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfants, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours, et dont je crois pieusement être le père.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1997
G5
1850
t.2
cop.3

Le Sage, Alain René
Gil Blas